

DELLY

# L'enfant mystérieuse



BeQ

**Delly**

# L'enfant mystérieuse

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 360 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes  
Gilles de Cesbres  
Esclave... ou reine ?  
L'étincelle  
L'exilée  
Le rubis de l'émir  
La biche au bois  
Aélys aux cheveux d'or  
L'orgueil dompté  
La maison des Rossignols  
Le sphinx d'émeraude  
Bérengère, fille de roi  
Le roi de Kidji  
Elfrida Norsten

# **L'enfant mystérieuse**

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1950.

## Première partie

*Une étrange aventure*

# I

Sur la route de Nice à Antibes, Nestor Broquerel faisait trotter ferme son petit cheval roux. La nuit était venue depuis longtemps. Une lune voilée répandait sur les jardins et les villas, sur les bois silencieux, sa lueur diffuse. L'air piquant et parfumé cinglait Broquerel au visage. Le voyageur releva son col en marmottant :

– Pas chaud, ce soir ! Je ferai faire une petite flambée, tout à l'heure.

Puis il se replongea dans le calcul mental des bénéfices que lui rapporteraient les affaires traitées aujourd'hui.

Il était depuis plusieurs années représentant d'une importante maison d'épicerie, et d'un gros fabricant d'huiles. On l'estimait pour sa probité, son entente du métier. Bien qu'ayant femme et enfants, il avait pu faire de notables économies, placées dans une bonne banque de Marseille. De

plus, la petite maison qu'il habitait à Antibes lui appartenait. Les uns disaient de lui : « C'est un homme qui sait son affaire » ; les autres : « C'est un brave homme. » Et certains – ceux qui connaissaient le caractère de M<sup>me</sup> Nestor Broquerel – ajoutaient : « C'est un homme malheureux. »

La route était relativement peu fréquentée, ce soir. Cependant, plusieurs automobiles croisèrent ou dépassèrent la voiture de Broquerel. Il ne leur accorda pas d'attention, sauf à l'une d'elles qui faillit accrocher au passage son tilbury.

C'était une petite torpédo, où se trouvaient assis deux hommes. Aucun de ceux-ci ne riposta à l'énergique observation de Nestor. Mais ils parurent presser encore l'allure de leur machine, et disparurent à un tournant de la route.

Broquerel grommela, avec une indignation méprisante :

– Brutes de chauffards, va !

Le petit cheval trottait toujours d'un pas bien égal. De temps à autre, son maître l'effleurait de

la mèche du fouet. Il secouait les oreilles, en signe de protestation, et n'en marchait pas plus vite. Maintenant, la voiture avait dépassé Juan-les-Pins. Une senteur résineuse flottait dans la fraîcheur de l'air. À gauche, la mer se devinait, endormie sous la vague clarté lunaire. Le son d'un piano arrivait d'une villa, et des voix d'enfants s'appelaient dans un bois de pins.

Nestor, tout à coup, tira sur les rênes pour arrêter son cheval. Il venait d'apercevoir un paquet sombre, au bord de la route... une petite forme humaine, lui semblait-il. En se penchant, il essaya de distinguer...

Oui, ça avait l'air d'être un enfant...

Il dit tout haut :

– Eh ! il faut voir... Tiens-toi tranquille, Mignon.

Mais Mignon n'avait aucune velléité d'impatience. Très paisiblement, il tourna la tête, avec un air de s'intéresser, lui aussi, à ce paquet abandonné.

Broquerel fit quelques pas, et se pencha...

D'une main hésitante, il écarta un gros châle de laine. Un visage d'enfant apparut – un joli visage de petite fille, aux yeux clos.

Nestor laissa échapper une exclamation :

– Eh ! là, là, cette pauvre gosse !

L'enfant semblait endormie. Pendant un moment, Broquerel demeura penché sur elle, très perplexe. Que fallait-il faire ?... La réveiller, d'abord, évidemment. Elle paraissait avoir de cinq à six ans. Peut-être pourrait-elle dire son nom, et où elle demeurait... Doucement, il tapota la joue pâle et tiède.

– Eh ! petite !

L'enfant resta immobile. Broquerel lui prit l'épaule, et la secoua un peu.

– Allons, réveille-toi !

Même immobilité.

– Tout de même c'est drôle ! Serait-elle morte ? On ne dirait pas, pourtant. Mais il faut voir...

Un épais manteau enveloppait l'enfant. Nestor

l'écarta et appuya longuement sa main à la place du cœur.

Il ne sentit rien.

– Alors, elle serait morte ?... Pauvre petite ! Qui donc a bien pu l'abandonner là ? Il y a quelque vilain mystère là-dessous... Peut-être l'a-t-on tuée ?

Cette idée soudaine le fit sursauter un peu.

– Eh ! ma foi oui, ça se pourrait !... Un crime... il faut que j'aille prévenir la police... Mais je ne peux pourtant pas la laisser là... Si quelquefois elle avait encore un petit reste de vie, on la soignerait. Les enfants, ça résiste...

Il se pencha de nouveau et regarda le petit visage immobile, aux paupières closes bordées de longs cils foncés.

– Elle est jolie comme tout, cette pauvre mignonne ! Il faut qu'ils en aient, un cœur, ceux qui ont fait ça !... Non, décidément, je l'emmène.

Il se pencha, enleva l'enfant entre ses bras et la hissa dans le tilbury.

« Son corps est souple. Si elle est morte, il n'y

a pas longtemps », songea-t-il tout haut, en s’installant près de la petite étrangère.

Et, s’adressant au cheval qui grattait le sol de son sabot, il ajouta :

– Allons, Mignon, trotte, mon garçon ! Nous sommes pressés, car cette découverte-là va me donner de la besogne, ce soir !

Mignon secoua les oreilles et partit à un trot paisible. Au bout d’un moment cependant, sentant l’approche de l’écurie, il consentit à l’allonger quelque peu. Bientôt, Antibes apparut. Nestor dirigea aussitôt son cheval vers le bureau de police et descendit pour faire part de sa découverte au commissaire.

Celui-ci vint examiner l’enfant, à demi étendue dans le tilbury. Lui aussi la secoua, sans résultat.

– Elle doit être morte, déclara-t-il. Cependant, on va la faire examiner par un médecin...

Broquerel demanda :

– Puis-je l’emmener chez moi ? Le docteur Briard est tout près, je le ferai demander, et il

nous dira aussitôt ce qu'il en est. Au cas où tout serait fini, je viendrais vous en avertir.

Comme il était honorablement connu à Antibes, le commissaire de police lui accorda avec empressement l'autorisation demandée. Et Nestor, prenant son cheval par la bride, s'achemina vers sa demeure, située un peu plus loin.

C'était une vieille petite maison, derrière laquelle s'étendait un jardin tout en longueur, fort mal tenu. Cela était d'ailleurs la note caractéristique de tout le logis. M<sup>me</sup> Broquerel n'aimait guère se donner de mal. Elle criait beaucoup après sa petite servante pour des vétilles, mais ne s'occupait jamais de la surveiller, de la diriger. Comme elle agissait de même à l'égard de ses enfants, il en résultait le plus beau désordre et une malpropreté perpétuelle.

Quand la voiture s'arrêta devant la maison, une fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvrit, une tête de femme se pencha...

– Eh bien ! tu en mets du temps pour revenir !

Sais-tu bien l'heure qu'il est ?

La voix était maussade, comme le visage éclairé par la lueur de la lanterne.

– Eh ! que veux-tu, Antonine, je suis parti dès que j'ai pu ! Les affaires sont bonnes, c'est l'essentiel... Mais il y a encore autre chose...

Tout en parlant, il sautait à terre et s'approchait de la fenêtre.

La voix revêche demanda :

– Quoi donc ?

– Figure-toi que je viens de découvrir sur la route une toute petite fille qui paraissait endormie !... Cependant, je n'ai pu la réveiller, et je crains bien qu'elle ne soit morte.

Antonine eut un haut-le-corps.

– Une petite fille ?... Et tu la ramènes ?

– Oui. Je suis passé à la police, pour prévenir, naturellement. Mais je vais faire appeler Briard, afin qu'il la soigne, s'il y a moyen...

Sa femme l'interrompit sèchement :

– Tu es fou ! Qu'est-ce que tu vas te mettre là

sur le dos ? Envoie cette petite à l'hospice...

— Ma foi non ! Elle est trop mignonne... Tiens, tu vas voir. Ouvre la porte pendant que je descends. Et puis appelle Achille pour qu'il dise à Marius de venir chercher Mignon.

Antonine disparut de la fenêtre.

Son mari revint au tilbury, prit l'enfant entre ses bras, avec de grandes précautions, comme s'il craignait de l'éveiller. Mais le petit corps restait immobile, et rien ne bougeait sur le charmant visage aux yeux clos. Le brave homme murmura :

— La pauvre !

Il s'avança vers la porte, qui venait de s'ouvrir. Antonine élevait au-dessus de sa tête une petite lampe. Son visage de brune, assez joli, apparut en pleine lumière.

— Tiens, la voilà... Regarde...

M<sup>me</sup> Broquerel se pencha un peu et jeta un coup d'œil sur l'enfant.

— Elle a l'air de dormir.

— Je n'ai pas senti le cœur battre. Mais on peut se tromper, quand on n'est pas habitué...

Un jeune garçon apparut, près d'Antonine, et avança la tête pour considérer curieusement la petite inconnue.

Broquerel ordonna :

— Va chez Marius, Achille. Mais, auparavant, cours prévenir le docteur Briard que je l'attends le plus tôt possible. Tu lui expliqueras... Cette petite que j'ai trouvée sur la route et qui ne se réveille pas... Vivement, hé !

— Oui, on court !

Et Achille se glissa dans la rue.

Broquerel dit à sa femme :

— Passe devant, pour m'éclairer. Nous allons la mettre sur le divan, dans le salon.

Ce qu'on appelait le salon, chez les Broquerel, était un méli-mélo de petits meubles prétentieux, d'objets d'art en simili, de souvenirs exotiques rapportés par un grand-oncle de Nestor, capitaine au long cours. On y voyait un superbe cacatoès empaillé, voisinant avec un serpent de porcelaine

coloriée, venu de Chine. Des magots grimaçaient, un peu partout. L'oncle semblait avoir eu à leur égard une préférence. Puis encore des coffrets, œuvres d'artisans hindous, chinois, algériens, se disséminaient ça et là, placés sans goûts, sur les petites tables couvertes de poussière. Parmi cette bimbeloterie de bazar, le seul objet de valeur était une petite idole de jade, dont les yeux manquaient. Le capitaine l'avait découverte parmi les effets d'un de ses matelots morts. À côté se trouvait un papier où étaient écrits ces mots, de la lourde écriture du défunt :

« Elle m'a porté malheur. La prenne qui veut. »

D'où venait cette idole ? Le matelot l'avait-il volée à quelque temple ? Nul ne sut le dire au capitaine. Celui-ci la conserva, car il n'était pas superstitieux. En fait, aucun malheur particulier ne l'atteignit. Il mourut bien paisiblement dans son lit à quatre-vingts ans passés, après une vie exempte de grandes vicissitudes.

Et Nestor hérita de l'idole de jade, qui représentait le dieu Vichnou, ainsi que le lui

apprit un de ses amis, retour des Indes.

L'enfant fut étendue sur un grand divan recouvert d'une étoffe algérienne à rayures jaunes et vertes. Le petit châle qui entourait sa tête venait de se dénouer et ses cheveux apparaissaient, fins, soyeux, d'un blond foncé.

Nestor demanda :

– N'est-ce pas qu'elle est jolie ?

Du bout des lèvres, Antonine répondit :

– Oui. Mais il n'empêche que tu as eu tort de t'occuper de ça. S'il y a crime, tu peux avoir des ennuis...

Broquerel leva les épaules.

– Des ennuis ! Quels ennuis ?... Penses-tu qu'on va dire que c'est moi qui l'ai tuée ?

– On ne sait pas...

– Tu dis des sottises !... Et puis, d'abord, je n'aurais pas eu le cœur de laisser cette pauvre mioche sur la route, sans lui porter secours.

Voyant une nouvelle objection prête à sortir des lèvres de sa femme, il ajouta d'un ton

d'impatience autoritaire :

– Allons, en voilà assez ! Mets la lampe sur cette table, et...

Il s'interrompit. Une petite vieille dame entrait. Nestor dit cordialement :

– Bonjour, tante Manette. Venez voir ce que je vous amène.

M<sup>lle</sup> Manette Broquerel s'avança d'un petit pas discret.

Menue, ratatinée, elle avait l'allure d'une souris peureuse. Une coiffure de dentelle noire couvrait ses rares cheveux, d'un blanc jaunâtre, dont quelques-uns se laissaient voir, bien plaqués sur les tempes. Ses épaules grêles se courbaient un peu sous une pèlerine plate, en lainage gris, semblable à la jupe froncée que protégeait un tablier de mérinos noir. Près du divan, elle s'arrêta et joignit les mains, en écarquillant ses petits yeux cerclés de rouge.

– Seigneur ! cette enfant !... Qui est-ce, Nestor ?

Nestor raconta sa trouvaille. M<sup>lle</sup> Manette jetait

des petits cris de surprise, en regardant tour à tour son neveu et l'enfant. Pendant ce temps, Antonine, penchée sur l'étrangère, examinait ses vêtements. Broquerel, s'interrompant tout à coup, demanda, en s'adressant à sa femme :

– Eh bien ! as-tu découvert quelque chose ?... Te semble-t-il que ce soit une enfant de gens riches ?

– Non. Vois cette robe : c'est tout ce qu'il y a d'ordinaire, acheté en confection. Et il n'y a pas de linge en dessous.

M<sup>lle</sup> Manette répéta d'un air consterné :

– Pas de linge ! Pauvre petite !

Broquerel s'approcha, palpa machinalement l'étoffe de coton chiné noir et gris, en marmottant :

– Ça va être facile de découvrir le mystère, s'il n'y a pas d'indices ! Ah ! les sales individus, qui ont fait ce coup-là !

Par la porte que M<sup>lle</sup> Manette avait laissée ouverte, entrèrent deux enfants : une petite fille d'environ huit ans et un petit garçon un peu plus

jeune. Arrêtés dans le corridor, ils avaient entendu l'explication donnée par leur père à la vieille tante. Curieux, ils arrivaient pour voir l'étrangère. Octave, un petit roux mal peigné, aux yeux sournois, jeta vers son père un coup d'œil craintif avant d'approcher, tandis que Georgette s'avancait délibérément, le nez en l'air.

Nestor approuva :

– Oui, venez, les enfants, venez voir cette pauvre petite fille, que j'ai trouvée sur la route.

Ils se plantèrent devant l'étrangère et la considérèrent avec curiosité, pendant un moment. Puis Georgette déclara :

– Elle est morte.

Broquerel haussa les épaules.

– Tu en sais toujours plus long que les autres, toi ! Allons, ouste ! Décampez, maintenant !

Antonine demanda :

– Quand viendras-tu dîner ?

– Fais servir, je commencerai toujours, en attendant Briard.

Juste à ce moment, Achille apparut sur le seuil, en annonçant :

– Voilà le docteur !

– Bon, c'est préférable !... On saura tout de suite à quoi s'en tenir...

La main tendue, Nestor allait au-devant du docteur Briard, qui entrait derrière Achille.

– Bonsoir, mon vieux. Je regrette de te déranger ; mais c'est une aventure...

– Quoi donc ? Achille m'a parlé d'une petite fille qu'on ne pouvait pas réveiller...

« Bonsoir, mesdames !

Le docteur enlevait son chapeau, découvrant ainsi un crâne bien rond, bien luisant, entouré d'une couronne de cheveux noirs. Près de Broquerel, son ancien condisciple, grand et bien charpenté, sa taille semblait plus petite, plus mince encore. Deux yeux noirs, intelligents et bons, luisaient dans le visage mobile et fin que terminait une petite barbe brune très soignée.

M<sup>lle</sup> Manette s'écria, de sa voix grêle et tremblante :

– Docteur, c'est épouvantable !... Cette pauvre petite qu'on a assassinée !...

Le docteur eut un haut-le-corps.

– Hein ? Quoi ?

– Allons, allons, tante Manette, nous n'en savons rien du tout ! dit Broquerel. Voilà l'affaire, Briard...

Tout en écoutant les explications de son ami, le médecin commençait d'examiner l'enfant. Il tâta les membres, le visage, souleva les paupières, sans mot dire. Puis, se penchant, il appuya longuement son oreille sur la poitrine, après avoir enjoint du geste de garder le silence autour de lui.

Enfin, il se redressa en disant :

– Le cœur bat... si peu, si peu ! Mais enfin, il bat. Cette pauvre créature est endormie, d'une sorte de sommeil léthargique, naturel ou provoqué, je l'ignore.

Broquerel s'exclama :

– Ah ! j'aime mieux ça !... Et pourras-tu la réveiller ?

— J'essaierai. Mais il est beaucoup plus probable qu'elle y arrivera d'elle-même. Quand, je ne puis le dire, par exemple.

— Et il n'y a pas de blessure ? Rien qui prouve un crime ?

— Je vais voir.

Il continua son examen, qui lui permit de constater que la petite étrangère ne portait aucune trace de blessures ou de sévices quelconques.

C'était une enfant bien constituée, quoique d'apparence délicate. Sur le bras gauche, le docteur remarqua cinq petits points noirs, régulièrement placés en forme de croix. Par ailleurs, aucun indice ne pouvait aider aux conjectures, celles-ci se réduisant à supposer que l'abandonnée devait appartenir à un milieu très modeste, d'après la façon dont elle était vêtue.

— Modeste et cependant d'origine distinguée, ajouta le docteur. Voyez quelles fines attaches !... Et les traits aussi, et tout l'ensemble. D'ailleurs, les vêtements ne signifient rien. On a pu les changer. Car, naturellement, nous nous trouvons

en présence d'un fait mystérieux. Cette enfant n'a pas dû venir toute seule s'endormir au bord de la route.

- C'est à peu près évident. On l'y a portée.
- Tu as fait ta déclaration à la police, m'as-tu dit.
- Oui, en passant. Tout à l'heure, j'y retournerai pour faire part à Joumières de tes constatations.
- Ne te dérange pas, j'irai moi-même.
- Et pour la petite, dis donc, qu'est-ce que nous faisons ?
- Je vais essayer ce qui est usité en pareil cas : tractions rythmées de la langue, frictions, etc.

Mais tout demeura inutile. L'enfant ne sortait pas de son mystérieux sommeil. Le docteur déclara :

– Il n'y a qu'à la laisser ici, bien enveloppée. Demain matin, nous essaierons autre chose... Un bain chaud réussit parfois, en pareil cas. Enfin, nous verrons ! Je me sauve. Au cas où il se produirait du nouveau, fais-moi prévenir.

Et, prenant son chapeau, il s'esquiva, tandis que M<sup>lle</sup> Manette, les mains jointes, disait :

– Quel malheur ! Peut-être ne se réveillera-t-elle jamais !

À quoi Antonine riposta, à mi-voix, pour n'être pas entendue de son mari :

– Ce serait peut-être ce qui pourrait lui arriver de mieux !

## II

Une semaine passa. L'enfant dormait toujours. Maintenant, on parlait d'elle à Antibes et aux alentours. Des gens venaient la voir. M<sup>me</sup> Broquerel, pas fâchée, au fond, de l'événement qui attirait l'attention sur sa demeure, bien qu'elle grommelât en famille sur le dérangement occasionné de ce fait, leur ouvrait la porte du salon, pour qu'ils puissent contempler l'enfant mystérieuse.

Oui, tout à fait mystérieuse. Car l'enquête commencée par la police ne donnait pas encore le moindre résultat

— Si on avait seulement un petit indice... une petite piste de rien du tout ! répétait Nestor en tirant sa grande barbe rousse, geste habituel dans ses moments d'impatience.

Le brave homme, plein de pitié pour cette abandonnée, s'informait de côté et d'autre,

tâchait de faire causer les gens. Mais personne n'avait ouï dire qu'une petite fille eût disparu. Personne n'avait rien vu, ne savait rien. Broquerel disait :

– Elle a pu être apportée là dans une automobile, qui s'est enfuie ensuite.

L'hypothèse apparaissait plausible. Mais elle ne mettait pas le moins du monde sur la trace des coupables. À l'endroit où avait été déposée l'enfant, il n'y avait pas d'habitations, mais seulement des murs de jardins, de chaque côté de la route. En profitant d'un moment où personne ne passait, les misérables avaient eu toute liberté d'agir sans crainte d'être aperçus.

– Il peut se produire un fait nouveau, quelque jour... une dénonciation, peut-être, disait M. Joumières, le commissaire de police.

Il avait vu plusieurs fois la petite endormie et, excellent père de famille, il s'y intéressait vivement, comme Broquerel. D'ailleurs, c'était là le sentiment à peu près général. Bien des gens sortaient tout émus, après avoir contemplé l'enfant si jolie, dans son étrange sommeil. Et

tous disaient :

– Pourvu qu'elle se réveille !

M<sup>lle</sup> Manette venait s'asseoir près d'elle, fort souvent, et tricotait, en s'interrompant pour la contempler. Parfois, quand elle se savait bien seule, elle lui parlait, avec une petite voix engageante :

– Voyons, réveille-toi, ma mignonne !... J'aurais tant de plaisir à voir tes yeux ! Je suis sûre qu'ils sont bien beaux !... Réveille-toi, ma jolie !

Et elle secouait le bras de l'enfant. Puis, voyant l'inutilité de ses efforts, elle reprenait son tricot en murmurant, les larmes aux yeux :

– Quelle pitié !

Parmi ceux qui venaient ainsi voir l'étrangère, il y avait une grande femme aux cheveux gris coiffés d'une capote de tulle noir, garnie de fleurs violettes. La phisyonomie était énergique, mais le regard très bon. Hiver et été, M<sup>lle</sup> Flore Grellier portait la même robe noire toute simple, et le même mantelet démodé, garni d'un galon de jais.

La plus grande partie de ses revenus allait aux pauvres. Et elle vivait très frugalement, sans servante, dans sa maison mitoyenne de celle des Broquerel.

Comme elle appartenait à l'une des plus vieilles familles du pays, M<sup>me</sup> Broquerel l'accueillait avec considération, bien qu'elle ne l'aimât guère, car cette femme, bonne et charitable, toujours soignée en sa mise, était l'antithèse de sa propre nature. Et elle supportait les très légères critiques que se permettait M<sup>lle</sup> Flore, au sujet des habitudes de vagabondage avec les petits garnements du pays qu'Antonine laissait prendre à son plus jeune fils.

La vieille demoiselle témoignait un vif intérêt à la petite étrangère, et chaque matin, en rencontrant M<sup>lle</sup> Manette à la sortie de l'église, elle s'informait aussitôt :

– Eh bien ! dort-elle toujours ?

M<sup>me</sup> Broquerel, par curiosité, entrait de temps à autre dans le salon pour jeter un coup d'œil sur l'enfant. Elle se fût volontiers accommodée d'un sommeil perpétuel. Ainsi, la petite n'était pas

gênante, et donnait occasion de citer le nom de Broquerel dans les journaux de la région. Sa nature égoïste et froide ne s'intéressait pas autrement à la pauvre créature. Et elle se retenait de lever les épaules, en entendant son mari et la tante Manette disserter avec émotion sur cette aventure. Mais elle gardait pour elle ses réflexions.

Dans les premières années de leur union, Nestor, qui l'aimait, avait été un mari indulgent. Peu à peu, s'apercevant à quelle nature il avait affaire, et complètement désillusionné, il commença de parler en maître, et ni colères ni bouderies n'eurent raison de sa volonté. Elle aurait pu le reprendre par la tendresse, car il avait un cœur excellent, avide d'affection. Mais sa nature sèche y était inhabile. De plus en plus, elle devint maussade, négligeant en outre sa tenue, traînant sa nonchalance à travers un logis en désordre, où Nestor revenait sans hâte, au retour de ses voyages d'affaires, et qu'il quittait dès qu'il le pouvait. L'amour avait fui très loin. Et Broquerel n'avait guère de consolations paternelles. Obligé à de fréquentes absences, il

devait laisser l'éducation de ses enfants entre les mains de la mère. Il en résultait des petits êtres mal élevés, qui poussaient au hasard, moralement, comme de la mauvaise herbe.

Achille, l'aîné, garçon léger mais assez intelligent, prenait prétexte d'une santé délicate pour échapper à l'internat au lycée de Nice, et traînait sur les routes, d'Antibes à La Napoule, un carton à dessin sous le bras. Il voulait être peintre, assurait-il. Son père, qui avait un faible pour lui, parce qu'il était le plus affectueux des trois, n'osait plus le contraindre, depuis une grave maladie que le jeune garçon avait faite pendant une année d'internat. Et Achille flânait tout le jour, n'apprenait rien, barbouillait du papier, rêvant au soleil, comme un lézard.

Georgette, une grosse brune aux yeux futés, et Octave, le petit roux, étaient les favoris de leur mère – peut-être parce qu'elle retrouvait en eux tous ses défauts.

Tous trois, accoutumés déjà à l'égoïsme, ne s'inquiétaient pas de la petite étrangère, autrement que par la curiosité. Et Octave,

toujours en dessous, la pinçait jusqu'au sang, « pour voir si elle bougerait ».

Mais elle ne bougeait pas. Et huit jours passèrent encore. Puis d'autres... et bientôt il y eut deux mois que Nestor Broquerel avait trouvé l'enfant au bord de la route. On en parlait maintenant dans les journaux de Paris. Des reporters venaient la voir, la photographiaient, interviewaient les Broquerel.

On la reproduisait dans des magazines français et étrangers, toujours couchée sur le divan algérien. À côté, sur une table, parmi les magots grimaçants, trônait le petit dieu de jade aux orbites vides. Au-dessus s'entremêlaient des armes exotiques, accrochées au mur couvert d'un papier à ramages. Et, sur un petit bahut de style baroque, le cacatoès et le serpent de porcelaine se regardaient paisiblement.

M<sup>me</sup> Broquerel, d'après le conseil de ses amies, avait arrangé cette petite mise en scène. Sa vanité exultait, de voir son nom cité, sa maison photographiée, ainsi qu'elle-même et ses enfants.

Seul, Nestor, avec des haussements d'épaules,

se refusait à ce qu'il appelait « cette bêtise ». Mais il y gagnait d'avoir sa femme en toilette, tout le long du jour, en cas de visite imprévue, et ses enfants un peu mieux tenus.

Il vint aussi des médecins, en assez grand nombre. Ils examinaient l'enfant, échangeaient leurs observations avec le docteur Briard, et concluaient presque tous :

– Nous n'y pouvons rien.

Quelques-uns déclarèrent, après avoir essayé de réveiller l'endormie selon les méthodes usitées :

– Il y a quelque chose qui nous échappe. Certains symptômes ne sont pas ceux de la léthargie habituelle.

On atteignait le milieu de février.

Les étrangers affluaient vers les villes de la Côte. Et de Cannes, de Nice, de Menton, d'Hyères même, et de San Remo, il en venait chaque jour, qui demandaient la maison Broquerel, et allaient se pencher un instant, curieusement, sur la petite fille mystérieuse. Ils

arrivaient par le tramway, ou à pied, beaucoup aussi en automobile. D'importants personnages passèrent ainsi le seuil de la petite maison, et firent connaissance avec la décoration hétéroclite du salon de M<sup>me</sup> Broquerel. Il y eut un grand-duc de Russie, une princesse allemande, le prince héritier d'un État des Balkans. Antonine s'était fait faire une robe neuve, chez une couturière de Cannes, et avait acquis des postiches pour augmenter le volume de sa coiffure. Elle achetait des tabliers brodés, à bavette, pour Angelina, la petite bonne italienne, et des rubans rouge cerise qu'elle posait en bouffettes dans les cheveux de Georgette, de chaque côté de l'oreille.

Le couloir de l'entrée était balayé chaque jour, et l'on avait secoué le tapis du salon, opération qui ne s'était pas faite depuis plusieurs années.

Antonine ne reprochait plus à son mari d'avoir ramené la petite étrangère. Elle se posait en personnage près de ses amies, et disait négligemment :

– Hier, le président du conseil, de passage à Nice, est venu voir la petite. Il est très curieux de

ces questions-là... C'est un homme très aimable. Nous avons causé ensemble un bon moment...

Et chaque matin, elle pensait, en se levant :

« Pourvu qu'elle ne se réveille pas aujourd'hui ! »

Un après-midi, vers deux heures, tandis qu'elle finissait d'agrémenter sa coiffure de menues bouclettes, Angelina entra, son tablier à bavette, maculé et froissé, posé de travers sur la robe couverte de taches.

— Quelqu'un demande Monsieur !... un homme tout en blanc, si drôlement habillé !... un grand brun, avec des yeux noirs...

Antonine répondit avec impatience :

— Eh bien ! dites que Monsieur est absent !

— Je lui ai dit... Alors il a demandé à voir Madame... Il est arrivé dans une belle automobile, avec des hommes habillés comme lui sur le siège...

La curiosité s'éveilla chez M<sup>me</sup> Broquerel.

— Bien, j'y vais.

Et, jetant sur la glace un dernier coup d'œil, elle descendit.

Dans le couloir se tenait un homme d'une taille élevée, d'âge mûr, vêtu en hindou de la haute classe. Il s'inclina légèrement, après avoir enveloppé M<sup>me</sup> Broquerel d'un coup d'œil investigator. Puis il dit en français très correct :

— Veuillez m'excuser de vous déranger, madame. Je viens au sujet de cette petite fille, endormie depuis deux mois, assure-t-on ?

— Depuis plus de deux mois maintenant, monsieur !... Désirez-vous la voir ?

De la porte restée ouverte, M<sup>me</sup> Broquerel apercevait la magnifique voiture, les deux Hindous qui remplissaient les fonctions de chauffeur et de valet de pied. Et cette vue, en lui donnant une haute idée du visiteur, la disposait au plus aimable empressement.

« Quelque prince de ce pays-là », pensait-elle.

À sa question, l'étranger répondit :

— C'est pour cela que je suis venu, madame.

Elle le précéda dans le salon.

Par les fenêtres ouvertes, le soleil entrait à flots, avec les bouffées d'air léger et le parfum des eucalyptus et des pins. Un de ses rayons effleurait le pâle visage de l'enfant, ses lèvres roses, ses paupières immobiles.

Le regard de l'Hindou glissa sur elle, et alla se fixer, l'espace d'une seconde, sur la petite idole de jade. Dans les yeux noirs, froids et impénétrables, une lueur terrible passa. Puis ils se détournèrent du dieu Vichnou, pour se reporter sur l'enfant.

L'Hindou s'approcha, souleva les lèvres, les paupières, appuya un instant son index sur la tempe.

Antonine, un peu impressionnée par l'air hautain de l'étranger, et par son regard d'une étrange acuité, suivait avec attention tous ses gestes.

Elle fit observer :

– Beaucoup de médecins l'ont vue. Mais ils n'y peuvent rien.

L'Hindou garda le silence.

De nouveau, il soulevait les paupières, et, pendant un long moment, considéra les yeux de l'enfant.

Par la porte restée entrouverte, M<sup>lle</sup> Manette entrait doucement.

Elle s'arrêta sur le seuil, en attachant sur l'étranger des yeux tous ronds de surprise.

L'Hindou laissa retomber les petites paupières si blanches, et dit d'un ton bref :

– Les médecins ne la réveilleront jamais. Elle est endormie par un procédé mystérieux que, seuls au monde, quelques hommes de notre race connaissent. Et ceux-là, seuls, aussi, sauraient l'enlever à ce sommeil.

M<sup>me</sup> Broquerel s'exclama :

– Alors, elle pourrait ne pas se réveiller ?

– Elle ne se réveillera pas. Un jour, dans deux mois, six mois, peut-être davantage – cela dépend du tempérament du sujet – elle glissera dans la mort.

M<sup>lle</sup> Manette gémit :

– Seigneur !... C'est affreux !

L'Hindou se tourna vers elle, et enveloppa sa petite personne chétive d'un coup d'œil dédaigneux. Antonine demanda :

– Et alors, qui pourrait la réveiller ?

– Celui qui possède le secret des dieux.

Sur cette énigmatique réponse, l'étranger s'inclina, et sortit pour regagner son automobile, qui s'éloigna aussitôt.

M<sup>lle</sup> Manette commença de se lamenter, les mains jointes, en regardant l'enfant :

– Cette pauvre petite !... C'est épouvantable ! Dire qu'elle va mourir comme cela !

Mais Antonine songeait avec satisfaction :

« Il a dit deux mois... peut-être davantage... Elle ne nous gêne pas du tout, comme cela. »

Quand Nestor rentra, vers le soir, elle lui raconta la visite de l'Hindou.

Il s'écria :

– Eh bien ! ça devient de plus en plus extraordinaire !... Qui donc a bien pu l'endormir

de ce sommeil-là ? Et qu'est-ce qu'il veut dire, l'individu, avec cette réponse : « Celui qui possède le secret des dieux » ? Tu aurais dû lui demander des explications, pécaïre !

Antonine riposta aigrement :

– Avec ça qu'il avait l'air avenant !... Hé ! tante Manette ?

– Non, pour sûr ! confirma la vieille demoiselle.

Broquerel grommela :

– Ça ne m'aurait pas gêné, moi !... Et puisqu'il y a un moyen de réveiller la petite, je veux le connaître ! Ce serait tout de même trop fort de la laisser mourir comme ça, cette pauvre mioche !

– Eh bien ! va interroger l'Hindou !

– C'est mon intention, parbleu ! Mais encore faudrait-il savoir qui il est, où il se loge ?

Achille, qui écoutait avec un vif intérêt, intervint :

– Papa, à Cannes, dans une villa de la Californie, il y a depuis une quinzaine de jours

des Hindous... Triviers m'a dit que c'était un maharajah, et il y a là-dedans un tas de serviteurs.

— Ah ! ah ! ce serait peut-être ça ! Mais est-ce le maharajah lui-même qui est venu ? D'après ce que tu me dis de lui, Antonine, cela pourrait être. Cependant je voudrais en avoir la certitude, avant de me présenter chez lui.

Il réfléchit quelques secondes, et ajouta :

— J'irai voir Joumières, demain matin.

Le commissaire de police connaissait, par ouï-dire, la présence à Cannes du maharajah de Bangore. Il promit à Broquerel de se renseigner à ce sujet... Et le lendemain, en effet, il venait lui faire part de ce qu'il avait appris. Le maharajah, Maun-Sing, était un adolescent de seize ans. Petit-fils d'un souverain dépossédé par l'Angleterre, il vivait en France, entouré de serviteurs hindous. On le disait fabuleusement riche. Deux ans auparavant, son père était mort, laissant une veuve, sa seconde femme, et une petite fille de cette union.

Maun-Sing recevait une éducation mi-

française, mi-orientale. Il était, assurait-on, d'une rare intelligence, d'une beauté remarquable, et séduisait tous ceux qui l'approchaient. Près de lui, ne le quittant jamais, il avait comme conseiller un brahme du nom de Dhaula. D'après la description faite par Autonine, Joumières pensait que celui-ci et le visiteur de l'avant-veille ne devaient être qu'une même personne,

– C'est un prêtre de leur religion, expliqua Joumières, qui s'était renseigné. Dans ce pays-là, ils ont toutes sortes de secrets, qu'ils se transmettent. Celui-là, puisqu'il a reconnu le genre de sommeil de la petite, doit pouvoir la réveiller. Ou tout au moins nous indiquer quelqu'un qui en ait le pouvoir.

– C'est égal, il aurait bien pu le faire tout de suite ! C'est un fichu type, s'il sait ce qui peut sauver l'enfant, et la laisse mourir, comme cela ! Mais je vais aller le trouver, et il faudra bien qu'il me dise, oui ou non, si c'est de la farce, ce qu'il a raconté là !

Le docteur Briard, à qui Nestor parla un peu après de son projet, leva les épaules.

— Il n'en sait pas plus long que nous, probablement, ton individu ! C'est un charlatan...

Puis, après un instant de réflexion, le médecin ajouta :

— À moins que ce ne soit lui qui ait endormi l'enfant.

Broquerel sursauta.

— Hein ?... Cette idée ?... Pourquoi ?

— Oh ! une simple idée !... Stupide même. Car dans ce cas, il aurait fait le mort. Mais s'il la réveillait, ce serait cependant singulier.

Nestor se grattait le front.

— Tout de même, ton idée...

— Stupide, te dis-je ! Voyons, cet homme-là serait trop idiot d'attirer ainsi l'attention sur lui, quand rien, rien n'y faisait songer !

— On ne sait pas ! Quelquefois, les criminels ont de ces maladresses étranges...

Le docteur frappa sur l'épaule de son ami.

— Allons, allons, ne te monte pas l'imagination, Broquerel ! En tout cas, voyons

venir. Si tu y tiens, va chez lui, tâche de le faire parler. D'après ce que dit ta femme du personnage, ce ne sera pas facile.

Nestor grommela entre ses dents :

– On verra bien !

Dans l'après-midi de ce même jour, il quitta son logis, en tenue de visite : redingote bien brossée – par lui-même, car il ne se fiait ni à sa femme ni à la servante – et chapeau haute forme bien brillant. Il fallait faire bonne impression sur l'Hindou, qui tenait peut-être entre ses mains la vie ou la mort de la pauvre petite créature.

Peut-être les doutes du docteur Briard avaient-ils rendu Nestor quelque peu sceptique. Mais enfin, il estimait de son devoir de tenter cette démarche.

Il s'en alla le long de la route d'Antibes, en maugréant, selon sa coutume, contre la poussière que lui envoyoyaient au passage les automobiles. Sa redingote, son chapeau seraient tout gris, quand il arriverait au but...

Près de la villa Henri Menier, il prit un petit

chemin montant, qui conduisait à la Californie. Là, il était tranquille, pour un moment. Pas d'automobile, et de l'ombre, qui était douce, car le soleil chauffait bien aujourd'hui.

Cependant, Nestor ne flâna pas. Il avait hâte d'en finir avec cette ennuyeuse démarche. Satané Hindou ! s'il l'avait fait marcher pour rien !... Et le paisible Nestor ébaucha un geste de menace. Cinq minutes plus tard, il atteignait l'entrée de la résidence du maharajah. La grille était ouverte sur le parc silencieux. À droite s'élevait la demeure du portier. Mais la villa restait invisible. Nestor s'avança. Un homme sortit de la maison, et demanda :

– Que désirez-vous ?

– Pourrai-je parler à M. Dhaura ?

– Je l'ignore. Il faut entrer et vous informer près d'un des domestiques hindous... Prenez cette allée, là... et tout droit...

Broquerel s'enfonça dans l'ombre de l'imposante avenue.

Un roulement de voiture troubla tout à coup le

silence. Bientôt apparut un landau, attelé de deux chevaux superbement appareillés.

Le siège était occupé par un cocher et un valet de pied hindous. Dans la voiture était assise une femme, jeune encore, brune et jolie, toute vêtue de blanc. En face d'elle se trouvait une Hindoue, enveloppée d'un voile blanc, et qui tenait sur ses genoux un petit enfant.

Nestor salua au passage.

La jeune femme répondit par une légère inclination de tête, en attachant sur l'étranger de grands yeux noirs pleins de surprise.

« La veuve du défunt maharajah, sans doute, pensa Nestor. Pas mal, ma foi ! »

À quelques pas plus loin, la villa lui apparut. C'était un grand logis à l'italienne, de fort belle apparence. Devant s'étendaient des pelouses ornées d'admirables corbeilles fleuries. Et, dans un bassin de marbre, voguaient de grands cygnes d'une blancheur éblouissante.

Nestor murmura :

– Il m'a l'air rudement bien logé, le

maharajah ! Pécaïre, ça a de l'allure comme un petit palais !

Sur les degrés de marbre se tenaient debout deux Hindous. Nestor s'avança, et réitéra sa demande. L'un d'eux dit, en excellent français :

– Je vais demander... Attendez...

Puis, se ravisant, il demanda :

– Votre nom ?

Nestor donna sa carte, et l'Hindou disparut à l'intérieur.

### III

Les maharajahs de Bangore avaient compté parmi les plus puissants des souverains qui se partageaient l'Hindoustan. Ils se disaient d'une race divine, issue de Brahma, et l'un d'eux, dans des temps reculés, s'était fait offrir des sacrifices humains, et adorer comme un dieu. Ils possédaient des richesses immenses, enfouies dans des lieux secrets. Tous les trésors de Golconde n'étaient rien, assurait-on, près de ceux dont ils disposaient. Race orgueilleuse, ils ne voulurent pas plier devant le conquérant.

Oumra-Sing, alors régnant, fut dépouillé de sa souveraineté, après une longue résistance. On ne lui laissa que son palais de Madapoura, et les trésors mystérieux que nul n'aurait su découvrir.

Oumra-Sing continua de vivre là où il avait passé toute son existence. Mais il envoya en France son fils aîné afin qu'il s'y instruisît à

l'europeenne. Et il ne s'opposa pas à son mariage avec une Française, une jeune fille de noble famille qu'avaient séduit les beaux yeux du jeune prince.

De cette union naquit Toweg-Sing. Celui-ci épousa une Hindoue, fille, elle aussi, d'un prince dépossédé, et qui mourut jeune encore, laissant au maharajah un fils, Maun-Sing.

Toweg-Sing semblait avoir complètement oublié les griefs de ses ancêtres contre la puissance conquérante, et les efforts tentés à plusieurs reprises, par son aïeul, pour reconquérir sa souveraineté. Il vivait fastueusement à Paris et dans les lieux à la mode, et s'occupait beaucoup de son fils, dont il dirigeait lui-même l'éducation. On le disait très intelligent, très artiste. Il se montrait dans le monde, causait avec agrément, et, si l'on faisait allusion à la puissance passée de sa race, répondait avec un léger mouvement d'épaules :

– Que voulez-vous, la vie est un jeu de bascule ! Un peuple monte, l'autre descend... Après tout, je trouve l'existence charmante, telle

que je la mène.

Il souffrait cependant d'une grave maladie de foie, et c'était elle qui l'avait emporté, deux ans auparavant. Maintenant le maharajah de Bangore, l'héritier de la vieille race était Maun-Sing.

Au moment où Nestor Broquerel arrivait à la villa, le jeune prince se trouvait dans un salon du rez-de-chaussée, occupé à entendre la lecture des *Védas*, livres sacrés du brahmanisme, que lui faisait Dhaula, assis près de lui sur un petit siège bas.

Maun-Sing, à demi enfoncé dans les coussins de soie d'un divan, caressait d'une main distraite une jeune panthère couchée près de lui. La blancheur de ses vêtements faisait ressortir la fine matité du beau visage, la teinte sombre de la chevelure, et surtout les magnifiques yeux noirs, ardents et profonds, qui rêvaient, tandis que le prince écoutait la voix nette du brahme.

Un air doux et léger, des parfums délicats entraient par les fenêtres ouvertes sur des jardins harmonieusement dessinés, que terminait au loin un bois d'orangers.

Une petite pendule ancienne, sur une console de marbre rosé, faisait entendre son lent tic-tac. En face, une table de porphyre supportait deux petites statues d'or massif, aux yeux faits d'émeraudes magnifiques, qui représentaient les dieux Brahma et Siva.

Pendant une demi-heure encore, Dhaulà continua de lire.

La panthère s'était glissée sur les genoux du jeune prince, et là, pelotonnée comme un gros chat, elle dormait paisiblement.

Maun-Sing, d'un geste, interrompit tout à coup le brahme.

— C'est assez maintenant, Dhaulà... Voici trois heures. Je vais m'habiller pour me rendre au golf.

Le brahme ferma le livre et se leva.

Incliné, presque agenouillé, il baissa la main du maharajah et sortit à reculons.

Dans la pièce voisine, un serviteur, qui semblait l'attendre, s'approcha de lui.

— Que veux-tu, Dikari ?

– Un homme demande à te parler, seigneur.

Et il lui présentait une carte.

Le brahme y jeta un coup d'œil, et murmura :

– Ah ! Broquerel !

Une lueur avait jailli de son regard.

– Introduis-le, ordonna-t-il.

Nestor attendait depuis une demi-heure, à l'entrée de la villa. Au bout d'un certain temps, ne voyant pas reparaître le messager, il s'était informé près de l'autre serviteur qui demeurait immobile sur les marches de marbre, telle une statue.

L'Hindou, en le toisant avec mépris, répondit :

– Le seigneur vient quand il veut. Attends.

Rongeant son frein, Broquerel se mit à marcher de long en large devant la villa. Il était arrivé au bout de sa patience, quand le premier serviteur reparut et l'introduisit dans un salon élégant, qui communiquait par une baie avec la salle de billard. Mais là encore, il dut subir une longue attente, avant de voir apparaître Dhaura.

Le brahme, répondant légèrement à son salut, demanda froidement :

- Que désirez-vous ?
- Voilà... Monsieur...

Nestor n'avait pas coutume d'être embarrassé, en aucune circonstance, cependant, il se sentait tout gêné devant cet étranger aux yeux énigmatiques.

– ... Ma femme m'a dit que vous étiez venu voir la petite fille endormie que j'ai ramenée chez moi il y a plus de deux mois. Il paraît que vous connaissez la cause du sommeil ?

L'Hindou inclina affirmativement la tête.

- En effet.
- Et vous avez dit qu'elle pourrait ne pas se réveiller ?
- Elle ne se réveillera pas, à moins que ne le veuille le tout-puissant Vichnou.

Nestor demeura un moment interloqué.

Qu'est-ce que Vichnou venait faire là-dedans ?... Et que fallait-il penser de cette

réponse ?

Il balbutia :

– Ne pourriez-vous pas m'indiquer le moyen ?... Cette pauvre petite... ce serait terrible de la laisser mourir comme cela !

Le brahme dit de sa voix brève :

– La mort n'est rien. C'est le passage après lequel on retrouve la vie. Laissez l'enfant dormir. Elle ne souffre pas. Un jour, la mort la prendra doucement, et vous coucherez son corps dans un de vos cimetières fleuris.

Cette fois, Broquerel éclata.

– Comment ?... Ah ! par exemple, laissez-moi vous dire que vous avez des idées... Non, mais !... ça serait trop facile de signer ainsi le billet mortuaire des gens ! Nous autres, monsieur, nous soignons tant qu'il y a un souffle de vie.

L'Hindou, impassible, le regardait, avec un léger sourire de raillerie sur ses lèvres minces.

– Nous aussi, en certains cas. Mais ici, réfléchissez... L'enfant est, sans doute possible, victime d'une machination. Elle a des ennemis

qui, en admettant qu'elle revienne à la vie, la menaceront probablement toujours... Puis, sans cela même, quelle serait son existence ? Sans famille, recueillie par charité, portant le poids de ce mystère, elle souffrira toute sa vie. Laissez la destinée s'accomplir pour elle.

Broquerel dit énergiquement :

– Ça, non, non ! Ce qui adviendra d'elle est le secret de la Providence. Mais moi, je ne connais que mon devoir, qui est de la disputer à la mort... Et je ferai tout pour cela !

Le brahme répliqua tranquillement :

– Soit, c'est votre affaire !

Et il ébaucha un geste pour congédier le visiteur.

Mais Nestor avait retrouvé son aplomb.

Il demanda :

– Connaissez-vous les moyens à employer pour enlever l'enfant à ce sommeil ?

Le brahme eut un étrange sourire.

Pendant quelques secondes, il resta silencieux.

Puis il dit froidement :

– Je n'ai pas à répondre à cette question.

– Comment ?... vous ne voulez pas répondre ?... Voilà, par exemple, qui est un peu fort !

L'excellent Broquerel sentait l'indignation lui monter au cerveau.

– Cela veut dire que vous le connaissez, ce moyen... mais que vous ne voulez pas...

Dédaigneusement, Dhaula laissa tomber ces mots :

– Je n'ai pas d'explications à vous donner.

– Il est certain que vous êtes libre ! Mais moi je le suis aussi de vous dire que c'est odieux, ce que vous faites là !... Et il se trouvera des gens pour penser que vous savez à quoi vous en tenir sur cette aventure mystérieuse !

Une sorte de rire sourd gonfla la gorge du brahme.

– Vous voulez dire qu'on m'accusera d'avoir endormi cette enfant ? Je voudrais voir cela !...

Ce serait, en vérité, fort intéressant !

Il raillait, avec une flamme mauvaise au fond des prunelles.

Nestor, furieux, leva les épaules en marmottant :

– C'est abominable !

Il n'y avait plus qu'à s'en aller. Cet homme, il le sentait, resterait complètement insensible à toutes les considérations. Avec un indistinct « Bonsoir », Broquerel gagna la porte et sortit du salon. Il s'arrêta brusquement. À l'extrémité du vestibule aux murs de marbre blanc apparaissait le jeune maharajah, vêtu à l'européenne, cette fois, et portant avec aisance son élégante tenue de joueur de golf.

Sur son passage, cinq ou six Hindous qui se trouvaient là se prosternaient, le front contre terre.

Maun-Sing effleura du regard Nestor Broquerel. Puis il échangea un coup d'œil avec le brahme, qui apparaissait derrière le visiteur, et adressait au prince un signe mystérieux, en

écartant trois doigts de la main droite et en laissant retomber lentement les autres.

Sur un signe du maharajah, Dhaulas'approcha.

Ils échangèrent quelques mots, dans la langue rajpoute. Puis Maun-Sing s'éloigna. Et le brahme revint à Nestor, qui suivait des yeux le bel adolescent, mince et souple, à l'allure nonchalante.

Avec son calme hautain, Dhaulas annonça :

– Sa Hautesse daigne avoir la fantaisie de voir cette enfant. Et elle la réveillera, si tel est son bon plaisir.

La physionomie du bon Nestor exprima le plus complet ahurissement.

– Ce petit jeune homme ?... Il saura ?

En le foudroyant d'un regard méprisant, le brahme répondit :

– Maun-Sing sait tout. Demain, il se rendra chez vous. Mais gardez le silence à ce sujet. Il déplairait fort à Sa Hautesse de se voir entouré de curieux, et en ce cas, elle ne ferait pas agir sa

puissance en faveur de l'enfant.

– Bien, je me tairai, soyez sans crainte ! Même chez moi, je ne dirai pas un mot, car il faut toujours se méfier de la langue des femmes. Donc, à demain, c'est convenu ?

– À demain, dans l'après-midi.

Nestor salua et sortit.

Une automobile s'éloignait à ce moment, emmenant le jeune maharajah. Broquerel pensa :

« J'ai de la chance d'être sorti juste comme il passait ! Sans cela, l'autre allait me faire la farce de ne rien dire, et de laisser mourir la petite !... Vilain type, va ! Mais il faut savoir encore s'ils ne se fichent pas de moi, tous les deux ! Ça me semble bien bizarre, cette histoire-là ! Ce petit maharajah, qui aura le pouvoir de réussir là où ont échoué de bons médecins... Non, je n'y crois guère ! Il est rudement joli garçon, par exemple ! Et quels yeux !... des yeux pas ordinaires, évidemment... Enfin, on verra. Il faut tout essayer, pour ne pas se faire de reproches. »

Quels que fussent ses doutes, Nestor vécut

jusqu'au lendemain dans une impatience fébrile.

Ainsi qu'il l'avait dit au brahme, il ne soufflait mot de la visite annoncée. Aux questions de sa femme et de tante Manette, relativement à sa démarche, il avait répondu :

– L'Hindou n'a dit ni oui ni non... C'est un original... On verra.

Le docteur Briard, qu'il rencontra le lendemain matin, courant chez un malade atteint d'apoplexie, lui demanda au passage, avec un hâtif serrement de main :

– Eh bien ! tu as vu ton charlatan ?

– Oui... Et charlatan, il m'en a tout l'air !

– Ah ! ah !... Quand je te le disais !

Et le docteur s'éloigna, avec un petit signe d'ironie à l'adresse de son ami.

Vers deux heures, Nestor commença de se promener comme un ours en cage, du salon à la salle à manger, où Antonine parcourait le journal, tandis que tante Manette reprisait des bas, près de la fenêtre.

Il n'était pas sûr du tout que ces gens-là vinssent comme ils l'avaient dit ! De plus en plus, cela lui paraissait une vaste farce. Et il en ressentait un agacement qui se traduisait par ce va-et-vient, et par de fréquentes secousses données à la barbe rousse. Parfois, il s'arrêtait devant le divan où reposait l'enfant, et la contemplait longuement. Pauvre mignonne, si jolie, avec ses beaux cils soyeux, d'un brun doux, et ses cheveux blonds ! Dire qu'elle allait peut-être mourir comme cela, sans qu'on pût rien faire... rien faire !

Nestor serrait les poings, en mâchonnant des paroles de colère à l'adresse du brahme, qui avait dit avec tant de calme :

– Laissez la destinée s'accomplir pour elle !

Eh ! parbleu oui, il faudrait bien, s'il n'y avait pas moyen de faire autrement ! Mais, en conscience, on devait tout essayer pour l'enlever à la mort, pour déjouer le plan de ses ennemis. Car enfin, elle avait peut-être des parents qui la pleuraient, cette petite !... Et, un jour ou l'autre, elle était susceptible de les retrouver. Ce n'était

pas impossible du tout. On avait donné son portrait dans maints journaux et magazines, en racontant sa tragique aventure. Ceux à qui on l'avait enlevée pouvaient un jour la reconnaître. Et ils sauraient aussi à qui s'adresser pour la retrouver.

Nestor venait pour la dixième fois vers la salle à manger, quand un bruit de moteur attira son attention.

Il pensa avec un battement de cœur :

« Serait-ce eux ? »

Et, vivement, il alla ouvrir la porte.

Oui, c'était l'automobile du maharajah, avec ses domestiques hindous. À l'intérieur étaient assis le jeune prince et Dhaula. La voiture s'arrêta devant la maison Broquerel. Le domestique sauta à terre et vint ouvrir la portière. Maun-Sing descendit, suivi du brahme, et s'avança vers Nestor qui faisait quelques pas en s'inclinant.

Le maharajah dit, dans le meilleur français :

— Je viens voir cette enfant, monsieur. Veuillez

me conduire près d'elle.

Il avait une voix au timbre pur, harmonieux, et à l'intonation impérative. Dans la blancheur mate de son visage, les yeux noirs étincelaient de volonté hautaine.

Nestor bredouilla :

– Mais certainement... Je suis très honoré...

Il ne savait quel titre donner à son noble visiteur. Et « le petit jeune homme » lui en imposait étrangement, en dépit de son âge.

Il le précéda à l'intérieur. Antonine, attirée par l'arrêt de l'automobile et le bruit de voix, apparut à la porte de la salle à manger. Le maharajah souleva son chapeau en passant devant elle et entra dans le salon où l'introduisait Broquerel.

Le brahme, qui les suivait, ferma sans façon la porte au nez de M<sup>me</sup> Broquerel et poussa le verrou.

Maun-Sing alla droit au divan. Il regarda l'enfant, pendant un moment. Aucune marque d'émotion ou d'intérêt ne se discernait sur son jeune visage. Du geste, il appela près de lui le

brahme avec qui il échangea quelques mots brefs.

Puis il se pencha légèrement, promena sa main fine, ornée d'un merveilleux rubis, sur le visage de l'enfant et l'appuya pendant quelques secondes sur les paupières closes.

Nestor haletait d'émotion. Voyons, tout de même, si c'était vrai ?... Si ce beau jeune prince avait le pouvoir de faire cesser l'étrange sommeil ? Il s'approcha de quelques pas pour mieux voir.

Le maharajah leva sa main.

Et Broquerel vit que les paupières bougeaient, se soulevaient lentement.

Il ne respirait plus.

Les cils bruns palpitaient. Et à leur ombre, on vit apparaître les yeux, d'un bleu foncé, au regard vague et lointain. Le petit corps si longtemps immobile remua sur le divan. Nestor murmura avec stupéfaction :

– Tout de même !

Ce furent les seules paroles qu'il put prononcer.

Le maharajah, de nouveau, considérait l'enfant. Puis il dit quelques mots à Dhaula et s'écarta.

Le brahme tâta le pouls de la petite fille, se pencha pour écouter sa respiration. Et, se tournant ensuite vers Nestor, il expliqua :

– Il faudra lui donner de la nourriture liquide, pour commencer. Très peu, d'abord. En quelques jours, elle redeviendra comme les autres enfants de son âge, physiquement. Mais par ailleurs, ce sera tout autre chose. Le breuvage sacré qu'on lui a fait boire annihile tout souvenir du passé. Non seulement cette enfant ne se souviendra plus de ses parents, si elle en a, des lieux où elle a vécu jusqu'ici, mais elle ne saura plus parler, plus se mouvoir, et il faudra tout lui apprendre, comme si elle venait de paraître dans la vie. Les sons atteindront son oreille, mais elle ne comprendra pas les paroles. Son intelligence, toutes les facultés intellectuelles en germe chez elle restent intactes, cependant. Ce sont les mots – de quelque langue que ce soit – qui n'auront plus de sens pour elle, jusqu'à ce qu'on lui rapprenne

celui-ci.

Nestor écoutait avec ahurissement.

La petite créature, les yeux grands ouverts maintenant, regardait les deux hommes.

À quelques pas plus loin, le maharajah tenait entre ses doigts l'idole de jade et la considérait attentivement, sans plus paraître se soucier de celle qu'il venait de sauver.

Nestor demanda :

– Et il n'y a pas de remède ?... On ne peut rien faire ?

– Rien. L'enfant ne se souviendra jamais de ce qui a précédé son sommeil.

Broquerel murmura :

– C'est terrible !

– Oui, parce que vous n'aurez jamais, de son fait, le moindre indice... Je crois qu'un hasard, seul, peut vous faire découvrir les coupables.

La voix de Maun-Sing s'éleva :

– D'où vous vient donc ceci, monsieur ?

Il montrait le dieu Vichnou.

Nestor expliqua comment son grand-oncle avait rapporté cette petite statue, venue on ne sait d'où.

– C'est dommage qu'il lui manque les yeux, ajouta-t-il. On m'a dit qu'ils devaient être formés de deux pierres précieuses. Sans doute, ceux qui l'ont enlevée de quelque temple se sont-ils empressés de les vendre.

Maun-Sing précisa :

– C'étaient deux rubis.

Nestor ne put dissimuler sa stupéfaction.

– Comment savez-vous ?

Le maharajah le toisa avec hauteur et se détourna pour remettre l'idole à sa place.

Dhaura posa sur l'épaule de Broquerel une main dure en disant :

– On n'interroge jamais Sa Hautesse. Et, je vous le répète une fois de plus, Maun-Sing sait tout.

Nestor baissa les yeux. Le jeune maharajah,

qui venait de réveiller avec tant d'aisance la petite endormie, lui inspirait maintenant une très vive considération.

Sans même jeter un regard sur l'enfant, Maun-Sing alla vers la porte, et le brahme le suivit.

Antonine, furieuse, attendait dans le vestibule. Elle allait dire son fait à cet insolent étranger, qui osait lui fermer au nez la porte de son propre salon ! Oui, il apprendrait qu'on ne traite pas une femme française comme une de ces malheureuses Hindoues, esclaves toute leur vie !

Et elle prenait à témoin de l'injure M<sup>lle</sup> Manette, qui hochait la tête en chevrotant :

– Oui, oui, c'est un homme mal élevé !

– Et Nestor, qu'est-ce qu'il est ?... Aurait-il dû souffrir ça ?... Puisqu'il se trouve là avec eux, pourquoi ne m'ouvre-t-il pas ?

– Ils l'en empêchent peut-être ? plaidait tante Manette, qui chérissait son neveu.

– Ils l'en empêchent !... Ils l'en empêchent !... Est-ce qu'on se laisse faire, quand on est un homme ? Mais il est bien trop content de me faire

cette niche-là, j'en suis sûre !

– Oh ! Antonine !

M<sup>me</sup> Broquerel haussait les épaules et se rapprochait de la porte pour tenter d'entendre quelque chose.

Ce fut juste à l'un de ces moments-là que le maharajah sortit du salon.

M<sup>me</sup> Broquerel recula précipitamment en devenant aussi rouge que le lui permettait sa carnation de brune.

Maun-Sing eut un rire léger. Et subitement, sa physionomie se transforma. Ses yeux s'emplissaient de gaieté jeune, de grâce caressante. Une ironie amusée se glissait au coin de ses lèvres. Il dit en souriant :

– Eh bien ! madame, vous attendiez avec impatience ?... Nous voici. Et la petite fille est réveillée.

M<sup>lle</sup> Manette répéta comme un écho, en joignant lei mains :

– Réveillée !

Les yeux d'Antonine s'arrondirent de stupéfaction.

– Elle est... réveillée ?

Le jeune prince souriait toujours, d'un air moqueur et amusé. M<sup>lle</sup> Manette bégaya :

– Enfin !... enfin !

Le regard ironique de Maun-Sing s'attachait aux cheveux postiches d'Antonine, aux lourds bandeaux ondulés qui encadraient si singulièrement son visage en lame de couteau, à la robe prétentieuse, ornée de dentelle à effet, aux bras maigres que découvraient les manches courtes et qu'ornaient des bracelets cliquetants.

Mais M<sup>me</sup> Broquerel ne voyait que l'étrange séduction de ces yeux noirs, et sa colère tombait tout à coup.

Elle balbutia, en regardant tour à tour les deux Hindous :

– C'est vous qui ?... C'est vous ?

Ce fut le brahme qui répondit :

– Sa Hautesse l'a enlevée du sommeil mortel.

Maintenant, elle est sauvée. Mais tout souvenir de sa vie antérieure est aboli. Elle ne pourra vous dire ni son nom ni rien de son passé.

M<sup>lle</sup> Manette éleva les mains au ciel, en laissant échapper une exclamation de pitié :

– Hélas ! pauvre !... pauvre !

Le maharajah l'enveloppa d'un regard intéressé, tandis que Dhaula poursuivait, sans paraître s'apercevoir de l'interruption :

– Elle est, pour ainsi dire, comme l'enfant nouveau-né, à qui tout doit être appris, peu à peu : parole, mouvement, utilisation des objets. Mais chez elle, cette initiation à la vie se fera très vite. Machinalement, elle reprendra les gestes connus antérieurement, et les mots lui donneront plus vite leur sens que si jamais elle n'avait connu celui-ci. Bref, c'est une complète éducation à faire, comme si cette enfant naissait à la vie.

M<sup>me</sup> Broquerel et M<sup>lle</sup> Manette l'écoutaient, bouche bée.

Maun-Sing continuait de regarder la vieille

demoiselle avec un sourire amusé. Elle était vraiment un peu bizarre, tante Manette, avec sa bouche ouverte par la stupéfaction, ses petits yeux cerclés de rouge, tout ahuris par l'annonce de cet événement, son menu visage de souris, au crâne en pointe coiffé de travers d'un bonnet de tulle noir. Et elle était si grêle, si drôlement ratatinée, sous sa petite pèlerine plate !

Antonine objecta :

– Mais alors, c'est une idiote !

Le brahme eut un léger mouvement d'épaules.

– Pas plus que ne l'étaient vos enfants quand ils sont venus au monde.

Il désignait Achille, Georgette et Octave qui se tenaient penchés sur la rampe, à mi-escalier, en écoutant et regardant curieusement.

Le maharajah jeta un coup d'œil d'indifférence hautaine vers les enfants. Puis, après un bref salut à l'adresse des deux femmes, il sortit, suivi du brahme.

Broquerel, revenu de son ébahissement, les accompagna jusqu'au-dehors.

Quand le serviteur hindou ouvrit la portière, Nestor vit, couchée sur les coussins, dans le fond de la voiture, la jeune panthère qui se léchait doucement les pattes.

Il eut un involontaire mouvement de recul.

Maun-Sing gravit légèrement le marchepied et s'assit près de l'élégant animal. Celui-ci, aussitôt, allongea son corps souple, avança calmement la tête, demandant ainsi une caresse qui lui fut aussitôt généreusement accordée.

Le brahme prit place en face du maharajah, et, la portière refermée, l'automobile s'éloigna aussitôt.

Le jeune prince, alors, laissa échapper un léger éclat de rire.

— Ils sont très amusants, ces gens-là ! As-tu vu comme la femme était furieuse ?... Tu avais déçu sa curiosité. Cela se pardonne difficilement, Dhaula.

Une sorte de sourire entrouvrit les lèvres sèches du brahme.

— Je le sais. Mais je me soucie peu d'une

colère de femme.

« C'est le vent qui sifflle, et dont on se rit, dans son logis bien clos.

« C'est le chacal qui jette son cri lugubre, aux portes de la ville, et s'enfuit devant l'homme résolu.

« Ainsi que je te l'ai appris, seigneur puissant, la femme doit être traitée comme la poussière du chemin.

« Quand la poussière nous gêne, sur nos vêtements, nous la secouons. Et ensuite, nous la foulons aux pieds.

« Ainsi en est-il de cette créature, que le divin Brahma fit inférieure à nous, esclave par destination.

« N'oublie jamais cela, Maung-Sing, toi qui es fait pour dominer les hommes, pour les voir tous prosternés devant toi !

« Que jamais une femme ne t'asservisse, fût-ce une heure dans ta vie ! »

Le maharajah promenait distrairement ses doigts fins sur le pelage de la panthère, qui

s'étirait lentement.

Les yeux songeurs, il écoutait le brahme.

L'automobile longeait les villas aux jardins ombreux. Les promeneurs qui la croisaientjetaient des regards curieux sur les serviteurs hindous, vêtus de blanc, sur le jeune et beau visage entrevu par la portière.

Un court silence se fit dans la voiture. Puis Maun-Sing demanda :

– Tu crois toujours que cette enfant a été endormie par Sangram ?

– J'en suis certain, monseigneur. Nous sommes neuf qui possédons le secret du breuvage sacré. Tous, nous sommes restés les fidèles serviteurs de Vichnou – sauf Sangram... Celui-ci s'est séparé de nous. Il est devenu l'ami d'un Français, et l'a suivi en Europe.

Le prince fit observer :

– Il pourrait trahir nos secrets.

– Non, car il n'en connaît qu'une partie, la moins importante. Pour le reste, pour tout ce qui concerne le grand événement, Dhava et moi seuls

en sommes instruits. Les autres restent nos instruments aveugles. Ils savent que Vichnou doit venir ; mais ils ignorent qui il est, d'où il viendra.

Maun-Sing abaissa un instant ses paupières sur ses yeux, qui reprenaient leur expression ardente et grave.

Pendant un long moment, il garda le silence.

Dhaura l'enveloppait d'un regard d'adoration, qui transformait sa froide physionomie.

Le maharajah dit tout à coup, pensivement :

– Je me demande dans quel dessein Sangram a usé ainsi du breuvage sacré.

– Cela reste un mystère. Mais si tu le désires, maître souverain, je m'arrangerai pour le savoir.

Le jeune prince eut un geste d'insouciance.

– Peu m'importe !... Ne nous mêlons pas de cette histoire, Dhaura. Elle n'a, certainement, aucun rapport avec le but que nous poursuivons.

– Je ne puis en découvrir aucun, en effet.

– Donc, laissons cela. Il m'a plu de réveiller l'enfant. Le reste m'est indifférent. Quant à

l'homme...

Ils échangèrent un regard de décision implacable... Et Dhaula, inclinant la tête, dit lentement :

– Ce qu'ordonne le divin Vichnou sera accompli. Celui qui se fit complice du sacrilège connaîtra la vengeance des dieux.

D'un léger geste de la main, le prince signifia : « C'est bien. »

Et, comme l'automobile passait à hauteur de l'avenue Alexandre-III, il donna l'ordre de le conduire au Cercle nautique, où, cet après-midi, une vente de charité avait lieu, sous les auspices de hautes personnalités féminines de la colonie étrangère.

Pendant ce temps, les Broquerel entouraient le divan où reposait la petite fille.

Antonine la considérait sans aménité, tout en tourmentant ses bracelets d'une main nerveuse.

M<sup>lle</sup> Manette ne pouvait que répéter :

– C'est inouï !... c'est inouï !

Elle osait à peine approcher de l'enfant, qui attachait sur tous ces visages inconnus ses grands beaux yeux au regard vague.

Nestor se pencha et souleva doucement le corps frêle.

En assourdissant sa forte voix, il demanda avec un sourire encourageant :

— Voyons, ma mignonne, me comprends-tu ?... Dis-moi ton nom, si tu peux ?

Mais aucune lueur de compréhension n'apparut dans les yeux bleus.

Rencontrant le peu sympathique visage d'Antonine, ils s'emplirent tout à coup de frayeur. Et aussitôt, ils se détournèrent.

M<sup>me</sup> Broquerel dit avec aigreur :

— Je suppose que tu vas l'envoyer à l'hospice, maintenant, Nestor ? Tant qu'il n'y avait qu'à la laisser dormir, ça allait bien. Mais pour la soigner, c'est autre chose ! Ne compte pas sur moi pour cela, je t'en préviens !

Broquerel lui lança un coup d'œil de colère méprisante, en ripostant :

– On s'en passera ! Tante Manette, vous vous en chargerez bien, vous ?

– Oh ! je crois bien, mon ami !... Pauvre petite !... Non, il ne faut pas l'envoyer à l'hospice !

Elle s'avancait et, doucement, caressait l'une des mains de l'enfant.

Les yeux bleus la regardèrent et perdirent leur expression d'effroi. Mais la petite fille n'ébaucha pas un geste, n'entrouvrit pas ses lèvres d'un rose pâli.

Antonine ricana :

– Vous saurez ce que ça vous coûte !... On vous croirait millionnaire, ma parole ! Et puis, quand vous l'aurez bien soignée, qu'est-ce que vous en ferez ?

– Ça, on verra... Peut-être la garderons-nous, si elle est gentille.

– Peut-être la garderons-nous ?... Ah ! par exemple ! Une enfant sortie on ne sait d'où...

Nestor frappa du pied.

— Laisse-nous la paix ! On verra, te dis-je... Pour le moment, il s'agit de la sortir de là. Achille, va chercher le docteur Briard. Il nous dira ce qu'il faut lui donner, en fait de liquide. Et puis, en passant, préviens aussi M<sup>lle</sup> Flore. Elle s'entend aux soins des malades et nous sera bien utile.

M<sup>me</sup> Broquerel tourna le dos, avec un geste de colère, et sortit du salon.

Nestor murmura, les sourcils froncés :

— Quel caractère !... Tout de même, ça devrait attendrir une femme, de voir cette pauvre mioche dans une situation pareille ! Mais il n'y a rien, rien dans ce cœur-là ! Ah ! quel malheureux jour fut celui...

Il s'interrompit, secoua ses robustes épaules, et acheva :

— N'empêche que je resterai le maître, coûte que coûte !... Et si ça me plaît de garder la petite, je la garderai.

## IV

Dès le soir même, la nouvelle sensationnelle courait les rues d'Antibes et se propageait aux alentours : la petite fille mystérieuse était enfin réveillée.

On se racontait comment, et par qui, avec force commentaires et amplifications. Celles-ci, dès le lendemain, atteignaient des proportions extraordinaires. Les cervelles méridionales avaient beau jeu. Il n'était question partout que du prince hindou, et de son mystérieux pouvoir. Des gens se postaient aux alentours de sa demeure pour le voir sortir. Et d'autres, en grand nombre, accoururent à la maison Broquerel pour voir l'enfant.

Ils se trouvèrent fort déçus. La petite fille avait été portée chez M<sup>lle</sup> Flore, qui offrait de s'en occuper, et, de concert avec Broquerel, fermait sa porte aux curieux. Ils furent reçus par Antonine,

qui narra complaisamment, non sans y ajouter quelques broderies de son cru, la façon dont s'y était pris le maharajah pour réveiller l'endormie.

L'après-midi, et les jours suivants, elle accueillit de même ceux qui vinrent encore, et les reporters, qui accouraient, pressés de lancer à leurs journaux des détails inédits.

En robe de voile groseille, une ouverture carrée montrant un cou maigre entouré d'un collier de fausses perles mal imitées, M<sup>me</sup> Broquerel les recevait dans le salon, où grimaçaient les magots et souriait l'idole aux orbites vides.

Avec son air le plus aimable, elle montrait le divan.

— Elle était ici, monsieur... Pendant dix semaines, elle y demeura, sans faire un mouvement. Nous avions tout essayé... Il est venu des médecins célèbres. Aucun n'a rien pu pour elle. Nous désespérions, quand un jour est entré ce jeune prince, ce maharajah... Aussitôt, j'ai pensé : « Lui, réveillera l'enfant ! » Il a des yeux si extraordinaires ! Les plus beaux yeux du

monde !... Une flamme, monsieur. Et il la réveilla en effet.

Le reporter prenait des notes, rapidement, car Antonine parlait avec une volubilité toute méridionale.

– Et qu'a-t-il fait pour cela, madame ?

– Il a touché le visage, les paupières de la petite... Aussitôt, elle a ouvert les yeux et nous a regardés.

– Qu'a fait ensuite le maharajah ?

– Il s'est montré fort aimable et nous a dit qu'il espérait bien nous recevoir dans sa villa.

Cela était une trouvaille dont Antonine était fort satisfaite.

Le reporter photographiait le divan, le salon, la maîtresse du logis qui s'essayait à prendre des airs langoureux.

Quand Georgette et Octave étaient présentables, leur mère les appelait :

– Venez donc, que Monsieur vous photographie aussi !

Ils accouraient, enchantés.

Georgette avait presque toujours les mains sales, et Octave ne pouvait garder une heure un vêtement sans y faire des taches. Mais, comme disait Antonine, ça ne se voyait pas, en photographie.

Le reporter interrogeait aussi sur l'état dans lequel se trouvait la petite fille, et là-dessus encore, M<sup>me</sup> Broquerel parlait, parlait...

– Elle ne comprend pas ce qu'on lui dit, monsieur !... Elle ne prononce pas un mot ! Quoi qu'on prétende, je crois qu'elle restera idiote... Pensez donc, elle ne sait même plus faire les mouvements habituels aux enfants de cet âge ! Il faut lui apprendre à boire, à manger !... C'est inimaginable !

– Les médecins pensent-ils qu'elle redeviendra une enfant normale ?

– Les médecins ?... Ils n'y comprennent rien ! Jamais on n'a vu cela ! assurent-ils. Mais il paraît qu'il existe dans l'Inde de ces pratiques mystérieuses, dont on n'a pu pénétrer le secret.

Le reporter objectait :

– Mais nous ne sommes pas dans l'Inde !... Comment, en France, cette enfant a-t-elle pu être victime d'une de ces pratiques ?

– Justement, voilà ce que personne ne comprend ! Tout est extraordinaire, dans cette histoire !... Et il paraît que la petite ne pourra jamais rien se rappeler de ce qui s'est passé avant ce sommeil !

Le reporter demandait encore :

– On la dit très jolie, très fine ?

M<sup>me</sup> Broquerel faisait une moue de dédain :

– Oh ! jolie !... Elle est assez gentille... Les blondes, ça fait de l'effet. Mais elles n'ont pas le charme des brunes.

Et Antonine jetait un coup d'œil éloquent vers la glace verdâtre, entourée d'un cadre d'or terni, qui surmontait la cheminée.

Quelques-uns, parmi ceux qui venaient ainsi, s'amusaient à lui débiter des compliments d'un goût plus ou moins douteux. Elle les acceptait avec des mines quijetaient après coup dans une

gaieté folle ses pseudo-admirateurs.

— Allez donc voir M<sup>me</sup> Broquerel ! se disaient-ils l'un à l'autre. Elle est tordante ! Et son salon !... Il faut voir son salon aussi ! Le serpent de porcelaine... et le cacatoès... Il y a des tas de petits magots, qui ricanent, et des fleurs de porcelaine qui contiennent la poussière de cinq siècles.

« Allez-y, ça vaut le voyage ! »

Antonine devenait donc presque célèbre — du moins dans le monde des farceurs, jeunes et vieux.

Nestor l'ignorait. Ses affaires le retenaient souvent au-dehors, parfois plusieurs jours de suite, et quand il était là, il ne se dérangeait jamais pour recevoir ceux qu'il appelait « les raseurs ».

Un jour, à la gare de Marseille, n'ayant plus trouvé son journal habituel, qui manquait, il en prit un autre. Quand, une fois installé dans le train, il l'eut déplié, son regard tomba tout aussitôt sur ces mots, inscrits en grosses lettres :

L'ENFANT MYSTÉRIEUSE  
UNE VISITE À LA MAISON BROQUEREL  
LE MAHARAJAH DE BANGORE

Ces articles, en général, l'horripilaient. Machinalement, pourtant, il lut celui-ci. De temps à autre, il haussait les épaules, en marmottant :

– Stupide !... Où a-t-il été chercher ça ?... Antonine est bien capable de lui avoir raconté des bêtises !

Enfin, il tomba en arrêt sur la dernière phrase :

« M. et M<sup>me</sup> Broquerel ont été invités fort aimablement, par le jeune et charmant maharajah, à venir visiter la villa qu'il habite à Cannes, quartier de la Californie. »

Nestor eut une exclamation, qui fit sursauter une vieille dame assise à l'extrémité opposée du wagon.

– Hein ? Quelle blague !... Non, mais !...

La vieille dame regardait avec curiosité ce

grand gaillard barbu, qui écarquillait des yeux stupéfaits.

Nestor murmura encore :

– Non, mais... mais !... C'est formidable !

Voyons, où avait-il été chercher ça, ce journaliste ? Une invention ?... Évidemment, ce pouvait être...

Mais Broquerel, qui connaissait assez bien sa femme, s'avisait aussitôt d'où venait l'information. Le premier moment de surprise passé, il se sentit très irrité.

Les petites vanités sottes, les prétentions diverses auxquelles se complaisait Antonine lui étaient fort étrangères, et l'impatientaient chaque fois qu'il les découvrait chez elle.

Il avait coutume de dire :

– Je suis d'une race d'honnêtes gens. Ça me suffit. Et j'aime mieux être dans ma peau que dans celle de grands personnages, dont les ancêtres ne valent pas les miens.

Mais jamais il n'avait pu convertir sa femme à ses idées. Et aujourd'hui, il voyait jusqu'en son

fond cette vanité incommensurable – presque enfantine, à force de naïveté dans la sottise.

– C'est idiot !... idiot ! lui répétait-il un peu plus tard en la prenant à part dans sa chambre. Si quelqu'une de nos connaissances lit cela, elle ne s'ennuiera pas !... On rira de toi – ce qui ne sera pas volé ! – et de moi aussi, naturellement. Non, mais, voudrais-tu me dire quel but tu avais, en racontant cette bourde ?

Antonine, rouge et vexée, le prit de haut.

– D'abord, ce n'est pas moi qui...

– Allons donc ! Il n'aurait tout de même pas inventé ça... Et il y a encore d'autres sottises, dans le cours de cet article. Mais celle-là est la plus forte ! Parler de l'amabilité du maharajah, qui a été tout juste poli ! Et raconter qu'il nous a invités !... Non, écoute, Antonine, je ne te croyais pas si stupide que ça !

M<sup>me</sup> Broquerel, depuis quelques jours, essayait devant sa glace un air de grand dédain, destiné à écraser Nestor. Ce n'est pas pour rien qu'on reçoit journellement des gens aimables et

complimenteurs, qui vous font comprendre discrètement que l'on est charmante. On saisit mieux ainsi la tristesse d'être une femme malheureuse, victime d'un mari despote, et l'on se sent plus de force pour lui résister.

Donc, M<sup>me</sup> Broquerel prit son grand air.

— Je vous prie, monsieur, de me parler, vous, d'abord avec politesse !... Cela vaudra mieux que de critiquer celle du maharajah.

Elle avait plein la bouche de ce mot. Et, peut-être, s'imaginait-elle de bonne foi avoir monté de cent coudées, parce que le jeune prince était entré dans sa maison et avait attaché sur elle son regard charmeur, dont elle n'avait pas su distinguer l'ironie.

Mais Nestor n'était pas homme à se laisser démonter. Il eut un gros rire de moquerie, en ripostant :

— Il m'a l'air de t'avoir un peu tourné la tête, ton maharajah !... Qu'est-ce que ce sera, dans quelques années, si déjà il produit cet effet-là sur les cervelles de femmes ! Mais tu vas me faire le

plaisir de laisser tranquilles toutes ces histoires. Et d'abord la porte sera fermée à ces curieux, à ces reporters, à tous ces gens qui viennent ici comme dans un moulin.

– Ça ce serait trop fort !... Je ne suis plus libre de recevoir qui je veux ?

– Non, certes, car ici, je suis chez moi, et j'entends y rester le maître.

– Ah ! tu le prends ainsi ? C'est bien !... Demain, je partirai chez ma mère !

Nestor leva les épaules en grommelant :

– Vas-y, et fiche-moi la paix !

Il savait que la menace ne se réalisera pas, M<sup>me</sup> veuve Troullier, sa belle-mère, ayant un caractère qui ne permettrait guère à sa fille de vivre plus de huit jours chez elle, et Antonine ne disposant daucun bien personnel.

En quittant sa femme, il se rendit chez M<sup>lle</sup> Flore, pour voir l'enfant. Celle-ci était assise à table dans la salle à manger, près de la vieille demoiselle qui lui apprenait patiemment tous les gestes oubliés.

En quelques jours, les progrès étaient étonnantes. M<sup>lle</sup> Flore fit constater à Broquerel, aujourd’hui, que la petite savait déjà se servir correctement de sa cuiller.

Le brave homme, ayant mis un baiser sur la joue pâle de sa protégée, s’assit près d’elle. L’enfant le regardait sans crainte, avec une sorte de sourire. Il venait la voir aussi souvent que le lui permettaient ses occupations, et déjà elle s’était habituée à lui, tandis que d’autres visages – mais particulièrement celui d’Antonine – semblaient lui inspirer toujours de l’inquiétude et de l’effroi.

Nestor demanda :

– Elle ne parle toujours pas ?

– Non. Et j’attends, pour commencer à le lui apprendre. Il ne faut pas risquer de la fatiguer... D’ailleurs, c’est aussi l’avis du docteur Briard.

Nestor se mit à rire.

– Hein ? il est tout bête, Briard. Les Hindous ont fait la nique à la Faculté. J’avais bien entendu raconter qu’ils étaient très forts, sous ce rapport.

Il y a des histoires de fakirs étonnantes. Mais je prenais ça pour de la blague.

M<sup>lle</sup> Flore déclara :

– Fort souvent, il s'agit en effet de supercherie. Mais en certains cas, ces hommes, fakirs ou brahmes, savent utiliser des forces psychiques, des puissances naturelles encore inconnues de nous, ou dont nous ne savons nous servir qu'imparfaitement. On cite des faits très curieux. Celui-ci en est un, du reste. Après ce sommeil de plus de deux mois, la petite n'est vraiment pas mal. Un peu pâlotte, un peu languissante. Mais les organes sont bons, et nous aurons bientôt ramené des couleurs sur ces petites joues-là.

Du bout des doigts, M<sup>lle</sup> Flore caressait le visage amaigri. L'enfant tourna vers elle ses beaux yeux, doux et tendres.

– Oui, oui, tu m'aimes déjà, ma mignonne ! Regardez donc comme elle est gentille, monsieur Broquerel !... Quels yeux superbes !

Broquerel appuya avec conviction :

— Superbes, mademoiselle Flore !... et cette jolie bouche !... Et ces cheveux, d'un si beau blond !

M<sup>lle</sup> Flore souleva la chevelure soyeuse et la considéra avec complaisance.

— Ils deviendront plus foncés, probablement... Avez-vous vu ces petites mains fines, comme celles d'une princesse ?

— Oui, oui. Mais malheureusement, tout cela ne nous indique pas d'où vient cette pauvre petite !

— Non, hélas !... non !

Machinalement, M<sup>lle</sup> Flore avala une cuillerée du potage posé devant elle.

Puis elle dit, en hésitant :

— Il est étrange que cette enfant ayant été endormie par un procédé connu des seuls Hindous, il ne se soit trouvé des hommes de cette race, ici près, justement à l'instant propice, pour la réveiller.

Nestor secoua la tête.

– En effet ! Nous nous sommes dit cela aussi, Briard et moi... Mais ce peut être une simple coïncidence, voyez-vous.

– Évidemment. Néanmoins, elle est assez curieuse, avouez-le ?

– Très curieuse... La police pourra peut-être chercher discrètement une piste de ce côté... Mais je n'y compte guère, je vous l'avoue. S'ils ont quelque chose à se reprocher en cette affaire, ces gens-là doivent être trop habiles pour n'avoir pas pris toutes les précautions.

– Sans doute... Puis encore, dans ce cas, ils auraient évité d'attirer l'attention sur eux, comme ils l'ont fait... Ils ne seraient pas venus réveiller leur victime, au risque de faire penser à tous : « Est-ce donc vous qui l'avez endormie ? » Décidément, en y réfléchissant, nos soupçons ne tiennent guère, mon cher ami. Mais alors, nous retombons dans la plus complète, la plus terrible énigme.

– Oui, c'est la nuit... la nuit... Pas un indice... rien... rien !

Et, reportant son regard sur la petite fille, qui attachait ses yeux intelligents sur ses protecteurs en paraissant essayer de comprendre, le bon Broquerel murmura :

– C'est tout de même une pitié !

M<sup>lle</sup> Flore avait acheté pour l'abandonnée le linge et les vêtements nécessaires. Tout était fort simple. Néanmoins, chacun de ceux qui voyaient l'enfant était frappé de sa distinction, de sa finesse toute aristocratique.

Un matin, au cours du déjeuner, Nestor fit observer :

– Il va tout de même falloir lui donner un nom, à cette mignonne ? Puisqu'on doit la baptiser sous condition, qui veut être sa marraine ?

M<sup>lle</sup> Manette attendit un moment, ses yeux interrogateurs et hésitants tournés vers Antonine.

Mais M<sup>me</sup> Broquerel continua de manger sa salade, sans paraître avoir entendu.

Alors, la vieille demoiselle proposa, de sa petite voix chevrotante :

– Moi, je ne demande pas mieux... J'en serai

même très contente.

– Bon, tante Manette, c'est convenu !... Alors, nous l'appellerons ?...

– Marie-Anne, comme moi.

– Oui, officiellement. Mais c'est bien long... Entre nous, Manon, ce serait mieux. Manon, comme ma petite sœur...

Une émotion passa dans le regard de Nestor, au souvenir de la jeune sœur tant aimée, morte à seize ans. Tante Manette approuva, tout aussitôt :

– Oui, c'est cela !... Elle était aussi ma filleule, pauvre Manon ! Qu'en dites-vous, Antonine ?

M<sup>me</sup> Broquerel leva les épaules, en répondant :

– Oh ! vous savez, moi, cela m'est bien égal... Appelez-la Manon, Pétronille ou Cunégonde, si ça vous fait plaisir. Je n'y vois aucun inconvénient.

Nestor retint une parole d'impatience irritée qui lui montait aux lèvres.

Il ne lui échappait pas que sa femme entretenait une sourde malveillance à l'égard de

la petite étrangère. Il en eut d'ailleurs, un peu plus tard, une nouvelle preuve. Tandis qu'il se promenait dans le jardin, en fumant sa pipe, Antonine vint le rejoindre.

N'attendant pas de visites aujourd'hui, elle portait un peignoir violet couvert de taches, garni, aux manches et sur le devant, de volants décousus, qui pendaient.

Ses pieds traînaient dans des savates percées. Les mèches de ses cheveux, que le démêloir n'avait pas encore touchés aujourd'hui, lui tombaient sur la figure, sur les oreilles, et son chignon mal retenu par un vieux peigne à dents cassées menaçait de crouler à tout moment.

En voyant venir à lui cette agréable apparition, Broquerel soupira et mordit le tuyau de sa pipe. Il avait fait de si beaux rêves, à vingt-cinq ans ! Pourvu d'un petit pécule réalisé par l'opiniâtre labeur de son père, il songeait à se marier. Comme on le savait sérieux, bon garçon, comme il n'était pas mal de sa personne, les candidates ne manquaient pas.

Mais il avait remarqué particulièrement la fille

de la veuve Troullier, une brune, mince, indolente, toujours élégamment vêtue, qui lui lançait des œillades engageantes, quand il la croisait dans la rue.

Sa mère lui disait :

– Ce n'est pas ce qu'il te faut, mon Nestor ! Antonine Troullier est coquette, mal élevée, de caractère peu agréable, dit-on... Crois-moi, mon grand, cherche ailleurs.

Mais Antonine avait su jeter aux yeux de Nestor la poudre aveuglante. Il était amoureux et ne voulut rien entendre.

Le mariage se fit. Ce jour-là, M<sup>me</sup> Broquerel mère pleura beaucoup pendant la cérémonie nuptiale. Car elle savait à l'avance que son Nestor serait malheureux. Elle mourut deux ans plus tard. Mais elle avait eu le temps de voir se réaliser ses prévisions. Si vite, si vite, après le mariage, la jeune personne aimable et enjôleuse avait laissé voir sa véritable nature !

Et les illusions du pauvre Broquerel tombaient comme feuilles mortes à l'automne. Et l'amour

s'en allait, pour ne plus revenir. Car tous ses beaux rêves aboutissaient à avoir pour compagne cette femme maussade et vaniteuse, sans cœur, qui ne lui donnait même pas la compensation d'un intérieur bien tenu – à lui qui avait connu la propreté et l'ordre méticuleux de celui de sa mère.

En arrivant près de son mari, Antonine demanda :

– Sors-tu, cet après-midi ?

– Sans doute... J'irai à Cannes, m'informer pour la réparation à faire au harnais de Mignon. Après ça, j'entrerai peut-être au casino. Il y a concert aujourd'hui. Et la musique, c'est toujours mon faible. Si tu as quelque commission, je puis m'en charger, pourvu que ce ne soit pas trop encombrant.

– Non, merci... J'aurais besoin de bien des choses. Mais il faut être raisonnable et faire des économies, pour les enfants.

– Oh ! tu sais bien que je n'ai pas l'habitude de te refuser, quand il ne s'agit pas de babioles

inutiles ! Mais, au fait, je ne vois pas trop ce qui te manque. Des toilettes, tu en as suffisamment, pour ta position... Et même, si tu avais plus de soin, tu les ferais durer davantage.

Antonine riposta avec colère :

– Allons, c'est ça, reproche-moi mes malheureuses robes !... Tu as l'air de faire le généreux et, en dessous, tu comptes comme un Harpagon. Du moins, quand il s'agit de ta femme et de tes enfants. Car pour donner à des gens plus ou moins intéressants, ça coule, l'argent !

Nestor frappa du pied.

– Allons, assez !... Vous avez tout ce qu'il vous faut, n'est-ce pas, les uns et les autres ? Je mets de côté tous les ans une somme rondelette. Et après ça, s'il me plaît de faire profiter du reste plus pauvre que nous, je suis libre, je suppose ? Qui donc se fatigue pour gagner cet argent et doit pourvoir à tous les besoins de la maison, pendant que tu te préllasses comme une chatte paresseuse ?

Rouge et furieuse, Antonine éclata :

— Comme c'est délicat, de me rappeler ainsi que je n'ai pas eu de dot ! Autrefois, si on m'avait annoncé pareille chose, je ne l'aurais pas cru... Mais, hélas ! tu n'étais pas celui que je croyais !

Nestor laissa échapper une sorte de rire sardonique.

— C'est-à-dire un imbécile, qui se serait laissé mener à ta guise ? En effet, ma chère, sur ce point-là, tu t'es entièrement trompée. Il faut en prendre ton parti.

Antonine se détourna d'un mouvement brusque, pour s'éloigner... Nestor remit la pipe à sa bouche. Mais M<sup>me</sup> Broquerel se ravisa et se rapprocha de lui.

Aigrement, elle demanda :

— Sans doute va-t-il falloir aussi que tu payes pour cette petite, si imprudemment recueillie par toi ?

Nestor répondit paisiblement :

— M<sup>lle</sup> Flore veut partager les frais avec moi. Donc, nous l'avons convenu ainsi... Notre

excellente voisine gardera l'enfant et s'en occupera.

Antonine ricana :

– Allons, c'est fort bien !... On prend le pain de la bouche de nos enfants pour le donner à cette étrangère ! Une enfant trouvée, qui peut être la fille de misérables, qui peut avoir les pires instincts... Encore, passe pour M<sup>lle</sup> Flore, cette vieille fille dévote. Mais toi, franchement, ce n'est pas ton affaire !

– La charité est-elle donc seulement un devoir pour les vieilles filles ? Tu dis des choses monstrueuses, Antonine !... Et ce n'est pas moi qui devrais apprendre à une mère la pitié envers une pauvre petite créature aussi terriblement éprouvée.

Mais Antonine riposta froidement :

– Je ne vois, moi, que l'intérêt de mes enfants. Le reste, ce sont des questions de sentiment. Et je trouve que tu aurais pu laisser M<sup>lle</sup> Flore s'occuper entièrement de la petite, sans te mêler de cela. Elle aurait donné un peu moins à d'autres

miséreux, voilà tout.

Nestor mordit de nouveau le tuyau de sa pipe, pour retenir les mots de colère qui lui montaient aux lèvres.

À quoi bon discuter, en effet ? Antonine disait bien : aucune considération de sentiment n'avait prise sur son âme sèche et mesquine.

En se promenant un peu après de long en large, dans les étroites allées du jardin, Nestor Broquerel pensait :

« Je n'ai qu'à faire mon devoir, sans m'occupez des criaillettes. »

Mais il sentait une souffrance le mordre au cœur, et ses larges épaules se courbaient un peu, comme sous un trop lourd fardeau. Avoir tellement soif d'affection familiale, de sympathie confiante, et se heurter à cette sécheresse, à cette indigence du cœur, chez la compagne de son existence ! Il murmura, en secouant ses épaules comme pour chasser les mélancoliques pensées :

– Elle ne m'empêchera toujours pas de m'occuper de cette petite ! Et je vais, de ce pas,

trouver M<sup>lle</sup> Flore pour l'informer que nous l'appellerons Manon, comme ma petite sœur.

## V

Avril arrivait, et les hôtels, les villas commençaient de perdre leurs hôtes, sur toute la côte embaumée. Le maharajah de Bangore, sa suite et son très nombreux personnel avaient quitté Cannes, pour regagner Paris. Maun-Sing ne s'était jamais informé de ce que devenait l'enfant éveillée par lui. Évidemment, il ne s'agissait que d'une fantaisie aussitôt oubliée. Ce prince oriental, dont les ancêtres avaient régné sur des peuples prosternés, devait considérer avec la plus parfaite indifférence cette petite créature inconnue, abandonnée.

— Heureusement encore qu'il a consenti à l'éveiller ! disait Broquerel. Vraiment, ç'aurait été trop dommage de la laisser mourir !... Une si gentille enfant !

C'était l'avis de tous. Manon conquérait tous les cœurs, à Antibes. Elle parlait, maintenant, elle

comprendait ce qu'on lui disait. Très vite, ainsi que l'avait annoncé le brahme, elle retrouvait les gestes appris, le sens des mots. Elle semblait fort intelligente, de compréhension très vive. Mais rien du passé qui avait précédé son sommeil ne lui revenait à la mémoire.

Quand il la vit capable de lui répondre, Nestor essaya de l'interroger à ce sujet. Un jour, dans le jardin de M<sup>lle</sup> Flore, il l'appela et la fit asseoir sur son genou. Tout aussitôt, elle lui mit son bras autour du cou, en appuyant câlinement sa joue contre celle d'« oncle Nestor »... Car il avait voulu qu'elle l'appelât ainsi. Elle était très aimante, très spontanée, et semblait avoir la plus délicieuse nature. M<sup>lle</sup> Flore la chérissait déjà, et Broquerel songeait plus d'une fois, en soupirant :

« Ah ! si Georgette avait seulement la moitié de ses qualités ! »

Il resta un moment silencieux, considérant avec émotion le joli visage au teint maintenant rosé, les yeux si beaux, voilés de leurs cils foncés. Enfin, il parla :

– Dis-moi, petite Manon, il faut que je te

demande quelque chose. Tu ne te souviens pas d'avoir vécu autre part qu'ici ?

Un vif étonnement apparut dans le regard de l'enfant.

– Autre part qu'ici ? Mais non, oncle Nestor !

– Alors, tu penses que tu as toujours demeuré dans cette maison, avec tante Flore ?

– Mais oui !

– Tu ne te rappelles pas avoir vu d'autres figures ? Voyons, cherche.

Manon parut faire un effort de mémoire, puis secoua la tête.

– Non... non...

– Allons, cela te viendra peut-être un autre jour ! En ce cas, tu me le dirais, n'est-ce pas, ma chérie ?

– Oui, oncle Nestor.

Il mit un baiser sur la joue fraîche.

– Maintenant, retourne jouer, ma petite fille.

Mais elle se blottit dans ses bras, en

murmurant :

– Laisse-moi un peu là. Je suis bien. Et puis, raconte-moi une histoire, veux-tu ?

Des histoires ? Broquerel n'en savait guère, auparavant. Mais il se découvrait de grandes facultés imaginatives, pour satisfaire le désir de Manon, qui aimait tant les contes de fées et autres fantastiques aventures.

Il disait à M<sup>lle</sup> Flore :

– Je vous laisse la partie sérieuse de son éducation, mademoiselle. Moi, je me charge de l'amuser, cette mignonne.

Si Antonine avait vu cela, elle n'aurait pas manqué de dire qu'il n'en avait jamais tant fait pour ses enfants. Pauvre homme, qui avait en lui l'étoffe du père modèle !... Quand il revenait, très las, de ses voyages, il ne trouvait qu'à gronder et à sévir, alors qu'il eût tant voulu presser contre lui ces petits êtres qui lui appartenaient... Et quelle comparaison s'imposait à lui, souvent, entre ces enfants mal élevés, égoïstes, sournois, et cette petite Manon, si gentiment discrète,

affectueuse et sincère !

En voyant ses jolies manières, M<sup>lle</sup> Flore disait à Nestor :

– C'est une vraie petite princesse !

Hélas ! pauvre petite princesse dont le passé restait toujours aussi mystérieux qu'au premier jour !

M<sup>lle</sup> Manette venait fort souvent voir sa filleule et lui apportait en cachette des bonbons, quelques babioles. Bien qu'ayant un petit revenu indépendant, elle craignait fort sa nièce et n'osait agir franchement, comme le faisait Nestor.

M<sup>lle</sup> Flore lui disait :

– Allons, allons, ma chère amie, ne vous laissez pas mener !... Avec une femme comme M<sup>me</sup> Broquerel, il faut parler haut, croyez-moi.

M<sup>lle</sup> Manette répondait :

– Oui, oui, vous avez bien raison !

Mais elle redevenait une petite souris peureuse dès qu'elle se trouvait en présence d'Antonine. Parfois, M<sup>lle</sup> Flore emmenait sa protégée chez les

Broquerel. Tandis que la vieille demoiselle tricotait près de ces dames, Manon allait jouer avec Georgette et Octave. Ce n'était pas un plaisir pour elle, certes ! Georgette se montrait fort désagréable à son égard et parfois même feignait de ne pas s'apercevoir de sa présence. Octave ricanait en la regardant et l'appelait « l'endormie ».

Un jour, à sa manière en dessous, il lui pinça fortement le bras, en passant près d'elle.

Manon jeta un cri de douleur.

Le mauvais garçon s'exclama :

– Ah ! elle le sent, maintenant ! Dis donc, Georgette, tu as entendu ?... Elle est bien éveillée, tout de même !

Manon tourna vers lui ses beaux yeux pleins de larmes, en disant avec indignation :

– Vous êtes un méchant ! Je vais demander à M<sup>lle</sup> Flore de ne plus m'amener ici !

Georgette toisa du haut de ses huit ans la petite créature au visage empourpré.

– Tu n'as pas besoin de faire tant d'embarras,

enfant trouvée !

Elle répétait l'expression fort souvent employée par sa mère, quand celle-ci parlait de la petite étrangère. Nestor avait bien recommandé à sa femme et à ses enfants de ne pas renseigner Manon sur sa triste aventure, qu'elle apprendrait toujours assez tôt. Mais Georgette se laissait emporter par le plaisir de commettre une méchanceté, en sachant d'ailleurs qu'elle serait approuvée par sa mère.

Manon ouvrit tout grands ses yeux, en répétant :

– Enfant trouvée ?

Visiblement, elle ne comprenait pas très bien.

Georgette s'empressa d'expliquer :

– Oui, papa t'a trouvée sur une route, un soir... Il t'a ramenée ici. Tu dormais et tu es restée comme cela pendant plus de deux mois. Alors, il est venu un prince, de je ne sais plus quel pays, un prince tout jeune, qui t'a éveillée. Sans ça, tu dormirais encore.

Manon, abasourdie, ne trouvait plus de parole.

Octave précisa :

– On ne sait pas d'où tu viens, on n'a pas pu retrouver tes parents.

Et Georgette ajouta :

– M<sup>lle</sup> Flore t'a prise par charité, comme les petits pauvres des rues. Papa aussi paye pour toi... Maman dit que c'est de l'argent que tu nous voles et qu'il faudra que tu nous le rendes plus tard.

À ce moment, M<sup>lle</sup> Flore appela, de la maison :

– Manon, viens-tu ? Nous rentrons, ma petite.

L'enfant rejoignit sa protectrice. Celle-ci, en la voyant, demanda :

– Qu'as-tu ?... Pourquoi es-tu si rouge, avec ces yeux pleins de larmes ?

Manon répondit, d'une petite voix tremblante, en baissant un peu ses longs cils :

– Ce n'est rien du tout, mademoiselle...

M<sup>me</sup> Broquerel dit sèchement :

– Elle se sera disputée avec Georgette et Octave... C'est excellent, pour lui former le caractère.

M<sup>lle</sup> Flore, sans pousser plus loin son interrogatoire, emmena sa protégée.

Mais dès qu'elle fut dans son salon, grande pièce très claire et simplement meublée, elle attira à elle la petite fille et la prit entre ses bras.

— Maintenant, Manon, tu vas me dire ce qui s'est passé ?

Manon baissait la tête, et M<sup>lle</sup> Flore sentit frissonner contre ses genoux le petit corps frêle.

Elle insista, avec une fermeté douce :

— Tu entends, ma chérie ? Georgette et son frère t'ont-ils fait quelque méchanceté ? Tu peux me le dire, je n'en parlerai pas à leur père, le pauvre homme, qui a déjà assez d'ennuis. Mais je m'arrangerai pour que tu n'aies pas à en souffrir davantage désormais.

Alors, le pauvre petit cœur se dégonfla. Et, avec de gros sanglots qui hachaient les phrases, Manon répéta les paroles des deux enfants.

— Ils ont dit qu'on m'avait trouvée sur la route... qu'on ne pouvait pas me réveiller... qu'on ne savait pas qui j'étais... Est-ce que c'est vrai,

mademoiselle ?

M<sup>lle</sup> Flore pensa avec un peu de colère :

« Ah ! les vilains enfants !... Si leur père savait cela ! Mais il vaut mieux que je n'en souffle mot, car il les punirait, et la malveillance d'Antonine pour la pauvre petite s'en augmenterait d'autant. »

Tout haut, après avoir baisé tendrement la joue brûlante de Manon, elle expliqua :

– Oui, c'est vrai, ma chérie... Mais nous espérons quand même qu'un jour ou l'autre tu retrouveras tes parents. En attendant, tu es avec moi, qui t'aime beaucoup et te soignera bien.

L'enfant murmura :

– Ils ont dit aussi qu'on me faisait la charité, comme aux petits mendians des rues... et que je volais leur argent...

M<sup>lle</sup> Flore la pressa contre elle, en appuyant ses lèvres sur les cheveux blonds.

– Ne fais pas attention à ce que disent ces méchants, ma chérie ! Tu es ma chère petite fille, et je suis bien heureuse de t'avoir, moi qui suis

seule depuis tant d'années ! Quant à l'oncle Nestor, c'est de tout son cœur qu'il fait quelque chose pour toi, car il t'aime beaucoup.

Sous les caresses de sa protectrice, l'enfant se rasséréna un peu... Cependant, elle demeura préoccupée, ce jour-là et ceux qui suivirent, et le bon Nestor se demanda pourquoi, en venant se blottir calmement dans ses bras, elle lui disait d'un petit air grave :

– Vous êtes très bon, très bon... et je veux être bien sage, pour vous dire merci...

À l'égard d'Antonine, M<sup>lle</sup> Flore ne garda pas le silence sur l'indiscrétion de ses enfants... M<sup>me</sup> Broquerel leva les épaules, en déclarant avec dédain :

– Bah ! qu'elle le sache un peu plus tôt ou un peu plus tard ! Ce sont des idées à Nestor, ça... Et on ne peut pas, du reste, demander aux enfants de garder indéfiniment leur langue.

M<sup>lle</sup> Flore riposta :

– On peut toujours leur demander la soumission aux ordres de leurs parents, ma chère

amie. Mais enfin, cela vous regarde. J'ai voulu seulement vous informer de ce fait, afin que vous ne soyez pas étonnée si Manon ne vient plus que rarement ici. L'enfant est très sensible, et je ne voudrais pas qu'on lui rappelât son malheur à tout propos et hors de propos.

Antonine riposta avec un rire moqueur :

– Eh ! gardez-la, votre Manon, mademoiselle !... Gardez-la ! Personne ne vous la disputera... Tante Manette et Nestor iront la voir chez vous. Quant à moi, elle m'est fort peu sympathique, et le mystère qui l'entoure ne me la fait pas souhaiter comme compagne de mes enfants.

M<sup>lle</sup> Flore conclut :

– Tout est donc pour le mieux.

Et Manon ne parut plus que rarement à la maison Broquerel – quand, par exemple, Nestor insistait beaucoup, ou bien qu'il invitait à dîner M<sup>lle</sup> Flore et sa pupille.

En juin, M<sup>me</sup> Broquerel, avec Georgette et Octave, se rendit à Lyon où elle avait des

cousins. Un peu plus tard, Nestor partit avec Achille pour une petite station des Alpes, afin de prendre ses vacances et un peu de repos. De son côté, M<sup>lle</sup> Flore, emmenant Manon, quitta aussi Antibes pour trois mois.

Elle possédait, dans le Jura, une maison, héritage de sa mère, qui était Comtoise. C'était un vieux logis, meublé de chêne et de merisier, tout parfumé de la senteur des plantes aromatiques que cultivait dans le jardin, pour ses abeilles, Clémie, la sœur de lait de M<sup>lle</sup> Flore, à qui était confiée la garde de cette demeure.

Clémie était une grosse vieille femme un peu sourde, au visage rond et blafard. Elle savait quantité d'histoires et commença d'en dire à Manon dès le lendemain de l'arrivée des voyageuses, tandis que la petite fille buvait un lait crémeux que Clémie venait de lui servir sur la grande table de la cuisine garnie d'une nappe écrue à liteaux rouges.

Puis elle emmena l'enfant au jardin et lui fit voir ses ruches, sa basse-cour, la petite étable qui renfermait une vache, dont les yeux doux se

tournèrent vers la petite étrangère, un peu effrayée d'abord.

Clélie la rassura :

— N'ayez pas peur ! C'est une bonne bête, Minette ! Elle n'a pas un brin de malice.

Puis M<sup>lle</sup> Flore appela sa protégée pour lui montrer toute la vieille maison : le salon aux meubles garnis de housses, les chambres un peu sombres, qui sentaient le renfermé, bien que Clélie les aérât souvent, le grenier, immense, plein d'objets hétéroclites qui excitèrent la curiosité de la petite fille.

Le lendemain, Manon accompagna la vieille demoiselle à la ferme de Cordibûche, propriété d'un neveu de Clélie, Pamphile Clomart. Pamphile était un fort gaillard, dur à l'ouvrage, bon comme le meilleur pain, connu dans tout le pays pour sa scrupuleuse probité. Sa femme, une petite brune vigoureuse, toujours la première au travail, menait ferme sa maison et ses huit enfants, tout en trouvant moyen de rendre maints services à qui avait besoin d'aide matérielle ou de réconfort moral.

M<sup>lle</sup> Flore fut accueillie dans cette demeure avec un empressement joyeux. Valérie Clomart envoya Pierre, son aîné, – un robuste garçon qui allait partir pour le service, – chercher le père dans les prés où il travaillait... Et pendant ce temps, elle servit aux visiteuses une liqueur de sa façon, qui sentait le fruit sucré et frais.

M<sup>lle</sup> Flore passa en revue le jeune bataillon : Luc, Clarisse, Mathieu, Joseph, Thérèse, Simon, Pauline – celle-ci une toute petite qui n'atteignait pas encore ses deux ans.

Le père les contemplait avec un joyeux orgueil. En montrant ses fils, il dit à M<sup>lle</sup> Flore :

– Regardez ça, demoiselle. Ce sont tous des garçons solides, et non pas de ces chétifs comme on en voit dans les villes. Ici, on travaille ferme, mais on a bon air, on mange de la nourriture saine et on ne boit que du petit vin de chez nous. Avec mes aînés, Pierre et Luc, je commence à pouvoir me passer de valets. Clarisse, qui vient d'attraper ses dix-huit ans, nous remplace une fille de basse-cour... Comme cela, on est en famille, et sans parler du plaisir, de la tranquillité,

c'est une fameuse économie, savez-vous, demoiselle ?

— Je m'en doute, mon bon Pamphile... Mais il faut ajouter aussi que vous savez bien élever vos enfants et les accoutumer à faire tout leur devoir. Avec un peu de peine que vous donne d'abord le soin de leur éducation morale, vous vous préparez de grandes satisfactions pour plus tard.

La fermière servit un excellent goûter aux promeneuses dans la grande salle claire aux armoires de merisier. Puis ses filles emmenèrent Manon vers l'étable, la petite fille ayant témoigné le désir de voir « les belles vaches » dont lui avait parlé Clémie.

Après quoi, M<sup>lle</sup> Flore, ayant promis de revenir, s'en alla vers l'enfant dans la direction du cimetière, où se trouvaient les tombes de ses parents.

La ferme était située un peu plus haut que le village. Celui-ci avait été bâti au fond de la vallée, le long de la rivière. À droite — par où venaient M<sup>lle</sup> Flore et l'enfant — s'étendaient des prés, quelques champs et des bois de hêtres. À

gauche, le terrain s'élevait, en pente rapide. Le sol, mêlé de roches, ne nourrissait qu'une maigre végétation d'arbustes, où dominaient les sorbiers. Il servait d'assise à un plateau sur lequel se dressait une massive construction où se mélangeaient différents styles, et que semblait entourer de trois côtés une noire forêt de sapins.

Manon, levant un doigt dans cette direction, demanda :

– Qu'est-ce que c'est, la grande maison, en haut ?

– C'est le château de Courbarols, ma chérie.

– Il y a des gens qui habitent là, tante Flore ?

– Non, je crois qu'il n'y a plus personne maintenant. Mais ce n'est pas si haut que tu crois. Nous y monterons un de ces jours, et tu le verras de tout près.

La petite fille battit des mains.

– Oh ! oui, oui ! j'aime tant monter !

M<sup>lle</sup> Flore hocha la tête, en souriant.

– C'est que tu as des jambes toutes neuves,

toi ! Mais les miennes s'arrangent bien mieux du terrain plat.

Manon dit gentiment :

— Alors, nous n'irons pas là-haut. Nous resterons dans le bas, tante Flore, pour que vous ne vous fatigiez pas.

La vieille demoiselle lui caressa la joue.

Cette enfant avait un cœur charmant, déjà prêt pour le dévouement. Jusqu'ici, sa protectrice, ne pouvait découvrir en elle que d'excellents instincts, au contraire des prévisions malveillantes de M<sup>me</sup> Broquerel.

Le petit cimetière s'étendait sur la rive gauche de la rivière, au bas de la route en pente, mal entretenue, qui menait au château. On y voyait beaucoup de tombes anciennes, rongées de mousse, beaucoup de croix brisées par l'œuvre des années. Des ifs, des sorbiers ombrageaient les sépultures, et des églantiers poussaient entre les grilles rouillées.

M<sup>lle</sup> Flore s'arrêta devant la simple pierre tombale surmontée d'une croix de pierre qui

recouvrait les restes de ses grands-parents maternels. Quand elle eut prié pour ces morts, elle reprit la main de Manon et descendit lentement la petite allée où l'herbe trouvait moyen de pousser dans le sol rocailleux.

Elle fit une courte halte devant une très vieille chapelle, close d'une porte ogivale garnie de vitraux anciens. De chaque côté de l'entrée étaient inscrits des noms suivis d'une date – sans doute ceux des êtres dont la dépouille mortelle reposait ici.

M<sup>lle</sup> Flore lut à mi-voix :

ISABELLE-MARIE-MADELEINE  
DE COURBAROLS  
1900-1906

MADELEINE-MARIE-ISABELLE  
DE COURBAROLS  
1900-1906

La vielle demoiselle murmura d'un ton de  
pitié :

– Pauvre femme !

## VI

Ces deux mois parurent à Manon extrêmement courts.

Très vive, très bien portante, elle courait dans le jardin, à travers la maison, ou bien allait à Cordibûche jouer avec les petites Clomart, qui raffolaient d'elle.

D'ailleurs, dans tout le village de Clamanches et ses alentours, on l'aimait, la jolie Manon. M<sup>lle</sup> Flore ne recevait que compliments de sa pupille, si gentille et si bien élevée.

L'aventure étrange de l'enfant ajoutait encore à cette sympathie mêlée de curiosité. On se la racontait comme une de ces histoires fantastiques que les paysans comtois se répètent, aux veillées – telle l'histoire de la Dame rouge, qui apparaît au sommet du donjon de Courbarols, quand un malheur menace la famille.

M<sup>lle</sup> Flore s'était opposée à ce que Clélie la narrât à Manon. L'enfant, qui avait l'imagination vive, eût pu s'en trouver impressionnée.

Mais un après-midi, elle monta avec elle jusqu'au château. Et Manon vit de prêt l'imposante masse de pierres noirâtres, le donjon carré, bien conservé, endormi sous son revêtement de lierre, la sombre forêt de mélèze et de sapins, où, d'après la légende, vivait en une retraite inaccessible la Dame rouge, Améliane de Courbarols, condamnée par la justice divine à errer sans fin, gémissante et farouche, sur ce domaine où elle avait fait périr, l'un par le fer, l'autre par le poison, et le troisième en le précipitant du haut du donjon, les trois comtes de Courbarols, cousins et héritiers l'un de l'autre, qu'elle avait successivement épousés en les ensorcelant par sa beauté diabolique.

Le gardien, un vieil homme morose, consentit à montrer aux visiteuses quelques pièces du rez-de-chaussée. Elles étaient décorées avec un luxe ancien et sévère et semblaient n'avoir pas été habitées depuis longtemps.

M<sup>lle</sup> Flore demanda :

– M<sup>me</sup> de Courbarols est-elle toujours malade ?

Le garde répondit laconiquement :

– Oui bien, demoiselle, et de plus en plus.

La vieille demoiselle secoua la tête.

– C'est terrible ! J'ai vu que les pauvres petites étaient au cimetière, en bas ?

– Oui, M. Thibaut les a ramenées, après le malheur.

Le vieillard fit une pause et ajouta :

– On prétend que M<sup>me</sup> la comtesse est quasi folle, et qu'elle berce dans ses bras deux poupées, en croyant que ce sont ses petites filles.

« La malheureuse !... Déjà, la mort de son mari l'avait douloureusement atteinte. On disait qu'ils s'aimaient tant ! »

Une lueur d'émotion passa dans les yeux ternes du vieux garde.

– M. le comte était si bon et si beau ! Il vint, une année, passer un mois ici, avec sa femme et ses petites filles qui n'avaient alors que quelques

mois. Ils paraissaient bien heureux, tous les deux ! Et puis, le malheur est venu...

Il secoua machinalement sa pipe éteinte qu'il tenait à la main.

Manon regardait avec curiosité les vieux portraits qui ornaient les parois des salons. Son pas léger effleurait les parquets à losanges, en y dérangeant à peine la poussière que le gardien laissait s'accumuler.

M<sup>lle</sup> Flore demanda :

– Alors, Courbarols appartient maintenant au cousin du défunt comte ?

– Oui, à M. Thibaut. C'est à peu près tout ce qu'il a, comme bien, puisqu'il s'est ruiné, au jeu, prétend-on. C'est un homme intelligent, mais pas sérieux comme l'était M. le comte... Oh ! non, il n'y a pas à comparer !

Remerciant le vieillard, M<sup>lle</sup> Flore quitta le château. Sur la demande de Manon, elle s'engagea un peu dans la forêt. Mais elle revint bientôt sur ses pas, ne se souciant guère de s'égarer dans ce dédale de sentiers qui avait sans

doute grandement contribué à la croyance populaire assurant que la forêt de Courbarols était enchantée.

En descendant vers le village, M<sup>lle</sup> Flore rencontra le facteur, qui lui remit une lettre de Broquerel. La vieille demoiselle avait écrit à l'excellent homme, pour lui donner des nouvelles de leur protégée, ainsi qu'il le lui avait demandé. Il répondait en la remerciant et en la chargeant d'embrasser pour lui sa gentille Manon.

M<sup>lle</sup> Flore ayant fait la commission, l'enfant s'écria :

– Oh ! cher oncle Nestor, que je voudrais pouvoir lui écrire !... Dites, vous m'apprendrez bientôt, tante Flore ?

– Certainement, ma petite, dès que tu sauras lire. Je crois d'ailleurs que ce ne sera pas long.

La petite fille montrait en effet d'étonnantes dispositions. C'était tout plaisir de lui apprendre quelque chose, confiait M<sup>lle</sup> Flore à la fermière de Cordibûche.

Au milieu de septembre, il fallut cependant

regagner Antibes.

Si heureuse que fût Manon de revoir le bon oncle Nestor, elle regrettait beaucoup de quitter la vieille maison, le jardin embaumé de senteurs aromatiques, le village, où chacun la saluait d'un cordial bonjour, et surtout ces excellents Clomart, dont les enfants étaient devenus ses amis.

— À l'année prochaine, se redit-on de part et d'autre.

Et le train emporta M<sup>lle</sup> Flore et sa pupille loin des sapins et du vieux château sombre perdu ce matin-là dans la brume.

À Antibes, M<sup>me</sup> Broquerel avait réintégré son domicile, avec Georgette et Octave, plus insupportables que jamais.

Nestor, lui aussi, reprenait ses affaires, et Achille s'en allait de nouveau baguenauder à Cannes et aux alentours, sans trop se soucier de la menace de son père, qui lui avait déclaré qu'en octobre il le coifferait dans une pension où l'on saurait avoir raison de sa paresse.

M<sup>lle</sup> Flore se réinstalla dans sa petite maison,

alla revoir ses pauvres, ses amis, reprit ses petites habitudes d'existence pieuse et charitable, maintenant égayée et réchauffée par la présence de Manon.

— Ma très petite fortune sera pour cette enfant, confiait-elle à Broquerel. Je n'ai que des cousins éloignés, qui ne se sont jamais souciés de moi et ont d'ailleurs tous de quoi vivre. Tandis que cette pauvre petite ne possède pas un sou vaillant. Et je l'adopterai, aussitôt que je le pourrai, afin qu'elle ait un nom.

Nestor approuvait.

— Oui, c'est très bien, mademoiselle. Et je crois que vous n'aurez pas à vous en repentir. Moi, je vais lui mettre peu à peu une petite somme de côté, sans rien dire à ma femme. Ce sera pour sa dot. Mais si elle reste aussi jolie, quand elle sera jeune fille, je crois bien qu'on l'épousera pour ses beaux yeux tout seuls !

M<sup>lle</sup> Flore, sceptique, répliquait :

— Il n'en est pas toujours ainsi. Et il sera plus sûr de lui donner le moyen de gagner

honnêtement sa vie, tout en la munissant de solides principes qui lui permettront de faire face aux tentations de l'existence.

— Vous êtes la raison, vous, mademoiselle. Moi, je m'emballe quelquefois... Mais ce qui est sûr, c'est que la petite, élevée par vous, sera bien élevée. Si j'avais pu vous donner Georgette...

Il soupirait, et un pli se formait sur son grand front que commençait d'élargir la calvitie.

Un soir du commencement d'octobre, on ne le vit pas rentrer, comme il l'avait annoncé, en partant le matin pour Nice.

Personne ne s'en inquiéta, car il lui était arrivé plus d'une fois d'être retenu par une affaire imprévue à traiter.

Dans la nuit, on sonna.

Angelica, la petite servante, s'étant vêtue à la hâte, s'en alla ouvrir et se vit en présence d'un étranger qui expliqua :

— Prévenez M<sup>me</sup> Broquerel qu'on la demande... Il est arrivé un accident à son mari...

Peu après, Antonine descendit, enveloppée de

son peignoir violet, inquiète, en dépit de son insensibilité ordinaire.

– Monsieur, qu'est-ce donc ?

L'étranger, un homme grand et fort, expliqua :

– Je suis le docteur Borlieu, de Cannes... Je me trouvais dans le même train que M. Broquerel, et c'est moi qui lui ai donné les soins, à l'arrivée en gare... qui ai tout tenté, du moins...

– Mais qu'a-t-il ?... Qu'a-t-il ?

– Je ne puis me prononcer encore sur ce point... Peut-être une embolie... Car enfin, madame...

En disant ces mots, il prenait les mains d'Antonine et attachait sur elle un regard de pitié.

– ... Soyez forte pour entendre la nouvelle que je dois vous apprendre.

Elle jeta un cri :

– Il est mort ?

– Hélas ! oui ! Il l'était déjà quand on l'a trouvé dans le compartiment qu'il occupait seul... La mort a été subite, évidemment.

Oui, c'était bien un cadavre qu'on étendit, un peu plus tard, sur le lit de Nestor Broquerel. Le docteur Briard, aussitôt accouru, ne put que constater la funèbre réalité.

Antonine eut une crise de nerfs, assez vite calmée d'ailleurs, et après laquelle, aussitôt, elle s'occupa d'organiser son deuil, laissant au docteur et à M<sup>lle</sup> Flore le souci des autres détails.

Achille, seul, vint embrasser son père. Les autres s'y refusèrent... Près du lit de mort, il ne resta guère, en fait de membres de la famille, pendant les trois jours précédant les funérailles, que M<sup>lle</sup> Manette, toute brisée de chagrin, et qui répétait en chevrotant :

– Mon petit Nestor !... Mon pauvre petit !

Le premier jour, il vint aussi une toute petite fille aux beaux yeux pleins de larmes, qui tenait entre ses mains des chrysanthèmes rouges et jaunes. Elle s'approcha doucement du lit mortuaire et attacha son regard navré sur le visage pâle et calme, aux paupières closes. Étendant les mains, elle laissa échapper les fleurs, qui jonchèrent le drap sous lequel reposait la

forme immobile... Les petites lèvres roses murmurèrent une prière... Puis, se tournant vers M<sup>lle</sup> Flore, Manon demanda d'une voix enrouée par les larmes :

– Je voudrais l'embrasser...

M<sup>lle</sup> Flore la souleva, et la bouche tiède se posa sur le front glacé, où se voyait une petite tache rouge, que personne n'avait remarquée auparavant.

L'enfant dit tout bas :

– Oh ! qu'il a froid !

Et les larmes jusque-là contenues glissèrent sur ses joues, mouillèrent le col blanc qui ornait la modeste robe grise.

Quant à la cause de cette mort, les médecins semblaient d'accord pour l'attribuer à une embolie.

Nestor était de constitution robuste et n'avait jamais été malade. Cette année seulement, avant de prendre ses vacances, il s'était plaint d'un peu de fatigue ; mais depuis son retour, il avait déclaré au docteur Briard et à d'autres de ses

amis qu'il se trouvait fort dispos, prêt à reprendre de plus belle son travail. On le conduisit à l'église et au cimetière par un pluvieux matin d'octobre.

Antonine pensait, en suivant le cercueil :

« Mes crêpes vont être dans un bel état !... Pour la première fois que je les mets !... Quelle malchance ! »

M<sup>lle</sup> Manette laissa tramer dans la boue sa jupe trop longue et faillit tomber, n'y voyant pas, car elle gardait constamment son mouchoir sur ses yeux ruisselants.

À la suite de la famille venait M<sup>lle</sup> Flore, tenant sa pupille par la main. L'enfant avait les yeux rouges et gonflés, après avoir pleuré toute la nuit en pensant au cher oncle Nestor... Et la vieille demoiselle songeait avec regret :

« C'est une bien bonne protection qu'elle perd là, pauvre petite ! »

En revenant du cimetière, M<sup>me</sup> Broquerel entra dans le salon, pour y déposer son chapeau et son châle. Les sièges restaient en désordre, car les invités aux obsèques s'étaient réunis ici, avant la

cérémonie... Machinalement, Antonine en remit quelques-uns à leur place habituelle... Mais, tout à coup, une exclamation lui échappa :

– Tiens, qu'est-ce qui a touché à ça ?

M<sup>lle</sup> Manette, qui entrait, les yeux bouffis sous son voile, demanda :

– Quoi donc ?

– La statue sans yeux, à laquelle ce pauvre Nestor tenait parce qu'elle lui venait de son grand-oncle. Voyez, elle n'est plus là.

Mais Angelica affirma qu'elle n'avait pas touché à la statue, sinon pour passer le plumeau dessus.

– Elle était donc là hier encore, quand vous avez fait le salon ?

– Bien sûr, madame !... Et même hier soir aussi, quand je suis venue fermer les volets.

On chercha dans la maison, on interrogea les enfants, on fit mille suppositions, aussi peu soutenables les unes que les autres.

Et l'idole de jade ne reparut jamais.

## VII

La vie continua comme auparavant, dans les deux maisons voisines. Les économies réalisées par Broquerel donnaient à sa famille un joli revenu, dont Antonine se promettait bien de profiter largement, dès que son deuil serait passé. N'ayant pas eu d'affection pour son mari, se voyant délivrée d'une autorité gênante, elle s'arrangeait fort bien de son veuvage, puisque la prévoyance du défunt lui assurait une existence aisée.

M<sup>lle</sup> Manette venait gémir, près de sa voisine, de cette insensibilité.

— Elle ne respecte rien de ce qui rappelle le pauvre cher Nestor !... Tout est bouleversé dans la maison !... Et il semble qu'on prenne plaisir à faire le contraire de ce qu'il voulait.

La pauvre demoiselle ne pouvait se remettre du coup qu'avait été pour elle la mort de son

neveu. Elle traîna un peu, pendant l'hiver, et, un matin de mars, elle tomba, frappée d'une attaque, en se levant.

Deux jours encore, elle vécut, sans pouvoir parler. Quand M<sup>lle</sup> Flore était là, elle semblait constamment, du regard, lui demander quelque chose... Qu'était-ce ? M<sup>lle</sup> Flore s'en doutait bien, hélas !

M<sup>lle</sup> Manette possérait en propre une toute petite fortune. Quelque temps après que Manon eut été recueillie par sa voisine et amie, elle avait dit à celle-ci :

– J'en léguerai la moitié à ma filleule.

Et depuis lors, M<sup>lle</sup> Flore s'était informée deux ou trois fois si elle avait arrangé ses affaires en ce sens.

– Non, pas encore... J'y pense bien, ne craignez rien... J'irai ces jours-ci...

Mais tante Manette avait très grand peur de la mort et s'imaginait la faire venir plus vite en s'occupant de son testament. En outre, sa nature indécise, peureuse, s'effrayait, à l'idée de la

colère d'Antonine, si jamais elle savait...

Tant et si bien qu'on ne trouva nul testament, et que ce furent les enfants Broquerel qui héritèrent.

M<sup>lle</sup> Flore pensa, en regardant avec une affectueuse compassion l'enfant qui pleurait sincèrement sa marraine :

« Allons, ma pauvre petite, je crois qu'en fait d'aide pécuniaire tu n'as guère à compter que sur celle de ta pauvre vieille tante Flore ! »

Après Pâques, elle conduisit chaque jour sa pupille à une pension modeste, mais bien surveillée, afin que la petite fille prît contact avec des enfants de son âge. Le charme de Manon, sa vive intelligence la firent aussitôt apprécier des maîtresses et des élèves. De bonnes familles d'Antibes, que connaissait M<sup>lle</sup> Flore, l'invitaient à venir jouer avec leurs fillettes. Et, dans les rues, des gens lui souriaient, en disant avec sympathie :

– Eh ! voilà cette petite demoiselle qui dormait si bien !... La pauvre !... Est-elle gentille !

Sur le port, elle avait fait connaissance d'un

vieux marin à mine rébarbative, dont les petits yeux gris s'éclairaient d'une lueur d'émotion dès qu'il l'apercevait.

Numa Rouguès avait perdu autrefois une petite fille très aimée, que Manon lui rappelait. M<sup>lle</sup> Flore, qui le connaissait de longue date, lui confiait volontiers sa pupille. Et Numa lui contait ses voyages, en toutes les parties du globe ; il décrivait à l'enfant éblouie ces pays étranges, Inde, Chine, Japon... ou bien les Amériques, et les îles de l'Océanie, et les côtes algériennes, d'une si ardente beauté.

L'imagination enfantine s'émerveillait, à l'évocation de ces contrées lointaines... Et Manon disait en soupirant :

– Oh ! je voudrais y aller, moi aussi !

Deux années passèrent, paisibles et heureuses pour l'enfant.

M<sup>lle</sup> Flore, tout en lui faisant donner une bonne instruction, lui apprenait les menus travaux de l'intérieur. Manon s'y prêtait avec bonne grâce, bien qu'elle leur préférât l'étude. Une seule chose

l'intéressait passionnément : la broderie. Elle s'y montrait déjà fort adroite, ce qui enchantait sa protectrice, très habile en cette matière.

Chez les Broquerel, on gaspillait le temps et l'argent. Achille était parti pour Marseille, chez un cousin de son père, afin, disait-il, de travailler la peinture. Les autres traînaient leur paresse. Antonine faisait d'ébouriffantes toilettes, par toquades, et restait ensuite des semaines en peignoir taché et en savates, sans vouloir prendre la peine de s'habiller.

« Triste famille !... Bien triste ! » disait le docteur Briard à M<sup>lle</sup> Flore.

Il avait pris la tutelle de Manon, après la mort de Nestor, et venait assez souvent voir la petite fille, qui émouvait son cœur de vieux garçon.

Un soir de janvier, en buvant la tasse de thé que lui offrait son hôtesse, il annonça :

– Le maharajah de Bangore va, paraît-il, venir de nouveau cet hiver habiter la villa Bargi. On annonce son arrivée pour la semaine prochaine. Il n'était pas revenu depuis que...

D'un signe de tête, il désignait Manon, qui tricotait d'un air appliqué.

– En effet... La bizarre aventure, que celle-là ! Je n'ai jamais pu m'empêcher de garder une idée là-dessus...

M<sup>lle</sup> Flore murmura :

– Moi aussi... Et pourtant, en y réfléchissant...

– Oui... oui... Mais enfin... Bizarre... bizarre !

Une quinzaine de jours plus tard, comme M<sup>lle</sup> Flore et Manon revenaient le long de la Croisette, après avoir fait quelques achats à Cannes, l'enfant s'écria tout à coup :

– Oh ! tante Flore, voyez !... Voyez donc cette belle automobile avec ces deux domestiques en blanc, si drôlement habillés !

M<sup>lle</sup> Flore expliqua :

– C'est sans doute la voiture du prince hindou qui vient passer l'hiver à la villa Bargi.

Les yeux de Manon brillèrent de curiosité ardente.

– Oh ! que je voudrais le voir ! M. Rouguès

m'a dit que ces princes-là étaient tout couverts de diamants et que, dans leur palais, c'était si beau, si beau !

M<sup>lle</sup> Flore se mit à rire.

– C'est possible. Mais quand j'ai aperçu, il y a deux ans, ce jeune prince, ce maharajah, comme on l'appelle, je n'ai pas remarqué le moindre diamant. Peut-être ne les met-il pas quand il sort et garde-t-il ces merveilles pour l'intérieur.

– Oui, peut-être bien !

En rentrant le lendemain de la pension, qui était toute proche, Manon rencontra Georgette. Celle-ci toisa d'un air impertinent « l'enfant trouvée », comme elle continuait de l'appeler, et ricana :

– Si tu veux te rendormir, c'est le moment. Le prince hindou est là.

Manon ouvrit de grands yeux.

– Mais oui !... Celui qui habite la villa Bargi. C'est lui qui t'a réveillée, il y a deux ans.

– Oh ! je ne savais pas !... Tante Flore ne m'a pas dit...

Georgette haussa irrévérencieusement les épaules.

– Elle a toujours des idées drôles, ta vieille ! Et papa était comme elle. Ils auraient voulu que tu ne saches rien, que tu te croies vraiment la nièce de M<sup>lle</sup> Flore. Est-ce bête !... Maman pense le contraire, et moi aussi, ajouta l'importante personne.

Manon demanda :

– Comment a-t-il fait pour m'éveiller ?  
– Il a mis sa main sur ta figure, et crac ! tu as ouvert les yeux ! Avant lui, beaucoup de médecins avaient essayé, et s'il n'était pas venu, tu serais morte, comme cela, un beau jour.

Manon restait stupéfaite, ses beaux yeux attachés au mince visage de Georgette.

Celle-ci continua :

– C'était très amusant, quand tu dormais ! Il venait des gens tous les jours, pour te voir – des gens très riches, souvent, dans de belles voitures..., Et puis, des photographes, qui tiraient notre portrait... Et des messieurs qui faisaient

beaucoup de questions. Maman était très contente. Tous les jours, elle se mettait en toilette pour recevoir ceux qui venaient comme cela.

Manon s'exclama :

- On venait me regarder ?
- Bien sûr !... Est-ce que tu crois que c'est ordinaire, de dormir pendant deux mois et demi ?
- Deux mois et demi ! J'ai dormi pendant deux mois et demi ?... Sans jamais me réveiller ?
- Mais oui. Aussi, tu étais une curiosité. On parlait de toi dans les journaux... Et c'est comme cela sans doute que le prince...

À ce moment, M<sup>lle</sup> Flore apparut à la fenêtre de sa salle à manger et appela :

– Manon, rentre donc !

La petite fille s'élança pour obéir à l'appel. Dans le vestibule M<sup>lle</sup> Flore l'attendait. Elle demanda :

– Que faisais-tu à bavarder comme cela avec Georgette ?

Sincèrement, comme toujours, Manon

répondit :

– Elle me racontait que j'avais été éveillée par le prince hindou dont nous avons vu la voiture hier, tante Flore.

La vieille demoiselle retint un geste de contrariété.

– Ah !... Oui, en effet... Mais cela n'est d'aucune importance pour toi.

– Comme c'est drôle, tante Flore !... Il paraît que je dormais depuis plus de deux mois !

– Oui, oui...

– Et que je serais morte bientôt, sans me réveiller.

– Peut-être... Cela, personne n'en sait rien... Allons, va retirer ton chapeau et viens déjeuner.

M<sup>lle</sup> Flore, ayant constaté chez sa protégée des facultés imaginatives très développées, ne se souciait guère qu'on les excitât par le récit de sa mystérieuse aventure.

Elle n'avait pas tort, car, les jours suivants, le cerveau de Manon travailla beaucoup à ce sujet.

Ce prince hindou, surtout... Numa Rouguès lui avait parlé de l'Inde et lui en avait fait de fantastiques descriptions. Là-bas, disait-il, les rois étaient couverts de diamants, de pierres précieuses, et ils habitaient des palais tout pareils à ceux des contes de fées... Ils montaient sur des éléphants et s'en allaient chasser les bêtes féroces, le tigre, surtout, dont Numa avait montré à la petite fille, sur une gravure, la terrifiante image. Était-il ainsi, ce prince qui l'avait éveillée ?

Elle interrogea à ce sujet le vieux marin... Celui-ci tira une bouffée de sa pipe, réfléchit un moment et déclara :

– C'est possible... Je ne l'ai jamais vu. C'est du monde très chic, presque des rois. On dit que c'est beau, chez lui... Et des masses de domestiques qui ont le costume du pays...

– Oui, j'ai vu, sur le siège de sa voiture.

« Et lui, est-ce qu'il est habillé autrement que tout le monde, avec des diamants, des pierreries, des soies toutes brodées d'or ?

– Chez lui, probablement.

La petite fille garda un instant le silence, en réfléchissant... Numa fumait paisiblement, les yeux fixés sur la mer éblouissante.

Manon demanda tout à coup :

– C'est loin, la villa Bargi ?

– Pas trop. Ça se trouve à la Californie.

– Ah ! oui, je sais ! J'y suis allée plusieurs fois avec tante Flore.

Numa dit en riant :

– Est-ce que vous avez envie de rendre visite à ce prince, Manon ?

L'enfant répondit pensivement :

– Je voudrais connaître sa maison.

Elle n'ajouta pas qu'elle souhaitait surtout apercevoir le descendant des souverains d'Orient, revêtu de ses vêtements merveilleux, semblables à ceux des récits de Numa. Ce désir devint bientôt chez elle une hantise et l'incita à la première désobéissance qu'elle eût encore commise.

Un après-midi que M<sup>lle</sup> Flore était allée voir une amie malade, à Vallauris, Manon, laissant les livres et les cahiers, s'esquiva dans la direction de Cannes. Pour aller plus vite, elle prit le tramway, et, bientôt, elle se trouva dans le haut quartier de Cannes, où presque aussitôt elle découvrit la villa Bargi.

Elle franchit la grille, sans avoir été aperçue par le portier et s'engagea dans l'allée de palmiers. Son cœur battait un peu. Mais la curiosité, l'amour de l'aventure l'emportaient... Elle se cacherait derrière un arbre et tâcherait d'apercevoir le prince...

À l'extrémité de l'allée, elle s'arrêta, émerveillée. Le bassin, les cygnes, les parterres superbement fleuris, les colonnes de marbre, et surtout les deux imposants serviteurs hindous, debout sur les degrés, la pénétraient de surprise éblouie.

Elle restait là, ne s'apercevant pas qu'on pouvait la voir, de l'endroit où se tenait les Hindous, n'entendant pas un bruit de sabots de cheval qui se rapprochait, derrière elle...

Un des serviteurs s'élança tout à coup, la mine sévère...

– Que fais-tu ici ? Comment as-tu osé entrer ?

Elle recula, effrayée.

– Je... je voulais voir... Je regarde...

– Va-t'en !... Va-t'en vite ! Et si tu reviens, attention à toi !

Manon recula machinalement.

À ce moment, de l'allée, débouchaient deux cavaliers, tous deux vêtus à l'europeenne.

Celui qui venait le premier, un grand jeune homme mince et élégant, arrêta son cheval au pied des degrés de marbre et, tandis que le serviteur saisissait la bride du fougueux animal, sauta à terre avec souplesse.

Ses yeux noirs, ardents et superbes dans la matité du beau visage, se dirigèrent vers Manon, tout effarée de voir ainsi tourner cette aventure.

D'un ton bref, il adressa à l'Hindou une interrogation que la petite fille ne comprit pas, car elle était faite en langue étrangère.

– Qu'est-ce que cette enfant, Dèvi ?

Le serviteur, profondément incliné, répondit :

– Je l'ignore, seigneur. Elle vient d'arriver et je la renvoyais précisément, afin que sa vue n'offensât pas les regards de Ta Hautesse.

Manon, tremblante, baissait le nez, pas fière du tout d'être ainsi prise en flagrant délit de curiosité.

Quels yeux il avait, ce jeune homme !

Quel air fier et mécontent !

Et, en regardant Manon, il frappait sa botte de sa cravache, d'un geste impatient, comme s'il avait envie de faire subir le même traitement à la petite fille indiscrette.

La voix impérieuse s'éleva :

– Approche-toi.

Elle obéit, toute frissonnante.

Quand elle fut à quelques pas de lui, le maharajah demanda :

– Que venais-tu faire ici ?

Elle balbutia :

– J'avais envie de connaître le prince...

– Quel prince ?

– Celui qui m'a réveillée... On m'a dit qu'il était ici...

– Que racontes-tu là ? Un prince qui t'a réveillée ?

Il s'interrompit tout à coup, comme saisi d'un souvenir.

– Ah ! oui, au fait !... Il y a deux ans, j'ai tiré du sommeil une petite fille, à Antibes. C'était toi ?

– Oui... monsieur...

Quelle désillusion ! Il était donc le prince hindou, ce jeune homme vêtu comme tout le monde ? Pas de pierreries étincelantes, pas de turban endiamanté...

Maun-Sing considérait l'enfant rouge et tremblante.

Le mécontentement avait fait place à un intérêt amusé. Manon était si jolie, avec ses cheveux

blonds et légers, ses yeux magnifiques tout inquiets à l'ombre de leurs cils, qu'on ne pouvait guère la regarder longtemps avec colère.

Le maharajah, un léger sourire moqueur aux lèvres, demanda :

– Tu es bien éveillée, maintenant ? Eh ! Jeimal, n'aurait-il pas été dommage de la laisser endormie ?... Dans quelques années, elle sera une jeune fille ravissante.

La seconde interrogation s'adressait à l'autre cavalier, un jeune homme plus petit, au visage fin et aux yeux noirs, doux et calmes.

Jeimal, en s'inclinant respectueusement, répondit :

– Je le crois aussi, seigneur.

D'un air d'amusement ironique, Maun-Sing reprit :

– Pourquoi avais-tu envie de me voir, petite fille ?

– Parce que je croyais que... que...

– Quoi donc ?

— Que vous n'étiez pas habillé comme tous les autres messieurs.

Le maharajah se mit à rire.

— Ah ! tu pensais me voir dans le costume de mon pays ? Tu es une petite curieuse... Mais il me plaît de te satisfaire. Soura, conduis cette enfant dans un des salons, où elle attendra que je la fasse demander.

Il se détourna, gravit les degrés de marbre, et, suivi de Jeimal, disparut à l'intérieur. Le second serviteur hindou s'approcha de Manon.

— Viens, dit-il.

Il prit la main de l'enfant stupéfaite et l'emmena dans un salon superbe, où il la laissa seule. Manon demeurait abasourdie.

Cela devenait une véritable aventure. Pourquoi le prince, qui tout d'abord semblait si mécontent, la faisait-il entrer chez lui ?

Comme ses yeux avaient changé, tout d'un coup !... Manon les aimait, quand ils souriaient ainsi. Ils étaient alors doux comme du velours, un peu moqueurs, ainsi que la bouche si rouge qui

faisait paraître plus éclatante la blancheur des dents fines. Allait-il vraiment se montrer à elle dans son costume hindou ?

Les minutes s'écoulaient, l'attente se prolongeait... Manon pensait avec anxiété :

« Pourvu que tante Flore ne rentre pas avant que je sois revenue ! Elle se demandera où je suis, elle sera inquiète. Déjà, elle va être fâchée quand je lui raconterai ce que j'ai fait. »

Car Manon, toujours sincère, ne songeait pas à cacher son escapade. Tourmentée de remords, et voyant qu'on paraissait l'avoir oubliée, elle sortit. Dans le vestibule, Soura, l'Hindou qui l'avait introduite, s'approcha d'elle.

– Où vas-tu ?

– Je rentre, parce qu'il est très tard, et que ma tante serait inquiète.

– Non, tu dois attendre... Retourne dans le salon.

Et il posait sa main sur l'épaule de l'enfant pour la faire reculer.

Elle dit énergiquement :

— Non, non, il faut que je parte ! Laissez-moi, monsieur !

— Tu ne partiras pas. Sa Hautesse a ordonné que tu attends ici... Tu attendras.

Et, sans écouter les protestations de Manon, il la ramena dans le salon. La petite fille commençait d'être effrayée. L'idée qu'elle ne pouvait pas s'en aller, qu'elle était prisonnière, la pensée de l'inquiétude de M<sup>lle</sup> Flore la remplissaient d'angoisse. Que faire, si ces gens la gardaient ici indéfiniment ?

Le prince avait peut-être oublié.

De grosses larmes montaient aux yeux de l'enfant.

Un long moment s'écoula encore. Aucun bruit ne se faisait entendre dans la villa. Il semblait que toute la demeure fût endormie.

Enfin Soura entra et dit laconiquement :

— Viens.

Il lui fit traverser deux salons, puis, soulevant une portière de soie bleue brodée d'argent, lui intima du geste l'ordre d'entrer. Elle s'arrêta sur

le seuil, interdite.

Un salon immense, aux murs de marbre blanc, au sol, également de marbre, couvert de tapis précieux. Quatre fenêtres ouvertes sur un jardin merveilleusement fleuri. À gauche, sur un divan de soie rosé tissée d'argent, le maharajah, tout de blanc vêtu, la tête ceinte d'un turban d'idéale mousseline autour duquel s'enroulait un léger cordon de diamants.

À ses pieds, Jeimal, assis sur un coussin. Et près de lui, allongeant sur le divan son corps souple, une panthère.

Telle fut la vision qui s'offrit aux yeux stupéfaits de Manon.

Maun-Sing dit en souriant :

– Eh bien ! te voilà contente, j'imagine ?  
Approche donc ! C'est Baïla qui te fait peur ?

Il passait une main caressante sur la tête de la panthère.

Manon attachait sur le fauve des yeux terrifiés. Jamais elle n'avait imaginé une chose pareille !... Numa Rouguès lui avait dit que ces animaux-là

étaient terribles. Et ce jeune prince semblait traiter celui-ci comme un gros chat !

Maun-Sing se mit à rire, en répétant :

– Approche, enfant !

« Tu n’as rien à craindre de Baïla, tant que je suis là. Viens la voir de plus près.

Manon avança de quelques pas.

Elle n’était pas une petite fille peureuse, et, volontiers, elle se laissait emporter par l’attrait de l’aventure, ainsi qu’il en avait été aujourd’hui. Mais tout de même, il s’agissait d’autre chose en ce moment. La bête fauve la regardait, et ces yeux dorés semblaient guetter, attendre la proie de choix.

– Approche donc ! Je te dis que tu n’as rien à craindre !

Le ton du maharajah se faisait impatient. Maun-Sing avait coutume de voir toutes ses fantaisies réalisées à la minute.

Manon, toute tremblante, obéit.

Quand elle fut près de lui, le jeune prince lui

prit la main en la regardant avec ce sourire d'amusement un peu railleur qui donnait un charme particulier à sa physionomie.

— Tu trembles ? Petite peureuse ! Baïla est la douceur même. Tiens, tu vas la caresser.

Manon recula avec une exclamation d'effroi.

— Oh ! non, non !

— Si, je le veux !

Et, la forçant à se rapprocher, il posa la petite main crispée, que ses doigts tenaient fortement, sur la tête de la panthère.

Baïla ne bougea pas. Ses yeux de bête soumise s'attachaient à son maître, et semblaient dire :

« Tout obéit à ta royale volonté, ô seigneur !... tout, même les bêtes fauves que tu connais le secret de charmer, de retenir captives près de toi. »

Le regard effaré de l'enfant allait de la panthère au visage souriant du maharajah.

Maun-Sing demanda :

— Comment t'appelles-tu ?

– Manon Grellier, monsieur.

– As-tu retrouvé tes parents ?

Elle secoua négativement la tête.

– Jamais on n'a su...

– Ah !... Es-tu toujours chez ces gens qui t'avaient recueillie et chez lesquels je suis allé pour te réveiller ?

– Non, monsieur, je suis chez M<sup>lle</sup> Flore Grellier, qui habite tout à côté de chez M. Broquerel.

Et après un petit temps de silence, l'enfant ajouta :

– Il est mort, M. Broquerel, et sa femme ne m'aime pas du tout.

Une lueur vive traversa le regard du jeune prince, et pendant quelques secondes sa physionomie devint dure et froide.

Puis, de nouveau, le sourire charmeur reparut dans les yeux noirs. Les longs doigts fins jouaient avec la petite main de Manon, et, à chacun de leurs mouvements, le rubis qui ornait l'annulaire

jetait d'éblouissants feux rouges, sous un rayon de soleil.

Le regard de l'enfant s'attachait à la pierre fulgurante. Le maharajah s'en aperçut et dit avec son ironique sourire :

— Ah ! petite fille d'Ève, cela t'intéresse ? Écoute, je veux te donner un souvenir de ta visite ici. Jeimal, apporte-moi le coffret...

Il désignait une table de porphyre sur laquelle se trouvaient les statues de Brahma, de Siva, et une troisième, une petite idole de jade aux yeux de rubis, qui représentait le dieu Vichnou.

Près d'elles se voyait un coffre d'ivoire, incrusté de pierres précieuses, que Jeimal vint présenter au maharajah.

Maun-Sing l'ouvrit. D'étincelantes lueurs s'en échappèrent. Diamants, rubis, émeraudes, toutes les pierres les plus splendides étaient là, mêlées.

Le maharajah choisit un saphir et le tendit à Manon.

— Tiens, tu le feras monter en bague, plus tard. Maintenant, retourne chez toi.

Elle balbutia, émerveillée :

– Oh ! merci, monsieur !

Sur un geste de Maun-Sing, Jeimal précéda la petite fille vers le salon voisin et lui indiqua le chemin à suivre pour retrouver la sortie.

Comme Manon arrivait au vestibule, elle croisa une fillette au teint mat, tout enveloppée de mousseline blanche. Deux yeux noirs, curieux et malveillants, l'enveloppèrent au passage.

Manon pensa : « Comme elle est drôlement habillée !... Mais je n'aime pas du tout sa figure ! »

Hors de la villa, elle se mit à courir. M<sup>lle</sup> Flore devait être si inquiète !... Quelle heure était-il ? Le jour s'éteignait, et la fraîcheur glaciale du couchant remplaçait la tiédeur de l'après-midi.

Quand Manon arriva au logis, elle trouva celui-ci désert. M<sup>lle</sup> Flore ne serait-elle pas rentrée ?... Ou bien, ne voyant pas sa pupille, avait-elle été à sa recherche ?

Comme l'enfant demeurait là, se demandant ce qu'elle devait faire, la vieille demoiselle

apparut. Elle avait été s'informer, aux alentours, si personne n'avait vu Manon. Et elle revenait, toute frissonnante d'angoisse, prête à repartir pour pousser plus loin ses recherches.

Manon, en pleurant, avoua sa faute et raconta son aventure.

Elle avait été curieuse... Elle avait voulu voir...

Le prince hindou s'était montré bon pour elle... Il lui avait donné une belle pierre...

Elle montrait le saphir à M<sup>lle</sup> Flore, stupéfaite.

– Il t'a donné cela ?

– Oui, tante Flore, pour mettre à une bague, plus tard !

M<sup>lle</sup> Flore prit la pierre, la tourna, la retourna aux dernières lueurs du couchant.

– Elle est magnifique !... Mais c'est fou, de donner une pareille chose à une petite fille comme toi ! D'autant plus que tu méritais surtout une punition, pour t'en aller ainsi chez des étrangers, comme une vilaine petite curieuse.

Et là-dessus, M<sup>lle</sup> Flore admonesta d'autant

plus sévèrement sa pupille qu'elle voulait empêcher à l'avenir toute escapade de ce genre.

Car, en admettant même que ces étrangers n'eussent été pour rien dans la mystérieuse aventure qui avait amené l'enfant endormie au bord de la route d'Antibes, il subsistait autour d'eux une certaine énigme. Comment, par quel pouvoir occulte ce jeune prince avait-il éveillé Manon, naguère ?... Et quel être étrange, inquiétant, était-il, celui qui, au dire de l'enfant, maintenait passive près de lui cette bête féroce ? Enfin, de toute façon, on ne savait ce qu'il valait, lui et son entourage. Il fallait donc que jamais plus Manon n'eût l'idée de passer le seuil de la villa Bargi.

Mais, d'elle-même, l'enfant n'y songeait guère.

Après coup, et aidée par les réflexions sévères de sa protectrice, elle comprenait combien elle avait été imprudente et indiscrete. Le beau jeune prince aux yeux noirs s'était montré vraiment bien indulgent en ne la faisant pas mettre à la porte !

Au lieu de cela, il lui avait donné cette pierre bleue, si belle, que M<sup>lle</sup> Flore enfermait précieusement dans son armoire en disant qu'elle valait très cher.

Sur l'injonction de la vieille demoiselle, Manon ne dit mot à personne de son aventure. Mais elle devait conserver toujours le souvenir émerveillé de la grande salle de marbre blanc, du jeune prince au turban de mousseline endiamantée, du félin qui faisait onduler son corps souple sur le divan rose tissé d'argent.

Et, secrètement, elle gardait l'espoir qu'elle apercevrait quelque jour le maharajah, et que, de nouveau, les yeux noirs, « doux comme du velours », s'arrêteraient sur elle avec un intérêt amusé.

Mais Maun-Sing avait déjà oublié sa fantaisie d'une heure pour la petite fille aux grands yeux profonds... Et il quitta Cannes, deux mois plus tard, sans que Manon l'eût revu.

## VIII

Maintenant, huit années avaient passé, depuis qu'une petite fille inconnue avait été recueillie par Nestor Broquerel. Manon avait à peu près quatorze ans.

Elle traversait la crise de l'âge ingrat, c'est-à-dire qu'elle était une grande fillette un peu dégingandée, un peu trop maigre. Mais elle avait toujours son teint délicat, ses beaux yeux et ses cheveux superbes, qui changeaient de nuance, se fonçaient légèrement, tournant à ce brun doré que les Anglais nomment « auburn ».

Moralement, elle restait l'enfant charmante et affectueuse qui avait si vite conquis le cœur de M<sup>lle</sup> Flore. De plus, chez elle, toutes les qualités sérieuses s'étaient développées, sous l'influence de sa protectrice. Elle apprenait à secourir plus malheureux qu'elle, à donner l'aumône d'une bonne parole, souvent aussi nécessaire que

l'aumône pécuniaire. Elle était discrète, sage et pieuse, et savait qu'aucune considération ne doit primer le devoir.

Mais quand un incident quelconque venait exciter sa gaieté, personne n'avait un rire plus frais, plus joli, car Manon n'était pas triste – oh ! pas le moins du monde ! Elle s'amusait de tout son cœur aux petites réunions chez ses amies, et avait toujours grand succès quand elle se mettait à raconter de fantastiques histoires, imaginées d'après celles que lui narrait naguère Numa Rouguès.

Le vieux marin reposait maintenant au cimetière. Manon avait eu de cette mort un grand chagrin. Et chaque dimanche, elle ne manquait jamais d'aller porter quelques fleurs sur sa tombe, en même temps que sur celle de Nestor Broquerel. L'enfant a la vertu de la reconnaissance, pensait M<sup>lle</sup> Flore avec émotion. Elle même l'éprouvait. Manon entourait de soins sa vieillesse et ne savait qu'imaginer pour lui causer quelque plaisir.

Les Broquerel avaient quitté Antibes, l'année

précédente. Achille, de Marseille, était parti pour Paris, où, déclarait-il, son talent naissant serait mieux apprécié. De là, il écrivait constamment à sa mère pour lui demander de l'argent. Tout en maugréant, Antonine envoyait une petite somme de temps en temps. Ne fallait-il pas entretenir celui qui serait un jour la gloire de la famille ?

À ce sujet, elle avait de fréquentes discussions avec le docteur Briard, qui ne lui mâchait pas son opinion. Tant et si bien qu'un jour ils se brouillèrent complètement.

Depuis quelque temps, Georgette et Octave tourmentaient leur mère pour aller habiter Paris. Elle finit par se laisser convaincre, et, un beau jour, apprit la nouvelle à M<sup>lle</sup> Flore, stupéfaite.

Naturellement, elle n'écouta pas une minute les observations de la vieille demoiselle. Les meubles furent emballés, la maison mise à louer, et les trois Broquerel prirent le train pour Paris un matin de mai.

Depuis lors, on n'avait d'eux que de rares nouvelles. Ils se déclaraient enchantés, s'amusaient beaucoup. Achille s'annonçait

comme un nouveau Vinci. Ces dames allaient au théâtre tous les soirs et pariaient aux courses. Le docteur Briard disait avec colère :

— Il ne durera pas longtemps, l'argent de ce pauvre Nestor ! Tout ça, c'est la faute de cette Antonine, sotte et prétentieuse comme tous les paons de la création réunis ! Mais quand il n'y aura plus un sou, qu'est-ce qu'ils feront, ces enfants-là, qui ne sont capables de rien ? Je suis sûr qu'elle prend sur sa part du capital pour mener plus grand train. Heureusement, elle ne peut pas toucher à celle de ses enfants. Ceux-ci sauront bien assez tôt la faire danser à leur tour, quand ils seront majeurs !

Cette année-là, comme de coutume, M<sup>lle</sup> Flore et Manon allèrent passer juillet et août dans le Jura.

On leur fit fête, à Cordibûche. Les fermiers, tout joyeux, leur présentèrent un nouveau petit-fils, le troisième enfant de Pierre, leur aîné. Le cadet, Luc, venait de se marier. Tous deux continuaient d'habiter la ferme avec leurs jeunes femmes. Clarisse, la fille aînée, avait épousé

l'hiver précédent un garde forestier du comte de Courbarols, Gaspard Alby.

— Un très bon garçon, déclara Pamphile Clomart. Au premier abord, il a une mine rude. Mais notre Clarisse ne s'y est pas trompée. Ils s'aiment beaucoup, et elle est très heureuse. Il faudra aller les voir quelque jour, demoiselles.

Manon dit joyeusement :

— Oui, oui ! J'aimerais tant me promener dans la forêt ! Et maintenant, vous n'aurez plus peur de vous égarer, tante Flore, puisque nous aurons pour guide le mari de Clarisse, qui doit la connaître si bien ?

— Sûrement, qu'il la connaît ! dit Pamphile. Il vous montrera la Combe-Noire, où se tient le sabbat des sorcières, aux nuits de lune, le puits enchanté où la Dame rouge vient se désaltérer, quand elle a trop soif, après avoir erré des jours, des nuits, et encore d'autres jours et d'autres nuits à travers la forêt...

Manon dit en riant :

— Peut-être me montrera-t-il la Dame rouge

elle-même ?

Pamphile répliqua gravement :

– Il l'a vue. Un soir, comme il revenait d'une tournée, elle passa près de lui, comme un souffle... si près, qu'il sentit la chaleur du feu qui la brûle. Elle avait une robe couleur de sang, et une figure pâle, avec des yeux flamboyants. Gaspard est brave. Cependant, il faillit se trouver mal, comme une femmelette... Oui, demoiselle, il nous l'a avoué, tout franchement.

Manon s'écria :

– Je lui demanderai de me raconter cela ! J'aime tant les histoires fantastiques !

Pamphile hocha la tête.

– Ce n'est pas une histoire, c'est la vérité... La comtesse maudite ne peut quitter ces lieux où elle a commis ses crimes.

M<sup>lle</sup> Flore demanda :

– Que deviennent les Courbarols ?

– Ah ! c'est vrai, demoiselle, il y a du nouveau ! M. le comte et M<sup>me</sup> la comtesse vont

venir passer le mois d'août au château avec leurs enfants.

— Ah !

— C'est, en effet, une nouveauté... Jusqu'ici, le comte seul avait fait quelques apparitions, très rapides, n'est-ce pas ?

— Oui, il est venu deux ou trois fois... On dit qu'il ne joue plus, maintenant, et qu'il paraît plus sérieux.

M<sup>lle</sup> Flore fit observer :

— Je trouve singulier que la comtesse, qui aimait tant son premier mari, ait consenti à se remarier.

— La chose a étonné tout le monde, demoiselle... Mais il paraît que M. Thibaut était très bon pour elle, toujours à ses petits soins... Et puis elle a pu s'attacher à la fille de celui-ci.

— Ah ! oui, en effet, il était veuf, lui aussi ! Et du second mariage, il y a un enfant, je crois ? Oui, un petit garçon — pas bien fort, à ce qu'on dit. S'il reste tout seul, il sera riche, car M<sup>me</sup> la comtesse a une grosse fortune.

— Nous ferons donc connaissance — de loin, probablement — avec les châtelains de Courbarols, conclut gaiement Manon.

Et elle entraîna Thérèse, qui avait à peu près son âge, vers le verger où se trouvaient les ruches, pour voir « ses amies les abeilles ».

— Je demanderai à tante Flore d'en installer dans son jardin, confia-t-elle à sa compagne, et nous aurons du miel délicieux, comme chez vous.

La fillette ne put mettre aussitôt à exécution son désir de visiter la forêt, sous la conduite du mari de Clarisse.

M<sup>lle</sup> Flore fut très souffrante, pendant tout le mois de juillet. Et Manon refusait de s'absenter trop longtemps, pour ne pas la laisser seule avec la vieille Clélie, devenue tout à fait sourde.

Sur ses entrefaites, dans les derniers jours du mois, arrivèrent les châtelains de Courbarols. Cela fit un peu de bruit dans le pays. Ils amenaient un assez nombreux personnel, des chevaux pour le comte, deux automobiles dont l'une faisait chaque jour le trajet de Pontarlier,

aller et retour, pour les provisions.

Mais il apparut aussitôt qu'on verrait peu dans le village les habitants du château. Le dimanche, à l'église, on aperçut seulement la comtesse, une femme mince et pâle, sans beauté, dont les yeux étaient cachés derrière des lunettes noires. Elle vint en automobile, et, en sortant, se dirigea à pied vers le cimetière, après avoir pris dans sa voiture une énorme gerbe de fleurs.

Chacun pensa :

« Elle va sur la tombe de son mari et de ses petites filles... Pauvre femme !... Comme elle a l'air triste et mal portant ! »

Quand, un peu plus tard, M<sup>lle</sup> Flore et Manon se rendirent au cimetière, selon leur coutume de chaque dimanche, elles croisèrent M<sup>me</sup> de Courbarols.

Le mince visage était blême, et des traces de larmes se voyaient encore le long des joues.

La comtesse passa près de la vieille demoiselle et de la fillette sans paraître les voir.

Derrière elle, Manon aperçut un mouchoir qui

venait de glisser à terre.

Elle s'élança, ramassa le petit carré de batiste tout mouillé et vint le tendre à M<sup>me</sup> de Courbarols.

— Madame, vous avez laissé tomber ceci...

— Ah ! merci, mon enfant !

La voix était basse et brisée. Derrière les lunettes sombres, Manon ne distingua que vaguement les yeux tristes dont le regard l'effleurait.

La comtesse continua de descendre vers la sortie du cimetière, où l'attendait sa voiture. Près de celle-ci se tenait un homme grand et fort, très blond, d'allure distinguée. Il dit d'un ton de reproche :

— Vous avez tenu malgré tout à aller renouveler ces émotions, Paule ?... Vous savez cependant combien elles sont nuisibles à votre santé, et quel mal font les larmes à vos yeux malades ?

— C'est une consolation pour moi, Thibaut... Je n'y retournerai plus qu'une fois, avant notre

départ. Pensez donc, depuis qu'« ils » sont là, je n'étais jamais venue ! Quand vous avez ramené ici mes pauvres petites, j'étais malade...

— Ne ravivez pas ces pénibles souvenirs, ma chère amie. Montez vite et regagnons le château. Cet après-midi, je vous emmène tous en promenade... Le grand air fera du bien à Cyrille, et à vous aussi.

Tout en parlant, il aidait sa femme à monter en voiture. Puis il s'assit près d'elle, et l'automobile s'éloigna en se dirigeant vers le château.

La route, mal entretenue, montait fortement. À droite s'élevaient des roches nues, à gauche s'étendaient des bois, éclairés ce matin par un soleil qui devenait brûlant. Puis elle s'élevait encore et dominait de très haut la vallée. À un tournant, derrière un énorme pan de roche qui semblait la barrer, apparaissait le château, sombre et massif, que précédait une cour fermée d'une haute grille rouillée.

L'automobile arrêta devant l'entrée principale, et M. de Courbarols aida sa femme à descendre. Avec elle, il pénétra dans le vestibule voûté, qui

restait toujours un peu obscur, même en un jour clair comme celui-ci.

Des bois de cerfs, des têtes de loups et de sangliers décoraient les murs de pierre grise. De lourds coffres de bois sculpté servaient de sièges, et une ancienne lanterne de fer forgé descendait de la voûte.

Une voix d'enfant, très grêle, s'écria :

– Ah ! voilà maman !

D'une pièce dont la porte était ouverte surgit un petit garçon de cinq ans, brun et frêle. Il courut au-devant de la comtesse en étendant ses bras maigres qui flottaient dans les manches de sa blouse de flanelle.

À pleines mains, il saisit la robe de sa mère en répétant :

– Voilà maman !

– Oui, mon chéri, me voilà... Tu as été sage ?

Les doigts de M<sup>me</sup> de Courbarols caressaient la joue pâle, si maigre, tandis qu'elle enveloppait l'enfant d'un regard de tendresse inquiète.

— Oui, maman.

La gouvernante, qui apparaissait derrière lui, déclara :

— Il m'a échappé, madame la comtesse, pour venir au-devant de vous.

— C'est une imprudence. Ce vestibule est très frais. Emmenez-le, Jenny, et faites-le jouer au jardin.

Ces paroles étaient prononcées par le comte, qui regardait son fils d'un air froidement indifférent. M<sup>me</sup> de Courbarols dit avec douceur :

— Oui, va, mon petit Cyrille ; il ne fait pas bon ici pour toi. Va respirer l'air des sapins. Tout à l'heure, je te rejoindrai.

Cyrille prit la main que lui tendait la gouvernante et s'éloigna d'un pas lassé.

En montant l'escalier, près de sa femme, le comte fit observer :

— Je ne sais trop si le climat d'ici lui sera favorable comme vous l'espériez. Sur ce plateau, l'air est vif, dès que cessent les grandes chaleurs.

— Vif, en effet, mais si bon, tellement saturé d’arômes balsamiques ! Il me semble, rien qu’à le respirer, qu’il doit insuffler la vie à mon pauvre petit.

Ils arrivaient sur le palier du premier étage. Là, ils se séparèrent. M. de Courbarols se dirigea vers son appartement, situé dans la partie la plus ancienne du château. Comme il passait devant une porte entrebâillée, celle-ci s’ouvrit complètement, et une jeune fille apparut, en coquette tenue d’intérieur.

— Ah ! c’est vous, papa ?... Vous étiez sorti ?

— Oui, j’avais été rejoindre ta mère. Nous sommes revenus ensemble. As-tu bien dormi, Marcelle ?

Ses yeux d’un bleu-vert, au regard changeant, s’attachaient avec tendresse sur le frais visage de blonde. Une moue plissa la bouche mince de la jeune fille.

— Oui, à peu près... Mais je ne me vois pas du tout passant un mois dans ce château perdu ! J’y mourrais d’ennui, je t’en préviens ! Quelle idée

baroque maman a-t-elle eue là ?

— Une idée fixe, que j'ai dû renoncer à combattre davantage. Mais j'espère qu'elle-même en sera lasse au bout d'une semaine — surtout si, comme je le crois, Cyrille n'en éprouve aucun bien.

Marcelle s'était rapprochée de son père et passait son bras sous le sien.

— Vous savez, si elle veut rester, moi, je m'en vais avant la fin du mois... J'irai chez ma tante de Vironnes, où l'on s'amuse si bien.

— C'est cela, je t'y conduirai, puis je reviendrai ici. La chasse sera ouverte, ce qui me donnera une occupation agréable.

Marcelle dit en riant :

— Vous tâcherez de voir la Dame rouge, votre terrible aïeule... N'est-ce pas son appartement que vous occupez ?

— En effet. Sauf quelques détails d'ameublement, la chambre est telle, assure-t-on, qu'à l'époque où l'habitait la comtesse Améliane, de sanglante mémoire.

– Et c'est là, d'après la légende, qu'elle tua son premier mari d'un coup de poignard ?

– C'est là.

Marcelle eut un frisson.

– Brrr... Vous avez du courage de coucher là ! Moi, j'aurais une peur folle de voir apparaître son fantôme, ou celui du malheureux qu'elle supprima si lestement.

M. de Courbarols leva les épaules.

– Je ne crains pas les fantômes, ma petite... Et je t'assure que ce n'est pas cette idée-là qui m'empêchera jamais de dormir ! Allons, laisse-moi, que j'aille me déshabiller !... Et tâche de prendre au déjeuner un air un peu plus dolent que cela, si tu veux justifier aux yeux de ta mère le prétexte que tu lui as fait donner, ce matin, pour ne pas l'accompagner.

« Quand on souffre de la migraine, ma chère, on n'a pas des yeux si vifs, ni un teint si frais !

Il la considérait avec un sourire de complaisance narquoise.

Marcelle étouffa un éclat de rire.

– Je tâcherai de bien jouer mon rôle !... Mais elle y voit si peu maintenant !

– C'est égal, méfie-toi ! Je te le répète une fois de plus, il faut ménager ses idées, si tu veux qu'au moment de ton mariage elle te traite comme sa fille !

– Oui, oui, je sais ! Mais ne craignez rien, elle m'aime beaucoup. D'abord, je connais le moyen. Il suffit de faire une gentillesse à Cyrille... ou bien de dire que l'enfant a meilleure mine. Alors, je suis sa petite Marcelle chérie... Et si un prétendant venait à ce moment-là, elle ne regarderait pas à grossir fortement ma dot, je vous l'affirme !

Le comte dit brusquement :

– Chut !... Quelqu'un vient...

On entendit le bruit d'un pas lourd sur le dallage du corridor.

Une femme parut. Elle était petite, corpulente, vêtue de noir, avec un visage blafard et des cheveux gris coiffés d'un bonnet de tulle noir.

Ses yeux clairs et froids effleurèrent d'un coup

d'œil rapide le père et la fille, mais rien, dans l'expression de sa physionomie, ne pouvait faire penser qu'elle avait entendu les paroles de Marcelle.

— Ah ! c'est vous, Hilarine ? dit M. de Courbarols. Est-ce le courrier que vous apportez là ?

— Oui, monsieur le comte. Il vient d'arriver.

Marcelle, avançant sa main blanche et soignée, fouilla dans le tas de lettres et de revues déposées sur le plateau que présentait Hilarine. Elle s'écria d'un ton de désappointement :

— Il n'y a rien pour moi ! Cette Ghislaine qui avait promis de m'écrire pour me donner des détails sur la fête du château de Hordes, où doit se trouver le maharajah de Bangore !

M. de Courbarols dit avec un demi-sourire, tout en examinant attentivement l'écriture et le timbre des lettres :

— Je crois que ton royal cousin occupe beaucoup ton imagination, ma fille !

— J'en suis folle, rien que d'avoir vu sa

photographie ! Il a des yeux !... Ah ! quels yeux ! Aussi, l'hiver prochain, où je dois faire mon entrée dans le monde, il faudra vous arranger pour vous mettre en relation avec lui, cher père.

– Ce sera facile, car nous avons des connaissances communes... Mais il ne faudrait pas te monter la tête à son sujet, ma petite.

Marcelle fit une pirouette en ripostant :

– Bah ! pourquoi pas ?... Son grand-père a bien épousé une Jalheuil, cousine des Courbarols. Pourquoi, si j'arrivais à lui plaire, ne m'épouserait-il pas ?

– Évidemment... évidemment...

Le regard orgueilleux du père enveloppait la jolie fille blonde, si élégante – et qui lui ressemblait d'âme comme de visage.

Marcelle poursuivait, les yeux brillants de désir :

– Ce serait féerique !... On le dit si fabuleusement riche ! Oh ! père, père, il faut que cela soit !

– Nous ferons notre possible, en tout cas, ma

chérie. Allons, à tout à l'heure... Et n'oublie pas... ta migraine !

Elle rit en répondant par un geste affirmatif. Et elle rentra dans sa chambre en fredonnant.

M. de Courbarols prit une partie des lettres et des revues et dit à Hilarine, qui attendait, l'air impassible :

— Le reste pour M<sup>me</sup> la comtesse... Non, un instant... Cette lettre, timbrée d'Aurillac... Connaît-elle quelqu'un par-là ?

D'une voix calme, presque sans inflexions, la femme de charge répondit :

— M<sup>me</sup> Maillis a recommandé à M<sup>me</sup> la comtesse une œuvre pour les orphelins, qui s'est fondée récemment dans cette ville, ou aux environs.

— Ah ! bon !... très bien... Portez-lui cela, Hilarine...

Il s'éloigna dans la direction de son appartement. Entre ses dents, il murmurait :

— Je ne puis m'habituer à la figure de cette femme ! Qu'y a-t-il derrière ce masque

impénétrable ? Médite-t-elle quelque trahison ?...  
Qui sait ?

## IX

Le jeudi suivant, dans l'après-midi, Manon monta à la forêt de Courbarols, en compagnie de Thérèse et de son frère Joseph, un garçon de dix-huit ans, paisible et tenace, volontiers taciturne, que M<sup>lle</sup> Flore comparait aux grands bœufs qui ruminent en regardant toutes choses d'un air tranquille.

La vieille demoiselle avait refusé d'être de la promenade. Ses jambes, déclarait-elle, lui refusaient le service sur une route telle que celle du château. Mais elle avait confié sans hésitation sa pupille aux jeunes Clomart, accoutumés à faire fréquemment ce trajet.

Manon, vive et rieuse, montait d'un pas allègre, en dépit de la chaleur brûlante de cet après-midi. Elle pensait à la noire forêt, qu'elle allait enfin connaître. Tout ce qui était mystère, légende, l'attirait vivement.

Parfois, elle songeait :

« J'aurais voulu vivre aux temps d'autrefois... m'en aller vers des pays inconnus, découvrir des choses extraordinaires ou merveilleuses... »

Par Clémie, elle se faisait redire les histoires fantastiques de la Comté. M<sup>lle</sup> Flore grondait parfois, — pas trop, car enfin, en dépit de cette imagination ardente, Manon était une sage petite personne qui savait fort bien, à l'occasion, tenir en bride la folle du logis.

Les promeneurs passèrent devant le château et longèrent le mur du parc pour gagner la forêt.

Thérèse, aussi loquace que son frère l'était peu, apprit à Manon qu'elle avait rencontré ce matin M<sup>lle</sup> de Courbarols.

— Une blonde, jolie, qui a l'air de regarder les gens de haut... Elle ne me plaît guère ! J'aime mieux M<sup>me</sup> la comtesse, avec sa figure douce et souffrante. Et le petit garçon est bien gentil aussi. Mais qu'il paraît délicat !... La vieille Muteloup prétend qu'ils ne l'élèveront pas.

Manon dit avec compassion :

— Ce serait bien triste pour cette pauvre femme ! En fait d'habitants du château, je n'ai encore vu qu'elle... Regardez donc cette brèche dans le mur !... J'y passerais facilement...

Le parc finissait là, dans la forêt. À cet endroit, le mur, vieux de plusieurs siècles, s'était écroulé sous la poussée des plantes parasites et des arbustes redevenus à l'état sauvage. On apercevait, par cette brèche, un fouillis de verdure, des allées recouvertes d'herbe, de vieilles statues affligées d'une lèpre noire.

Un peu plus loin se trouvait encastrée dans la muraille lézardée une grille rouillée, qui formait la sortie du parc sur la forêt, de ce côté.

— Voilà bien longtemps qu'elle n'a été ouverte ! dit Joseph, se décidant enfin à ouvrir la bouche. Je crois qu'il faudrait pas mal d'huile pour décider la serrure à s'ouvrir.

Manon fit observer :

— Les propriétaires vont peut-être faire les réparations nécessaires, s'ils comptent venir ici de temps à autre.

Joseph secoua la tête.

— Je n'ai pas dans l'idée qu'ils s'y plaisent... Moi aussi, j'ai aperçu la demoiselle. Elle s'en allait à cheval, ce matin, avec son père... Ce n'est pas des gens à se contenter d'un vieux château triste comme celui-là.

Manon dit en riant :

— Voyez-vous, ce Joseph, comme il se fait son petit jugement !... Quand votre frère parle, Thérèse, c'est toujours sérieusement.

La fillette riposta :

— Eh ! tant mieux ! Avec si peu de paroles, s'il fallait encore en dire d'inutiles !

Ils rirent tous trois à cette réflexion de Thérèse.

Sur l'herbe épaisse du sentier, ils continuèrent d'avancer, alertes et gais. Bientôt apparut la petite maison du garde forestier. Sur le seuil, Clarisse, une forte jeune femme brune, guettait les arrivants dont son frère Luc lui avait annoncé la visite, hier, en venant lui porter des fruits et des légumes de Cordibûche.

Elle embrassa cordialement Manon et la fit entrer dans la petite salle claire et propre, où peu après apparut son mari.

Ainsi que l'avait dit Pamphile Clomart, son beau-père, ce grand garçon maigre, tout en nerfs, brun de cheveux et de peau, avait au premier moment un air rébarbatif.

Mais quand il causait, quand il souriait, surtout, sa physionomie changeait d'expression et l'on se disait alors :

« Voilà certainement un homme honnête et plein de cœur, sur lequel on peut compter. »

Après quelques moments de conversation, Manon l'entreprit au sujet de la Dame rouge. Mais il ne lui répondit qu'avec une répugnance dont sa femme donna bientôt le motif.

— Elle n'aime pas qu'on parle d'elle, demoiselle. Et surtout quand le château est habité. Ça la fâche, de ne plus pouvoir y errer tout à son aise.

— En ce cas, elle devait être contente, depuis des années ! On ne l'a pas beaucoup dérangée,

dans son château.

— Justement, demoiselle, dit Gaspard. Elle en a pris l'habitude, et naturellement, elle doit être d'autant plus furieuse.

Manon flottait entre le scepticisme et la crédulité. Sa raison, développée par les enseignements de M<sup>lle</sup> Flore, lui disait qu'il n'y avait là qu'une légende, basée, comme beaucoup d'autres, sur des événements réels que transforme l'imagination populaire. Mais d'autre part, elle n'aurait pas été fâchée du tout que la Dame rouge existât, et qu'on pût avoir la crainte de la rencontrer quelque jour. Cette perspective aurait donné un charme d'aventure aux promenades dans la forêt.

Et, en entendant Gaspard et Clarisse affirmer que cette existence ne faisait pas de doute, en les voyant si craintifs à la pensée de la colère du fantôme, elle sentit que la crédulité l'emportait chez elle, pour le moment, sur les sages explications de M<sup>lle</sup> Flore.

Laissant Joseph près de sa sœur aînée, les deux fillettes s'en allèrent avec Gaspard. Celui-ci,

sur la demande de Manon, les conduisit d'abord au puits enchanté, le puits de la Dame, disaient les gens du pays en baissant la voix.

Il fallait descendre de raides petits sentiers, à peine tracés, dans l'ombre épaisse des arbres enchevêtrés, parmi lesquels dominaient sapins et mélèzes.

Tout à coup, on se trouvait devant un couloir rocheux.

À l'entrée était creusé un puits, vieux de plusieurs siècles. Il ne restait que des débris de sa margelle, complètement recouverts par les ronces, qui croissaient ici en toute liberté.

Ce lieu étroit, humide, apparaissait d'une tristesse sauvage. Quelques sorbiers, seuls, avaient pu prendre racine parmi les roches qui sortaient du sol. Et encore étaient-ils fort mal venus, en comparaison de ceux que le garde avait fait remarquer à Manon, chemin faisant.

La fillette s'approcha du puits. Gaspard recommanda :

– Attention, demoiselle !

Et pour plus de sûreté, il la tint par le bras, tandis qu'elle se penchait un peu.

- On ne voit pas d'eau.
- Non. Elle doit être très loin.

Manon objecta :

– Alors, comment la Dame rouge peut-elle s'y désaltérer ?

Le garde fit un geste évasif.

- On ne sait pas... Ces personnes-là ont des moyens.
- Quelqu'un l'a-t-il vue ?
- Oui, dans les temps d'autrefois. Mais on ne vient plus par ici à la nuit, et c'est toujours à ce moment-là qu'elle arrive.

Puis, visiblement désireux de changer de sujet, il demanda :

– Et maintenant, nous allons à la Combe-Noire ?

Mais Manon n'était pas du tout pressée de s'éloigner. En désignant le couloir rocheux, elle s'informa :

– Où cela conduit-il ?

– À un fond sans issue, où les ronces s'en donnent à pousser. On dit que c'est là...

Il s'interrompit, hésitant. Manon demanda :

– Quoi donc ?

En baissant la voix, il répondit :

– On dit qu'« elle » vient de par là.

Les yeux de Manon brillaient d'intérêt.

– Ne pouvons-nous pas aller voir ?...

– Non, non, demoiselle, ce serait imprudent !

Les roches se sont éboulées, il y a des crevasses partout. C'est un endroit très dangereux.

Manon n'insista pas. Mais avant de suivre le garde et Thérèse, elle jeta un coup d'œil de regret vers ce couloir étroit et sombre, à l'entrée duquel se balançait les branches d'un sorbier. La Combe-Noire, ravin à l'aspect chaotique, l'intéressa aussi vivement. Thérèse lui décrivit, d'après la légende, les sorcières qui venaient s'y livrer au sabbat, quand la lune était claire... Malheur au curieux qui essayait de les

apercevoir ! Frappé d'un mal subit, il s'en allait, mourant, et rendait le dernier soupir sur le chemin.

En se hâtant un peu, car l'après-midi s'avancait, le garde et ses jeunes compagnes regagnèrent le logis, où Clarisse leur offrit à goûter.

Joseph, qui avait une commission à faire pour son père chez un bûcheron, à quelque distance de là, n'était pas encore revenu. Gaspard s'offrit à accompagner les fillettes, et un peu après cinq heures, tous trois quittèrent la maison forestière.

Manon, qui s'intéressait à tout, questionnait le garde sur les diverses essences croissant dans la forêt. Il lui répondait complaisamment, tandis que Thérèse flânait de-ci de-là, cherchant des cyclamens, et chantant, selon sa coutume.

À la hauteur du parc, elle revint tout à coup vers son beau-frère en disant à mi-voix :

– Quelqu'un vient, là devant. Je crois que c'est la comtesse avec son petit garçon.

C'était, en effet, M<sup>me</sup> de Courbarols. Elle

avançait à pas lents, en tenant son fils par la main. Un chapeau noir très simple projetait une ombre sur son visage, qui semblait plus pâle encore, dans le voisinage de la robe bleu foncé dont elle était vêtue. Et les lunettes sombres contribuaient aussi à lui donner cette apparence triste, malade, dont étaient frappés aussitôt ceux qui la voyaient.

Comme Gaspard la saluait au passage, elle s'arrêta, avec un léger sourire sur ses lèvres pâlies.

— Bonjour, mon ami. Sont-ce vos sœurs, ces deux fillettes ?

— Non pas, madame la comtesse. Celle-ci est ma belle-sœur, Thérèse Clomart, la fille du fermier de Cordibûche. L'autre est une jeune demoiselle, qui a voulu venir voir la forêt.

Derrière leurs lunettes noires, les yeux de l'étrangère allaient de Thérèse à Manon.

— Je ne distingue pas bien leur visage... Ma pauvre vue est en si mauvais état ! Êtes-vous de Clamanches, mon enfant ?

Manon, à qui s'adressait la question, répondit :

– Non, madame, nous y passons seulement les vacances. Ma tante, M<sup>lle</sup> Grellier, y possède une maison. Mais, le reste de l'année, nous habitons Antibes.

– Un bien joli endroit ! Je connais toute cette côte, tous ces pays...

Sa bouche trembla un peu et ses yeux s'éclairèrent pendant quelques secondes, derrière le verre noir, sans doute au souvenir des jours heureux.

Manon dit vivement :

– J'aime aussi beaucoup le Jura !... Cette forêt fait mon bonheur, et j'aimerais à y vivre, comme M. Alby.

Gaspard hocha la tête.

– L'hiver, demoiselle, c'est triste. Vous en auriez vite assez.

La comtesse sourit de nouveau.

– C'est probable. Mais à cet âge, on ne voit que le beau côté de toutes choses.

Le petit Cyrille attachait sur Manon des yeux tristes d'enfant malade. Il demanda tout à coup, de sa voix grêle :

– Comment tu t'appelles ?

Le regard compatissant de la fillette enveloppa le petit être tout vêtu de blanc.

– Manon, mon chéri.

Il répéta pensivement :

– Manon...

Et, levant la tête vers sa mère, il ajouta :

– Je voudrais jouer avec elle.

M<sup>me</sup> de Courbarols passa sur sa joue un doigt caressant, en répondant :

– Mais non, mon Cyrille, il faut rentrer maintenant... Et M<sup>lle</sup> Manon aussi s'en retourne chez elle.

– Alors, elle viendra demain.

– Non, ce n'est pas possible. Elle est occupée chez elle.

– Si, je veux !

– Cyrille !

De grosses larmes jaillirent des yeux de l'enfant.

Manon, saisie de pitié, dit avec sa spontanéité habituelle :

– Si cela lui fait plaisir, madame, moi, je ne demande pas mieux...

M<sup>me</sup> de Courbarols la regarda plus attentivement, essayant sans doute de distinguer mieux les traits, l'expression de la physionomie.

– Vous êtes très bonne, mon enfant. Mais je ne puis accepter... D'ailleurs, il faudrait la permission de vos parents...

– Ma tante me la donnera certainement, madame !

– Eh bien ! en ce cas, je ne dis pas non...

À mi-voix, elle ajouta :

– Il a si peu de caprices !... Rien ne l'amuse. Cette sympathie soudaine m'étonne de sa part.

Et tout haut, elle continua :

– Je vous enverrai chercher demain, par la

voiture... Vous dites, M<sup>lle</sup> Grellier ?

– Oui, madame. Mais il n'y a pas besoin de voiture. Je monterai à pied, c'est un plaisir pour moi.

– En tout cas, je vous ferai reconduire. Au revoir donc, mon enfant. À demain.

La voix de Cyrille, presque joyeuse, répéta :

– À demain !

Il tendait à Manon sa petite main d'une blancheur transparente, qu'elle serra doucement.

– Eh bien ! demoiselle, voilà que vous allez être reçue au château ? dit Gaspard, quand ils se trouvèrent un peu plus loin. Cette pauvre madame, elle ne refuse rien au petit. Mais il est bien tranquille, pas méchant, malgré ça.

Manon dit avec pitié :

– Comme il a mauvaise mine !... Et ce pauvre petit corps de rien du tout ! Mais il a de beaux yeux, doux et tristes... Cela m'a fait de la peine. C'est pour cela que j'ai offert aussitôt de venir. Et maintenant, je pense que j'ai eu tort de le faire avant de consulter ma tante.

— Oh ! je ne crois pas que M<sup>lle</sup> Grellier y voie d'inconvénients, demoiselle ! M<sup>me</sup> la comtesse est une femme très bien, et si bonne ! Je le sais, car ma défunte mère était femme de ménage chez ses parents, qui habitaient Besançon.

Manon demanda :

— Vous avez connu son premier mari ?

— Oh ! je crois bien !... Il s'arrêtait souvent à la maison forestière, chez mon oncle Roussille, qui m'éleva. Quel homme aimable et bon c'était là !

— Et son cousin, le second mari, comment est-il ?

— Pas mal non plus. Je n'ai pas à m'en plaindre, car il n'est pas tracassant. Mais enfin, il ne vaut pas l'autre, c'est certain.

Quand Manon, un peu plus tard, apprit à sa protectrice ce qui s'était passé, M<sup>lle</sup> Flore commença par l'admonester.

— Tu ne devais pas avoir l'air de t'imposer ainsi, mon enfant, surtout à une personne qui nous est totalement inconnue.

— Oui, ma tante, j'y ai pensé après ; mais sur le

moment, j'ai eu surtout pitié de ce pauvre petit, qui a l'air si triste.

— Enfin, puisque cette dame a accepté, je ne puis maintenant revenir sur ce que tu as offert, du moment où il s'agit d'une personne parfaitement honorable, comme l'est M<sup>me</sup> de Courbarols.

Le lendemain donc, vers deux heures, Manon montait allègrement vers le château. Le ciel était orageux et couvert. Des nuées sombres semblaient peser sur la forêt, sur les massives constructions de Courbarols.

Manon franchit la grille rouillée, traversa la cour et monta les quelques marches qui séparaient du sol l'entrée principale, dont la porte était ouverte. Elle s'arrêta au seuil du vestibule obscur.

Personne n'était là. Et elle regretta de n'avoir pas agité la sonnette de la grille, car ici, elle ne voyait aucun moyen d'annoncer son arrivée.

En hésitant, elle fit quelques pas à l'intérieur.

Les têtes de cerfs, de loups, de sangliers semblaient regarder avec curiosité cette grande

fillette vêtue de gris, dont les yeux bleus brillaient dans l'ombre.

Au hasard, Manon frappa à une porte. Pas de réponse. Elle avança encore et frappa plus loin.

Cette fois, un pas lourd fit craquer le parquet, un battant s'ouvrit, une figure de femme, ronde et blafarde, se montra.

– Que voulez-vous ?

La voix était paisible et froide – comme les yeux clairs qui dévisageaient Manon.

– Pourrais-je voir M<sup>me</sup> de Courbarols, s'il vous plaît ? Elle doit m'attendre...

– Je vais m'informer... Asseyez-vous là un instant.

Et la femme referma la porte.

Manon s'assit sur un des vieux coffres et s'amusa à regarder les trophées de chasse.

En même temps, elle pensait :

« Elle a une figure que je n'aime pas, cette personne... Ce doit être une femme de chambre, d'après sa tenue. »

La fillette se leva pour regarder de plus près une superbe hure de sanglier. Autrefois, la forêt de Courbarols était infestée de ces animaux. Maintenant, on n'en rencontrait plus qu'un ou deux, de temps à autre.

Cinq minutes plus tard, la femme reparut et prévint Manon que M<sup>me</sup> la comtesse l'attendait

Elle précéda la fillette à travers plusieurs pièces, assez sombres, meublées avec une richesse sévère. Manon se souvenait de les avoir vues, huit ans auparavant, lors de la visite qu'elle avait faite ici avec M<sup>lle</sup> Flore.

Mais elle ne connaissait pas le grand salon orné de portraits, où la fit entrer en dernier lieu son introductrice.

Les trois fenêtres ouvraient sur le parterre à la française, fort négligé, du fait que les châtelains n'avaient pas séjourné à Courbarols depuis des années, et que cette fois, ils s'étaient décidés assez tard à venir y passer quelque temps.

Au-delà commençait le parc, dont les frondaisons s'assombrissaient aujourd'hui sous le

ciel d'orage.

M<sup>me</sup> de Courbarols tricotait, assise près d'une petite table ancienne, non loin d'une fenêtre.

Elle tendit à Manon sa belle main amaigrie, où se voyait une seule bague ornée de deux fort belles perles.

— Bonjour, ma chère enfant. Mon petit Cyrille vous attend avec impatience. M<sup>lle</sup> votre tante n'a pas été trop mécontente ?

Manon avoua franchement :

— Un peu, madame. Elle m'a dit que j'avais été indiscrete en offrant ainsi de venir...

— Mais non, je n'ai vu là qu'un mouvement de charité, de compassion de votre part, mon enfant. Allons au jardin. Cyrille y est avec sa gouvernante. Depuis ce matin, il ne cesse de me demander quand viendra Manon.

Elle se leva et descendit lentement les trois marches de pierre usée qui conduisaient au parterre.

Sa démarche était noble, élégante, mais fatiguée. Grande et mince, elle portait avec une

extrême distinction sa robe de linon mauve garnie de broderies. Mais cette toilette claire accentuait l'altération de son visage, encore jeune, où le chagrin et la maladie avaient laissé leur empreinte.

Avec Manon, elle longea les parterres aux lignes géométriques, bordés de buis, décorés d'ifs taillés – jadis taillés, plutôt, car ils semblaient tous fort disposés à reprendre leur forme naturelle.

Des statues, des bassins de pierre effritée, moussue, où l'eau avait été récemment renouvelée, des charmilles touffues apparaissaient aux yeux charmés de Manon.

À l'ombre d'un vieux marronnier, Cyrille était assis au milieu de ses jouets, sous la surveillance de Jenny, sa gouvernante anglaise. À la vue de Manon, il se leva et courut à elle, les bras tendus.

– Manon !... Je suis content !

Elle se pencha pour l'embrasser. Puis, tout aussitôt, elle s'occupa de l'amuser. Gaie, inventive, demeurée très enfant elle-même, sous

certains rapports, elle trouvait des jeux nouveaux, peu fatigants, qui intéressaient le petit garçon.

Quand elle vit qu'il commençait de se lasser, elle le prit sur ses genoux et lui raconta de merveilleuses histoires, en choisissant avec beaucoup de tact celles qui n'étaient pas susceptibles d'exciter fâcheusement le cerveau délicat.

M<sup>me</sup> de Courbarols ne s'était pas éloignée. Assise un peu à l'écart, elle surveillait les faits et gestes de cette enfant étrangère, admise pour la première fois près de son fils.

Le résultat de cet examen était on ne peut plus favorable à Manon.

La comtesse la trouvait fort bien élevée, fort distinguée même. Elle devait avoir une nature bonne et délicate. Et quel timbre de voix délicieux, chaud, velouté, si vibrant !

Elle aurait voulu mieux voir son visage. Avec ses yeux affaiblis, elle n'en distinguait que les contours. Les cheveux lui paraissaient d'une nuance superbe. D'ailleurs, Cyrille lui avait dit

que « Manon avait des cheveux tout en or ».

À quatre heures apparut, avec la table du goûter, Hilarine, la femme de charge qui avait introduit Manon. Silencieusement, elle prépara tout et disparut, après avoir enveloppé la fillette d'un coup d'œil investigateur.

M<sup>me</sup> de Courbarols se rapprocha des enfants et offrit des gâteaux à Manon.

– Prenez, ma chère petite... Ces gaufres sont excellentes. La cuisinière les réussit parfaitement.

– Elles ressemblent à celles que fait ma tante. Et c'est la pâtisserie que j'aime le mieux.

– Alors, prenez-en tant qu'il vous plaira.

Après un court silence, la comtesse demanda :

– Vos parents habitent Antibes, m'avez-vous dit ?

Une ombre s'étendit sur le regard de Manon.

– Je n'ai pas mes parents, madame.

– Ah ! pauvre petite !

Ne voulant pas s'appesantir sur ce sujet qui semblait attrister vivement la fillette, M<sup>me</sup> de

Courbarols parla aussitôt d'autre chose.

À cinq heures, Manon quitta Courbarols. Cyrille lui demanda :

– Vous reviendrez demain, et tous les jours ?

La comtesse ajouta :

– Oui, je vous en prie, si M<sup>lle</sup> votre tante le permet. Cyrille ne s'est jamais aussi bien amusé qu'aujourd'hui et il a bu toute sa tasse de lait, ce qu'on ne peut obtenir à l'ordinaire.

– Je le demanderai à ma tante, madame, et je suis bien certaine qu'elle ne me refusera pas la permission.

Elle se pencha pour embrasser Cyrille, mit sa main dans celle que lui tendait M<sup>me</sup> de Courbarols, et, après un dernier sourire à l'enfant, elle suivit le domestique qui la conduisait jusqu'à la cour, où l'attendait l'automobile.

Manon usait pour la première fois de ce mode de locomotion. Aussi fut-ce avec une enfantine satisfaction qu'elle s'assit sur les coussins moelleux, et se laissa emporter sur la route descendante.

La voiture croisa M. de Courbarols, qui revenait d'une promenade. Au passage, il jeta un coup d'œil distrait sur la petite étrangère assise à l'intérieur. Sa femme lui avait fait part, hier, du caprice de Cyrille, et il n'avait vu aucun inconvénient à ce qu'on le contentât.

Comme il traversait le vestibule, Hilarine surgit de l'ombre, silencieusement, comme toujours. Elle demanda à mi-voix :

– Pourrais-je dire un mot en particulier à M. le comte ?

Il fit un geste affirmatif, et, ouvrant une porte, entra dans un salon où la femme de charge pénétra après lui, en refermant soigneusement derrière elle.

– Qu'y a-t-il Hilarine ?

De sa voix tranquille, elle répondit, ses yeux froids fixés sur le visage de son maître :

– Je trouve que la petite fille qui est venue aujourd'hui ressemble beaucoup à la défunte comtesse, mère de M. le comte Aimery.

M. de Courbarols eut un brusque mouvement.

— Que dites-vous ? C'est une imagination, probablement.

— Je ne dis pas non. Mais enfin, il serait bon de se méfier. « Elle » existe, de par le monde. Il ne serait donc pas impossible que ce fût « elle ».

Une poussée de sang était montée au visage du comte.

Il y eut un silence, pendant un long moment.

Puis Thibaut demanda très bas :

— Qui est-ce ? Quel est son nom ? Je ne l'ai pas demandé hier. La comtesse m'a seulement parlé d'une petite fille...

— Elle s'appelle Manon Grellier.

Il répéta d'une voix étranglée :

— Manon Grellier !

Le sang se retirait tout à coup de son visage, qui apparut blême, convulsé par l'effroi. Hilarine interrogea :

— C'est « elle » ?

Le comte ne répondit pas.

Il se mit à marcher de long en large, d'un pas saccadé. La femme de charge le suivait de ses yeux impénétrables, tandis qu'un sourire de satisfaction entrouvrait ses lèvres sèches.

Enfin, M. de Courbarols s'arrêta devant Hilarine. Par un visible effort, il maîtrisait une émotion violente, et sa voix avait des vibrations saccadées, tandis qu'il disait :

– Je vous remercie, Hilarine. Je n'oublierai pas ce nouveau service...

La femme de charge répliqua tranquillement :

– Je suis toujours à la disposition de M. le comte.

Il détourna un peu son regard des yeux clairs, en murmurant :

– Merci... Je réfléchirai...

Hilarine se dirigea vers la porte.

Comme elle l'atteignait, M. de Courbarols dit à mi-voix :

– Écoutez, Hilarine. Vous pourriez peut-être, pour empêcher M<sup>me</sup> la comtesse d'attirer ici cette

enfant, lui faire part de soi-disant mauvais renseignements que vous auriez recueillis sur elle, ou sur sa famille ?

Hilarine secoua la tête.

– Le moyen n'est pas fameux, monsieur le comte. Madame peut s'informer ailleurs, près du curé, par exemple, et si elle reçoit des renseignements contraires, elle voudra savoir d'où je tiens les miens. Ce serait fort embarrassant pour moi.

– Il faut cependant trouver une raison pour l'empêcher de venir !

– Ce sera difficile. M. Cyrille en est férû.

Le comte eut un geste d'indifférence.

– Oh ! Cyrille !... On lui fera passer son caprice. Mais il faut donner à ma femme une explication plausible...

– Nous chercherons, monsieur le comte... Heureusement, M<sup>me</sup> la comtesse n'y voit guère... Elle n'a pas dû s'apercevoir de cette ressemblance.

– Heureusement, oui ! Mais ce serait malgré

tout un jeu trop dangereux, si nous laissions se continuer cette situation... Beaucoup trop dangereux, Hilarine.

— Je suis de l'avis de M. le comte. Mais il vaut mieux agir posément, après avoir bien réfléchi.

— Oui, oui... Réfléchissez, Hilarine. Ah ! s'« il » était là, lui, il trouverait moyen de nous tirer d'embarras, une fois de plus !

Hilarine avança un peu la bouche, en disant paisiblement :

— Je pense que nous nous en tirerons bien sans lui.

Ce soir-là, au cours du dîner, où n'assistait pas l'enfant qu'on couchait de bonne heure, M. de Courbarols demanda à la jeune femme :

— Eh bien ! Paule, êtes-vous satisfaite de cette fillette qui devait distraire Cyrille ?

— Oh ! très satisfaite ! Elle est charmante, bien élevée, très gaie, fort ingénieuse pour amuser l'enfant. Jamais Cyrille n'a passé un aussi bon après-midi.

En se servant de la volaille que lui présentait

le valet de chambre, M. de Courbarols s'informa, négligemment :

- Comptez-vous lui demander de revenir ?
- Mais sans doute, si sa tante le lui permet.
- Il serait peut-être prudent, auparavant, de vous renseigner sur cette petite étrangère, sur ses parents.
- Elle est orpheline et, d'après ce que j'ai compris, vit avec sa tante... Je compte en effet m'informer demain près de M. le curé, au sujet de celle-ci. Je descendrai à Clamanches après le déjeuner, j'irai au presbytère, et de là, si la réponse est favorable, je me rendrai chez cette demoiselle Grellier. Car je trouve plus poli d'aller moi-même lui demander de laisser sa nièce venir ici.

Le comte eut un imperceptible tressaillement.

Il porta son verre à ses lèvres et dit avec calme :

- Ce sera mieux, en effet. Mais je puis fort bien vous remplacer pour cela... Il fait très lourd en bas, par ces temps orageux, et j'aime mieux

vous voir demeurer tranquillement ici.

— Oh ! cela ne me fatiguera pas du tout !...  
Mais nous verrons demain, d'ailleurs.

Le comte répéta :

— Oui, c'est cela, nous verrons.

Et, pendant quelques secondes, le bleu verdâtre de ses yeux se fonça, tandis qu'un pli mauvais se dessinait au coin de ses lèvres.

# X

L'orage éclata dans la nuit. Au matin, il parut se dissiper... Mais de nouveau, à midi, les nuages sombres reparurent, s'amoncelèrent, et M<sup>lle</sup> Flore déclara à sa nièce, vers deux heures, qu'elle ne la laisserait pas monter à Courbarols par ce temps menaçant, à moins qu'on ne vînt la chercher en voiture.

À ce moment même, un bruit de moteur se fit entendre.

Manon courut à la fenêtre et s'écria :

– C'est l'automobile du château ! Elle vient ici ! Elle s'arrête !

On sonna. Manon alla ouvrir et se trouva en face de M. de Courbarols.

– Pourrais-je voir M<sup>lle</sup> Grellier, mademoiselle ?

En adressant cette question, Thibaut

enveloppait la fillette d'un coup d'œil rapide. Ses paupières battirent et son visage tressaillit.

Manon répondit affirmativement et introduisit le visiteur dans le salon garni de sièges fanés, où presque aussitôt apparut M<sup>lle</sup> Flore.

Le comte, très aimablement, expliqua :

— Ma femme voulait venir elle-même vous remercier, mademoiselle, d'avoir bien voulu autoriser votre charmante nièce à distraire notre petit Cyrille. Mais elle a passé une fort mauvaise nuit... Ce temps d'orage en est cause, sans doute. Bref, il lui a été impossible de mettre son dessein à exécution, et je lui ai offert de venir en son lieu et place pour vous exprimer notre reconnaissance, en même temps que vous demander encore M<sup>lle</sup> Manon, pour cet après-midi.

M<sup>lle</sup> Flore répondit aussitôt qu'elle n'y voyait aucun inconvénient, et qu'il lui était agréable de penser que sa nièce pouvait distraire un enfant malade.

La physionomie sérieuse du comte, ses

manières correctes, son amabilité discrète prévenaient en sa faveur la vieille demoiselle.

Tandis que Manon allait mettre son chapeau, M. de Courbarols fit observer :

- Elle paraît fort gentille, cette fillette.
- C'est, en effet, une délicieuse nature, qui ne me donne que des satisfactions.
- C'est vous qui l'élevez, mademoiselle ?
- Oui, monsieur.
- Elle est orpheline, sans doute ?
- Oui... orpheline...

M<sup>lle</sup> Flore ne racontait pas volontiers l'aventure qui avait fait de Manon sa pupille. Elle estimait qu'il valait mieux laisser l'oubli s'étendre peu à peu sur l'épisode demeuré mystérieux. Ici, elle n'avait pu empêcher qu'on le connût, car les journaux avaient donné son nom, au moment où l'enfant réveillée lui avait été confiée. Mais elle ne tenait pas du tout à ce que les châtelains de Courbarols en fussent instruits, ce qui les inciterait peut-être à parler à Manon de ces incidents, alors qu'elle voulait en éloigner le

souvenir de son esprit

M. de Courbarols ne poussa pas plus loin ses questions. D'ailleurs, Manon reparut presque aussitôt. Elle embrassa M<sup>lle</sup> Flore et monta dans l'automobile, où s'assit près d'elle le châtelain.

Pendant le trajet, M. de Courbarols lui parla d'Antibes, de Cannes, où il avait fait autrefois d'assez longs séjours, avec sa première femme.

— Nous avons habité route de Fréjus, d'abord, et ensuite à la Californie, que ma femme aimait beaucoup. C'est là aussi que se trouve la villa d'un de nos parents — un cousin très éloigné, d'ailleurs : le maharajah de Bangore.

Manon répéta, en ouvrant de grands yeux :

— Le maharajah de Bangore !... Il est votre cousin, monsieur ?

— Oui, par sa grand-mère, une Française. Nous ne sommes pas en relation, du reste. Il voyageait beaucoup, jusqu'ici... Maintenant, peut-être résidera-t-il davantage à Paris, où il possède un hôtel magnifique.

Une teinte rose était montée aux joues de

Manon.

Ses yeux rêvaient, tandis qu'en pensée elle se revoyait dans le salon de marbre blanc, devant le divan de soie rose où le jeune maharajah aux ensorcelants yeux noirs souriait, en caressant la panthère, la belle Baïla, soumise et rampante.

Ce souvenir lui demeurait toujours comme un épisode merveilleux, détaché des fantastiques histoires que lui contait le bon Numa.

En abaissant un peu ses paupières, M. de Courbarols glissait vers elle un regard observateur.

Il demanda :

— Vous l'avez peut-être aperçu, là-bas ? Il devait faire sensation, avec sa suite de domestiques hindous et son luxe quelque peu oriental, paraît-il ?

Manon rougit davantage, en répondant avec embarras :

— Oui... je l'ai vu.

Elle non plus ne se souciait pas de conter à tout venant sa triste histoire. M. de Courbarols

reprit :

– On le dit très beau. D'ailleurs, je l'ai vu en photographie... Ses yeux semblent superbes.

Manon dit spontanément :

– Oh ! oui !

– On m'a raconté à son propos une aventure extraordinaire... ou, plutôt, je l'ai lue dans les journaux. Il y a quelques années – huit ans, dix ans, je ne me souviens plus – il a éveillé une petite fille inconnue, qui dormait depuis je ne sais combien de temps. C'était à Antibes, je crois... Oui, il me semble bien... Avez-vous entendu parler de cela ?

Manon balbutia :

– Oui, monsieur.

– Qu'est-elle devenue, cette petite fille ?

– Elle habite... Antibes.

– Ah !... Et on n'a jamais su qui elle était ?

– Non, jamais.

Manon prononça ces mots d'une voix un peu étouffée.

Bien qu'elle n'en parlât jamais à M<sup>lle</sup> Flore, ce mystère de son origine, cette ombre épaisse étendue sur les premières années de sa vie lui devenaient de plus en plus pénibles, à mesure qu'elle sortait de l'enfance et réfléchissait davantage.

Elle attendait d'autres questions et se demandait avec anxiété :

« Comment répondre ? »

Mais M. de Courbarols, après un court moment de silence, se mit à parler de Menton et de San Remo, où il avait également séjourné.

Se doutait-il de la vérité, devant l'embarras que Manon n'avait pu dissimuler ?

Peut-être. Mais, par discrétion, il ne voulait pas en avoir l'air.

Manon lui en sut gré, bien que – elle n'aurait pu expliquer pourquoi – le châtelain de Courbarols ne lui fût pas très sympathique.

Le comte la conduisit lui-même au salon où, la veille, l'avait accueillie M<sup>me</sup> de Courbarols... Celle-ci s'y trouvait, étendue sur une chaise

longue. Près d'elle était assis le petit Cyrille, qui tournait lentement les feuillets d'un livre d'images.

M. de Courbarols annonça gaiement :

– Cyrille, je t'amène M<sup>lle</sup> Manon, qui a toutes les permissions nécessaires !

Avec un petit cri joyeux, l'enfant se leva et s'élança vers Manon. La comtesse sourit à l'arrivante, en lui tendant la main.

– Comme c'est gentil de venir ainsi distraire mon petit Cyrille ! Vous avez vu M<sup>lle</sup> Greffier, Thibaut ? Cela ne la contrarie pas de nous confier ainsi sa nièce ?

M. de Courbarols s'assit près de sa femme et répondit à ses questions... Il ne la quitta pas, cet après-midi-là, et l'entoura d'attentions dont elle le remerciait par un sourire à peine esquissé.

Elle avait été très souffrante cette nuit-là, ainsi qu'elle l'apprit à Manon qui s'informait de sa santé.

– J'étais agitée, surexcitée au dernier point... Et, surtout, j'avais de pénibles étouffements. Je

ne comprends pas ce qui a pu occasionner cela, car, hier, je me sentais vraiment presque bien. Mais maintenant, je suis mieux. Il faut que je tâche de me fortifier, au bon air d'ici car on ne veut me faire l'opération nécessitée par ma vue malade que si je suis en un état de santé relativement satisfaisant.

Le comte assura :

– Il y a déjà du progrès, chère amie. Vous avez eu raison d'insister, de me forcer presque à venir dans notre vieux Courbarols, car je crois qu'il aura les meilleurs effets sur vous et sur Cyrille.

Comme le temps restait menaçant. Manon et l'enfant demeurèrent cet après-midi-là dans le salon, très vaste, plus clair que les autres pièces du logis.

Ainsi que la veille, la fillette s'occupa de distraire Cyrille. Celui-ci était doux, affectueux sans élan, bien élevé quoiqu'on l'eût un peu gâté, à cause de sa santé.

À l'autre extrémité du salon, le comte et sa femme s'entretenaient à bâtons rompus.

Le regard de M. de Courbarols se dirigeait très fréquemment vers Manon ; puis il se levait furtivement sur un portrait appendu à la tenture de tapisserie ancienne.

Dans un encadrement de chêne souriait un admirable visage de femme. La coiffure, la toilette portaient la date du second Empire.

Sur le regard du comte s'étendait une ombre, qu'il chassait aussitôt, en paraissant suivre avec intérêt les effets sur Manon et sur Cyrille.

Comme quatre heures sonnaient, M<sup>lle</sup> de Courbarols apparut. Vêtue de batiste bleu pâle, elle entra vivement et vint à sa belle-mère.

– Comment allez-vous, chère maman ?

Elle penchait son buste souple et posait une main caressante sur celle de la comtesse.

– Un peu mieux, mon enfant... Et toi, n'es-tu pas un peu fatiguée, par ce temps d'orage ?

– Plutôt, oui. Il semble que le ciel tout entier pèse sur nos pauvres têtes, ne trouvez-vous pas ?

En parlant, elle attirait à elle un fauteuil et s'asseyait près de sa belle-mère.

La comtesse approuva :

– C'est, en effet, l'impression ressentie. Mais cela ne t'a pas empêchée de t'habiller à ravir, comme toujours, chère coquette – autant du moins que peuvent en juger mes pauvres yeux.

Marcelle se mit à rire, tout en s'installant commodément dans son fauteuil.

– C'est une de mes petites distractions, ici. Vous ne me la reprochez pas, maman ?

Câlinement, elle se penchait vers M<sup>me</sup> de Courbarols.

– Mais non, mais non, ma chère enfant. Je crains en effet que Courbarols te paraisse un peu triste et que tu t'y ennies.

Marcelle protesta :

– Oh ! maman, du moment que je suis avec vous, avec mon père !,,

– Oui, je sais que tu nous aimes bien, ma petite Marcelle. Mais, à ton âge, la solitude semble pesante... Malheureusement, nous ne connaissons personne, aux alentours, qui puisse être une compagnie...

M. de Courbarols échangea un regard avec sa fille.

Marcelle dit, au bout d'un court instant de silence :

– J'ai reçu ce matin une lettre de ma tante de Vironnes.

– Ah !... Comment va-t-elle ?

– Mais très bien... Fort occupée seulement, car elle a des hôtes.

Le comte ajouta :

– Elle offre même à Marcelle de venir se joindre à eux.

– Oui, elle en avait exprimé le désir cet hiver... Mais, mon ami, je n'aimerais guère voir votre fille dans ce milieu ultra-mondain, si absolument frivole.

– Il ne l'est pas tant que vous l'imaginez, Paule... Parce que vous n'allez pas dans le monde, vous exagérez un peu, laissez-moi vous le dire en toute franchise, chère amie.

– Cependant, M<sup>me</sup> de Vironne – vous-même

l'avez reconnu – est la futilité même.

– Je la trouve changée, depuis quelque temps. L'âge vient et calme un peu cette ardeur au plaisir que beaucoup lui reprochaient – avec quelque raison, j'en conviens.

– Vous êtes d'avis, Thibaut, de lui envoyer Marcelle ?

– Oh ! je m'en rapporte à vous sur ce point-là ! Vous voulez bien appeler Marcelle votre fille, elle doit donc, en tout, suivre vos conseils.

D'un geste tendre, Marcelle entoura de son bras le cou de sa belle-mère.

– Je ferai ce que vous voudrez, mère chérie. Mais ne craignez-vous, en refusant, d'indisposer ma tante ? Elle est ma seule parente du côté maternel. Et elle insiste beaucoup, dans sa lettre...

Les lèvres de M<sup>me</sup> de Courbarols se posèrent sur la joue fraîche de la jeune fille.

– Eh bien ! vas-y pour quelques jours, mon enfant !

– Oh ! certainement, je ne resterai pas longtemps !... Je ne suis jamais mieux que près de

vous, maman.

À son tour, elle embrassa la comtesse... Puis elle se redressa, en échangeant avec son père un nouveau regard, qui exprimait cette fois une ironique satisfaction.

– C'est la petite fille dont Cyrille est férus, pour le moment ? demanda-t-elle en s'enfonçant dans son fauteuil.

Elle désignait Manon, qui continuait à mi-voix une histoire à Cyrille, blotti dans ses bras.

– Oui... Une bien gentille enfant. N'est-ce pas, Thibaut ?

M. de Courbarols approuva.

– Charmante, en effet.

On apporta le thé. Marcelle le servit et revint s'asseoir près de sa belle-mère.

La comtesse appela :

– Allons, viens, Cyrille !... Venez, Manon. Il est l'heure de goûter.

Tous deux se rapprochèrent. Marcelle voulut prendre son frère sur ses genoux... Mais le petit

garçon s'écarta et vint s'appuyer contre sa mère.

M<sup>me</sup> de Courbarols passa sur la chevelure brune sa main maigre, en demandant :

– Eh bien ! t'es-tu bien amusé, mon Cyrille ?

– Oh ! oui, maman !... Manon sait de si belles histoires. Il y a des ogres, des fées, des bêtes qui volent... et puis des cachettes toutes pleines de diamants...

Le comte demanda avec un demi-sourire, en regardant la fillette qui s'était assise non loin de lui, sur un signe amical de M<sup>me</sup> de Courbarols :

– Vous ne lui avez pas raconté celle de la Dame rouge, mademoiselle Manon ?

– Oh ! non, monsieur ! Elle l'effrayerait, surtout s'étant passée ici.

Marcelle dit avec un léger éclat de rire :

– Ils y croient tous dur comme fer, à leur Dame rouge, les gens du pays ! Au fond, a-t-elle jamais existé, cette fameuse Améliane, édition féminine de Barbe-Bleue ?

La question s'adressait à M. de Courbarols.

- Mais, certes, oui ! Nos chroniqueurs en font foi, et tu pourras t'en rendre compte en fouillant nos archives, dans la vieille tour.
- Merci bien, il doit y avoir trop de poussière !
- C'est probable. Voilà bien des années que personne n'y a mis le nez.
- Et cette Améliane a eu vraiment trois maris ?... Et elle les a tués tous les trois ?
- Mais oui, cela est absolument authentique.
- Charmante épouse !
- Ses crimes ne furent découverts que plus tard, alors qu'elle était près de mourir. Une de ses femmes et un écuyer du comte Ferry, le second mari, connaissaient la vérité. Mais Améliane avait un renom de sorcellerie, et la terreur qu'elle inspirait à tous était si grande que ces gens se turent, jusqu'au moment où ils la virent près de la tombe. Alors, le fils du comte Ferry – celui-ci était veuf quand il épousa Améliane – fit emporter le corps de la criminelle en un lieu souterrain de ce château et ordonna qu'on la murât, encore vivante...

M<sup>me</sup> de Courbarols interrompit, en frissonnant :

– Quelle horreur !

Et plus bas, elle ajouta :

– Ne racontez pas cela devant Cyrille. Voyez comme il écoute attentivement !

Mais Marcelle, intéressée, voulait savoir la fin de l'aventure.

– Et alors ?

– Eh bien, alors, je pense qu'elle ne tarda pas à rendre le dernier soupir. Mais, naturellement, la légende raconte qu'elle n'est pas morte et qu'elle est sans cesse errante à travers...

Un geste de sa femme, l'invitant à la prudence, lui coupa la parole.

Marcelle demanda :

– Ce lieu où elle a été emmurée, l'a-t-on retrouvé ?

– Non. On a toujours ignoré où il se trouvait. La chronique dit : « Un lieu secret, dans les profondeurs de Courbarols. »

« Il y a, sous le château, des souterrains qui forment un véritable labyrinthe, devenu très dangereux par suite des éboulements qui s'y sont produits, au cours des siècles. Probablement, c'est dans un de ces couloirs maintenant inaccessibles que la Dame rouge finit sa vie.

Manon écoutait avec la plus vive attention.

Ainsi, c'était bien vrai, elle avait existé, cette Dame rouge... Et ses crimes étaient réels, comme son existence. Et sa fin avait été terrible, comme sa vie.

Sa fin ?

Il se trouvait des gens pour ne pas y croire, pour s'imaginer qu'emmurée vivante, elle avait survécu depuis des siècles ! Manon savait bien que ce n'était là que légende... Mais cette légende lui plaisait, et elle regrettait presque de ne pouvoir la considérer comme vérité, ainsi que le faisaient tant de gens, dans le pays.

M<sup>lle</sup> Flore, sur la demande du comte, avait permis que sa pupille restât au château jusqu'à six heures. Manon, le goûter fini, recommença de

s'amuser avec Cyrille, tandis que Marcelle, qui avait un joli talent de musicienne, se mettait au piano dans la pièce voisine et jouait les morceaux préférés de sa belle-mère.

Puis la jeune fille revint s'asseoir près de M<sup>me</sup> de Courbarols et offrit de lui faire la lecture.

Manon pensait :

« Elle est bien gentille pour la comtesse, cette demoiselle. Cependant, je ne l'aime pas beaucoup. Elle est poseuse et prend un air dédaigneux quand elle me regarde. »

M. de Courbarols avait quitté le salon, après avoir bu une tasse de thé, en disant qu'il allait fumer un cigare dans le parc.

Il semblait soucieux, aujourd'hui, quelque peu nerveux... Sans doute, le temps d'orage agissait-il aussi défavorablement sur lui.

Un peu avant six heures, Hilarine vint prévenir Manon que l'automobile l'attendait, pour la ramener à Clamanches.

La fillette prit congé des deux dames... M<sup>me</sup> de Courbarols l'embrassa affectueusement en la

remerciant. Marcelle lui tendit la main avec un indifférent :

— Bonsoir, petite.

Ayant mis un baiser sur la joue de Cyrille, en lui promettant de revenir le lendemain, Manon sortit du salon.

Dans le vestibule, Hilarine, qui l'avait précédée, vint à elle.

— Je ne sais ce que cela signifie. L'automobile n'est pas là. Je vais aller voir au garage ce qu'il en est. Entrez un moment ici, mademoiselle, en attendant.

Elle poussa une porte entrouverte et fit entrer Manon dans un salon que les volets demi-clos maintenaient très obscur.

— Tenez, asseyez-vous là, mademoiselle.

Elle désignait un large fauteuil ancien à haut dossier, qui se trouvait placé sous un très grand tableau encadré de chêne, œuvre d'un peintre du dix-septième et représentant le jugement de Paris.

— ... Je vais voir pourquoi on m'a prévenue que la voiture attendait, alors qu'elle n'y est pas

du tout. Mais, en tout cas, ce ne sera pas long, mademoiselle. Asseyez-vous donc.

Elle poussait doucement la fillette vers le fauteuil.

Manon s'assit et Hilarine s'en alla vers la porte, qu'elle avait laissée ouverte.

Derrière elle, la femme de charge voulut la refermer. Mais le battant résista.

Hilarine grommela :

– Qu'est-ce qu'il y a donc qui gêne là ?

Elle tira plus fort à elle et ferma la porte d'un mouvement brusque.

Le bruit d'un lourd objet qui s'écroule, un cri d'effroi, se firent entendre dans le salon.

Puis ce fut le silence.

Le tableau représentant le jugement de Paris venait de se détacher, écrasant Manon qui se trouvait assise au-dessous.

## XI

Dans sa chambre, M<sup>me</sup> de Courbarols, étendue sur une chaise longue, essayait de sommeiller.

La violente émotion éprouvée en voyant l'enfant inanimée, sanglante, que l'on avait retirée de sous le lourd tableau, avait eu le plus fâcheux effet sur sa santé déjà précaire. Elle devait demeurer à la chambre, par ordonnance médicale, et il lui était absolument interdit de se rendre chez M<sup>lle</sup> Flore pour voir la petite blessée, comme elle l'eût voulu.

Mais le comte ne manquait pas chaque jour d'aller prendre des nouvelles. Et, s'il en était empêché, il envoyait Hilarine.

Cyrille demandait souvent son amie Manon.

La comtesse répondait :

— Elle est bien malade, la pauvre Manon, mon chéri... Le tableau, en tombant sur elle, lui a fait

très mal.

L'enfant pleurait et refusait de jouer, en disant qu'il attendait que Manon fût guérie.

Cette guérison ne semblait pas prochaine. Si Manon n'avait pas été tuée, il ne s'en fallait guère... Outre un bras cassé et une épaule luxée, elle avait été blessée à la tête, et, pendant quelques jours, le médecin avait gardé peu d'espoir. Maintenant, quelque amélioration se produisait dans son état... M. de Courbarols en apportait la nouvelle à sa femme, ce matin-là.

Une impression de soulagement détendit les traits du pâle visage... La comtesse murmura :

– Dieu soit loué !... Il m'était trop pénible de penser que la pauvre petite pouvait mourir de cet accident arrivé ici.

Le comte se tenait debout auprès de sa femme, le dos tourné à la fenêtre. Il déclara :

– En effet, cette pensée m'était aussi fort désagréable... Mais enfin, le docteur donne assez bon espoir, aujourd'hui. Cette enfant a une excellente constitution. Elle se remettra vite, il

faut l'espérer.

— Et M<sup>lle</sup> Grellier, comment se trouve-t-elle ? Bien fatiguée, sans doute ? Et vraiment, ne nous en veut-elle pas trop ?

— Mais non, ma chère amie, pas le moins du monde ! D'ailleurs, pourquoi nous en voudrait-elle ?... Il y a là un malheureux accident que nous ne pouvions prévoir.

— Le coupable est Sébastien, qui aurait dû s'apercevoir, en nettoyant ce salon, que le tableau ne se trouvait pas suffisamment soutenu.

— Évidemment. Aussi lui ai-je donné la réprimande qu'il méritait.

— Vous êtes-vous rendu compte de la façon dont ce tableau a pu se détacher ?

— À peu près... Hilarine m'a dit que la chute avait eu lieu tandis qu'elle refermait assez brusquement la porte, qui résistait... Je suppose qu'il n'était plus retenu qu'en un seul point, et si peu qu'un choc devait suffire...

M<sup>me</sup> de Courbarols murmura :

— C'est épouvantable !... La malheureuse

petite ! Il s'en est fallu de rien !...

Son mari se pencha et mit la main sur son épaule, en disant affectueusement :

– Allons, chère amie, tâchez de ne plus penser à ce qui aurait pu arriver ! L'enfant sera sauvée, je l'espère maintenant. C'est le principal.

– Mais s'il lui en reste quelque chose ? Si elle demeure infirme ?

– Voyons, voyons ne vous mettez pas martel en tête, Paule !... Essayez de calmer vos pauvres nerfs, excités par ce pénible incident.

Deux jours plus tard, le médecin, en sortant d'examiner Manon, disait à M. de Courbarols, qu'il rencontrait :

– Maintenant, sauf complications imprévues, je réponds de la sauver.

Le lendemain, il vint au château pour voir M<sup>me</sup> de Courbarols... On l'introduisit d'abord près du comte, qui lui exprima ses craintes que le climat ne fût pas favorable à sa femme.

– Je la trouve plus nerveuse, depuis qu'elle est ici... Elle a de plus fréquents malaises. En outre,

cet accident l'a fortement ébranlée. Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que nous abrégions notre séjour ici. Qu'en dites-vous, docteur ?

— Ce serait peut-être un bien, en effet, monsieur... Il est très possible que ce climat ne convienne pas à M<sup>me</sup> de Courbarols.

— En ce cas, si tel est votre avis, il faudrait que vous tâchiez de la décider à partir ces jours-ci. Ce sera difficile. Courbarols lui plaît, et surtout elle s'imagine que l'air d'ici est favorable à notre fils. Pour ma part, j'en doute. Il est toujours aussi pâlot, aussi languissant. Il faudrait amener ma femme à le reconnaître... Peut-être y arriverez-vous mieux que moi.

Ainsi que l'avait prévu le comte, M<sup>me</sup> de Courbarols commença par protester, quand le médecin parla de départ.

Mais le docteur Alibert, aimable et insinuant, était habile à persuader les gens, à les amener là où il voulait. Quand il quitta Courbarols, la comtesse avait accepté de partir trois jours plus tard pour le château qu'elle possédait en

Normandie.

Elle aurait voulu, auparavant, aller voir M<sup>lle</sup> Greffier et Manon... Mais elle se heurta à l'opposition tranquille de son mari.

— Non, non, chère amie, je ne puis vous laisser faire cette imprudence ! déclara-t-il. Vous êtes très souffrante encore, il est donc inutile d'aller chercher là une émotion nouvelle.

— Mais, Thibaut, c'est vraiment un devoir pour moi de visiter cette pauvre petite et de présenter tous mes regrets à sa tante !

— Je l'ai fait à votre place... Et quand j'irai demain prendre congé de M<sup>lle</sup> Grellier, je lui demanderai de nous donner par écrit des nouvelles de l'enfant, jusqu'à sa guérison. N'exagérez rien, Paule. Ce sera très bien ainsi, je vous assure.

Elle n'insista pas... Sous la courtoise douceur dont Thibaut ne se départait jamais à son égard, elle sentait parfois une volonté tenace, devant laquelle reculait la sienne, anémiée par trop d'épreuves morales et de fatigues physiques.

Quelques jours plus tard, le vieux Courbarols, vide de ses occupants, retombait dans son lourd silence accoutumé.

Chez M<sup>lle</sup> Flore, l'inquiétude commençait de se dissiper. Manon allait chaque jour un peu mieux... Et le médecin déclarait qu'elle ne se ressentirait pas de cet accident. Quand la fillette apprit que les Courbarols étaient partis, elle se montra peinée de n'avoir pu dire adieu à Cyrille.

— Il commençait à m'aimer, ce pauvre petit, et j'étais contente de le voir s'intéresser à mes histoires, aux jeux que j'inventais pour lui.

Thérèse Clomart, qui venait la voir souvent, lui dit un jour :

— Savez-vous ce qu'on prétend, dans le pays, demoiselle ? C'est que l'accident est un mauvais tour de la Dame rouge. Tout en errant à travers le château, la maudite s'est avisée de préparer un malheur. Elle a décroché à moitié le cadre, pour qu'il puisse tomber sur la première personne qui viendrait dessous.

Manon se mit à rire.

— Ils ont bien de l'imagination, les gens de par ici ! La Dame rouge a suffisamment de crimes à son actif, sans encore lui en attribuer un autre, Thérèse.

La fillette hocha la tête, sans rien dire... Et Manon comprit qu'elle aussi croyait aux maléfices de la comtesse Améliane.

M<sup>lle</sup> Flore leva les épaules, quand sa pupille lui rapporta les propos de Thérèse.

— Il s'agit simplement d'une négligence de domestique. On a constaté que les cordons retenant le tableau étaient fort usés et qu'ils avaient craqué, peu à peu. Mais il faut qu'ils mettent leur Dame rouge partout, ces braves gens. Je suis sûre qu'ils la considèrent en quelque sorte comme une gloire du pays.

M. de Courbarols écrivit à deux reprises pour avoir des nouvelles de Manon. Il avait plus d'une fois, depuis l'accident, témoigné ses regrets et fait connaître ceux de la comtesse, empêchée par sa santé de venir voir Manon comme elle l'eût voulu. Dans sa seconde lettre, il disait :

« Ma femme aurait vivement souhaité vous écrire elle-même, mademoiselle, ainsi qu'à cette chère enfant. Mais sa pauvre vue, qui ne s'améliore pas, bien au contraire, la prive de ce plaisir. Elle me charge donc de renouveler à M<sup>lle</sup> Manon ses remerciements pour le bien qu'elle a fait à notre petit Cyrille. L'enfant se l'oublie pas et parle bien souvent d'elle. »

M<sup>lle</sup> Flore lui répondit, en annonçant la grande amélioration survenue dans l'état de Manon.

Puis ce fut le silence. On n'écrivit plus, de chez les Courbarols... Et M<sup>lle</sup> Flore conclut :

– En voilà encore qui ont l'oubli facile !

De cet oubli, Manon, très sensible, éprouva un intime froissement. Elle pensa :

« Ils me considéraient comme bonne à amuser l'enfant. Mais je suis à leurs yeux d'une situation sociale inférieure, et ils veulent briser là toutes relations. »

M<sup>lle</sup> Flore avait la même idée. Mais elle n'en dit rien à sa pupille et ne lui parla plus guère des Courbarols.

L'accident de la fillette avait obligé la vieille demoiselle à prolonger son séjour à Clamanches. Vers la fin de septembre seulement, elle reprit le chemin d'Antibes, avec Manon, bien remise, mais un peu faible encore.

La vie habituelle reprit son cours, pour toutes deux. Manon travaillait beaucoup. Sa vive intelligence assimilait rapidement toutes choses et demandait toujours de nouveaux éléments d'étude. M<sup>lle</sup> Flore lui apprenait la musique, et, là encore, elle témoignait de rares dispositions.

La vieille demoiselle confiait au docteur Briard :

– C'est une de ces créatures admirablement douées sur tous les points.

Des Broquerel, on n'avait que de rares nouvelles... Une de leurs anciennes connaissances d'Antibes, qui les avait vus à Paris, dit à M<sup>lle</sup> Flore qu'ils gaspillaient ridiculement leur argent et vivaient en bohèmes. Octave avait été chassé de toutes les pensions où avait essayé de le mettre sa mère et devenait une sorte de petit voyou... Achille faisait de la peinture futuriste, qu'il ne

vendait pas, et traînait dans les cabarets, lorsqu'il ne jouait pas dans quelque tripot... Georgette n'était qu'une petite évaporée, qui tournerait mal un jour ou l'autre.

M<sup>lle</sup> Flore s'exclamait :

– Quelle éducation !... Cette malheureuse femme sera cause de la perte de ses enfants ! Pauvre Broquerel, si bon, si honnête homme ! S'il avait vécu, peut-être aurait-il pu tout au moins tenir un peu Achille, qui a une meilleure nature que les autres.

Elle vieillissait beaucoup, M<sup>lle</sup> Flore. Des crises de rhumatismes la retenaient souvent au logis. L'été qui suivit celui où Manon avait été victime de cet accident, à Courbarols, elle ne quitta pas Antibes, le docteur ayant déclaré que sa maison de Clamanches était trop humide et le climat peu favorable à une rhumatisante de sa sorte.

Secrètement, elle demandait à Dieu qu'il la conservât encore à Manon pendant quelques années. La beauté qu'elle voyait se développer chaque jour l'effrayait, pour cette enfant isolée.

Elle aurait voulu, avant de mourir, la voir mariée à quelque brave garçon, qui se contenterait de la modeste dot que pourrait lui donner sa protectrice.

Maintenant, Manon atteignait approximativement seize ans. Sa taille dépassait légèrement la moyenne et devenait souple, harmonieuse, d'une rare élégance. Ses traits perdaient la maigreur de l'adolescence et commençaient de s'affirmer dans toute leur perfection. Sous leurs cils foncés, les yeux d'un bleu si profond, d'une expression à la fois fière et douce, éclairaient le délicieux visage, auquel le sourire charmant d'une bouche au dessin délicat achevait de donner une séduction irrésistible.

Sur le passage de la jeune fille, les regards masculins admiraient, avec plus ou moins de hardiesse... Mais Manon ne semblait rien voir. Tranquille et hautaine, elle détournait les yeux et continuait sa route, ennuyée au fond de cette attention gênante et pensant avec sincérité, car elle n'était pas coquette :

« J'aimerais bien mieux avoir une figure

comme tout le monde ! »

Un soir de septembre, en rentrant de Cannes où elle avait été faire quelques courses, Manon trouva M<sup>lle</sup> Flore occupée à lire son journal, aux dernières clartés du jour.

Comme la jeune fille passait dans la salle à manger pour mettre le couvert, elle entendit une exclamation étouffée.

Vivement, elle se détourna.

M<sup>lle</sup> Flore, toute blême, levait sur elle des yeux dilatés par la stupéfaction et l'angoisse.

– Manon, la banque Arceilles...

– Quoi donc, ma tante ?

– La faillite... Un gros passif. Ma petite fortune est perdue...

En voyant le tremblement qui agitait la vieille demoiselle, Manon jugea que le plus pressé était de la réconforter.

En l'entourant de ses bras, elle dit tendrement :

– Tout ne sera peut-être pas perdu, chère tante.

Et puis, quand même ?... Je travaillerai, et ce serait une occasion de vous rendre un peu de ce que vous avez fait pour moi.

— Ma pauvre petite !... C'est à cause de toi surtout que je suis désolée ! Moi, je n'ai plus que peu d'années à vivre... Mais toi, toi, ma petite Manon !

La jeune fille appuya ses lèvres sur la joue ridée, toute frémissante.

— Chère tante Flore, ne vous tourmentez pas à mon sujet ! Je suis jeune, de bonne santé, J'ai du courage, je saurai me tirer d'affaire. Et tout d'abord, nous allons prendre des informations au sujet de cette faillite, savoir sur quoi nous pouvons compter, de ce côté.

Hélas ! la catastrophe était complète !... Il ne restait rien des sommes confiées par M<sup>lle</sup> Grellier à la banque Arceilles.

Et les Broquerel, également, perdaient dans cette faillite tout leur avoir. On le sut quelques jours plus tard, à Antibes, par une lettre désespérée qu'Antonine écrivait à l'une de ses

anciennes connaissances.

Manon, de tout son pouvoir, essayait d'encourager sa protectrice. Elle lui disait :

— J'ai mon brevet simple. Je vais chercher une situation de sous-maîtresse à Nice. Nous louerons deux ou trois petites pièces, et vous verrez que nous serons encore très heureuses, chère tante Flore. Et puis, nous pourrons voir à vendre le saphir du maharajah. Peut-être nous en donnera-t-on de quoi constituer une petite réserve.

Quelques années auparavant, M<sup>lle</sup> Flore aurait supporté avec énergie ce coup imprévu... Mais elle était vieillie, souffrante. Le choc se trouvait trop rude pour elle. Un mois après la nouvelle de sa ruine, elle fut frappée de congestion et expira en quelques heures, sans avoir retrouvé sa connaissance.

Manon se trouvait seule maintenant. Brisée de chagrin, elle demeura pendant une semaine sans force pour penser, pour agir.

M<sup>lle</sup> Flore représentait pour elle la mère qu'elle n'avait pas connue. Elle l'aimait avec toute

l'ardeur profonde d'un cœur très affectueux... Et, en retour, la vieille demoiselle l'avait chérie comme si elle eût été sa fille.

Puis encore, elle perdait, si jeune encore, sa protectrice, sa conseillère. Elle se sentait isolée dans la vie, obligée de prendre seule des décisions qui engageraient peut-être son avenir. Manon était une nature énergique. Après ces quelques jours de prostration, elle se mit courageusement en face de la réalité. Il lui fallait gagner sa vie... De la fortune de M<sup>lle</sup> Flore, que celle-ci lui léguait, il ne restait que la maison de Clamanches, de très petite valeur, et les meubles, les objets qui garnissaient la maison d'Antibes, dont la défunte n'avait joui qu'en viager.

Manon parla à M<sup>lle</sup> Blache, la directrice de la pension où elle avait fait ses études, du projet qu'elle avait fait, dès avant la mort de M<sup>lle</sup> Flore.

M<sup>lle</sup> Blache l'approuva.

— Mais oui, cherchez de ce côté, mon enfant. Je vous donnerai toutes les indications utiles et j'appuierai volontiers votre demande, s'il est nécessaire.

Mais Manon s'adressa vainement aux différentes pensions de Nice. Partout, on lui répondait qu'aucune place de sous-maîtresse n'était vacante.

Sa beauté, son allure si élégante, cette distinction raffinée qui lui donnait toute l'apparence d'une grande dame, même en sa très simple toilette de deuil, lui nuisaient plutôt près des directrices de ces établissements d'éducation, peu soucieuses d'avoir chez elles une aussi jolie personne.

Sur ces entrefaites, M<sup>lle</sup> Blache, à qui elle avait conté son insuccès, la fit appeler un jour.

— Je crois que voilà votre affaire, ma chère petite, déclara-t-elle. Une de mes amies d'enfance, M<sup>me</sup> Ludoz, tient à Auteuil une pension très bien fréquentée, par des étrangères surtout. Elle m'écrit qu'ayant des difficultés pour trouver à Paris des sous-maîtresses sérieuses, elle me serait reconnaissante si je pouvais lui en procurer une.

Manon murmura :

— Aller à Paris ?... Quitter ce pays que j'aime ?... Ce me sera bien dur, madame ! Mais enfin, il faut d'abord écouter la raison... Si cette proposition est sérieuse...

— Oh ! très sérieuse !... M<sup>me</sup> Ludoz est une femme de grande valeur, très intelligente, très brillante. Avec ma recommandation, elle se montrera charmante pour vous.

À la suite de cet entretien, Manon alla consulter son tuteur, retenu chez lui par une violente attaque de goutte. L'idée de voir la jeune fille partir pour Paris ne lui souriait guère... D'autre part, il convenait volontiers qu'elle ne pouvait se montrer difficile...

Comme il souffrait beaucoup, ce qui augmentait encore son habituel penchant à l'égoïsme, il conclut :

— Enfin, faites comme vous le voudrez, ma petite. Vous êtes sérieuse, vous êtes intelligente ; il vous sera plus facile qu'à d'autres d'éviter les pièges qu'on ne manquera pas de vous tendre.

Quelques jours plus tard, M<sup>le</sup> Blache répondait

à son amie en lui offrant son ancienne élève, Marie-Anne Grellier.

M<sup>me</sup> Ludoz envoya son acceptation, en termes très aimables... Le prix qu'elle offrait parut bien un peu mesquin à M<sup>le</sup> Blache elle-même. Il est vrai qu'elle se déclarait prête à l'augmenter, dès qu'elle aurait reconnu toutes les capacités de M<sup>le</sup> Grellier.

Manon convint raisonnablement :

- C'est un prix de début, ce qui est assez juste.
- Oui, évidemment... D'ailleurs, M<sup>me</sup> Ludoz est une femme en qui vous pouvez avoir toute confiance.

Le sort en était jeté. Manon allait partir pour Paris, devenir l'une des sous-maîtresses de la pension Ludoz.

Elle expédia tous les meubles à Clamanches, car, pour le moment du moins, elle conservait la maison comtoise. Dans les deux malles qu'elle emportait, elle réunit le trousseau simple mais complet qu'elle avait fait avec l'aide de sa protectrice... Et le matin du départ, elle parcourut

une dernière fois les pièces vides maintenant, où elle avait été heureuse et aimée.

Puis elle se rendit au cimetière. La dépouille mortelle de M<sup>lle</sup> Flore avait été transportée à Clamanches, mais il y avait ici les tombes de Nestor Broquerel, de M<sup>lle</sup> Manette, de Numa Rouguès... Manon n'oubliait pas ceux qui avaient été bons pour elle. Ainsi que l'avait dit naguère M<sup>lle</sup> Flore, elle était une âme reconnaissante.

Enfin vint le moment du départ... Le docteur Briard, M<sup>lle</sup> Blache, quelques autres personnes accompagnèrent Manon à la gare. Et bientôt, elle vit disparaître ce pays où si mystérieusement, une dizaine d'années auparavant, elle avait fait son apparition.

## XII

La pension Ludoz occupait un assez vaste immeuble, situé entre cour et jardin.

La directrice était une femme d'une cinquantaine d'années, de belle taille, de manières très affables. Elle accueillit aimablement Manon, s'informa beaucoup de « cette chère Lucie Blache, la perle des créatures ». Après quoi, elle conduisit elle-même la nouvelle venue à sa chambre, une petite pièce située sous les combles et fort succinctement meublée d'un lit de fer très étroit, d'une table de bois jaunâtre tachée d'encre, d'une petite armoire et d'une chaise boîteuse.

Une lucarne lui donnait l'air et le jour. La température y était glaciale, en ce jour d'automne pluvieux et froid... Manon, toute frissonnante, s'occupa aussitôt de s'installer, en réprimant la pénible impression qui la saisissait, au seuil de

cette vie nouvelle.

Dès le premier moment, elle devait s'avouer que M<sup>me</sup> Ludoz ne lui était pas sympathique.

Le regard, le sourire, le son de la voix semblaient dénoter un manque complet de franchise... Manon, dont la droiture était une des qualités dominantes, avait horreur de toute fausseté et la dépistait très vite chez autrui.

Cependant, elle pensa :

« Je ne puis juger aussi vite, sur une seule entrevue. Dans quelques jours, je saurai sans doute si j'ai vu juste. »

À sept heures, une servante vint la chercher pour la conduire à la petite salle à manger où dînaient les sous-maîtresses. Celles-ci, en dehors de Manon, étaient au nombre de deux : l'une, M<sup>le</sup> Camille, petite Parisienne blonde et pâle, aux yeux fureteurs et sournois ; l'autre, M<sup>le</sup> Nina, une Suissesse, grande et vigoureuse, fort laide, avec son nez épaté et son teint criblé de taches de rousseur. Toutes deux dévisagèrent la nouvelle venue sans bienveillance.

Puis M<sup>lle</sup> Camille lui adressa quelques questions... Manon répondit brièvement. Tout aussitôt, ces deux jeunes filles lui déplaisaient prodigieusement, et sa nature délicate comprenait qu'elles n'étaient pas, moralement, de la même race qu'elle.

Son cœur était si gros de lourd chagrin, de la tristesse que lui inspirait ce milieu inconnu, qu'elle eut peine à avaler le potage, d'ailleurs détestable.

Voyant qu'elle ne touchait pas au plat de haricots qui fut servi ensuite, la Suisse demanda, avec un gros rire :

- Vous ne trouvez pas bon ?
- Non, je n'ai pas faim, simplement.
- Avez-vous beaucoup d'appétit, habituellement ?
- Un appétit raisonnable.

M<sup>lle</sup> Camille laissa échapper un rire narquois, qui tordit sa bouche très petite.

- C'est dommage pour vous, car vous ne trouverez pas à le contenter ici. Les élèves sont

assez bien nourries ; mais comme la patronne a des dettes, c'est sur nous qu'on fait des économies. Aussi, vous pouvez croire que ce n'est pas facile pour elle de recruter son personnel ! Personne ne reste ici. Mina et moi, nous y sommes depuis un mois et nous en avons déjà plus qu'assez.

Dès les jours suivants, Manon put se convaincre que ses collègues n'avaient rien exagéré à ce sujet.

Les sous-maîtresses étaient soumises au plus frugal régime... M<sup>me</sup> Ludoz rognait sur tout, sans vergogne – et toujours avec le sourire aux lèvres. En outre, elle demandait beaucoup de travail... Et Manon comprit aussitôt que sa situation, ici, serait fort loin d'être une sinécure.

Les élèves, assez nombreuses, étaient en grande partie des étrangères, appartenant à des familles de la bourgeoisie aisée... Manon plut vite à beaucoup d'entre elles. Mais quelques-unes, jalouses de la beauté, de l'aristocratique distinction de la nouvelle sous-maîtresse, lui témoignèrent une hostilité sourde que se mirent

bientôt en devoir d'entretenir Camille et Mina.

Ces deux jeunes filles, dès le premier moment, avaient détesté Manon. Celle-ci se tenait fortement sur la réserve à leur égard. Des propos tenus par elles lui avaient révélé leur piètre valeur morale, en donnant raison à son instinctive antipathie du premier jour. Elle se demandait comment M<sup>me</sup> Ludoz pouvait conserver de telles personnes, si peu recommandables, de toute façon... Car leurs manières, leur conversation témoignaient d'une éducation plutôt vulgaire et leur acquit professionnel apparaissait assez faible.

Une quinzaine de jours après son arrivée, Manon se rendit chez les Broquerel.

Elle avait longtemps délibéré si elle ferait cette visite. D'Antonine et de ses enfants, elle ne gardait qu'un souvenir désagréable. Mais elle pensait :

« Ils peuvent savoir, par quelqu'un d'Antibes, que je suis ici. Ce serait vraiment impoli de ne pas aller les voir... Et je puis bien accomplir cette petite corvée en souvenir du bon oncle Nestor. »

M<sup>me</sup> Broquerel habitait maintenant boulevard Raspail. Sur les indications d'une concierge fort affable, Manon traversa une cour sombre, s'engagea dans un couloir aux dalles disjointes et, de là, dans un escalier mi-partie brique et bois, à la rampe graisseuse... La jeune fille gravit ainsi quatre étages et frappa à une porte dont la peinture s'en allait en écailles.

Un pas traînant s'approcha, une clef tourna dans la serrure... La porte s'ouvrit et Manon vit devant elle M<sup>me</sup> Broquerel.

Antonine avait vieilli. Des rides creusaient son visage, dont l'épiderme mat jaunissait. Des fils gris se mêlaient à ses cheveux noirs, qui, à trois heures de l'après-midi, n'étaient pas coiffés encore... Elle serrait autour de son corps maigre un vieux peignoir taché, dont presque tous les boutons manquaient.

D'abord, elle ne reconnut pas la visiteuse. Celle-ci, aussitôt, se nomma...

— Ah ! vous êtes Manon ! C'est que vous avez changé, depuis le temps ! Vous voilà donc à Paris ?... Je l'ai appris par un mot de M<sup>me</sup> Dury...

Elle tendait à Manon sa main maigre, garnie de bagues voyantes.

— Entrez un moment. Vous allez voir dans quelle misère nous sommes, par la faute de cet horrible banquier...

Manon traversa derrière elle une petite pièce en désordre, qui servait visiblement de cuisine et de salle à manger, et entra dans une chambre assez grande, au carrelage sale, aux meubles couverts de poussière.

Les lits n'étaient pas faits. La cuvette ébréchée apparaissait remplie d'une eau savonneuse. Partout traînaient des vêtements, des chaussures éculées, du linge douteux.

Antonine avança une chaise à la jeune fille et s'assit près de la cheminée, où brûlaient quelques morceaux de charbon.

Du geste, M<sup>me</sup> Broquerel les montra à Manon.

— Voilà où nous en sommes réduites... Et encore, Georgette me reproche ce malheureux feu... Mais j'ai trop froid !

Elle frissonna, sous le peignoir de molleton

usé, et se mit à tousser.

Manon remarqua alors comme elle avait mauvaise mine.

– Vous êtes souffrante, madame ?

– Oui, une mauvaise bronchite de l'année dernière, que je n'ai pas soignée. Avec cela, cette catastrophe, qui est tombée sur nous comme un coup de foudre... Il a fallu vendre presque tous nos meubles, chercher un autre logement... Georgette ne voulait s'occuper de rien. Octave et elle me reprochaient – me reprochent toujours – d'avoir laissé notre argent dans cette banque. Comme si je pouvais prévoir !... La maison avait bonne réputation... À preuve que M<sup>le</sup> Flore, qui n'agissait pas à la légère, avait confiance, elle aussi.

– Très grande confiance, madame.

– Ainsi !... Mais allez donc les raisonner !... Ils étaient au désespoir... Heureusement, Achille m'a un peu aidée. Il nous a cherché un logement et nous a installées ici. Si on peut appeler cela être installées !

Son regard méprisant fit le tour de la pièce, dont le papier de tenture s'en allait en lambeaux, dont le plafond apparaissait noir de crasse et de fumée. Une fenêtre étroite, aux vitres sales, laissait passer un jour terne et jaunâtre.

— ... J'espère que nous ne resterons pas longtemps dans cette baraque. Les enfants vont se débrouiller. Achille finira bien par réussir dans sa peinture, un jour ou l'autre... Georgette trouvera une bonne situation. Elle avait une place de vendeuse dans un magasin de nouveautés du quartier, dernièrement. Mais elle n'a pas pu y rester plus de huit jours, à cause du caractère insupportable de la patronne. En ce moment, elle est à la recherche d'autre chose.

Manon demanda :

— Je ne la verrai pas aujourd'hui ?

— Je ne crois pas... Elle a dû aller rue de Rennes pour une place qu'on lui proposait dans un bazar. Mais elle ira vous voir, à votre pension. Êtes-vous satisfaite, là-bas ?

— Médiocrement. Mais je vais tâcher de

patienter pour l'année... Je travaille mon brevet supérieur. J'espère le passer l'été prochain, et après cela, je chercherai une autre situation.

Antonine l'examinait, sans bienveillance. Elle dit avec un petit ricanement :

– Ça a dû vous faire aussi un drôle d'effet, en apprenant que M<sup>lle</sup> Flore perdait tout son argent ? Vous étiez son héritière. Et tout d'un coup, vous vous trouviez sans le sou.

– J'en ai été surtout peinée pour ma tante, madame. Quant à moi, étant jeune et bien portante, j'ai les moyens de travailler pour gagner ma vie.

– Avec ça que c'est si facile de gagner sa vie ! Voyez Georgette... Elle cherche et ne trouve rien à son gré.

Manon pensa :

« C'est probablement que vous ne l'avez pas élevée pour cela. »

Elle ne s'attarda pas chez Antonine. Comme autrefois, elle sentait que cette femme lui était hostile. Puis elle se trouvait mal à l'aise dans ce

logis en désordre, où tout choquait ses habitudes délicates.

M<sup>me</sup> Broquerel n'essaya pas de la retenir. Elle dit seulement en la reconduisant jusqu'au palier :

— Revenez nous voir un dimanche matin. Georgette sera là. Elle fait la grasse matinée, ce jour-là.

Manon descendit rapidement l'escalier. Comme elle atteignait le premier étage, elle croisa un jeune homme blond, débraillé, qui la dévisagea avec une curiosité insolente.

Elle songea aussitôt :

« Je connais cette physionomie-là ! »

Ainsi qu'elle l'avait fait pour venir, elle prit le métro. Et voilà qu'en s'asseyant dans le compartiment, elle vit se glisser en face d'elle le même jeune homme.

Il l'avait donc suivie ?... Manon en éprouva une émotion si vive et si désagréable qu'une violente rougeur monta à son visage.

Elle détourna les yeux du regard admirateur de l'inconnu. S'il s'obstinait à rester là, que le trajet

allait lui paraître long !

Mais où donc avait-elle vu cette mince figure pâle, ces yeux bleus au regard indolent, ces cheveux blond cendré qui formaient sur le front une petite mèche ?...

Tout à coup, elle se souvint.

Ce jeune homme devait être Achille Broquerel.

Antonine lui avait dit que son fils aîné logeait du côté de Montmartre. Sans doute venait-il voir sa mère au moment où Manon descendait.

Avait-il reconnu en elle la petite fille d'autrefois pour laquelle, s'il n'avait pas les méchancetés sournoises de ses cadets, il se montrait du moins assez indifférent ?

Évidemment non, car en ce cas il lui aurait déjà adressé la parole, au lieu de la dévisager ainsi, avec une insolente admiration.

À la correspondance, elle réussit à se trouver séparée de lui. Mais bientôt, une place étant libre, elle le revit en face d'elle.

Enfin, elle arrivait au but. Très vite, elle

descendit, gagna la sortie, s'engagea dans la rue qui devait la mener à la pension Ludoz.

Elle entendait un pas derrière elle. Était-ce lui, encore ?

Une voix, tout à coup, demanda :

– Mademoiselle, un mot, je vous en prie.

Elle se détourna vivement et se trouva en face du jeune homme.

– Que voulez-vous, monsieur Achille Broquerel ?

Il ouvrit des yeux stupéfaits, en balbutiant :

– Vous savez mon nom ?

– Certainement. Et je vous connais depuis longtemps.

– Vous me connaissez ?

– Aussi bien que vous me connaissez vous-même.

– Ah ! par exemple !... Je suis certain pourtant de ne vous avoir jamais vue avant aujourd'hui ! On n'oublie pas un visage, des yeux pareils !

Il s'interrompit, comme saisi d'un souvenir.

– Mais si, mais !... Vous avez raison ! Maintenant, je sais... Vous êtes Manon, la pupille de M<sup>lle</sup> Flore ?

– C'est bien cela.

– En voilà une surprise !

Il tendait sa main nerveuse et brune, dans laquelle Manon mit le bout de ses doigts.

– Vrai, Manon, je ne me doutais pas de ça ! Vous avez changé depuis le temps où je vous ai connue, à Antibes ! Jamais plus jolie fille ne s'est vue dans le monde !

Manon rougit en se redressant Ses yeux se foncèrent, devinrent presque noirs en s'attachant sur Achille visiblement ravi.

– Je vous avertis, monsieur Achille, que je ne supporterai de votre part aucun compliment. Je suis seule, sans famille, j'ai donc à me garder moi-même – et je saurai le faire. Tout à l'heure, ignorant qui j'étais, vous vous êtes montré fort impertinent. Je veux bien l'oublier, à condition que de votre côté vous gardiez toute la réserve

nécessaire.

Il balbutia :

– Mais je vous assure, Manon, que... que je suis très respectueux...

Elle dit avec une tranquille fierté :

– Appelez-moi mademoiselle, ce sera mieux, car nous ne sommes pas parents... Et prouvez-moi votre respect en ne vous mettant plus sur mon chemin, sans raison valable, comme aujourd’hui.

Elle inclina légèrement la tête, se détourna et continua sa route.

Achille la regarda s'éloigner. La colère et l'admiration luttaient en lui.

« Quels airs d'impératrice ! songeait-il. Et ça lui va !... ça lui va superbement ! Mais quelques mois de Paris lui changeront les idées... Et puis, on lui fera une cour discrète. Avec elle, il faut ça. Autrement, elle m'enverrait encore dans le cinquième dessous ! Quelle beauté, quelle beauté !... J'en suis déjà fou ! »

## XIII

À la fin de janvier, Manon se trouvait encore à la pension Ludoz.

Plus d'une fois, elle avait été sur le point de la quitter. Seule, la difficulté de trouver une autre situation, en pleine année scolaire, l'avait arrêtée.

M<sup>me</sup> Ludoz n'était aucunement la femme que s'imaginait M<sup>lle</sup> Blache, d'après ses souvenirs d'enfance. Accablée de dettes criardes, elle vivait d'expédients, au jour le jour. Les scrupules d'honnêteté semblaient lui demeurer totalement inconnus. Ses sous-maîtresses, mal nourries, logées dans des pièces glaciales, devaient fournir une somme de travail très forte pour un prix minime, qui leur était en outre irrégulièrement payé. Là se trouvait l'explication de la difficulté qu'elle avait à les conserver.

Cependant, Camille et Mina, les deux intimes, tout en se plaignant sans cesse, ne quittaient pas

la maison. Au bout de quelque temps, Manon en comprit le motif. La directrice, pour les garder, fermait les yeux avec rase complaisance coupable sur leurs écarts de conduite.

Cette découverte indigna la jeune fille et lui fit désirer plus que jamais de quitter ce milieu, où elle ne se sentait pas à sa place. Mais il fallait patienter.

Du moins, Manon s'isolait tant qu'elle pouvait.

Avec ses collègues, elle n'avait que les rapports indispensables. Avec la direction, elle se tenait également sur la réserve. Aussi était-elle fort mal vue des unes et des autres.

Mais M<sup>me</sup> Ludoz se gardait de montrer sa malveillance. Manon lui rendait de grands services, en suppléant à l'insuffisance professionnelle de M<sup>lles</sup> Camille et Mina. Sa distinction, son charme impressionnaient favorablement les parents des élèves. De celles-ci, elle était généralement fort aimée, et elle en faisait ce qu'elle voulait. Il fallait donc s'attacher à conserver cette précieuse personne, sans

toutefois aller jusqu'aux sacrifices pécuniaires. Sourires, compliments, paroles flatteuses étaient prodigués à Manon, qui y demeurait insensible.

Dans sa chambre glaciale, elle travaillait tard, le soir, pour préparer son examen. Insuffisamment nourrie, éprouvée par l'air de Paris, elle se sentait souvent très lasse. En dehors des courses que lui faisait faire parfois M<sup>me</sup> Ludoz, elle prenait peu d'exercice, car il lui était pénible de sortir seule, d'avoir à repousser les audacieuses admirations masculines qui s'attachaient à ses pas.

Georgette était venue la voir. Brune, pas jolie, mais assez piquante, M<sup>lle</sup> Broquerel se coiffait et s'habillait de façon à ne pouvoir passer inaperçue. Manon comprit vite que celle-là non plus n'avait rien de commun avec elle au point de vue moral.

Elle se montra assez aimable, bien qu'une lueur jalouse passât fréquemment dans ses yeux bruns, tandis que, tout en parlant, elle détaillait la beauté de son interlocutrice.

Elle apprit à Manon qu'elle venait d'entrer

comme vendeuse chez un bottier de la place Vendôme. Avec un soupir, elle ajouta :

– Mais c'est égal, voilà une chose dure, quand on a eu de quoi vivre largement, sans rien faire. Et cela nous donne à peine le nécessaire... Achille, de son côté, ne gagne rien avec sa peinture.

– Et Octave ?

Georgette leva les épaules.

– Octave ? Soi-disant, il est placé au Bazar international. Mais nous ne voyons jamais la couleur de son argent. Je crois d'ailleurs qu'il nous a conté là une craque, tout simplement.

– Alors, que fait-il ?

– Nous l'ignorons... Il traîne sans doute avec d'autres chenapans de son espèce.

– Il n'habite pas avec vous ?

– Si, il vient prendre ses repas, et coucher, quand ça lui dit. Et puis il demande de l'argent à maman... La maison de grand-mère, à Fréjus, a été vendue à bas prix. Nous vivons là-dessus en ce moment... Achille et Octave essayent d'en

soutirer quelque chose pour s'amuser. Et maman a souvent la faiblesse de céder. Alors, moi, en ces cas-là, je demande aussi ma part. Je me suis acheté cette fourrure... voyez.

Elle montrait l'étole d'une prétentieuse élégance qui couvrait ses épaules.

En se rappelant le logis presque misérable, les quelques morceaux de charbon parcimonieusement disposés dans l'âtre, Manon pensa avec stupéfaction :

« Comment ose-t-elle ?... Demain, peut-être, n'auront-ils pas de quoi manger, et elle achète une fourrure sur le peu d'argent qui leur reste ! »

Allons, ils n'avaient décidément pas changé, ces malheureux Broquerel ! C'était toujours, chez eux, le gaspillage, le désordre, et le plus complet égoïsme.

« Je me demande ce qu'ils deviendront, songeait Manon après la visite de M<sup>lle</sup> Broquerel. Cette Georgette, quel genre ! Elle se farde, elle se peint... Ce n'est plus qu'une figure de poupée. Et d'après le peu qu'elle en dit, je vois que son

jeune frère est en train de devenir le pire mauvais sujet. Ah ! pauvre cher oncle Nestor ! »

Georgette, sans empressement, avait invité Manon à venir les voir quelquefois. Mais la jeune fille n'était aucunement pressée de faire cette seconde visite. Le milieu était loin de lui être sympathique. En outre, elle craignait de trouver Achille chez sa mère – rencontre qui lui aurait été désagréable.

Deux fois, elle l'avait croisé dans la rue. Se trouvait-il là incidemment ? Elle l'ignorait. Il l'avait saluée très respectueusement, sans lui adresser la parole. Et elle lui savait gré de cette réserve.

Vers le début de février, elle fut prise d'une grippe qui l'obligea de rester plusieurs jours à la chambre. Quand elle put reprendre ses occupations, elle se sentait très affaiblie. Néanmoins, M<sup>me</sup> Ludoz ne la ménageait pas. Elle devait cependant à la jeune fille tous ses émoluments depuis qu'elle se trouvait dans cette maison. Deux fois, Manon avait réclamé, discrètement.

La directrice répondait avec son plus aimable sourire :

— Ah ! oui, oui, en effet, chère enfant ! Je vous demande quelques jours encore... J'ai un peu d'embarras en ce moment...

Et les jours étaient devenus des mois.

Du côté des sous-maîtresses, Manon était en butte à de sournoises méchancetés. Ayant reconnu sa délicatesse morale, elles se plaisaient à tenir devant elle des propos qui la froissaient et l'indignaient. Jalouse de sa beauté, son allure de patricienne, elles l'appelaient haineusement « la princesse » et s'efforçaient de lui rendre la situation intenable.

Manon, en dépit de son énergie, avait des moments de découragement. Privée d'affection, isolée, de toute façon, elle s'étiolait, moralement et physiquement, dans cette atmosphère hostile.

Quand elle pensait à son existence d'autrefois, les sanglots lui montaient à la gorge. Chère tante Flore, qui l'aimait tant ! Comme elle avait été heureuse, dans cette petite maison d'Antibes !

En voyant sa santé s'altérer, Manon, vers Pâques, dut songer à quitter cette maison.

Cependant, elle n'avait en vue aucune autre situation. Ici, elle était trop tenue pour pouvoir faire les recherches nécessaires. Mais il existait à Paris des œuvres pour le placement des jeunes filles : institutrices, employées, etc. Manon avait l'adresse de l'une d'elles par le curé de sa paroisse. Elle résolut donc de s'y rendre en quittant la pension Ludoz. Là, on l'hébergerait jusqu'à ce qu'elle eût trouvé ce qu'elle cherchait

Pourvu que la directrice la payât avant son départ ! Deux visites de médecin, une note de pharmacien avaient presque épuisé la petite réserve emportée d'Antibes, et si fortement entamée par le voyage.

Il y avait bien le saphir... le fameux saphir du maharajah. Manon songeait à le vendre. Elle y tenait beaucoup, cependant. Il était superbe, et puis il lui rappelait un épisode marquant de son existence. Mais elle jugeait peu raisonnable, dans sa situation, de conserver une pierre de cette valeur. Pourtant, elle hésitait. Il lui faudrait

s'adresser, au hasard, à un joaillier. Si celui-ci n'était pas honnête, il profiterait de son inexpérience.

Mais à qui demander un renseignement ?

Un soir, elle voulut revoir la pierre précieuse, qui lançait à la lumière de si chauds éclairs bleus. Elle l'avait enfermée, avec de menus bijoux appartenant à M<sup>lle</sup> Flore, dans un petit coffret qu'elle plaçait sous une pile de linge, au fond de l'armoire. En introduisant la clef dans la serrure de ce coffret, elle s'aperçut que celui-ci était ouvert. Et quand elle eut soulevé le couvercle, elle constata que le saphir n'était plus là.

Quelqu'un était venu, avait forcé la serrure et enlevé la pierre précieuse. Aussitôt Manon pensa : « Ce doit être cette Camille, ou Mina... peut-être toutes les deux. » Elle se souvenait maintenant d'avoir remarqué, les jours précédents, quelques coups d'œil de joie sournoise échangés entre la Suissesse et son amie.

Puis Camille avait acheté un nouveau chapeau, une fourrure, et Mina des bracelets qui seraient

ses gros poignets.

Manon demeurait pétrifiée devant le coffret ouvert.

Puis l'indignation monta en elle.

Qu'allait-elle faire ?... Accuser les deux sous-maîtresses ? Mais si elle ne parvenait pas à prouver leur culpabilité ? Camille était une créature rusée, qui avait dû prendre ses précautions. Il y avait dans la maison des servantes. Elle dirait :

– Mais pourquoi pas elles, plutôt que nous ? Et puis, existait-il réellement, ce saphir ?... Nul ne l'a vu... Et n'est-il pas étonnant qu'une personne dans la situation de M<sup>lle</sup> Grellier possède une pierre de cette valeur ?

Tout cela, Manon le tourna et retourna dans son esprit durant la nuit. Au matin, elle était décidée à se taire, faute de preuves. Mais plus que jamais elle avait hâte de quitter cette maison, de ne plus être obligée au contact journalier avec ces deux misérables.

Quand elle se trouva devant elles, au moment

du déjeuner, quelque chose dans sa physionomie trahit sans doute ses sentiments, car M<sup>lle</sup> Camille parut gênée et baissa un instant ses yeux sournois, tandis que Mina essayait de rire.

Manon les enveloppa d'un regard méprisant et ne leur adressa pas la parole de tout le repas.

En la suivant des yeux, un peu plus tard, tandis qu'elle montait l'escalier, Camille chuchota rageusement :

– Toi, il faudra bien que tu me payes quelque jour tes airs de reine et ton mépris !

Cet après-midi-là, Manon dut se rendre rue Saint-Lazare pour une course que lui donnait à faire M<sup>me</sup> Ludoz.

En revenant, elle rencontra Georgette. Elles se serrèrent la main, et Manon demanda des nouvelles de M<sup>me</sup> Broquerel.

– Maman ne va pas bien... Sa bronchite prend une mauvaise tournure, dit le docteur. Il ne nous manquait plus que ça, d'avoir à payer le médecin et les médicaments ! Et puis, encore, elle voudrait que je m'installe à la soigner dès que je rentre du

magasin !... Ah ! zut ! J'en ai déjà assez de l'entendre tousser toute la nuit !

Manon ne put contenir son indignation.

— Oh ! Georgette, est-ce possible de dire cela !... Soigner votre mère doit être votre devoir et votre bonheur.

Une lueur mauvaise jaillit des yeux bruns, allongés à l'aide du crayon.

— Ce sont des bêtises, tout ça. Je ne veux pas me mettre de ces ennuis-là sur le dos. Mais dites donc, vous ne nous avez pas encore fait l'honneur d'une seconde visite ?

— J'ai été malade, et maintenant je suis très fatiguée.

— Ça va toujours à votre pension ?

— Non, pas du tout. Je songe à trouver autre chose.

— Ah ! ma chère, ce n'est pas facile, n'importe de quel côté ! Moi non plus, je ne suis pas satisfaite. Avez-vous idée de rester dans l'enseignement ?

— Je le pense... Toutefois, si une autre situation s'offrait, je ne tiens pas absolument...

— Présentez-vous comme mannequin dans une maison de couture. Vous seriez acceptée d'emblée.

Et le regard jaloux de Georgette enveloppait la belle créature mince, souple harmonieusement proportionnée.

Manon répéta d'un ton de surprise interrogative :

— Comme mannequin ?

Georgette se mit à rire.

— Vous ne savez pas ce que c'est ?

— Non, pas du tout.

— On appelle ainsi les femmes de belle taille, d'allure élégante, qui revêtent les toilettes chez les couturiers et se promènent devant les clientes afin que celles-ci puissent juger de l'effet des modèles qui leur sont ainsi présentés.

— Ah !.... Mais il me semble que je n'aimerais pas du tout cela.

— Ce ne doit pourtant pas être désagréable !...  
Et si je pouvais !...

Nouveau regard d'envie sur Manon.

Puis, d'un ton aigre-doux, Georgette ajouta :

— Vous savez, si vous êtes si difficile, il n'y a pas grand-chose à faire !

— J'aurai aimé m'occuper de broderie. On m'a dit que j'y étais très habile.

— La broderie ?... Ma chère, cela ne rapporte guère !... Et la concurrence est énorme, là-dedans.

— Ma tante m'a appris un point ancien complètement oublié et d'une grande beauté, qu'elle était parvenue à retrouver. Elle disait qu'on me payerait peut-être cher ce genre de broderie.

— Vous pouvez toujours essayer... Présentez-vous chez une brodeuse et montrez-lui le point en question.

— Auriez-vous une adresse à m'indiquer ?

— Allez d'abord chez Houllier. C'est la première maison de Paris, en fait de trousseaux,

layettes et broderies en tous genres.

– Vous croyez que j'aurais des chances ?

– Pas beaucoup ! Dans cette maison-là surtout. Ils ont tout ce qui leur faut, et ce qu'il y a de mieux, comme brodeuses, lingères, dentellières. Et on fait des merveilles chez eux. Enfin, essayez toujours. Cela ne coûte pas grand-chose. Vous verra-t-on un de ces jours ?

– Je tâcherai d'aller dimanche savoir des nouvelles de M<sup>me</sup> Broquerel.

– Bon, c'est cela. Elle sera contente. Par exemple, vous ne me trouverez pas. J'irai au cinéma avec des amis... Mais ça ne fait rien, je vous verrai un autre jour.

Sur ce, elle serra la main de Manon et continua sa route.

En rentrant, Manon alla chercher dans sa malle des broderies apportées d'Antibes et les examina en se demandant si elle devait tenter cette démarche. Ce point de broderie avait-il la valeur que lui prêtait M<sup>lle</sup> Flore ? Et si cela était même, le produit de ce travail, assez long, en

dépit de son habileté, suffirait-il à la faire vivre ?

D'autre part, l'idée d'être indépendante, d'avoir son chez-soi, si humble fût-il, lui souriait beaucoup, surtout après avoir passé par la pension Ludoz.

Elle était encore perplexe le lendemain, quand elle reçut un mot de Georgette, griffonné sur une carte d'un bleu voyant, trop parfumée.

« Ma chère Manon,

« Nous serions contentes de vous avoir à déjeuner, demain jeudi. Votre présence distraira maman, qui a beaucoup d'idées noires. Puis, dans l'après-midi, nous pourrions aller ensemble chez Houllier, pour montrer vos broderies. Cela vous ennuierait moins de n'être pas seule.

« C'est entendu, n'est-ce pas ? Nous vous attendons demain.

« Bonnes amitiés.

« GEORGETTE. »

Cette invitation ennuyait fortement Manon. Néanmoins comme elle prouvait un essai d'amabilité de la part des dames Broquerel, il lui parut qu'elle pouvait difficilement s'y soustraire.

M<sup>me</sup> Ludoz lui accorda aussitôt le petit congé demandé, et le lendemain, un peu avant midi, elle frappait à la porte du logement des Broquerel.

Elle craignait un peu la présence d'Achille. Mais il n'y avait là que Georgette et sa mère, celle-ci toussant à fendre l'âme et visiblement fort malade.

Le déjeuner n'était pas prêt. Georgette n'avait pas même été encore à la boucherie. Ayant congé aujourd'hui, elle s'était levée tard, puis elle avait essayé une coiffure nouvelle et fini la lecture d'un roman prêté par une amie. M<sup>me</sup> Broquerel avait dû se lever pour allumer le fourneau et mettre à cuire les pommes de terre. Mais cet effort avait fait revenir la fièvre, et quand Manon arriva, la veuve était affaissée dans un fauteuil, suivant d'un œil morne sa fille qui s'habillait en flânant et en chantonnant.

Manon offrit de mettre le couvert, tandis que

Georgette s'en allait aux provisions. Puis elle fit cuire la viande, prépara l'eau pour la tisane que prenait dans l'après-midi M<sup>me</sup> Broquerel.

Antonine suivait du regard ses mouvements doux et vifs. Georgette s'attardait à chercher des petites cuillers, qui demeuraient introuvables dans le désordre des tiroirs.

Enfin, on se mit à table. La nappe de toile cirée apparaissait d'une propreté douteuse, les serviettes étaient déchirées, les assiettes et les verres mal lavés. Mais Georgette avait poudré son visage, rougi ses lèvres et mis un corsage de soie, ainsi que le sautoir d'or de sa mère, épave de l'aisance disparue.

Elle déclara :

— Je n'ai pas voulu que maman le vende... Maintenant, elle me l'a donné, et je le cache pour qu'Octave ne me le chipe pas.

M<sup>me</sup> Broquerel demanda :

— Vous devez avoir hérité des bijoux de M<sup>lle</sup> Flore, Manon ?

— Oui, madame.

– Elle avait, si je ne me trompe, un assez joli bracelet ?

– Avec des perles fines ?

– Oui, c'est cela... Le portez-vous quelquefois ?

– Oh ! jamais ! Dans ma position, ce genre de bijou serait une fausse note, je trouve.

Georgette leva les épaules.

– Vous en avez des idées ! Moi, tout ce qu'on me donnera, je le porterai, avec plaisir, encore !

Manon répliqua d'un ton froid :

– Cela prouve que nos goûts sont très différents.

Ces dames se montraient aimables pour elle – autant, du moins, qu'elles pouvaient l'être. Elles demandèrent à voir les broderies qu'elle portait comme échantillon chez Houllier et les admirèrent sincèrement.

Georgette déclara :

– Il suffit que ça donne dans l'œil de la patronne, qu'elle voie là de bons bénéfices à

réaliser pour son compte. Elle s'arrangerait alors pour le mettre à la mode, dans sa clientèle, qui est tout ce qu'il y a de chic. Mais voilà, on la dit pas facile, M<sup>me</sup> Houllier. Je le sais par une de ses anciennes vendeuses que j'ai vue au théâtre l'autre jour. Enfin, essayons toujours !... Ça ne coûte qu'un dérangement, après tout.

Vers deux heures, elles partirent, laissant M<sup>me</sup> Broquerel assise dans son vieux fauteuil, près du fourneau où se tenait au chaud la tisane préparée par Manon. Celle-ci aurait voulu auparavant mettre un peu d'ordre dans la petite salle, laver et ranger la vaisselle. Mais Georgette prétendit qu'il serait temps de le faire à leur retour, et elle entraîna Manon, assez gênée de se trouver en compagnie de cette jeune personne d'allures évaporées, sur le passage de laquelle on se retournait souvent.

La maison Houllier occupait, boulevard des Capucines, un double magasin : l'un pour les trousseaux, layettes et toutes broderies sur blanc, l'autre pour les broderies à l'usage de la toilette et de l'ameublement.

Les grandes maisons de couture, les principaux tapissiers-décorateurs de Paris, de la province et de l'étranger s'adressaient là. De même, les plus riches trousseaux et layettes sortaient de la maison Houllier, dont la renommée s'étendait fort au-delà des frontières françaises.

Une élégante jeune femme, à qui s'adressa Manon en pénétrant dans le magasin luxueux, lui répondit aussitôt :

— Oh ! nous n'avons pas besoin de nouvelle brodeuse !... Il est inutile que je dérange M<sup>me</sup> Houllier.

— Mais cependant, peut-être ce point l'intéresserait-il ?...

La jeune femme examina la broderie que lui tendait Manon et sa physionomie changea.

— Vraiment, ceci est très beau ! Je ne connaissais pas ce point... Il me semble qu'on ferait des choses ravissantes avec cela. Oui, il faut que M<sup>me</sup> Houllier le voie...

Elle fit entrer les jeunes filles dans un petit

salon meublé de laque blanche et s'éloigna pour prévenir la patronne.

Georgette souffla à l'oreille de sa compagne :

– Je crois que ça va marcher !

Manon avait aussi un peu plus d'espoir maintenant. C'était déjà quelque chose qu'on ne l'eût pas éconduite, que son travail eût frappé l'élégante vendeuse, qui devait s'y entendre quelque peu.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, lorsqu'une petite femme aux cheveux blonds grisonnants entra dans le salon et s'avança vers les jeunes filles qui se levaient.

– Laquelle d'entre vous, mesdemoiselles, demande à me parler ?

En même temps, ses yeux vifs dévisageaient tour à tour Manon et Georgette.

– C'est moi, madame, dit Manon. Je venais vous montrer ce point ancien, retrouvé par ma tante, dans l'espoir que vous accepteriez d'utiliser mon travail...

– Voyons cela.

Pendant un long moment, M<sup>me</sup> Houllier examina la broderie. Puis elle la rendit à Manon en disant :

– C'est très intéressant... Avec ce point-là, on obtiendrait des merveilles. Mais il faudrait le lancer dans ma clientèle... Évidemment, il est à peu près certain qu'il plairait beaucoup...

Elle hocha la tête et demeura un moment songeuse, le menton sur sa main.

Manon attendait en dissimulant son impatience. M<sup>me</sup> Houllier demanda :

– Vous faites d'autres genres de broderies ?

– À peu près tous les genres, oui, madame.

– D'après ceci, il me semble que vous devez être fort habile. Je consens donc à vous prendre à l'essai... Au cas – fort improbable d'ailleurs – où ce point ne donnerait pas près de ma clientèle le résultat attendu, vous auriez toujours la ressource de travailler à autre chose, dans le blanc et dans la couleur.

– Certainement, madame. J'y suis toute disposée.

— Eh bien ! alors, revenez demain matin, si vous le pouvez...

— C'est impossible. Je suis sous-maîtresse dans une pension d'Auteuil, et je dois prévenir la directrice que je la quitte pour Pâques.

— En ce cas, venez aussitôt que vous serez libre... Nous conviendrons de quelques modèles que vous vous occuperez d'exécuter, afin que je les présente aux couturiers. Et même, si vous le pouvez, laissez-moi ceux-ci. Je les montrerai demain à Javault. Si cela lui plaît, et qu'il lance ce genre d'ornement parmi sa clientèle, la plus élégante de Paris, la partie se trouvera gagnée. Ainsi, c'est entendu ?

— Oui, madame. Mais je voudrais auparavant savoir si ce travail me rapporterait suffisamment de quoi vivre ?

— Certainement, si vous êtes l'habile ouvrière que je crois... et surtout si votre point réussit — car, naturellement, je vous le payerais plus cher que les autres genres de broderies, puisqu'il serait une spécialité de la maison.

En sortant du magasin, Georgette s'écria :

– Hein ! avons-nous bien fait ? Ma chère, elle médite de gagner gros avec votre point !... Mais il ne faudra pas vous laisser exploiter. Elle doit vous payer un bon prix, surtout plus tard.

M<sup>me</sup> Broquerel manifesta une vive satisfaction du résultat de la démarche. Et Manon s'étonna quelque peu de les voir toutes deux s'intéresser à elle, subitement.

Antonine demanda :

– Mais comment vous arrangerez-vous pour votre logement ?

– Je compte m'installer dans une des maisons de famille pour les jeunes filles isolées qui travaillent.

Georgette se récria :

– Ma chère, vous y serez abominablement !... On y mange mal, il y a un règlement insupportable... Je connais plusieurs personnes qui ont dû y renoncer.

– Cependant, je ne vois que ce parti possible, à mon âge et dans ma situation.

M<sup>me</sup> Broquerel secoua la tête.

– Évidemment, vous ne pouvez guère habiter seule... Mais... mais, voyons... il y aurait peut-être une autre combinaison... Ne m'as-tu pas dit, Georgette, que la chambre sur notre palier est à louer ?

– Oui, maman, depuis huit jours.

– Eh bien ! voilà qui ferait votre affaire, Manon ! Une chambre meublée, tout près de nous, dans une maison très convenable...

Georgette déclara :

– Ce serait autrement agréable que la maison de famille !... Vous resteriez libre, tout à fait chez vous... Il vous serait facile de faire vos repas avec un fourneau à gaz...

La perspective séduisait Manon, de nature assez indépendante. Mais le voisinage des Broquerel ne l'engageait guère...

Et cependant, ce voisinage lui donnerait un semblant de protection.

Georgette, décidément très serviable aujourd'hui, voulut absolument descendre chez la

concierge pour qu'elle leur fît visiter la chambre. Celle-ci était petite, succinctement meublée et mal éclairée, mais assez propre. Après avoir passé par la pension Ludoz, Manon la trouvait fort passable. Avec quelques menus arrangements, elle saurait la rendre relativement agréable à habiter.

Ce jour-là et ceux qui suivirent, elle demeura fort perplexe.

Cependant, il lui fallait se décider, car elle avait prévenu M<sup>me</sup> Ludoz de son départ.

La directrice, depuis ce moment, lui montrait fort grise mine. Les sous-maîtresses témoignaient d'une joie sournoise. Manon avait hâte de quitter cette maison. Et n'ayant en vue aucune autre situation, elle se décida à essayer du métier de brodeuse, qu'elle pensait devoir mieux convenir à ses goûts.

Un jour d'avril, elle s'installa dans la petite chambre voisine du logement des Broquerel, et, le lendemain, elle se présenta à la maison Houllier, où on lui apprit que les modèles laissés par elle entre les mains de la patronne avaient

beaucoup plu à Javault, le grand couturier.

Quand elle repartit, elle emportait la commande d'une garniture pour un manteau du soir. Et M<sup>me</sup> Houllier lui assura qu'avec son goût et son habileté elle gagnerait facilement sa vie, dans quelque temps surtout.

Ainsi commença une nouvelle période d'existence pour Manon Grellier.

## **Deuxième partie**

*Sa Hautesse Maun-Sing*

# I

M<sup>me</sup> de Courbarols achevait de s'habiller dans sa grande chambre tendue de soierie ancienne aux tons éteints et garnie de beaux vieux meubles d'autrefois, héritage de famille.

Elle ne portait plus de lunettes, maintenant. L'opération avait pu être tentée quelques années auparavant, et la vue menacée était sauvée, tout en restant assez faible.

Mais la santé générale ne s'améliorait pas. La comtesse demeurait languissante depuis les grands chagrins qui l'avaient frappée. Très courageuse, sous son apparence délicate, elle essayait de réagir. Mais ses soucis présents ne l'yaidaient guère. Car il y avait Cyrille.

L'enfant entrait précisément dans la chambre de sa mère. Il venait d'avoir neuf ans et paraissait deux ou trois ans de moins. Son corps frêle flottait dans le costume de velours noir dont il

était vêtu. Et les yeux bleus très foncés, doux et trop pensifs, apparaissaient immenses dans son mince et pâle petit visage.

M<sup>me</sup> de Courbarols sourit à son fils en demandant :

- Tu as fini de prendre ta leçon, Cyrille ?
- Oui, maman,
- Miss Jeston a-t-elle été contente ?
- Elle dit que je commence à prononcer très bien.
- Allons, tant mieux !

Elle étendit sa main et caressa la fine tête brune.

- Tu vas te reposer maintenant, jouer un peu avec Dick et Mina.
- Oui, maman... Est-ce que vous sortez ?
- Je vais voir une pauvre jeune fille malade, pas très loin d'ici. Je ne serai pas longtemps, mon chéri, et au retour, nous ferons un peu de musique, avant le déjeuner.

Cyrille avait d'extraordinaires dispositions

musicales, que sa mère cultivait avec soin, en évitant de le fatiguer. Et c'était pour l'enfant maladif, souvent confiné au logis, une inappréciable distraction.

Quand M<sup>me</sup> de Courbarols fut prête, le petit garçon l'accompagna hors de sa chambre et descendit avec elle le vieil escalier à rampe de fer forgé.

Comme ils atteignaient le vestibule, une porte s'ouvrit et M. de Courbarols apparut.

Il demanda :

– Vous sortez, Paule ?  
– Oui, mon ami... Je vais voir un de mes pauvres.

Une lueur de contrariété passa dans les yeux d'un bleu verdâtre.

– Vous vous fatiguez, ma chère, avec ces visites charitables.  
– Aucunement. Et c'est une si grande joie pour moi de soulager ceux qui souffrent ! Vous ne le comprenez pas, Thibaut ?

Une nuance de tristesse et de reproche se discernait dans sa voix.

— Mais si, ma chère amie. Je trouve seulement qu'il ne faut pas y apporter d'exagération. Eh bien ! Cyrille, comment vas-tu ce matin ?

Ses doigts caressaient distraitemment la joue pâle du petit garçon.

Cyrille répondit avec une tranquille gravité :

— Un peu mieux qu'hier, papa, je vous remercie.

— Ton mal de tête est tout à fait passé ?

— Tout à fait, oui, papa.

— Allons, tant mieux ! Eh bien ! bon succès auprès de vos protégés, Paule ! Vous ne prenez pas l'automobile ?

— Non, la personne que je vais voir demeure tout près d'ici. C'est une pauvre jeune fille bien malade. Elle est seule, orpheline, incapable de travailler, et sa misère est navrante. Je l'ai découverte par hasard, il y a peu de temps. Elle ne se plaignait pas, ne demandait rien à personne. Et elle serait morte ainsi, dans le silence.

La comtesse se tut un moment, puis ajouta d'un ton de tristesse pensive :

— Elle a dix-neuf ans — presque l'âge qu'auraient mes petites filles, si elles avaient vécu.

Une ombre tomba sur le regard de M. de Courbarols, un pli d'impatience se creusa sur son front.

— Ne remuez pas ces pénibles souvenirs, Paule... Allons, à tout à l'heure. Ménagez-vous, n'est-ce pas ? et ne cherchez pas trop d'émotions.

Il rentra dans son cabinet de travail. Le pli ne s'effaçait pas de son front, et ses sourcils se rapprochaient, donnant une expression dure à sa physionomie.

Il murmura d'un ton irrité :

— Il faudrait pourtant qu'elle enraye ses libéralités ! Nous avons besoin de faire des économies. Je ne peux pas le lui dire carrément, puisque c'est moi qui...

Il se mit à marcher de long en large. Comme il revenait vers son bureau, une porte s'ouvrit et

Marcelle entra.

– Bonjour, papa !

– Bonjour, chérie !... On te voit bien tard, aujourd’hui ?

Il baisait tendrement le front que la jeune fille lui tendait.

– Oui, j’ai longtemps paressé, ce matin. Mais enfin, me voilà tout de même.

Un sourire indolent entrouvrait ses lèvres longues et roses. Sa main, un peu forte, mais très blanche, jouait avec les dentelles qui garnissaient son élégante robe d’intérieur en soyeuse étoffe mauve.

Son père lui donna une tape légère sur la joue.

– Paresseuse !... Que fais-tu donc des bons conseils de ta mère ?

Marcelle eut un rire bas et moqueur.

– Je les écoute... C’est déjà beaucoup. Mais enfin, il le faut bien ! Voyons, cher papa, parlons de choses sérieuses...

Elle s’assit dans un fauteuil profond et s’y

enfonça nonchalamment.

Devant elle, M. de Courbarols, debout, la contemplait avec une tendresse orgueilleuse.

– Quelles sont ces choses sérieuses ?

– Il me faudrait une toilette pour le bal des Rouvailles.

– Une toilette ?... Mais tu en as déjà plusieurs, fort jolies...

Marcelle plissa dédaigneusement les lèvres.

– On me les a vues plusieurs fois. J'en veux une nouvelle... J'ai une idée tout à fait délicieuse, à ce sujet. Mais Javault seul pourrait la réaliser entièrement.

– Javault ?... Ma petite, j'ai eu la faiblesse, une fois, de te conduire chez lui. Mais c'était une folie que nous ne pouvons recommencer. Choisis un couturier dont les prix ne soient pas aussi fabuleux que ceux-là...

Les yeux de Marcelle se foncèrent, sous l'afflux de l'irritation.

– Cependant, lui seul peut faire ce que je

veux ! Vraiment, nous sommes assez riches pour ne pas regarder à cela !

— Au contraire, nous devons y regarder. Depuis deux ans, nous dépensons beaucoup. J'ai fait, en outre, de mauvaises spéculations...

Marcelle l'interrompit en riant fort irrespectueusement.

— C'est-à-dire que vous avez recommencé de jouer ? Les voilà, les spéculations !

Une légère rougeur monta aux joues du comte. Il protesta :

— Tu te trompes, Marcelle. Je t'assure que...  
— N'assurez rien ! D'ailleurs, cela vous regarde. Mais vous n'allez pas, à cause de votre déveine, me priver de ce que je désire ?

— Voyons, ma petite fille, sois raisonnable !  
Elle secoua la tête avec colère.  
— Oh ! si vous vous mettez à imiter maman ! Je veux ma robe de chez Javault. Arrangez-vous pour me la payer.

— Je ne sais comment j'expliquerai à ta mère

cette coûteuse fantaisie...

— Bah ! nous nous arrangerons bien pour qu'elle n'y voie que du feu, comme l'autre fois !

La comtesse n'était pas tout à fait aussi aveugle que le pensait sa belle-fille.

Certes, elle croyait encore à l'affection de son mari et de Marcelle. Mais elle avait peu à peu constaté — en dépit des efforts du comte pour le dissimuler — le complet égoïsme de Thibaut à l'égard des pauvres et des souffrants. D'autres notes, également, lui semblaient sonner faux, parfois, chez lui. Ce n'étaient généralement que des impressions fugitives. Mais en se multipliant, elles avaient introduit dans l'esprit de la comtesse une vague défiance qui lui semblait fort pénible.

Il en était de même à l'égard de Marcelle. Quelle que fût l'habileté de celle-ci, elle laissait percer de-ci de-là l'un de ses nombreux défauts, entretenus par la faiblesse paternelle. Depuis, surtout, qu'elle avait fait son entrée dans le monde, trois ans auparavant, son amour effréné du luxe, des plaisirs, des hommages, s'était révélé à la comtesse. Certes, elle écoutait toujours avec

une aimable attention les affectueux conseils de sa belle-mère ; mais M<sup>me</sup> de Courbarols avait conscience que ses paroles tombaient à vide, en même temps que lui venaient des doutes sur la franchise de la jeune fille.

Tout cela ne contribuait pas peu à augmenter les soucis de ce cœur devenu d'autant plus sensible qu'il avait souffert davantage.

Ainsi qu'elle l'avait dit à son mari, M<sup>me</sup> de Courbarols cherchait une consolation dans l'exercice de la charité... Et, de préférence, elle s'occupait des enfants et des jeunes filles.

Des enfants, à cause de son petit Cyrille, qu'elle tremblait de ne pouvoir conserver.

Des jeunes filles, en souvenir de ses petites jumelles, Madeleine et Isabelle, qui reposaient dans le cimetière de Clamanches, et qui auraient eu dix-huit ans au printemps prochain.

Lucie Garil, la malade qu'elle allait voir, habitait, au cinquième étage d'un vieux bâtiment, au fond d'une cour, une petite chambre sous les toits.

Grâce à M<sup>me</sup> de Courbarols, elle avait de quoi se chauffer, de quoi manger. Et de bonnes couvertures étaient venues remplacer celles qu'elle avait dû vendre au début de sa maladie pour ne pas mourir de faim.

Elle avait pu se lever un peu aujourd'hui. Assise sur une vieille chaise, près de son petit poêle, elle raccommodait du linge.

M<sup>me</sup> de Courbarols s'informa de ses nouvelles avec un affectueux intérêt. Lucie répondit :

– Je vais un peu mieux, madame. Vous le voyez, j'ai pu quitter mon lit. Mais je me sens bien faible encore !

– Peu à peu, les forces reviendront, ma chère enfant. Avez-vous retrouvé quelque appétit ?

– Pas beaucoup encore... M<sup>lle</sup> Marie-Anne m'a préparé cependant de bien bon bouillon et je l'ai bu avec plaisir.

– J'aimerais à la connaître, cette jeune voisine dont vous faites si grand cas.

Une lueur d'enthousiasme parut dans les yeux couleur noisette de la jeune ouvrière.

– Oh ! madame, elle est si charmante !... De toute façon ! Moralement et physiquement. On ne peut imaginer une beauté plus parfaite. Tout est réuni, chez elle. Et si simple, avec cela !... si simple et si bonne !

– Vous m’avez dit qu’elle était brodeuse ?

– Oui, madame, brodeuse chez Houllier... Elle gagne bien, assure-t-elle. Mais je crois qu’elle ne doit pas faire beaucoup d’économies parce que, aussitôt qu’elle voit une misère, il faut qu’elle vienne à son secours.

– Elle est sérieuse ?

– Oh ! madame, tout ce qu’il y a de sérieux et de comme il faut ! Pourtant, ce ne sont pas les occasions qui doivent lui manquer !... Et j’ai bien compris qu’elle avait souvent des ennuis à ce sujet-là. On sait ce que c’est, quand on est toute seule, qu’il faut gagner sa vie et qu’on veut à tout prix rester honnête. Tenez, j’entends monter... C’est peut-être elle... Oui, on frappe... Entrez !

La porte ouverte laissa apparaître une jeune fille dont la rare beauté frappa aussitôt M<sup>me</sup> de

Courbarols en lui rappelant un visage déjà vu.

Une robe noire très simple, mais bien faite habillait l'arrivée, dont la taille aux harmonieuses proportions, l'allure souple et infiniment élégante avaient un cachet de distinction patricienne très remarquable.

Dans le visage aux lignes pures, au teint délicatement rosé, des yeux magnifiques, d'un bleu foncé et velouté, brillaient doucement à l'ombre des grands cils foncés.

Sur la tête fine, d'une forme parfaite, se massaient d'admirables cheveux soyeux, légers, d'un chaud brun doré, coiffés très simplement en deux bandeaux naturellement ondulés passant par-dessus les oreilles fines et rosées.

À la vue de M<sup>me</sup> de Courbarols, la jeune fille s'arrêta sur le seuil en inclinant la tête pour saluer la visiteuse.

Lucie lui dit :

– Mademoiselle Marie-Anne, voici cette dame si bonne, dont je vous ai parlé...

La jeune fille s'avança d'un pas ample et

glissant. Et sa voix pure, délicieusement timbrée, s'éleva.

— M<sup>lle</sup> Lucie m'a dit en effet combien vous lui aviez été secourable, madame.

— J'ai été fort heureuse de le faire, car elle le mérite de toute façon... Et vous, mademoiselle, vous êtes cette voisine compatissante dont il était précisément question entre nous, à l'instant ?

— Je fais mon possible pour rendre service, madame...

Tout en parlant, la jeune fille regardait plus attentivement son interlocutrice. Une expression de vive surprise apparaissait sur sa physionomie. Et elle dit d'un ton hésitant :

— Mais il me semble, madame, que je vous ai déjà vue ?... À Courbarols ?

La comtesse répéta, avec un étonnement très vif :

— À Courbarols ?... Je suis en effet la comtesse de Courbarols. Mais je n'ai passé au château qu'un mois à peine, il y a environ quatre ans, et je ne me souviens pas...

Son regard scrutait la phisyonomie de la jeune fille. Et tout à coup, elle demanda :

– Seriez-vous par hasard cette petite Manon ?... Manon Grellier, je crois ?

– Oui, c'est bien moi, madame.

– Ah ! mon enfant, je ne vous reconnaissais pas ! Ma pauvre vue était si malade à cette époque ! Je vous devinais plutôt que je ne vous voyais.

Elle tendait la main à Manon en enveloppant le beau visage d'un regard d'intérêt profond.

– Moi, je vous ai reconnue aussitôt, bien que vous ne portiez plus de lunettes noires, ce qui vous changeait un peu la phisyonomie. Vos yeux vont mieux maintenant, madame ?

– Oui, mais ils réclament toujours des ménagements. Et vous, mon enfant, qu'êtes-vous devenue depuis le temps ? Votre excellente tante ?

– Elle est morte voici deux ans.

– Et vous êtes seule ?

– Toute seule, oui, madame.

M<sup>me</sup> de Courbarols dit avec, compassion :

– Pauvre petite !

Une ombre couvrit un instant la chaude lumière des beaux yeux bleus.

– Oui, c'est bien triste. Mais il y a plus malheureux que moi... Je travaille beaucoup. Voici plus d'un an que je suis employée chez Houllier comme brodeuse.

– C'est ce que me disait M<sup>le</sup> Lucie. La maison est très bonne et vous avez là de l'avenir.

La comtesse, tout en parlant, couvrait Manon d'un regard de vive sympathie. Elle ajouta avec un sourire :

– Je m'explique maintenant pourquoi, lorsque vous êtes entrée, j'ai pensé aussitôt : « Voilà une figure que j'ai déjà vue... » À Courbarols, je vous avais distinguée comme à travers un nuage, mais enfin, il m'était resté une vague image de votre physionomie...

Manon, s'était assise près de Lucie, presque en face de la visiteuse. Celle-ci, au bout d'un court

instant de silence, demanda :

– Dites-moi donc, chère enfant, pourquoi vous ne m'avez jamais écrit après votre accident ?

Une légère rougeur monta aux joues de Manon.

– Mais, madame, ma tante avait répondu aux lettres de M. de Courbarols. Après cela, je ne me suis pas crue autorisée...

– Votre tante a répondu ?... Je n'ai jamais vu de lettres d'elle. Et je dois vous avouer sincèrement que ce silence nous avait étonnés et froissés.

Manon répéta avec la plus vive surprise :

– Vous n'avez jamais vu de lettres ? Mais je suis certaine cependant que ma tante vous a écrit deux fois. Et sur la seconde lettre, j'avais, à la fin, ajouté quelques mots pour votre petit Cyrille.

– Voilà qui est singulier !... Pourtant, aucune ne nous est parvenue.

– Sans doute se sont-elles égarées... Quoique, toutes deux... Enfin, on ne peut penser que cela.

— Évidemment. Mais en ce cas, vous avez dû trouver étrange de ne plus avoir jamais de nos nouvelles, mon enfant ?

— Je dois le reconnaître, madame. Ma tante et moi en avons éprouvé quelque tristesse.

La comtesse se pencha pour prendre la main de Manon.

— Pauvre chère petite, qui aviez été si bonne pour Cyrille, et qui veniez d'avoir, chez nous, ce terrible accident !...

Manon répliqua, avec son délicieux sourire :

— Tout est oublié, maintenant, madame. Il ne me reste que les bons souvenirs, qui sont nombreux. Donnez-moi, je vous en prie, des nouvelles de Cyrille.

— Hélas ! il est bien délicat toujours ! Je tremble sans cesse pour lui... Mais c'est une petite âme charmante, un cœur très affectueux. Il faudra que vous veniez le voir, Manon. Vous me permettez de vous appeler ainsi, comme autrefois ?

— Oh ! certes, madame !... Et j'irai bien

volontiers, un dimanche, si vous le permettez ? Les autres jours je suis très occupée.

— Vous trouverez toujours Cyrille vers la fin de l'après-midi, car je le fais sortir de bonne heure.

Elles causèrent encore de l'enfant, de Courbarols, de M<sup>lle</sup> Flore, des épreuves traversées par Manon... Le regard de la comtesse se reposait avec une complaisance charmée sur la jeune fille, dont la distinction rare, la vive et profonde intelligence complétaient si merveilleusement la beauté.

Et s'en allant un peu plus tard vers sa demeure, elle songeait :

« Je crois en effet que la pauvre enfant doit avoir fort à faire pour repousser les entreprises de ses admirateurs ! Quelle pitié de voir isolées de si jeunes créatures !... Mais celle-ci doit être une nature énergique, sous son air de douceur. Cela se voit, par moments, dans son regard, dans son attitude. C'est égal, jamais je n'ai vu physionomie plus attirante, plus charmeuse ! On souhaiterait l'avoir toujours devant soi ! »

Aussitôt rentrée, la comtesse alla enlever ses vêtements de sortie. Puis elle descendit, car l'heure du dîner approchait.

M. de Courbarols et ses enfants l'attendaient dans le petit salon. Tous, un instant après, passèrent dans la salle à manger.

M<sup>me</sup> de Courbarols, en dépliant sa serviette, dit à Cyrille, placé à côté d'elle :

– Devine qui j'ai rencontré, ce matin ?

L'enfant leva sur elle ses yeux sérieux, qui n'exprimaient aucune curiosité.

– Quelqu'un que vous avez retrouvé, maman ?

Il songea pendant quelques minutes, puis secoua la tête.

– Je ne sais pas du tout.

Marcelle demanda :

– Est-ce que je connais ?

– Mais oui. Et ton père aussi.

Le comte regarda sa femme d'un air interrogateur.

– Moi ?... Qui est-ce donc, ma chère ? Vous savez que je n'ai aucun goût pour les devinettes.

– Eh bien ! c'est cette petite Manon, qui venait à Courbarols amuser Cyrille...

Le comte répéta, d'une voix tout à coup assourdie :

– Manon ?...

Son regard se troubla, pendant quelques secondes... D'un geste nerveux, il repoussa son couteau, qui heurta le pied du verre.

Cyrille dit de son air sérieux :

– Je me souviens très bien d'elle.

Marcelle, tout en se servant des œufs brouillés que lui présentait le valet de chambre, fit observer :

– Cette petite et sa tante ont été assez impolies, je crois ?

– C'est-à-dire qu'il y a eu un concours de circonstances... Thibaut, cette jeune fille assure que sa tante a écrit deux fois.

M. de Courbarols hocha la tête.

— Mon amie, cela ne peut être qu'une excuse présentée après coup ! Car il n'est guère admissible qu'une de ces deux lettres, au moins, ne nous soit parvenue. Mais, en se trouvant devant vous, la jeune personne a été bien embarrassée pour expliquer ce silence. Alors, elle a rejeté cela sur la poste, naturellement.

— Non, je crois qu'elle m'a dit la vérité. Elle-même, ainsi que sa tante, ont été surprises et peinées de ne plus entendre parler de nous...

Le comte eut un petit rire sec.

— Elle vous l'a dit ! Vous êtes parfois un peu trop crédule, permettez-moi de vous en faire le reproche, ma chère Paule. Et où avez-vous rencontré cette Manon ?

— Chez la jeune fille malade que j'allais visiter... Elle lui vient en aide autant qu'elle le peut, très charitalement, bien qu'elle soit elle-même sans fortune, car elle gagne sa vie comme brodeuse.

M. de Courbarols leva les sourcils, en signe de vive surprise.

– Ah bah !... Que lui est-il donc arrivé ? Sa tante semblait assez à l'aise...

– M<sup>lle</sup> Grellier est morte ruinée.

Le comte répéta :

– Ah bah !

M<sup>me</sup> de Courbarols reprit :

– Elle est admirablement belle, cette jeune fille, et d'une distinction étonnante. Avec cela, fort intelligente et douée du charme le plus rare. Ce doit être en outre une nature remarquable, droite, honnête, courageuse. Jamais je n'ai vu plus pur et plus beau regard !

Marcelle dit avec un rire forcé – car elle détestait qu'on vantât devant elle une autre femme :

– Vous paraissiez bien enthousiaste de cette petite brodeuse, maman ! Au fond, vous ne savez pas du tout ce qu'elle vaut. Ce peut être la pire coquine...

M<sup>me</sup> de Courbarols déclara vivement :

– Oh ! quant à cela, non !... Bien

certainement !... Si tu es là le jour où elle viendra voir Cyrille, il te sera d'ailleurs facile d'en juger.

Un tressaillement parcourut le visage du comte.

– Elle viendra voir Cyrille ?

– Oui, elle a conservé de lui un très bon souvenir et serait heureuse de le revoir. Elle doit venir un dimanche...

M. de Courbarols l'interrompit, d'un ton calme contrastant avec la lueur de colère, d'ailleurs très vite éteinte, qui venait de traverser son regard.

– Cela ne doit pas être, Paule. Ainsi que le dit Marcelle, nous ne savons ce qu'est devenue cette jeune fille et quelle vie elle mène. Il est impossible de l'introduire chez nous, près de Cyrille.

– Mais je vous assure...

– Vous ne pouvez m'objecter que des impressions, mon amie. Cette étrangère vous a plu, elle a su vous séduire... Cela ne suffit pas. Avant de l'amener près de l'enfant, il faudrait

savoir ce qu'elle vaut, moralement.

— Il s'agit d'une simple visite.

— Qui se renouvellera. La jeune personne peut être intrigante et se servir de votre sympathie. Croyez-moi, Paule, quand elle viendra, faites répondre que vous êtes absente, ainsi que Cyrille.

— Cyrille, soit, si vous le voulez, jusqu'à ce que je la connaisse mieux. Mais, moi, je la recevrai. Je ne puis agir autrement, après l'avoir engagée à venir.

Marcelle s'écria, avec un étonnement nuancé de dédain :

— Mais, maman, avez-vous donc idée d'entretenir des relations avec cette brodeuse ?

D'un ton un peu sec, la comtesse riposta :

— Manon Grellier est une jeune fille dont la distinction et la parfaite réserve pourraient être enviées par beaucoup de femmes de ma connaissance. Et du fait qu'elle gagne courageusement, honnêtement sa vie, je l'honore doublement.

Un éclair de colère passa dans les yeux de

Marcelle.

M. de Courbarols dit avec un rire qui sonna faux :

— Je crains que vous n'ayez des désillusions au sujet de cette perle rare. Enfin, cela vous regarde, ma chère amie. Évidemment, vous êtes tout à fait libre sur ce point. Il suffit que Cyrille soit tenu à l'écart, jusqu'à nouvel ordre.

Et, tout aussitôt, sans affectation, il mit la conversation sur un autre terrain.

Comme, après le déjeuner, il regagnait son appartement, au premier étage, il croisa Hilarine.

Du geste, il l'arrêta... Et, en se penchant à son oreille, il chuchota :

— Elle a revu cette Manon, tout à l'heure.

Aucune surprise n'apparut dans les yeux tranquilles d'Hilarine. Paisiblement, elle demanda :

— Où donc ?

— Chez une malade qu'elle est allée visiter... Et elle l'a invitée à venir voir Cyrille.

La femme de chambre hocha la tête, sans répondre.

M. de Courbarols murmura :

– Il faudra encore aviser... Je vais écrire à Sangram, pour qu'il hâte son arrivée. Lui saura trouver un moyen sûr...

Hilarine eut un léger ricanement.

– Oui, un moyen sûr... comme l'autre.

– Il y a eu là un fatal concours de circonstances... Nous ne pouvions imaginer qu'un des rares détenteurs du secret se trouverait précisément à point nommé... Enfin, puisqu'elle se met encore sur mon chemin, comme une terrible menace, tant pis pour elle !

Hilarine laissa tomber, de sa voix calme :

– Il faut finir ce que l'on a commencé.

Le comte tressaillit légèrement, en disant tout bas :

– Oui, il faut aller jusqu'au bout.

## II

Manon, depuis dix-huit mois, travaillait pour la maison Houllier. Ses broderies plaisaient beaucoup et la besogne ne lui manquait pas. Comme elle était bien payée, il lui aurait été possible de faire quelques économies, sans la charge qui lui était échue en la personne de M<sup>me</sup> Broquerel, malade et presque infirme.

Tout d'abord, dans les premiers temps, on lui avait demandé quelques prêts d'argent – jamais remboursés. Ensuite, par charité, elle donnait des soins à Antonine, délaissée par sa fille, et essayait de mettre un peu d'ordre dans le triste ménage.

Puis, un beau jour, Georgette s'en alla, en déclarant qu'elle voulait vivre de son côté et à sa guise. Depuis lors, elle n'avait plus reparu chez sa mère.

M<sup>me</sup> Broquerel demeurait donc seule et incapable de travailler.

Octave, enlisé dans les bas-fonds de Paris, faisait de temps à autre une apparition chez elle, pour essayer de lui extorquer de l'argent. Achille, qui seul avait la bonne volonté de lui venir en aide, ne le pouvait encore. Depuis quelques mois, il avait abandonné la peinture et pris un petit emploi dans le commerce. Mais, pour le moment, il gagnait tout juste de quoi subvenir très modestement à ses besoins. Et quant à venir vivre avec sa mère, pour diminuer la dépense, il déclarait à Manon n'en pas avoir le courage, étant donné le caractère détestable de M<sup>me</sup> Broquerel, encore aigri par les épreuves.

En voyant cette femme abandonnée, misérable, Manon, si peu sympathique qu'elle lui fût, avait considéré comme de son devoir de lui donner son aide. Elle le faisait par charité, par esprit chrétien du pardon des injures, et aussi en souvenir de Nestor Broquerel, « l'oncle Nestor », qui avait été si bon pour elle.

Très vite, elle comprit que cette créature dépourvue de délicatesse, sourdement envieuse, essayerait de l'exploiter, autant qu'elle le

pourrait, tout en lui rendant la vie pénible.

Alors, elle adopta une ferme attitude et montra clairement sa volonté de ne pas se laisser faire. Aux paroles désobligeantes d'Antonine, à ses plaintes, à ses sous-entendus blessants, elle opposa un digne et fier silence, en continuant d'accomplir près de cette femme ce qu'elle pensait être son devoir.

Ce n'était pas sans révolte et sans lassitude, d'ailleurs. Les exigences, la sournoise hostilité d'Antonine, la fatigue de ces soins à donner, la certitude que M<sup>me</sup> Broquerel, comme toutes les âmes basses, la détestait davantage à mesure qu'elle en recevait plus de bienfaits, tout contribuait à la décourager, parfois ; de cette tâche de charité.

En outre, elle devait prendre sur son gain pour subvenir aux besoins d'Antonine, et, de ce fait, il lui avait été impossible de réaliser quelques petites économies, ainsi qu'elle en avait le désir.

Enfin, peut-être Achille gagnerait-il bientôt un peu plus. Lui aurait sans doute assez de cœur pour ne pas laisser à une étrangère toute la charge

de sa mère.

Manon l'avait vu plusieurs fois chez M<sup>me</sup> Broquerel. Il se montrait à son égard très convenable et s'essayait visiblement à paraître sérieux.

D'ailleurs, depuis quelque temps, il semblait s'amender... Suivant en cela un conseil discrètement donné par Manon, il avait lâché sa peinture futuriste, qui ne lui rapportait pas de quoi manger. Maintenant, transformé en petit employé de commerce, il venait plus souvent chez sa mère – évidemment dans le seul espoir d'y rencontrer la jeune fille.

Manon ne s'y trompait pas. Aussi se tenait-elle toujours sur une extrême réserve, dont s'irritait Antonine, qui avait vite deviné le motif des plus fréquentes visites de son fils.

– En voilà une pécore ! dit-elle un jour à Achille. Ça prend des airs de duchesse, cette enfant trouvée... Et toi, tu as l'air tout béat d'admiration devant elle ! On dirait même qu'elle t'intimide. Je te croyais plus entreprenant que cela, mon garçon.

Achille, mécontent et vexé, leva les épaules, en grommelant :

– Si elle n'est pas duchesse, elle en a les manières, en tout cas. Et on ne peut pas la traiter comme d'autres, parce qu'elle ne leur ressemble pas... Oh ! là là, non !

Antonine ricana :

– Je parie bien que tu en es amoureux !

Le teint pâle d'Achille se colora un peu, tandis que le jeune homme ripostait en gouaillant :

– Ça se pourrait. On a vu des choses plus extraordinaires.

– Et tu songerais à l'épouser ?

– Oh ! nous avons le temps d'y penser !

Antonine dit d'un ton satisfait :

– Ce ne serait pas mauvais pour toi. Évidemment, il y a cette obscurité qui demeure sur son origine... Mais enfin, notre situation a bien changé, il faut savoir faire des sacrifices d'amour-propre.

« Manon a un bon métier, elle est travailleuse

et adroite...

Achille déclara d'un ton enthousiaste :

– Elle a toutes les perfections !... Elle en a même trop pour moi. Mais ça ne fait rien, je l'aime... je l'aime ! Je ferai ce qu'elle voudra... Par exemple, maman, ne lui dis jamais un mot de cela ! Il faut que je l'amène tout doucement à cette idée, et qu'elle voie vraiment que je change à cause d'elle, pour lui plaire.

– Sois sans crainte, je serai muette. Mais je m'arrangerai pour te faire valoir, quand l'occasion s'en présentera.

En effilant sa moustache, qu'il avait soyeuse et d'un joli châtain clair, Achille déclara, non sans quelque fatuité :

– Ça, je veux bien ! C'est une chose qui ne fait jamais de mal.

Manon, ignorante des petites combinaisons de la mère et du fils, continuait courageusement sa vie de labeur... Elle se rendait une ou deux fois dans la semaine chez Houllier, pour reporter l'ouvrage terminé et prendre les commandes. Le

plus souvent, elle travaillait sur des dessins faits par elle-même. Dans les grandes maisons de couture, on appréciait fort son goût. Le fameux Javault était venu plusieurs fois s'entretenir avec elle, dans le petit salon de M<sup>me</sup> Houllier, au sujet d'ornementations inédites... Et, par la même occasion, il avait essayé de faire la cour à la ravissante brodeuse.

Manon, digne et hautaine, lui avait nettement donné à entendre qu'il se trompait d'adresse. Depuis lors, elle s'attendait à perdre la clientèle de cette importante maison, une fois terminés les travaux commandés.

Un après-midi, emportant la broderie destinée à la toilette d'une opulente Américaine, Manon s'en alla vers le boulevard des Capucines. En arrivant près de chez Houllier, elle vit, devant la porte, une automobile dont le chauffeur et le valet de pied, deux beaux hommes au visage bronzé, portaient un costume hindou.

Déjà, l'hiver précédent, elle avait aperçu deux ou trois fois cette voiture, ou une semblable, avec des serviteurs ainsi vêtus. Le carnet mondain de

son journal lui avait appris que c'était celle du maharajah de Bangore, qui passait chaque année plusieurs mois à Paris – de mars à fin juillet.

Et ce matin, elle y avait lu qu'il venait de se réinstaller, pour son habituel séjour, dans son magnifique hôtel des Champs-Élysées.

De nouveau, l'étrange et féerique vision d'autrefois était passée devant les yeux de Manon... Et, avec un peu de regret, elle avait pensé au saphir, don du beau jeune prince oriental, que lui avaient volé Camille et Mina.

Elle aurait aimé à l'apercevoir, ce maharajah qui l'avait réveillée de son mystérieux sommeil. Cette physionomie, ces yeux surtout avaient fait sur son âme d'enfant une impression dont il demeurait quelque chose, après dix années.

Avec un peu d'émoi, elle pensa :

« Serait-ce lui qui est là ? »

Mais non, dans le magasin, il n'y avait que deux jeunes filles, très élégantes, qui choisissaient des dentelles.

L'une paraissait à peine seize ans. Petite, de

formes frêles, elle avait un joli visage menu, un peu mat, éclairé de grands yeux foncés. L'autre, plus âgée, était une belle personne, mince et souple, de teint plus mat que sa compagne. À l'entrée de Manon, elle tourna vers celle-ci des yeux noirs très investigateurs, à demi cachés sous les paupières un peu baissées.

M<sup>me</sup> Houllier, qui s'occupait de ces clientes, s'écria :

— Ah ! voilà justement M<sup>lle</sup> Marie-Anne !... Votre Altesse va pouvoir demander à elle-même...

La plus jeune des acheteuses se détourna et regarda Manon qui demeurait près de la porte.

— Approchez, mademoiselle, reprit M<sup>me</sup> Houllier. La princesse admire beaucoup ce point que vous réussissez si bien, et comme elle aime fort s'occuper de broderie, elle songeait à vous demander de le lui enseigner.

La jeune princesse, qui enveloppait Manon d'un coup d'œil de surprise charmée, ajouta avec beaucoup de grâce :

– Je ne l'osais pas trop, car je comprends que vous teniez à en garder pour vous le secret. Mais vous pourriez être certaine que je ne divulguerais pas celui-ci.

– Oh ! ce secret n'en sera pas un longtemps, princesse ! Une habile brodeuse peut arriver à copier ce point, sans trop de peine.

– Mais vous l'exécutez admirablement !... Et M<sup>me</sup> Houllier me dit que c'est vous qui imaginez les dessins ?

– Presque tous, en effet.

– C'est merveilleux ! Alors, accepteriez-vous de me donner des leçons, mademoiselle ?

Manon hésita.

– Je suis très occupée, princesse... Je me demande où je prendrais le temps nécessaire...

– Oh ! essayez, je vous en prie !

Des yeux bruns, doux et pleins de charme, s'attachaient sur Manon.

La princesse ajouta :

– Je vous donnerai, pour ces leçons, le prix

que vous me demanderez.

— Je ne sais pas du tout ce que cela vaudrait, et je m'en remettrais sur ce point à Votre Altesse...

— Eh bien ! c'est cela, nous nous arrangerons de manière que vous soyez très contente. Voyons, nous allons convenir d'un jour et d'une heure, n'est-ce pas ?

Manon se sentait attirée vers la jolie princesse, au si doux regard. Elle répondit :

— Je ne puis le refuser à Votre Altesse. Oui, ce sera convenu. Quant à l'heure et au jour...

Elle réfléchit un moment et proposa :

— Le jeudi, à trois heures ?... Serait-ce bien ?

— Très bien !... Donc, à jeudi prochain ! Et merci, mademoiselle !

En souriant à Manon, elle se leva. Puis elle dit à M<sup>me</sup> Houllier :

— Envoyez-moi ces dentelles que je viens de choisir, je vous prie. Sâti, ne désires-tu pas autre chose ?

Elle s'adressait à sa compagne, qui demeurait

silencieuse et impassible.

Sâti répondit :

– Non, je vous remercie, princesse.

Avec un gracieux signe de tête à l'adresse de Manon, la jeune princesse quitta le magasin, reconduite par M<sup>me</sup> Houllier, à qui elle recommandait :

– Vous donnerez à mademoiselle mon adresse, n'est-ce pas ?

Manon restait debout près du comptoir, en dépliant machinalement la broderie qu'elle rapportait. M<sup>me</sup> Houllier, quand ses clientes furent parties, revint près d'elle.

– Eh bien ! mademoiselle, voilà une bonne aubaine !... Je me doute que la princesse Ahélya doit être généreuse. Et vous avez semblé lui plaire aussitôt.

Manon demanda :

– Qui est cette princesse, madame ?

– La sœur du maharajah de Bangore.

Manon répéta, d'un ton de surprise :

- La sœur du maharajah !... Ah ! vraiment !
- Sa sœur unique. Elle vit chez lui et ne paraît pas dans le monde. D'ailleurs, elle est de santé délicate. Sa grande distraction est la broderie, où elle est très habile.

En revenant vers son logis, Manon restait encore tout étonnée du hasard qui allait l'introduire de nouveau dans la demeure du jeune maharajah.

Elle était curieuse de voir cet intérieur, probablement mi-oriental, mi-européen, comme l'était la villa Bargi. Elle aurait été curieuse, surtout, de le voir, lui – oh ! d'un peu loin, car il était un trop grand personnage ! Avait-il encore sa féline compagne, la panthère Baïla ? Souriait-il comme autrefois, avec ce mélange d'ironie et de caresse dont elle se souvenait bien ?

En entrant dans le sombre couloir de la maison où elle logeait, Manon secoua un peu ses épaules, en songeant :

« Que m'importe tout cela !... Je vais donner des leçons à cette gentille princesse, et je n'ai pas

à m'occuper d'autre chose. Quelle imagination est la mienne ! Il faut toujours qu'elle s'agite pour le moindre motif. »

Prudemment, Manon garda le silence sur cet incident à l'égard de M<sup>me</sup> Broquerel. Celle-ci, en prévision de ce nouveau gain, n'aurait pas manqué de se montrer plus exigeante... Et d'ailleurs, la jeune fille était bien résolue à lui faire connaître le moins possible ce qui la concernait, car elle savait que cette femme était une ennemie.

Ce ne fut pas sans un peu d'émotion que Manon se prépara, le jeudi suivant, à se rendre chez la princesse Ahélya. Elle éprouvait quelque appréhension à entrer dans ce milieu inconnu, si différent de tous ceux où elle s'était trouvée jusqu'ici... Et la vue de la splendide demeure, véritable palais, ne fut pas sans l'intimider encore davantage.

Un Hindou ouvrit la porte de bronze admirablement travaillée et, quand elle eut dit son nom, l'invita à le suivre.

Ainsi qu'elle l'avait pensé, l'Orient et

l'Occident s'unissaient, sous l'égide du goût le plus sûr, pour l'ornementation féerique de cette demeure. Manon vit tout dans un rêve, à cette première visite. Elle n'eut qu'une vision de marbres blancs et rosrs, de tapis précieux, de tentures chatoyantes aux reflets d'or. Puis elle fut introduite dans une pièce claire et fleurie, où se tenait la princesse en compagnie de sa suivante Sâti.

Toutes deux, aujourd'hui, portaient le costume de leur pays. Entourée de ses voiles blancs, Ahélya paraissait plus frêle encore. Autour de ses bras amaigris, et de ses minces chevilles, s'enroulaient des anneaux d'or garnis de magnifiques pierreries. Elle accueillit gracieusement Manon, la fit asseoir près d'elle, sur le divan de soie brodée, et lui montra quelques-uns de ses ouvrages. Après cela, commença la leçon.

Sâti s'était assise à l'écart et faisait de la dentelle, en gardant le silence.

À quatre heures, elle se leva et sonna. Une ayah (servante hindoue) apporta le thé peu après.

– Vous allez en prendre une tasse, déclara la princesse. Oh ! j'y tiens absolument ! Et je vais attendre jeudi avec impatience, pour avoir la suite de ma leçon. Vous montrez si bien ! Voyons, ne pourriez-vous pas venir avant ?

– Peut-être lundi...

Ahélya frappa joyeusement ses mains l'une contre l'autre.

– Oui, lundi, c'est cela !... Vous êtes très gentille... Sâti, une tasse de thé pour M<sup>lle</sup> Marie-Anne !

Ce fut ainsi que se passa la première leçon de Manon à la sœur du maharajah... Et la jeune fille quitta la magnifique demeure très satisfaite de son élève, vers qui la portait spontanément une vive sympathie, laquelle semblait d'ailleurs réciproque.

En rentrant chez elle, Manon passa devant l'hôtel de Courbarols, vieille demeure à la façade très grise et à l'aspect imposant. Cette vue lui rappela que la comtesse l'avait invitée à venir voir Cyrille. Elle pensa :

« Je tâcherai d'y aller dimanche prochain. M<sup>me</sup> de Courbarols paraît très bonne et, dans ma situation, il ne faut pas négliger tout ce qui représente une aide, une protection, une sympathie. »

Un peu après avoir dépassé l'hôtel, la jeune fille croisa une femme vêtue de noir, une petite femme corpulente, aux cheveux gris et au visage blafard. Deux yeux clairs et froids se posèrent sur Manon, au passage.

Où donc avait-elle vu cette figure ?

Ah ! oui, elle se souvenait.

C'était à Courbarols... Et cette personne devait être Hilarine, la femme de charge, dont la physionomie inspirait à la petite Manon une antipathie qu'elle ne pouvait dominer. Il en était ainsi aujourd'hui encore, et de la rencontre de cette femme, Manon conserva une impression désagréable pour toute la soirée.

### III

Ce même jour, les Courbarols donnaient un bal.

La comtesse, depuis la mort de son premier mari et de ses petites filles, n'aimait plus le monde. En outre, sa santé toujours chancelante lui faisait désirer une existence tranquille, tout occupée de son fils et de ses œuvres de charité.

Mais Marcelle ne l'entendait pas ainsi. Très habilement, elle avait su circonvenir sa belle-mère, afin que celle-ci acceptât de bonne grâce que M. de Courbarols conduisît fréquemment sa fille dans le monde.

Le comte l'aidait, d'ailleurs, dans cette tâche qui consistait à aveugler sa femme. Il disait :

– Il faut que nous songions à marier Marcelle, chère amie... Pour cela, nous devons cultiver nos relations et en faire de nouvelles.

M<sup>me</sup> de Courbarols, d'abord, se rangeait à son avis. Il ne lui paraissait pas répréhensible que Marcelle, à son âge, aimât le monde, pourvu que ce fût modérément.

Mais depuis quelque temps, elle découvrait chez sa belle-fille une frivolité, un égoïsme, maints défauts qui lui ouvraient les yeux, peu à peu, sur sa véritable valeur.

Quand le bandeau avait-il commencé de se détacher ? C'était un jour de l'été précédent, lorsqu'elle s'était aperçue que son mari et Marcelle l'avaient trompée, en lui disant qu'une toilette fort élégante, portée par la jeune fille, avait été faite chez sa couturière habituelle. Par hasard, la facture de chez Javault lui était tombée sous la main, un jour... Elle n'avait rien dit. Mais depuis lors, elle se défiait...

Et cette fois, quand Marcelle, la veille du bal, lui montra la toilette, cadeau de son père, qui venait d'arriver, la comtesse demanda, en la regardant droit dans les yeux :

– C'est encore de chez Javault, cela ?

— Mais... non, maman... C'est M<sup>me</sup> Sury, comme d'habitude...

— Pourquoi cherches-tu à me cacher la vérité ? Tu sens donc bien que tu as fait une folie ?

Marcelle, reprenant vite son aplomb, déclara effrontément :

— C'est papa qui l'a voulu... Il tient à ce que je sois très bien habillée pour ce bal où nous devons avoir d'importantes personnalités. Mais il craignait que vous ne soyez un peu mécontente de cette dépense... pour une toilette.

M<sup>me</sup> de Courbarols riposta froidement :

— Je le suis surtout de la dissimulation dont vous faites preuve à mon égard.

Quand Marcelle rapporta ces paroles à son père, celui-ci s'en montra fort soucieux.

— Tu m'as fait faire une sottise, Marcelle. Jusqu'ici, elle me laissait l'entièvre direction de ses affaires. Maintenant, elle est capable de se méfier et de demander à voir les comptes.

La jeune fille dit insouciamment :

— Vous trouverez un moyen pour arranger cela. D'ailleurs, elle n'osera pas, après tant d'années, avoir l'air de vous témoigner de la défiance.

Le comte hocha la tête.

— Heu ! Heu !... Je n'en suis pas sûr du tout ! Elle a plus de volonté qu'on ne le pense, plus de finesse aussi... Il ne faut pas nous faire d'illusions, Marcelle : nous venons de baisser fortement dans son estime.

La jeune fille dit entre ses dents :

— Eh bien ! tant pis !

M. de Courbarols mit la main sur son épaule.

— Tu parles en ce moment contre ta pensée, ma petite. Tout aussi bien que moi, tu sais que sa bienveillance t'est nécessaire. Elle a promis de te doter. Mais elle n'a pas fixé de somme... Or, celle-ci peut être petite ou très grosse, selon... son degré de sympathie, d'affection pour toi.

Un pli se formait sur le front de Marcelle, un front bas, encadré de bandeaux blonds très bouffants.

Le père reprit :

– M. de Sarbeuil paraît te trouver fort à son goût. Mais il lui faut une belle dot...

Marcelle dit avec impatience :

– Je ne songe pas à me marier pour le moment... M. de Sarbeuil me déplaît, d'ailleurs.

– Oui, parce qu'un autre te plaît trop.

Une vive rougeur monta au teint clair de Marcelle. M. de Courbarols dit d'un ton de reproche :

– Voyons, ma petite, je t'assure que c'est fou ! Ce trop séduisant maharajah ne songe qu'à s'amuser et ne paraît pas du tout disposé à te choisir pour femme. D'ailleurs, je n'oserais le souhaiter pour toi... Tu risquerais fort d'être malheureuse... très malheureuse...

Marcelle dit avec exaltation :

– Malheureuse ?... Oh ! non, non ! Il m'aimerait, et moi... moi, je l'adore !

– Marcelle !

– Oui, je vous le dis franchement, papa :

jamais je n'aimerai personne d'autre que lui !...  
Jamais, jamais !

— Ma pauvre petite, c'est de la démence ! Ce Maun-Sing tourne la tête de toutes les femmes !... Je ne sais ce qu'elles feraient pour un regard de lui !

— C'est qu'on ne trouverait pas d'autres yeux comme ceux-là ! Oui, vous dites bien, pour eux, je ne sais ce qu'on ferait... je ne sais...

M. de Courbarols songea :

« Nous voilà bien !... Avec cette belle passion, elle va continuer à repousser toutes les demandes en mariage, comme elle l'a fait jusqu'ici. Et pourtant, quoi qu'elle en dise, je crois qu'il ne faudrait pas trop traîner, si nous voulons que Paule soit généreuse. Elle est capable de se détacher de Marcelle, en voyant que celle-ci n'est pas tout à fait ce qu'elle pensait. Et pour moi aussi, elle change un peu, depuis quelque temps... Je sens comme une défiance... Oui, il faudrait que Marcelle se mariât le plus tôt possible... Mais c'est ce maudit maharajah... Si elle se met à lui comparer tous ses prétendants... évidemment...

évidemment... les autres ne paraîtront pas à leur avantage. Il a toutes les séductions, cet homme-là, y compris la plus fabuleuse fortune. »

Le comte craignait que sa femme ne lui parlât au sujet de la fameuse toilette accordée par lui à Marcelle. Mais elle n'en souffla mot. Bien que très peinée et froissée de cette dissimulation à son égard, et de l'entente sournoise qu'elle semblait indiquer entre le père et la fille, M<sup>me</sup> de Courbarols ne voulait pas avoir l'air de reprocher à son mari cette dépense, faite avec ses propres revenus.

Cependant, elle ne s'était jamais départie pour eux de la plus large générosité. Thibaut, quand elle l'avait épousé, ne possédait que Courbarols, héritage de son cousin défunt. Tout ce qui était valeurs mobilières avait servi à payer des dettes anciennes – ou du moins qualifiées telles par lui, car, maintenant, la comtesse se demandait si elle n'avait pas été trop crédule, trop vite émue par le dévouement de Thibaut et les câlinerries de Marcelle, qui, tous deux, ne l'avaient plus quittée, après son malheur.

Elle s'efforçait généralement de repousser cette pensée, qui lui était douloureuse et qu'elle voulait croire une simple imagination. Mais elle n'y réussissait guère – de moins en moins, maintenant.

Le soir de ce bal, elle se laissa habiller avec la plus parfaite indifférence. Elle avait accepté de le donner que sur les instances de son mari et de sa belle-fille, qui assuraient qu'on ne pouvait faire autrement, pour rendre à leurs relations très nombreuses les politesses reçues. Mais elle se promettait bien de tenir ferme pour qu'il fût le seul de la saison.

Tous ces dérangements la fatiguaient. En outre, elle ne se sentait aucunement disposée, maintenant, à complaire aux goûts mondains qui se révélaient de plus en plus chez Marcelle. Si Thibaut les favorisait, c'était son affaire, et elle n'y pouvait rien. Mais elle s'opposerait à ce qu'on troublât de nouveau, comme ce soir, la tranquillité du vieil hôtel racheté par elle et qui serait plus tard la propriété de Cyrille.

Le petit garçon, debout au milieu de la

chambre, regardait sa mère.

Quand elle fut prête, il s'approcha, en disant de son air tranquille :

— Vous êtes très belle, maman.

Elle sourit, en caressant les cheveux bruns.

— Tu ne te coucheras pas trop tard, n'est-ce pas, mon chéri ? Je crains que l'orchestre t'empêche de dormir.

— Peut-être, maman. Mais je resterai bien tranquille et je penserai à vous. Est-ce que vous allez descendre tout de suite ?

— Non, il est trop tôt. J'ai encore une demi-heure à te donner. Allons à la salle d'étude, en attendant qu'il soit l'heure que je descende.

À ce même moment, dans son cabinet, M. de Courbarols achevait de répondre à une lettre d'homme d'affaires. Ses sourcils froncés, le pli qui barrait son front témoignaient d'un violent souci. Depuis plusieurs années, il avait demandé à sa femme des signatures que, dans sa confiance en lui, elle lui accordait toujours, en acceptant les explications habiles qu'il lui donnait. De grosses

sommes s'étaient ainsi trouvées englouties pour satisfaire des passions dont le jeu était la plus invétérée.

La comtesse croyait qu'il avait renoncé à celle-ci dès avant leur mariage. En réalité, il n'avait fait que la dissimuler avec tant d'adresse que, maintenant encore, M<sup>me</sup> de Courbarols ignorait qu'il continuait de s'y adonner, au grand préjudice de sa fortune.

Mais il se doutait qu'elle ne serait plus aussi crédule... Dès lors, s'il faisait une grosse perte d'argent, ainsi qu'il lui était advenu l'été précédent au cercle de Deauville, comment se libérerait-il sans tout dévoiler à sa femme ?

Or, il ne pouvait envisager cette perspective sans appréhension, car, pour lui, un tel aveu représentait la ruine.

La comtesse, il le savait, l'avait épousé sans amour : mais elle l'estimait, lui accordait entière confiance, sur tous les points, jusqu'à ces derniers temps. Complètement désemparée, après la mort de son mari et de ses filles, elle avait accepté l'appui qu'il lui offrait, d'abord en tant

que parent, puis comme époux. Son infatigable sollicitude enveloppait la jeune veuve, lui épargnait tous les soucis, très discrètement. Et c'était discrètement encore qu'avant même leur mariage il avait pris la direction de sa fortune.

Cette fortune, le comte la considérait déjà comme sienne. Les médecins lui avaient laissé entendre que Cyrille n'atteindrait pas l'adolescence. Il fallait donc que les héritiers futurs de la comtesse fussent Thibaut et sa fille. Cela, M. de Courbarols se faisait fort de l'obtenir – jusqu'à l'année précédente, où il avait saisi un changement dans l'opinion de sa femme à leur égard.

Qu'arriverait-il si elle découvrait que ce Thibaut, en qui elle avait foi, employait une partie de ses revenus au jeu et au plaisir – et avait même fortement écorné le capital ?

Complètement désabusée, elle demanderait des comptes, exercerait une surveillance sur les dépenses, restreindrait sa générosité à l'égard de Marcelle. Puis, à la mort de Cyrille, elle léguerait sa fortune – ou tout au moins une grande partie

de celle-ci – à M<sup>me</sup> de Septchamps, sa cousine germaine, à qui elle témoignait beaucoup d'affection. Telles étaient les inquiétudes qui assaillaient M. de Courbarols, depuis quelques mois surtout.

Ce soir, il écrivait à un homme d'affaires pour obtenir un emprunt qui lui permettrait de solder une récente dette de jeu. Après cela, il se promettait de s'assagir pendant quelque temps, pour arriver à combler le déficit et à rembourser ses créanciers.

Comme il venait d'apposer sa signature au bas de la lettre, on frappa.

Il dit : « Entrez ! » et ne put réprimer un léger mouvement d'impatience à la vue d'Hilarine.

La femme de charge demanda de sa voix tranquille :

– Monsieur le comte pourrait-il m'accorder un instant d'entretien ?

– Hum !... Oui, si c'est pour une chose d'importance... Car, autrement, le moment est mal choisi, Hilarine. Nos invités vont arriver...

– Pas encore. Et Monsieur le comte est tout prêt, d'ailleurs.

– Eh bien ! parlez.

Thibaut se renversait dans son fauteuil, en attachant son regard, où luisait un peu d'inquiétude, sur le visage blafard et impassible, aux yeux froids.

– C'est au sujet de mon fils... Il a perdu de l'argent, ces temps-ci. Je venais demander à Monsieur le comte de vouloir bien l'aider...

M. de Courbarols ne put maîtriser un mouvement de colère, ni retenir une exclamation :

– Encore !

– Oui, encore, Monsieur le comte. Je me souviens que Monsieur m'a dit un jour – il y a presque douze ans de cela :

« – Hilarine, je vous donnerai ce que vous voudrez, je ne vous refuserai jamais rien, et je vous garderai une reconnaissance éternelle du service que vous me rendez.

« Alors... voilà, quand je suis dans l'embarras,

je viens à Monsieur le comte... je lui demande... et il ne peut pas me refuser... à cause du service. »

Elle se tenait debout, en face de M. de Courbarols. Autour de ses doigts courts, elle enroulait, tout en parlant, les rubans de laine de son tablier, qui venaient se nouer par-devant. Pas un muscle ne bougeait sur son visage, et les paroles tombaient, nettes, paisibles, de ses lèvres qui semblaient à peine s'entrouvrir.

Le teint de M. de Courbarols se colorait un peu. Dans son regard, qui se détournait légèrement de celui d'Hilarine, passait une lueur d'effroi.

Il dit d'un ton conciliant :

– Certainement, je n'oublie pas ce que vous avez fait pour moi... je ne l'oublierai jamais, Cependant, vous devez reconnaître que je vous ai largement indemnisée déjà de... du silence... de l'aide...

– Monsieur a dit : « Une reconnaissance éternelle. » Cela signifie, à mon avis, que je peux

toujours m'adresser à Monsieur, et qu'il ne me refusera jamais ce que je lui demanderai.

L'inquiétude s'accentua dans le regard du comte, qui s'attachait de nouveau à la physionomie fermée de la femme de charge.

– Évidemment... évidemment, Hilarine. Dites-moi ce que vous désirez. S'il m'est possible de vous satisfaire, vous savez bien que je le ferai.

– Adrien a perdu de l'argent ?

– Oui, Monsieur le comte... Il s'est occupé d'une affaire de commission, qui donnait de belles espérances. Mais son associé l'a mis dedans... et il est à la gêne, en ce moment. On lui propose une situation chez un agent d'affaires. Mais il lui faudrait une somme importante et il ne l'a pas. Alors, j'ai pensé que Monsieur voudrait bien l'aider... en reconnaissance...

M. de Courbarols sursauta.

Le sang montait plus fortement au visage de Thibaut, qui devenait pourpre. Les mains, qui s'appuyaient aux accoudoirs du fauteuil, tremblèrent un instant.

M. de Courbarols balbutia :

– Mais je ne puis, Hilarine... je ne puis...  
Comprenez donc, la fortune n'est pas à moi...

– Monsieur le comte a disposé de grosses sommes à l'insu de M<sup>me</sup> la comtesse.

« Ainsi à Deauville, l'été dernier... »

Le comte l'interrompit, les lèvres blanches.

– Comment avez-vous su ?...

Les paupières d'Hilarine battirent légèrement.

– Tout se sait. Et il se pourrait que M<sup>me</sup> la comtesse, un jour, n'ignorât plus...

M. de Courbarols eut un tressaillement. Le sang, maintenant, se retirait de son visage.

Hilarine, après un court silence, ajouta du même ton paisible :

– Toutefois, si cela gêne trop Monsieur de nous aider, je m'adresserai ailleurs.

« Très certainement, je trouverai... À mon âge, on a vu bien des choses, on en a deviné d'autres, et l'on peut aller trouver les gens pour leur dire : « Voilà, je sais ceci... cela... » En retour du

service qu'on leur rendrait ainsi, ils seraient généreux... plus généreux probablement que Monsieur le comte. »

Cette fois, M. de Courbarols blêmissait. L'effroi traversait son regard, qui se baissait sous celui de la femme de charge.

Il bégaya :

– Voyons, Hilarine... je ne vous ai pas dit non... Je ferai mon possible... tout mon possible, naturellement. Mais je vous assure que je suis très géné, en ce moment. Il me sera bien difficile de... Adrien pourrait peut-être, pour le moment, se contenter de... quelques milliers de francs ?

– C'est insuffisant, Monsieur le comte.

– Eh bien ! je verrai... Oui, comptez sur moi, Hilarine.

– J'ai confiance dans la reconnaissance de Monsieur le comte.

Elle sortit, sans bruit, comme elle était entrée. Derrière elle, la porte se referma si doucement que M. de Courbarols se détourna, pour bien voir si elle n'était plus là.

Alors, il se laissa aller dans son fauteuil, comme un homme qui s'affaisse. En ce moment, son visage, demeuré d'apparence assez jeune, avait vieilli de dix ans.

Il murmura avec angoisse :

« Que vais-je faire ?... Comment distraire une grosse somme d'un capital déjà entamé, surtout que, d'autre part, j'ai des dettes, de si grosses dettes, et très pressantes ? »

Il restait là, immobile, agité de tressaillements nerveux, oubliant l'heure qui passait...

De nouveau, la porte s'ouvrit. Marcelle apparut, en toilette de bal, et s'écria :

– Que faites-vous là, papa ? Il est temps de descendre, car les invités vont apparaître.

Elle s'avançait, en parlant ainsi. Le comte leva la tête, en répondant d'une voix troublée :

– Ah ! oui, c'est vrai !... Je ne pensais plus...

Elle le regarda attentivement.

– Êtes-vous souffrant ?... Vous avez une mine toute drôle.

– Oui, un peu... C'est un petit malaise... Il fait très chaud ici...

– Pas plus qu'il ne faut, à mon avis.

Il essaya de sourire.

– C'est que je ne suis pas en toilette de bal, moi !... Très réussie, ta robe, ma petite.

Marcelle jeta un coup d'œil satisfait dans la direction de la grande glace encadrée de chêne qui surmontait la cheminée.

– Oui, n'est-ce pas ?... C'est original, cela ne ressemble en rien à ce qui se fait chez les autres. Et ces broderies, avez-vous remarqué ? Elles sont d'une finesse délicieuse, d'un coloris incomparable. C'est une ouvrière de chez Houllier qui les fait pour Javault. Jamais je n'ai rien vu d'aussi joli !

De nouveau, il esquissa un sourire.

– Tant mieux si tu es contente ! Mais tu sais, il ne faut plus me demander une pareille folie ! Cela te ferait un tort énorme près de ta mère.

Subitement, une ombre apparut sur les yeux de Marcelle, et le frais visage se durcit, en prenant

une expression presque mauvaise.

La jeune fille dit d'un ton de sourde colère :

– Quand donc serai-je délivrée de cette insupportable tutelle ?... Cela devient intolérable !

M. de Courbarols se leva, tira machinalement sur son gilet, qui avait un peu remonté, et dit, après un petit temps de silence :

– Décide-toi à te marier le plus tôt possible. Elle te donnera encore une dot raisonnable, et Sarbeuil – si c'est lui que tu choisis – a de la fortune. Tu seras donc libre d'agir à ta guise, sans te soucier de l'opinion de Paule. Mais hâte-toi, car... je dois te le dire franchement, mon enfant... nous entrons, au point de vue pécuniaire, dans une mauvaise passe. En outre, Paule paraît assez mal disposée à notre égard, depuis quelque temps.

Marcelle l'interrompit :

– Je ne veux rien décider maintenant !... Sarbeuil me déplaît, je vous l'ai dit hier. Il ne sera pour moi qu'un pis-aller.

— Quand tu seras bien persuadée que Maun-Sing n'a pas la moindre idée de répondre aux sentiments passionnés que tu lui laisses voir... un peu trop ? Ah ! ma pauvre enfant, je crains bien que tu ne te prépares là que des souffrances !

Marcelle secoua la tête. Un pli d'entêtement se formait sur son front

— Je n'aime que lui !... Je ne pourrai jamais aimer personne d'autre ! Tenez, papa, mettez votre main sur mon cœur ! Vous le sentirez battre plus vite à la seule pensée que je vais « le » voir, ce soir, et que je danserai avec lui !

— Ah ! folle... folle enfant !

En disant ces mots, le comte appuyait sur l'épaule de sa fille une main un peu tremblante... Et son regard soucieux enveloppait le jeune visage dans lequel les yeux brillaient de passion obstinée.

Deux heures plus tard, les salons de l'hôtel de Courbarols étaient en pleine animation.

La comtesse, dominant sa fatigue physique et ses lourds soucis, en faisait les honneurs avec une

grâce paisible.

M. de Courbarols affectait un entrain qui était bien loin de lui, car son esprit demeurait harcelé d'inquiétude et occupé à rechercher les moyens de sortir d'une situation épineuse.

Et la gaieté brillante de Marcelle sonnait faux, également. Le maharajah de Bangore n'avait eu pour elle que le plus indifférent des regards. Il ne dansait pas, ce soir, et causait longuement avec la belle lady Cornelia Uswyll, une grande dame anglaise parente de l'ambassadeur d'Angleterre à Paris et sœur du vice-roi des Indes.

– Elle l'adore, mon cher ! confiait le marquis de Briaux à un vieux diplomate de ses amis. Vous n'avez qu'à remarquer la façon dont elle le regarde. Cette superbe orgueilleuse n'est plus que soumission devant lui, et j'ai l'impression qu'il est complètement maître de sa volonté, qu'elle n'est plus que l'esclave docile de sa fantaisie.

– Mais lui, l'aime-t-il ?

– Lui ? Je n'en sais rien. À vous dire vrai, je crois qu'en fait d'amour, il se plaît surtout à la

domination. D'ailleurs, c'est une nature assez complexe, bien difficile à connaître. Mi-Oriental, mi-Français, en toute chose il participe des qualités et des défauts de ces deux races.

Le diplomate songea tout haut, en jetant un regard vers le svelte et beau jeune homme, qui portait l'habit avec une souveraine élégance :

– En tout cas, il sait être à l'occasion le plus Parisien des Parisiens !

– Oui, mais si vous le voyiez chez lui, mon cher ami, vous diriez : « Il est resté bien Oriental. » Ses serviteurs hindous ne lui parlent qu'à genoux, le front dans la poussière... On le sent entouré d'une atmosphère de vénération.

– Je dirais presque d'adoration. Pour ces gens, il est resté le tout-puissant maharajah, le souverain élevé infiniment au-dessus d'eux.

Le diplomate fit observer :

– Il faut reconnaître qu'il existe chez lui une séduction à laquelle personne n'échappe. Ces yeux si beaux ont un charme et une puissance extraordinaires. Il n'est pas étonnant qu'ils

affolent tant de cœurs féminins – y compris celui de lady Uswyll, si difficile à émouvoir, prétend-on.

Les deux hommes se turent et suivirent du regard le maharajah et la belle jeune femme blonde, au port altier, qui se dirigeaient vers le buffet.

M. de Sarbeuil, un homme d'une quarantaine d'années, petit et un peu chauve, dit en riant à l'oreille de Marcelle, sa danseuse :

– Il me semble que Maun-Sing a bien oublié les griefs de ses aïeux contre l'Anglais vainqueur !

Les lèvres tremblantes de M<sup>lle</sup> de Courbarols essayèrent un sourire... En abaissant un peu ses paupières, elle glissa vers lady Uswyll un coup d'œil haineux.

Peu après, elle demanda à son cavalier de la conduire au buffet. Quand ils y arrivèrent, Maun-Sing, sa coupe de Champagne à la main, causait chevaux avec M. d'Evolles, un sportsman connu. La belle Anglaise dégustait une glace, en

écoutant les deux interlocuteurs, ou, plus exactement, en écoutant le maharajah que son regard ne quittait pas.

Marcelle manœuvra rapidement pour se rapprocher du groupe... Maun-Sing, l'apercevant, vint à elle et dit, avec un sourire :

– J'arrive peut-être un peu tard pour vous demander une danse, mademoiselle ?

Une flambée rose monta aux joues de Marcelle.

– Oh ! pas du tout ! La suivante n'est pas promise... Si Votre Altesse la désire ?

– Mais certainement !

Il continua de causer avec elle, tout en vidant sa coupe de champagne.

Dans la matité de son beau visage aux lignes très fermes, les yeux noirs, au regard dominateur, avaient tantôt un ardent éclat de flamme, tantôt l'ensorcelante douceur d'une caresse... Et l'ironie légère du sourire, un peu énigmatique, qui entrouvrait les lèvres pourpres, ajoutait encore au charme irrésistible de cette physionomie

d'homme.

Maun-Sing était le point de mire de tous les regards. Il comptait comme l'une des personnalités les plus marquantes de la grande vie parisienne. Et ce mélange de coutumes orientales et du parisianisme le plus raffiné, que signalait tout à l'heure le marquis de Bials à son ami, ne contribuait pas peu à exciter l'intérêt et la curiosité à son égard.

M. de Courbarols, en voyant un peu après sa fille passer au bras du maharajah, ne put réprimer un mouvement d'impatience inquiète.

« Cette pauvre Marcelle ne se prépare que de la souffrance ! songea-t-il. Bien heureuse encore si Maun-Sing ne se joue pas d'elle et ne s'amuse pas à la compromettre ! Dans l'aveuglement de sa passion, elle ne verra pas le précipice... Elle ne verra rien, que lui, ce charmeur... Il faudra que je la raisonne encore. Mais je sens bien que tout restera inutile. Elle est éprise de lui... éprise jusqu'à la folie... Et cependant, ce mariage avec Sarbeuil aurait si bien fait l'affaire ! »

À ce moment, un domestique s'approcha du

comte et lui remit un billet.

— La personne qui me l'a donné prie Monsieur le comte d'en prendre connaissance tout de suite, dit-il à mi-voix.

M. de Courbarols se tourna vers ceux de ses invités avec lesquels il conversait, assez distraitemment, la minute d'auparavant.

— Vous permettez ?

Des gestes d'affirmation empressée lui répondirent. Le comte ouvrit le billet et, tout aussitôt, sa physionomie soucieuse se détendit.

Rappelant le domestique qui s'éloignait, il ordonna :

— Faites entrer dans mon cabinet, Auguste.

Et il expliqua à ses hôtes :

— C'est un ami que j'ai connu aux Indes... un excellent ami. Je suis très heureux de le revoir. Mais je ne l'attendais pas avant le mois prochain.

— Surtout, mon cher, ne vous gênez pas à cause de nous, si vous désirez lui souhaiter la bienvenue ! dit M. de Brial.

Les autres appuyèrent, et M. de Courbarols, sans se faire prier davantage, quitta les salons pour gagner son cabinet.

Une seule lampe électrique était allumée, près du bureau. Elle éclairait la maigre silhouette d'un homme de petite taille, vêtu d'un correct costume de voyage.

M. de Courbarols s'avança vers lui, les deux mains tendues.

– Ah ! Sangram !... Tu as pu venir plus tôt ?

– Oui, puisque tu as besoin de moi. Qu'y a-t-il donc encore ?

– Je te l'expliquerai à un moment plus favorable... Aujourd'hui, nous donnons un bal.

– Oui, j'ai vu. Parmi tes invités, tu as le maharajah de Bangore ?

– En effet.

– Bien.

Il y eut un instant de silence. L'étranger s'était assis, et maintenant son visage apparaissait en pleine lumière – un maigre visage bronzé,

sillonné de rides, animé par l'éclat dur de beaux yeux noirs, très brillants.

M. de Courbarols demanda :

– As-tu affaire à lui ?

– J'ai à le surveiller. Là-bas, j'ai senti quelque chose dans l'air... Que fait-il, ici ?

– Il s'amuse.

Sangram eut un rire silencieux, qui plissa toute sa face.

– Il s'amuse, oui... Mais j'ai idée que tout cela n'est qu'une façade, destinée à masquer le complot – le terrible complot que Dhaula, Dhava et les autres méditent, depuis des années...

– Comment ?... Quel complot ?

– Je ne puis rien te dire encore. Mais il faut que tu attires Maun-Sing le plus possible, que tu tâches de te glisser dans son intimité, pour essayer de surprendre des indices...

Le comte secoua la tête.

– On n'entre pas facilement dans son intimité, Sangram !... J'ai l'impression, d'ailleurs, de ne

pas lui être sympathique.

– C'est dommage ! Tu aurais pu me servir grandement, en la circonstance.

Thibaut ajouta :

– Et puis, il faut que je t'explique... Je ne tiens pas à l'attirer, comme tu dis, parce que déjà ma fille en est follement éprise.

– Eh bien ?

– Comment, eh bien ?... Je veux faire tous mes efforts pour qu'elle calme cette passion, qui ne peut aboutir à rien.

Sangram leva les épaules.

– Laisse-la donc !... Cela passera tout seul. Est-ce qu'on s'occupe de toutes ces idées de femme !

Le comte protesta :

– Je ne veux pas que ma fille souffre, ni qu'elle serve de jouet au caprice du maharajah !

Sangram dit d'un ton bref :

– C'est bon, nous verrons... En tout cas, moi, je le surveille d'aussi près que possible, ce beau

Maun-Sing. Allons, retourne près de tes invités, ami. Donne seulement l'ordre qu'on me conduise à une chambre.

– Et qu'on te serve à souper ?

– Non, c'est inutile... À demain.

Il tendit au comte sa main maigre, aux os saillants.

M. de Courbarols la prit et la serra fortement en disant à mi-voix :

– Ah ! Sangram, pourras-tu me sortir d'embarras ?... Je vois des périls de tous côtés.

– Aie confiance, je t'aiderai. En retour, tu me serviras près de Maun-Sing. De cette façon, une fois encore, nous serons quittes.

Lorsque M. de Courbarols rentra dans les salons, sa physionomie s'était un peu éclaircie. Mais elle se rembrunit aussitôt à la vue du maharajah et de Marcelle qui, délaissant la danse, causaient dans le petit salon, assis sur un canapé au-dessus duquel s'étendaient les feuilles d'un latania. Maun-Sing avait sur les lèvres son mystérieux et séduisant sourire, et la jeune fille,

fascinée, ne voyait plus, n'entendait plus rien autour d'elle.

## IV

Deux jours après cette soirée, dans l'après-midi, Dhaura entra silencieusement dans le salon, du plus pur style Louis XIV, où Sa Hautesse Maun-Sing lisait, nonchalamment enfoncé dans un fauteuil recouvert d'une admirable tapisserie d'Aubusson.

Le brahme s'avança et vint s'agenouiller près du maharajah. Maun-Sing abaissa un peu son livre, en disant :

— Tu viens savoir ce que j'ai pu obtenir de lady Uswyll ? Tout ce que j'ai voulu, Dhaura. Elle m'a donné une partie des renseignements demandés et me fournira les autres sous peu.

— Ah ! tant mieux, seigneur !... Car il est temps. Tout est prêt. On n'attend plus que le libérateur.

— Dans deux mois, nous partirons.

Un éclair traversa les yeux superbes du prince et ceux de Dhaulà. Pendant quelques secondes, les deux hommes restèrent silencieux. Maun-Sing paraissait emporté vers quelque rêve magnifique, et Dhaulà contemplait le beau visage ardent avec adoration. Puis le brahme reprit :

– Il faut que je t'informe, maître souverain, d'un danger que j'ai découvert.

Maun-Sing abaissa vers lui son regard interrogateur.

– Tu dis un danger ?

– Oui, seigneur... J'ai su hier, par Anang, que Sangram est à Paris.

Les beaux sourcils sombres du maharajah se rapprochèrent.

– Sangram est à Paris !... Qu'y fait-il ?

– Je l'ignore. Il demeure chez le comte de Courbarols...

Le maharajah eut un léger mouvement de surprise.

– Chez le comte de Courbarols !... Ah ! c'est

curieux !

– N'est-ce pas, seigneur ? Comment et pourquoi ces deux hommes sont-ils ainsi liés ?

– Je sais que le comte a passé autrefois quelque temps aux Indes... Mais jamais il ne m'a dit qu'il y avait conservé des relations. À ton avis, que vient faire ici Sangram ?

Le brahme répondit sans hésiter :

– Surveiller nos agissements.

– C'est bien aussi ce que je pense... Cet homme ne doit plus trouver de joie que dans la vengeance et la trahison. Tu as raison, Dhaula, c'est un danger pour nous... Il faut qu'il soit surveillé de très près.

– Anang s'en charge, souverain seigneur. Mais ne penses-tu pas qu'il serait intéressant de connaître les motifs de ses rapports avec ce M. de Courbarols ?

– Évidemment... Je m'occuperai de mener cette enquête...

Un sourire d'ironie entrouvrit les lèvres de Maun-Sing, tandis qu'il ajoutait :

— M<sup>lle</sup> de Courbarols me renseignera aussi bien que l'a fait lady Uswyll. Les femmes sont des êtres bien utiles, vois-tu, Dhaulâ.

— Oui, quand on sait s'en servir, comme toi, seigneur, quand on sait les dominer, au lieu de plier sous leur pouvoir, ainsi que beaucoup.

Maun-Sing eut un orgueilleux mouvement de tête.

— Je ne serai jamais ainsi, sois sans crainte, Dhaulâ. Va, et recommande à Anang la plus grande vigilance.

Une heure plus tard, le maharajah, suivi de Jeimal, son favori, jeune Hindou de haute caste, descendait l'escalier de marbre recouvert d'un splendide tapis d'Orient aux tons chauds. Il se rendait à une exposition de miniatures anciennes, avant d'aller prendre le thé chez lady Uswyll.

Comme il atteignait le vestibule aux colonnes de marbre rose, une jeune fille y entrait, venant de l'appartement de la princesse. À sa vue, elle s'effaça, se recula dans l'ombre d'une colonne, en s'inclinant et en rougissant.

Maun-Sing leva son chapeau. En même temps, il enveloppait l'inconnue d'un long regard de surprise et d'admiration.

S'adressant à l'un des Hindous prosternés sur son passage, il demanda, en langue rajpoute :

– Qui est cette femme, Dhavi ?

– La brodeuse qui donne des leçons à la princesse Ahélya, tout-puissant seigneur.

Maun-Sing eut un geste qui signifiait : « Ah ! très bien ! » Et un instant plus tard, dans l'automobile qui l'emportait, il dit à Jeimal, assis en face de lui :

– Voilà une jeune personne qui m'a paru singulièrement jolie, Jeimal. Il faudra que je la revoie, pour corroborer cette impression première.

Manon, de son côté, s'en allait tout émue de cette rencontre. Son désir d'apercevoir le maharajah venait de se réaliser, et elle avait pu constater, en un fugitif coup d'œil, qu'il restait semblable – avec plus de virilité – au jeune homme de dix-huit ans vu autrefois à la villa

Bargi.

Il était superbement beau. Mais dans sa petite chambre assombrie par les murs qui entouraient la cour étroite, Manon emportait surtout la vision des yeux noirs, à peine entrevus cependant, qui éclairaient si merveilleusement ce visage d'homme.

Ce soir-là, quand la jeune fille se rendit chez M<sup>me</sup> Broquerel pour faire chauffer le potage qui composait tout le dîner de la veuve, elle y trouva Achille. Il venait savoir des nouvelles de sa mère. Et, comme toujours, il s'arrangeait pour être là à l'heure où il savait pouvoir trouver Manon. En causant, il lui demanda :

– Est-ce que ça ne s'appelle pas Clamanches, l'endroit où vous avez votre maison, mademoiselle Manon ?

– En effet.

– Il y a un garçon de cet endroit-là, qui s'est présenté aujourd'hui chez mon patron pour faire les courses... Il s'appelle Mathieu Clomart.

Manon s'exclama :

– Mathieu Clomart !... Mais je le connais très bien ! C'est le troisième fils des fermiers de Cordibûche. Il n'a pas voulu rester cultivateur, comme les autres, et est parti pour Paris, il y a deux ans, au grand chagrin de ses parents. Ils m'écrivent qu'ils n'en ont que de rares nouvelles et se doutent qu'il leur cache quelque chose.

– Eh ! pardи, qu'il n'a pas réussi, et qu'il mange de la vache enragée ! Nous avons causé un peu, et il m'a dit qu'il était dans la misère... Un copain lui avait promis monts et merveilles. Tout cela se réduit à n'avoir même plus aujourd'hui deux sous devant lui.

Manon secoua tristement la tête.

– Le malheureux garçon ! Mais que ne retourne-t-il là-bas ?... Ses parents lui pardonneraient, et il reprendrait le travail qu'il n'aurait jamais dû quitter.

– L'amour-propre le retient sans doute... Et d'ailleurs, il a l'air plutôt têtu.

– Est-il agréé par votre patron ?

– Oui, et il commence son service demain.

– Parlez-lui de moi, et dites-lui que j'aurais plaisir à le revoir.

– Certainement, je le ferai, mademoiselle.

Et, avec un sourire, Achille ajouta :

– Vous voulez le prêcher un peu ?... Il faut espérer que cela réussira aussi bien qu'avec moi.

Antonine déclara :

– Oh ! toi, tu as toujours été un garçon sérieux, au fond !

Achille allait protester, en toute sincérité :

– Un garçon sérieux, moi !... Ah ! par exemple !

Il se tint à temps. Évidemment, si Manon avait encore quelque illusion à ce sujet, mieux valait qu'elle la conservât – d'autant plus qu'il se trouvait très résolu à laisser là définitivement son existence de bohème pour l'amour d'elle. Car l'influence de cet amour le transformait réellement.

Tout d'abord, il avait feint ce changement pour plaire à Manon. Maintenant, il voulait, en

toute loyauté, devenir l'être sérieux et travailleur qui seul aurait chance d'être agréé par elle.

La jeune fille, cependant, restait sur la réserve. Bien qu'Achille lui fût, de beaucoup, plus sympathique que les autres membres de la famille Broquerel, il ne lui convenait pas d'encourager des sentiments qu'elle ne pouvait partager. Mais aussitôt qu'elle en trouvait l'occasion, elle glissait le bon conseil, ou le reproche discret, toujours bien acceptés par le jeune homme.

En sortant de chez M<sup>me</sup> Broquerel, Manon monta chez Lucie, qu'elle n'avait pas vue depuis la veille. La jeune ouvrière allait mieux. Elle apprit à sa voisine qu'elle avait eu aujourd'hui la visite de M<sup>me</sup> de Courbarols.

— Elle m'a demandé de vos nouvelles, et espère vous voir bientôt, ajouta Lucie.

— J'irai dimanche, si rien ne vient m'en empêcher jusque-là... Moi aussi, je désire beaucoup la revoir. Elle paraît si bonne !

— Mais elle a l'air triste... Aujourd'hui surtout. Sans doute, la santé de son petit garçon

l'inquiète.

– Probablement. Il était si délicat autrefois !

– Et vous, mademoiselle Manon, comment allez-vous ? Vous avez donné votre leçon à la princesse hindoue, cet après-midi ?... Êtes-vous toujours contente ?

– Très contente. La princesse est charmante... C'est une jolie créature, bonne et aimable, de santé assez frêle, malheureusement.

– Mais son frère, le... comment dites-vous ?

– Le maharajah.

– Oui, le maharajah... Est-ce que vous l'avez vu ?

– Je l'ai précisément aperçu aujourd'hui, au moment où je sortais.

– Comment est-il ?

Complaisamment pour la distraire, Manon lui décrivis l'aspect du maharajah, puis les splendeurs de sa demeure.

Lucie l'écoutait en ouvrant de grands yeux.

– C'est comme dans un conte de fées !

J'aimerais me cacher dans un petit coin pour voir tout cela, et ce prince si beau... Mais je crois bien, mademoiselle Manon, que vous devez être là tout à votre aise, car vous avez l'air d'une princesse, vous aussi !

Manon se mit à rire.

– Pauvre princesse !... Mais cela m'importe peu. Il me suffit de gagner honnêtement ma vie, et d'arriver à mettre quelque argent de côté pour aller habiter plus tard ma vieille maison de Clamanches.

Lucie l'enveloppa d'un regard d'affectionnée admiration, en s'écriant :

– Mais vous vous marierez, mademoiselle !... vous vous marierez sûrement !

Manon hocha la tête en murmurant :

– Je n'en ai pas idée !

Le dimanche suivant, elle se rendit à l'hôtel de Courbarols. La porte lui fut ouverte par Hilarine. Dominant l'impression désagréable que lui produisait cette physionomie, Manon demanda :

– Pourrais-je voir M<sup>me</sup> de Courbarols ?

La femme de charge répondit :

– Je vais demander à M<sup>me</sup> la comtesse... Entrez ici, mademoiselle.

Elle introduisit la jeune fille dans un salon orné de portraits. Machinalement, Manon s'assit de façon à ne pas se trouver sous l'un de ceux-ci. Cette instinctive méfiance ne passa pas inaperçue d'Hilarine, car une sorte de sourire s'ébaucha sur les lèvres pâles, tandis que la femme de charge s'éloignait.

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit et un homme entra.

Il dit en saluant :

– Ah ! pardon !... Je croyais qu'il n'y avait personne ! Vous attendez quelqu'un, madame ?

– J'ai demandé M<sup>me</sup> de Courbarols, monsieur.

– Ah ! très bien !... Je crois qu'elle est là... Veuillez m'excuser, madame...

Il salua de nouveau et sortit en refermant la porte sans bruit.

Mais Manon avait eu l'impression que ses yeux, noirs et brillants, dans la face maigre, bronzée, creusée de petites rides, l'avaient examinée avec une attention singulière, comme s'ils voulaient conserver sûrement son image. Elle ne put contenir un léger frisson, en pensant :

« Je n'aime pas ce regard ! »

Hilarine apparut peu après et conduisit la jeune fille près de la comtesse.

L'accueil de M<sup>me</sup> de Courbarols, tout en étant affable, parut à Manon un peu gêné.

— Mon petit Cyrille est chez ma cousine, M<sup>me</sup> de Septchamps, expliqua-t-elle à sa visiteuse. Il aurait été bien heureux de vous voir. Mais c'est une fâcheuse coïncidence... Ma cousine désirait l'avoir... Un autre jour, je l'espère, vous aurez plus de chance...

Manon se retira un peu froissée, en dépit de l'affectionnée amabilité que lui témoignait la comtesse. Il ne lui échappa aucunement non plus que M<sup>me</sup> de Courbarols ne l'invitait pas à revenir, mais qu'elle disait :

— J’irai vous voir, et j’espère aussi vous rencontrer chez cette bonne petite Lucie.

Qu’y avait-il donc ? La comtesse semblait toujours aussi bien disposée à son égard. Cependant, elle ne paraissait pas désireuse de lui laisser voir Cyrille... Pourquoi ?... Agissait-elle sous l’instigation de son mari ?

Elle se souvenait qu’autrefois M. de Courbarols lui inspirait plutôt de l’antipathie. Était-ce parce que, sous ses manières affables, elle soupçonnait l’hostilité ? Cependant, à quel propos ?

Puis elle pensa à ces lettres qui n’étaient jamais arrivées, et se demanda si, tout simplement, elles n’avaient pas été supprimées par lui. Peut-être la sympathie de sa femme et de son fils pour Manon Grellier, roturière et pauvre, lui déplaisait-elle ?... D’autant plus, maintenant, qu’elle était une ouvrière.

« Eh bien ! à sa guise ! conclut en elle-même la jeune fille. J’aurais été heureuse de revoir ce pauvre petit Cyrille, et de trouver un appui, à l’occasion, près de M<sup>me</sup> de Courbarols. Mais

puisqu'on me montre que des rapports de ce genre déplairaient, je resterai chez moi, voilà tout ! »

La concierge, quand Manon entra, lui remit une lettre qui venait d'arriver. Elle était de Valérie Clomart... La pauvre femme se désolait de n'avoir pas de nouvelles de son fils, depuis deux mois.

« J'ai écrit à l'adresse qu'il m'avait envoyée, sans obtenir de réponse... A-t-il changé de logement ?... Je me fais les idées les plus noires... Mon pauvre grand Mathieu ! Faut-il qu'il soit fou pour avoir quitté la maison, la famille, et s'être jeté dans cet enfer de Paris ! Pamphile me dit toujours :

« – Il reviendra, va... il reviendra un jour ! Peut-être bien... mais dans quel état ?... Malade ?... ou pire encore, qui sait ! Corrompu d'âme et de cœur ? Ah ! demoiselle, je suis bien en peine ! Si quelquefois vous entendiez parler de lui, je vous demande de m'en écrire un mot, et de me dire tout... toute la vérité. »

Puis elle donnait quelques détails sur

Clamanches et ses habitants. La vieille Clélie devenait complètement impotente et c'était Thérèse qui allait nettoyer la maison, de temps à autre. Clarisse venait d'avoir un beau petit garçon. Elle était toujours heureuse avec Gaspard, dans leur petite maison forestière. Le garde n'avait plus rencontré la Dame rouge, mais le fruitier (fromager) de Marjolles s'était trouvé nez à nez avec elle, un soir, et il en avait eu pour toute la nuit à trembler de peur.

Tout aussitôt, Manon écrivit à la bonne fermière pour lui apprendre ce qu'elle avait su aujourd'hui, à propos de Mathieu, et lui promettre de faire son possible afin d'entrer en rapport avec lui et de l'engager à retourner au pays...

Sa lettre terminée, elle descendit pour la mettre à la poste. Comme elle rentrait, elle croisa sous la voûte de la porte cochère un jeune homme d'une vingtaine d'années, de petite taille, mal vêtu, qui s'en allait en sifflotant, les mains dans ses poches. À la lueur du réverbère placé précisément devant l'immeuble, Manon vit une

tête rousse, un pâle visage à l'expression basse et mauvaise.

Et elle pensa : « Voilà un individu qu'il ne ferait pas bon rencontrer à la nuit, dans un lieu isolé ! »

Elle monta l'escalier et entra chez Antonine pour s'informer si elle n'avait besoin de rien.

Mais elle ne put retenir une exclamation d'inquiétude en voyant M<sup>me</sup> Broquerel blême, les yeux hagards, affaissée dans son vieux fauteuil.

– Madame, qu'avez-vous ?

Elle s'approchait, prenait les mains glacées... Antonine balbutia :

– Ce n'est rien... Une émotion... Octave vient de me quitter... et... et ce sont toujours des discussions...

Manon dit vivement :

– Un petit roux, n'est-ce pas ?

– Oui, c'est cela.

– Je l'ai croisé à l'instant, sous la voûte.

M<sup>me</sup> Broquerel dit péniblement :

— Il venait me demander de l'argent... Je n'ai pas pu lui en donner, puisque je n'ai rien. Alors il s'est emporté... il m'a... menacée...

Une expression de terreur passa dans le regard de la veuve.

— ... Il a dit que si, à sa prochaine visite, je ne lui donnais rien, je saurais ce que cela me coûterait.

Manon, aussitôt, s'occupa de la rassurer.

— Ce sont des mots en l'air, tout cela, madame... Voyez-vous, il n'y faut pas croire. Votre fils sait très bien que vous n'avez rien...

— Oui, mais il a appris que son frère avait un petit emploi, et il s'imagine qu'il me donne de l'argent. Alors, il en veut sa part, dit-il.

Manon ne put contenir son indignation.

— Comment ? il faudrait que M. Achille, qui travaille courageusement, nourrît sa paresse et ses vices ?... Par exemple, voilà qui serait trop fort !

Semblable en cela à beaucoup de mères, Antonine blâmait volontiers ses enfants, mais n'acceptait pas que les autres fissent de même.

Elle riposta, mécontente :

— Octave est le plus jeune. Il serait assez juste qu’Achille lui vînt en aide.

— S’il était infirme ou incapable, oui. Mais tel n’est pas le cas. D’ailleurs, Achille a tout juste assez pour lui. Quand il gagnera davantage, son devoir sera d’employer ce supplément à soutenir sa mère plutôt qu’un frère qui a toute capacité de travailler.

M<sup>me</sup> Broquerel glissa un regard de ressentiment vers celle qui lui rappelait ainsi, involontairement d’ailleurs, qu’elle vivait de sa charité, alors que ses trois enfants ne pouvaient ou ne voulaient l’aider.

Sans paraître s’en apercevoir, Manon lui prépara un cordial, le lui fit boire et s’occupa de son frugal souper tout en songeant mélancoliquement que ce triste garnement d’Octave était le fils du bon Nestor Broquerel, l’honnêteté même.

La mauvaise éducation donnée par la mère avait produit ce résultat déplorable, sur une

nature qui aurait eu besoin d'une forte discipline morale. Et maintenant – de la part de Georgette aussi bien que de celle d'Octave – M<sup>me</sup> Broquerel commençait d'en recueillir les fruits.

## V

Le lendemain, lundi, Manon se rendit chez la princesse. Ahélya l'accueillit avec sa grâce coutumière, dans l'élégant salon clair, toujours garni de fleurs sans parfum.

Manon la trouvait très sympathique, cette jolie princesse. Elle était intelligente, avait reçu une instruction soignée – autant, du moins, que lui permettait sa faible santé. Elle semblait aussi bonne et délicate. Mais, vivant presque séparée du monde, au milieu de ses femmes, elle ne connaissait guère la vie et n'avait qu'une vague idée des souffrances que peut engendrer la misère.

Manon le comprît ce jour-là, quand, au cours de la conversation, – car professeur et élève causaient beaucoup en travaillant, – elle parla incidemment de Lucie, sa jeune voisine.

– Oh ! que ce doit être terrible, de se voir au

moment de manquer de tout, de mourir de faim ! dit Ahélya avec compassion. Tenez, mademoiselle, je veux vous donner quelque chose pour cette pauvre jeune fille ! Sâti, apportez-moi ma bourse !

Et, entre les mains de Manon, elle versa des pièces d'or en répétant :

– Ce doit être si terrible !

Manon la remercia chaleureusement. Elle était tout heureuse, à la pensée du bien-être que cette généreuse offrande allait apporter à Lucie.

Sâti, assise un peu à l'écart, faisait de la dentelle, selon sa coutume. Elle restait généralement silencieuse, quand la princesse ne l'interrogeait pas. Manon n'aimait guère cette belle créature au regard sombre et dur, qui lui semblait hostile, et elle regrettait toujours de ne pas se trouver seule avec la princesse pour ces leçons. Le cliquetis de fuseaux cessa tout à coup, et Sâti murmura :

– Voilà Sa Hautesse !

Une portière de soie blanche brodée de grands

ibis jaunes se souleva, et Maun-Sing apparut sur le seuil.

Laissant glisser à terre sa broderie, Ahélya se leva, alla vers son frère et appuya ses lèvres sur la main qu'il lui tendait.

Il dit d'un air distrait :

– Je viens prendre le thé avec toi, Ahélya.

Son regard se dirigeait vers Manon, qui s'était levée et s'inclinait, rougissante et gênée. Ahélya répondit humblement :

– C'est une joie que tu donnes à ta servante.

– Mais j'interromps ta leçon de broderie ?

Il s'avancait en parlant, sans cesser de regarder Manon. Elle se trouvait dans la pleine lumière du jour, et il pouvait, cette fois, détailler tout à son aise cette beauté qui l'avait frappé sur un seul coup d'œil.

En souriant, il demanda :

– Ma sœur est-elle une bonne élève, mademoiselle ?

– Oh ! excellente, prince !

– Et le professeur te plaît-il, Ahélya ?

Spontanément, la princesse répondit :

– Certes oui, seigneur !

Maun-Sing eut un rire léger, en ripostant :

– Tu serais bien difficile, s'il en était autrement !

L'éblouissante caresse de son regard enveloppa Manon. La jeune fille sentit courir en elle un frémissement et abaissa un peu ses paupières tremblantes.

Elle se pencha pour ramasser la broderie et fit un mouvement pour prendre congé. Mais le maharajah demanda, s'adressant à sa sœur :

– La leçon était-elle finie, Ahélya ?

– Non, pas tout à fait.

– En ce cas, il faut la continuer. Pendant ce temps, Sâti préparera le thé.

Il s'assit près de sa sœur en indiquant du geste à Manon qu'elle eût à reprendre sa place. Il n'y avait qu'à obéir. Cependant, la jeune fille ne s'était jamais encore trouvée aussi gênée.

Tandis que, penchée vers la princesse, elle surveillait son travail, Manon avait conscience que ces yeux superbes, qui venaient de l'émouvoir si étrangement, ne la quittaient pas. Elle évitait de lever les siens pour ne pas les rencontrer. Le maharajah restait silencieux – et ce silence, que personne n'eût osé rompre, semblait à Manon une gêne de plus.

La voix chaude et profonde s'éleva tout à coup.

– Figurez-vous, mademoiselle, que je me demande où je vous ai déjà vue !

Une teinte plus vive couvrit le visage de Manon, tandis que le maharajah ajoutait :

– Vous me rappelez quelqu'un... Vos yeux, surtout... Certainement, je les ai déjà vus...

Il fallait bien, cette fois, que le regard de Manon rencontrât celui de Maun-Sing, qui témoignait du plus vif intérêt. Et il fallait, aussi, qu'elle rappelât au prince en quelle circonstance elle l'avait connu.

– Votre Hautesse ne se trompe pas... Si elle

veut bien se souvenir de la villa Bargi, et d'une petite fille indiscrete...

Maun-Sing l'interrompit :

– Ah ! oui, oui, en effet !... La petite fille que j'avais réveillée !... Manon, n'est-ce pas ?

– Manon, ou Marie-Anne Grellier.

– C'est cela !... Oh ! je me souviens parfaitement ! Eh bien ! nous voilà tout à fait en pays de connaissance, mademoiselle !

Il riait, avec cette gaieté charmeuse qui, chez lui, succédait à la hauteur impérieuse, selon le caprice de son humeur.

– ... Vous étiez une charmante petite fille, pas trop peureuse... Cependant, ma panthère vous inspirait quelque crainte. Pauvre Baïla ! Elle est morte, et je ne l'ai pas remplacée. En Europe, ces sortes d'animaux familiers sont un peu encombrants. Mais j'en aurai une autre aux Indes, quand j'y serai, cet été.

Ahélya, se penchant vers la jeune brodeuse, lui caressa la joue, en disant d'un ton de reproche :

– Vous ne m'aviez pas raconté tout cela !

— Mais, en vérité, princesse, je ne croyais pas qu'il fût nécessaire...

Maun-Sing rit de nouveau.

— M<sup>lle</sup> Manon regrette sans doute beaucoup cette petite escapade d'autrefois, et ne jugeait pas utile de te l'apprendre... Mais rassurez-vous, mademoiselle, elle n'a laissé chez moi aucun mauvais souvenir, au contraire.

Encore ce regard — ardente caresse, sous laquelle frissonnait Manon. Maun-Sing demanda :

— Racontez-moi donc ce que vous êtes devenue, depuis ce moment-là.

Tandis qu'elle obéissait à son désir, il l'écoutait avec intérêt, en jouant d'une main distraite avec la natte de cheveux bruns qui tombait sur l'épaule de sa sœur.

— C'est une pénible situation que la vôtre, dit-il, lorsqu'elle eut achevé. Vous voilà seule, et pauvre, obligée de gagner votre vie comme ouvrière, alors que vraisemblablement vous étiez destinée à un autre avenir.

– Qu'en sait-on, prince ? Le mystère continue d'envelopper les premières années de ma vie.

– Ainsi, vous n'avez rien su ?... rien absolument ?

Manon secoua la tête.

– C'est la nuit complète. Je désespère maintenant qu'elle s'éclaire.

Ahélya regardait son frère et la jeune fille d'un air surpris. N'étant pas au courant de ces faits antérieurs, elle ne comprenait pas. Mais aucune interrogation ne sortait de ses lèvres. Maun-Sing, dans son intérieur, maintenait la sévère étiquette en vigueur chez ses ancêtres, qui interdisait à tous – fût-ce même aux membres de la famille – d'adresser une parole au souverain sans y être invités, à moins de se mettre à genoux et d'indiquer par gestes qu'on avait une communication à lui faire.

Maun-Sing demeura un long moment songeur. Sâti, autour de la table à thé, allait et venait silencieusement. À l'ombre de ses voiles, elle glissait vers le maharajah de brûlants regards

d'adoration.

Manon, machinalement, pliait la broderie commencée. Elle souhaitait s'éloigner au plus tôt, échapper à la troublante attention de ce très séduisant étranger, qu'elle avait peine à s'imaginer un Oriental, tant sa tenue était celle du plus raffiné, du plus discrètement élégant des Parisiens.

Mais si pourtant, il avait gardé encore quelque chose de l'état d'âme des potentats orientaux, ses ancêtres. Manon vit avec stupéfaction Sâti s'agenouiller, pour lui présenter le plateau du thé. La belle Hindoue courbait humblement le front, et quand elle se releva, elle s'éloigna à reculons, avec l'aisance que donne l'habitude.

En buvant lentement son thé, Maun-Sing parla à Manon du Jura, qu'il avait précisément visité l'année précédente, en automobile.

— Je suis un peu Comtois, ajouta-t-il en souriant. Ma grand-mère était une demoiselle de Jalheuil, dont la famille se trouvait originaire de cette province. Comment s'appelle le village où vous passiez les vacances, mademoiselle ?

– Clamanches, prince. Ce n'est pas très loin de Pontarlier...

– En effet. Je l'ai traversé, et j'ai visité le château de Courbarols, qui est assez curieux. Il a sa légende, comme tous les vieux châteaux : celle de la Dame rouge, une sorte de Barbe-Bleue en jupons. Vous la connaissez naturellement ?

– Oh ! certes !... Et si Votre Hautesse était demeurée quelque temps dans le pays, on lui aurait cité des gens qui l'ont rencontrée. Hier, précisément, une excellente fermière de là-bas, en m'écrivant, me racontait un fait de ce genre.

– Eh bien ! je trouve fort intéressant ce parfum de mystère flottant autour des vieilles demeures. Mais de ce romantique château, les propriétaires paraissent peu enthousiastes... M. de Courbarols, quand je lui en ai parlé, m'a répondu :

« – C'est un vieux nid à rats, très pittoresque certainement, mais peu agréable à habiter, et où nous nous ennuierons beaucoup.

Manon dit involontairement :

– Ah ! Votre Hautesse connaît ?...

– Oui... Vous aussi, peut-être ?

– En effet, prince. Il y a quatre ans, la famille de Courbarols était venue passer les vacances au château. L'enfant, le petit Cyrille, se prit d'amitié pour moi, et sa mère demanda à ma tante de permettre que je vinsse à Courbarols pour le distraire. Ma tante l'autorisa, je passai plusieurs après-midi avec l'enfant... jusqu'au jour où m'advint un accident, qui heureusement n'eut pas de suites trop sérieuses.

– Un accident ?... Lequel donc ?

Manon répondit succinctement et s'étonna d'autres questions plus précises que lui adressa le maharajah.

Qui l'avait menée dans ce salon ? Qu'était-ce que cette Hilarine ? Lui avait-elle dit de s'asseoir précisément sous ce tableau ?

Puis Maun-Sing demanda encore :

– Les avez-vous revus, depuis que vous êtes à Paris ?

– Oui, j'ai rencontré par hasard M<sup>me</sup> de Courbarols. Elle s'est montrée aimable, m'a

invitée à venir la voir. Mais quand j'y suis allée, j'ai eu l'impression que... qu'on ne souhaitait pas que cette visite se renouvelât.

– De la part de la comtesse ?

– Oui, prince... Et cependant, elle se montra bonne et affable pour moi, comme elle le fut toujours.

– En ce cas, pensez-vous donc qu'une influence s'exerçait sur elle ?

Manon hésita.

Devait-elle répondre à toutes les questions de cet étranger ?

Cependant – sentiment bizarre – il lui semblait qu'elle ne se serait confiée à nul autre aussi bien qu'à lui.

Fallait-il attribuer cette impression à l'intelligence profonde, dominatrice, dont témoignait cette physionomie ? Ou bien à l'intérêt très évident que lui montrait le maharajah ?

Mais précisément, d'autre part, cet intérêt troublait et effrayait l'âme pure de Manon, et

l'engageait à rester tout à fait sur la réserve.

Un sourire léger, un peu ironique, glissa sur les lèvres de Maun-Sing.

– Répondez-moi, mademoiselle. Vous pouvez être certaine de ma discrétion... Mais contentez ma curiosité. Est-ce M. de Courbarols que vous soupçonnez d'entraver les rapports de sa femme avec vous ?

– Oui, j'en ai eu l'idée... Par amour-propre, peut-être. Je ne suis qu'une ouvrière...

– Vous a-t-il jamais, en quelque façon, témoigné de la malveillance ?

– Ouvertement, non... Mais je crois...

Elle s'interrompit encore.

– Allons, parlez, mademoiselle ! Je vous affirme que pas un mot de ceci n'arrivera aux oreilles des Courbarols.

Alors Manon raconta l'épisode des lettres qui ne lui étaient jamais parvenues.

– C'est un peu singulier, en effet, convint Maun-Sing. Cependant, il peut y avoir là une

coïncidence. Mais il est possible d'y voir également une tentative de M. de Courbarols, pour rompre des rapports qui lui déplaisaient. Je dois avouer qu'il m'est très peu sympathique et sa fille pas davantage. Mais la comtesse me paraît une excellente personne.

Sur ce, le maharajah se leva, prit congé de sa sœur et s'éloigna, après avoir répondu fort aimablement au salut de Manon.

Il gagna son cabinet de travail, pièce magnifique, tendue de tapisseries des Gobelins, et sonna, pour donner l'ordre qu'on prévînt Dhaula qu'il avait à lui parler.

Quand le brahme entra, Maun-Sing, assis à son bureau, écrivait quelques notes. Il se tourna vers l'arrivante et lui fit signe d'approcher.

— Te souviens-tu, Dhaula, de cette petite fille endormie par le breuvage sacré, et que j'eus la fantaisie de réveiller ?... Il y a de cela... voyons, à peu près douze ans.

Le brahme releva sa tête courbée.

— Je m'en souviens très bien, seigneur. C'était

à Antibes, dans la maison de l'homme qui détenait l'image sacrée de Vichnou.

— Oui, c'est cela. Eh bien ! je viens de la revoir aujourd'hui, jeune fille, chez ma sœur, à qui elle donne des leçons de broderie. N'avais-tu pas soupçonné Sangram d'avoir provoqué ce sommeil ?

— J'ai dit, maître souverain, que lui seul avait pu le faire, étant donné que sur les neuf initiés – sans parler de Ta Hautesse – sept n'ont jamais quitté l'Inde, et les deux autres sont Sangram et moi.

— Tu n'as pas découvert dans quel dessein ?

— Je t'avoue, seigneur, ne l'avoir jamais cherché. Toi-même m'avais dit que cet incident t'importait peu, n'ayant aucun rapport avec le but que tu poursuivais.

— Nous avons peut-être eu tort. S'il y avait là quelque machination criminelle, de la part de ce traître, nous aurions pu, en la dévoilant à la justice, le réduire à l'impuissance. Il faut, Dhaula, que tu fasses surveiller étroitement Sangram – et

non seulement Sangram, mais encore les Courbarols. Tu comprendras pourquoi quand je t'aurai dit que cette jeune fille est l'objet de la malveillance du comte de Courbarols, sans qu'il y ait motif à cela – motif apparent, du moins. Or, c'est cette raison cachée que je veux connaître. Par elle, peut-être, tiendrons-nous Sangram.

Dhaura inclina la tête.

– Je te comprehends, seigneur... D'après toi, il aurait endormi l'enfant pour le compte de cet homme ?

– Ce n'est qu'une hypothèse. Il s'agit de l'appuyer sur des preuves. Là encore, M<sup>lle</sup> de Courbarols me sera peut-être utile... À moins qu'elle ne sache rien de Sangram, ce qui est très possible. Car s'il est le complice de son père dans quelque vilaine affaire, celui-ci a dû tout faire pour que nul n'en ait le soupçon, autour de lui.

« Enfin, nous verrons bien ! conclut Maun-Sing en attirant à lui une coupe d'or ciselée, sertie d'émeraudes énormes, dans laquelle il prit une cigarette qu'il se mit à fumer distraitemment.

\*

Manon emportait de cette rencontre une impression très vive. L'ensorcelante séduction du jeune maharajah, à laquelle nul n'échappait, ne restait pas sans effet sur elle. Pour la première fois, elle sentait son cœur troublé, et ses yeux demeuraient éblouis par la flamme chaude des yeux noirs qu'ils avaient rencontrés, si souvent, aujourd'hui. Mais elle était trop énergique, trop habituée à refréner sa vive imagination pour ne pas s'efforcer de réagir sur cette impression troublante, de tout son pouvoir.

À la vérité, elle n'y avait qu'à demi réussi lorsque, le jeudi suivant, elle retourna chez la princesse. Et cette fois encore, Maun-Sing vint, s'entretint avec elle, très aimablement, en prenant le thé, sans paraître se souvenir que son interlocutrice n'était, après tout, qu'une ouvrière, en dépit de ses manières très distinguées, de sa beauté aristocratique, de l'intelligence fort cultivée dont témoignait sa conversation.

En fait, personne n'aurait pu soutenir qu'elle ne se trouvât à sa place, dans ce cadre de luxe discret. En sa robe noire très simple, mais faite avec un goût extrême, Manon avait plus de véritable élégance que bien des femmes qui employaient, chaque année, de grosses sommes à leur toilette.

Maun-Sing le pensa une fois de plus, ce soir-là, au bal de la marquise de Brials, où il arriva assez tard, ayant dîné chez lady Uswyll.

Tout aussitôt, il invita Marcelle. Et au cours de la danse, il lui dit :

– J'ai vu aujourd'hui une jeune personne qui vous a connue, autrefois, à Courbarols.

Marcelle leva les sourcils en signe d'étonnement.

– Une jeune personne ? Courbarols ?

– Elle n'était encore qu'une fillette qui venait jouer avec votre petit frère. Elle s'appelle Manon Grellier.

– Ah ! Manon !... Oui, je me souviens... Il lui arriva même un accident, chez nous. Un tableau

lui tomba sur la tête...

— En effet, elle me l'a raconté... Aujourd'hui, c'est une jeune fille merveilleusement belle. Oui, vraiment, je ne connais aucune femme qui puisse lui être comparée !

M<sup>lle</sup> de Courbarols serra un peu les lèvres, et une lueur d'inquiétude jalouse passa dans son regard.

Elle dit avec un sourire forcé :

— Je serais curieuse de la voir !... Où donc Votre Hautesse l'a-t-elle découverte ?

— Chez moi, tout simplement. Elle vient donner quelques leçons de broderie à ma sœur.

— Ah ! vraiment ! Mais, au fait, je me souviens que ma belle-mère nous en a parlé ! Elle l'avait rencontrée chez une ouvrière pauvre qu'elle visite. Cette personne a dit à Votre Hautesse qu'elle nous avait connus ?

— Certainement. Elle a gardé le meilleur souvenir de M<sup>me</sup> de Courbarols... Et nous avons aussi parlé de la Dame rouge — de la fameuse Dame rouge qui hante votre vieux château.

Le maharajah laissa la conversation glisser sur un autre sujet Mais un peu plus tard, se trouvant assis près de Marcelle, dans le jardin d'hiver, il dit, tout en effeuillant un œillet rose qu'il avait pris au corsage de la jeune fille :

– L'autre jour, en passant devant votre hôtel, j'en ai vu sortir un homme dont le type hindou très prononcé m'a frappé.

– Ah ! c'est Sangram, un ami de mon père, qui l'a connu autrefois aux Indes.

– N'est-ce pas un ancien brahme ?

– Je crois que oui.

– Un transfuge, qui a trahi ses frères.

Marcelle dit avec surprise :

– Ah ! cela, je l'ignorais !... Votre Hautesse le connaît ?

– Personnellement, non. Mais j'en ai entendu parler. Il y a de cela une trentaine d'années, il vendit un de nos secrets à l'Angleterre. Heureusement, un autre brahme l'apprit et put rendre inutile la trahison. Mais le coupable est resté impuni. L'heure n'avait pas encore sonné

pour lui. Maintenant, elle approche... Et il faut, mademoiselle, que vous m'aidez dans cette œuvre de justice.

Marcelle balbutia :

– Comment cela ?

Maun-Sing attachait sur elle son regard dont l'impérieuse fascination l'éblouissait, jusqu'au vertige.

– Il faut que, sans en dire un mot à personne, – pas même à M. de Courbarols, – vous surveilliez les faits et gestes de cet homme, et m'en rendiez compte.

Le maharajah avait bien jugé de la nature de Marcelle et de son propre pouvoir sur elle.

L'âme faible, gâtée par la coupable indulgence paternelle, se rendait aussitôt, se courbait sans résistance sous la volonté souveraine de cet homme qui lui inspirait des sentiments si passionnés.

Pour plaire à Maun-Sing, Marcelle de Courbarols ne connaissait plus d'obstacles.

Elle répondit vivement :

— Oui, je le ferai, si vous le désirez ! C'est chose facile,

— Vous me promettez le silence ?... Vous me le jurez ?

— Oui, je le jure !

Le maharajah se pencha un peu vers elle. Sur ses lèvres apparaissait un étrange sourire, et la flamme de ses yeux devenait menaçante.

Il dit d'un ton lent et froid, en appuyant légèrement sur les mots :

— À la cour de Bangore, on punissait de mort les parjures au souverain.

Marcelle frissonna, et une lueur d'effroi apparut dans son regard. Mais instantanément, Maun-Sing reprenait sa physionomie habituelle.

Avec un rire amusé, un peu railleur, il ajouta :

— Il est vrai que nous ne sommes plus à Bangore... et que je ne suis qu'un souverain dépossédé. Dois-je le regretter ?... Eh ! non, vraiment ! Je me trouve fort bien ainsi. Que l'Angleterre s'arrange de mon ex-royaume ! Je me contente d'y conserver mon palais — et mes

trésors.

Très gai, il regagna les salons, avec Marcelle à son bras, et la jeune fille pensa avoir rêvé cette expression de menace dont elle s'était effrayée, quand elle avait cru la voir dans le regard du maharajah. Mais ce qu'elle n'avait pas rêvé, par exemple, c'était l'injonction qui lui avait été faite d'avoir à surveiller Sangram !

Pas un instant, ce jour-là et ceux qui suivirent, elle ne regretta sa promesse.

Littéralement, elle se trouvait ensorcelée. Pour Maun-Sing, qui avait séduit des esprits masculins de bonne trempe, par son charme et par le vif éclat de son intelligence, ce n'était qu'un jeu de se rendre maître d'un cœur et d'une volonté de femme, aussi faibles, surtout, aussi mal défendus que ceux-là.

Marcelle n'était plus qu'un des instruments dociles de ses secrets desseins, comme lady Uswyll, comme d'autres, hommes ou femmes, subjugués par lui

## VI

Depuis la visite de son fils Octave, M<sup>me</sup> Broquerel était plus souffrante. Sa nervosité devenait extrême. Au moindre bruit insolite, elle sursautait. Si on frappait à la porte, elle disait à Manon, lorsque celle-ci se trouvait chez elle :

— Demandez d'abord qui est là... Et si vous entendez une voix d'homme un peu enrouée, n'ouvrez pas !

La jeune fille comprenait qu'elle avait peur de son fils. Et ce sentiment ne l'étonnait guère, quand elle se rappelait la physionomie entrevue sous la voûte. De cet état d'esprit d'Antonine, qui influait si fâcheusement sur sa santé, il résultait pour Manon plus de travail.

En outre, elle s'occupait d'une veuve qui était venue échouer le mois précédent, avec ses trois jeunes enfants, dans une mansarde du cinquième. Jeanne Brûlier avait perdu, un an auparavant, son

mari, ivrogne incorrigible, tombé sous les roues du camion qu'il conduisait.

De santé délicate, elle travaillait cependant courageusement, comme femme de ménage. Mais elle arrivait tout juste à faire manger ses enfants et elle-même. Le loyer restait impayé. Elle dut quitter la chambre qu'elle occupait, et loua cette mansarde, petite, obscure, dans le corps de logis qu'habitait Manon. Là, presque aussitôt, vaincue par la faiblesse et le chagrin, il lui fallut s'aliter.

Manon avait remarqué ses enfants, toujours propres, dans leurs vieux vêtements, et qui semblaient gentils et bien élevés. Informée par Lucie de cette détresse, elle monta chez la malheureuse, lui offrit son aide, puisa dans sa bourse si peu garnie, pour que la malade et ses enfants eussent au moins le nécessaire.

Jeanne, qui était la fille de fermiers normands assez aisés, souffrait visiblement dans sa fierté de recevoir ainsi l'aumône.

Cependant, elle disait à Manon :

— De vous, cela me coûte moins parce que vous êtes si bonne, si délicate !... Et puis, il faut bien, à cause de mes pauvres petits. Ah ! s'il n'y avait que moi !

Manon lui reprochait doucement d'être orgueilleuse.

Jeanne l'avouait. Un jour, elle raconta son histoire à sa charitable visiteuse.

À la ferme de ses parents, proche d'un petit village de Seine-et-Oise, il y avait un valet, beau garçon, beau parleur, et piètre travailleur. Il lui faisait la cour. Elle l'aima très vite. Mais quand elle parla de mariage à son père, celui-ci s'emporta, déclara que jamais il ne donnerait sa fille à ce fainéant, buveur, bambocheur, digne fils de son père, qu'on avait repêché un beau matin dans la Seine où il était tombé en retournant chez lui, au sortir du cabaret, après les trop copieuses libations dont il était coutumier.

Jeanne était majeure, elle avait le petit héritage d'une tante, sa marraine. Elle fit les sommations respectueuses et épousa Alcide Brûlier.

Hélas ! elle n'avait même pas eu un mois de bonheur. Très vite, elle avait reconnu combien son père voyait juste, quand, le jour de son départ, il lui disait, en maîtrisant du mieux qu'il pouvait sa colère et sa douleur :

— Tu te rappelleras que j'ai voulu empêcher ton malheur, Jeanne !... Cet homme n'est qu'un misérable, par qui tu souffriras beaucoup.

L'héritage avait été dissipé bien vite. Après cela, Alcide avait travaillé, par intermittence, pour payer son absinthe. Car Jeanne ne voyait guère de son argent, au logis. Et c'était elle qui devait nourrir les trois petits êtres en qui elle trouvait à la fois sa consolation et son plus dur souci.

Puis était survenu cet accident, qui la faisait veuve.

Si ses parents avaient vécu, elle aurait été solliciter leur pardon, et un asile pour elle et ses enfants. Mais ils étaient morts tous deux, l'année précédente, à quelques mois d'intervalle. Pour payer les dettes de leur fils, un mauvais sujet, ils avaient hypothqué leur bien, de telle sorte que

Jeanne avait recueilli de leur héritage quelques milliers de francs seulement, aussitôt dépensés par Alcide.

— J'ai bien mérité ce qui m'est arrivé, reconnaissait-elle sincèrement.

« Je savais, dès avant notre mariage, qu'Alcide n'était pas sérieux. Mais je n'ai pas voulu écouter mon père, qui le connaissait bien, et qui m'a tant prédit... tout ce que j'ai souffert depuis.

Dans ses rares moments de loisir, Manon tricotait des gilets pour les enfants, que la mère élevait très bien. Elle aimait surtout la dernière, la petite Manette, qu'elle appelait en riant « ma filleule ». Et elle avait beaucoup de peine à empêcher la jolie brune, vive et caressante, de la suivre partout.

Chez Lucie et chez Jeanne Brûlier, la jeune fille trouvait l'accueil sympathique, la reconnaissance affectueuse qui lui faisaient défaut de la part de M<sup>me</sup> Broquerel. Antonine ne désarmait pas. Manon la sentait toujours sourdement hostile, bien qu'elle cherchât à dissimuler cette malveillance, dans la crainte que

la jeune fille l'abandonnât à son triste sort. Un soir, elle accueillit Manon par ces mots :

– Achille vient d'être augmenté par son patron.

– Ah ! vraiment !... Eh bien ! j'en suis très contente pour lui.

Antonine poursuivit :

– Il est venu me l'apprendre cet après-midi... Et en même temps, il m'a chargée de vous demander quelque chose...

Tout aussitôt, Manon comprit.

Sans relever sa tête qu'elle tenait penchée sur une casserole, où elle tournait le potage de M<sup>me</sup> Broquerel, la jeune fille demanda, avec un calme apparent :

– Me demander quoi, madame ?

– Si vous vouliez devenir sa femme.

Manon se retourna pour regarder son interlocutrice. Aucune émotion n'apparaissait sur sa physionomie. Elle s'attendait à cette démarche. Les sentiments d'Achille, bien qu'il ne les lui eût

jamais exprimés de vive voix, n'étaient pas un secret pour elle. Mais rien n'y répondait, en son cœur.

Elle dit avec tranquillité :

— Vous remercierez bien Achille de ma part, madame. Mais je ne songe pas du tout à me marier. Je suis beaucoup trop jeune, d'abord ; ensuite, je n'ai pu faire encore d'économies.

Antonine leva les épaules.

— Eh bien ! vous en ferez après. Quant à l'âge, ce n'est pas une raison à donner. J'avais dix-huit ans, quand j'ai épousé M. Broquerel.

Puis, satisfaite de lancer une méchanceté, en même temps que de montrer à cette fière Manon que le fils Broquerel lui faisait, après tout, grand honneur en demandant sa main, elle ajouta :

— Il est vrai qu'on ne sait guère quel âge vous avez ! Mais enfin vous paraissiez à peu près six ans quand Nestor vous a recueillie. Mettons donc que vous en ayez dix-huit...

Le teint un peu pâli de Manon se colora. Cette énigme de sa naissance restait pour elle le point

douloureux. Et cette femme venait de le toucher avec son manque de tact habituel.

En se dominant, elle réussit à répondre sans impatience :

– Je souhaite me marier beaucoup plus tard, quand ma position sera bien assise.

– Alors, je dirai à Achille qu'il lui faut attendre ?

– Dites-lui simplement que je ne songe pas du tout au mariage, pour le moment. Mais je ne veux pas qu'il voie en cette réponse le moindre engagement, ni un espoir que je lui donne !

M<sup>me</sup> Broquerel dit d'un ton acerbe :

– Et pourquoi donc ne lui donneriez-vous pas cet espoir ?

– Parce que ce serait peu honnête de ma part, n'ayant aucunement idée de ce que je puis faire plus tard.

Antonine ricana :

– Dites donc franchement qu'il vous déplaît !

– Non, je ne le dirai pas, car ce serait parler

contre la vérité. Je reconnaiss ses excellentes qualités, je l'estime beaucoup, du fait qu'il a su se mettre courageusement au travail...

— Mais vous ne voulez pas de lui, quand même ! Bon, bon, on sait ce que cela signifie ! Vous avez un autre amoureux, qui vous agrée davantage. Allez, je ne suis pas dupe de vos airs sérieux, ma belle ! D'abord, je m'aperçois que vous n'êtes plus la même, depuis quelque temps. Vous avez des distractions, vous rêvez, vous semblez préoccupée... Ah ! ah ! cela vous fait rougir davantage !

C'était d'indignation que rougissait Manon. Elle riposta d'une voix frémissante :

— Je ne vous ai donné aucun motif de me parler ainsi, madame ! Quoique n'ayant pas à vous rendre compte de mes actes, je veux bien vous dire cependant que vous vous trompez absolument.

M<sup>me</sup> Broquerel ricana de nouveau.

— Je reste très sceptique !... Mais enfin, cela vous regarde. Je donnerai votre réponse à

Achille. Il en sera d'abord ennuyé, car il s'est pas mal toqué de vous. Puis ça lui passera... Et dans quelque temps, quand il aura une bonne petite position, il trouvera bien à épouser une jeune fille dont, au moins, on connaîtra la famille.

L'insulte vint, de nouveau, frapper au cœur Manon.

Dissimulant sa pénible émotion, et dédaignant de relever la parole mauvaise, elle servit silencieusement le potage d'Antonine, l'aida à se coucher, mit un peu d'ordre dans les deux pièces. Après quoi, elle se retira chez elle.

Alors, elle s'assît, et, le coude à sa table, elle laissa retomber son front sur sa main tremblante. Cette femme... ah ! quelle peine elle avait à ne pas la détester ! Il fallait vraiment que sa religion lui commandât le pardon, pour qu'elle eût le courage de continuer près d'elle cette lourde tâche, qui ne lui valait que de l'ingratitude.

Sans famille !... Hélas ! oui, elle l'était ! Sans famille, sans nom autre que celui qu'avait bien voulu lui donner M<sup>lle</sup> Flore. Mais quelle souffrance, lorsqu'on le lui rappelait... surtout de

cette manière !

Et ces méchantes insinuations... Parce qu'elle était isolée, sans protection familiale, la malignité cherchait à s'attaquer à sa réputation, son seul bien au monde.

M<sup>me</sup> Broquerel la trouvait distraite, rêveuse, préoccupée...

Voyons, était-ce vrai qu'elle le fût ?

La nuit envahissait la petite chambre, d'une méticuleuse propreté. Elle enveloppait la belle créature qui réfléchissait, qui s'interrogeait...

Un délicat parfum de roses et d'œillets arrivait jusqu'à elle. Dans un vase, sur la vieille commode dont le plaqué se détachait, quelques fleurs superbes s'épanouissaient. Hier, jeudi, la princesse Ahélya avait voulu que Manon les emportât. Et le maharajah, qui se trouvait là à ce moment, s'était levé pour prendre dans une jardinière une merveilleuse orchidée jaune pâle, qu'il avait offerte à la belle brodeuse, en disant, avec son ensorcelant sourire :

– Ceci est pour ma petite endormie

d'autrefois.

Manon appuya plus fort, contre sa main frémissante, son front qui brûlait.

Les battements de son cœur se précipitaient. Elle se sentait de nouveau envahie par ce mélange d'effroi, de trouble, d'éblouissement, qu'elle ressentait toujours en présence de Maun-Sing.

Car elle l'avait revu à plusieurs reprises, chez la princesse Ahélya. Son regard, chaque fois, révélait clairement à la jeune fille les sentiments qu'elle lui inspirait. Et Manon, comprenant quel péril la guettait là, songeait depuis quelques jours à cesser les leçons de broderie, afin de ne plus franchir le seuil de cette demeure.

Ce lui serait pénible. Ahélya lui témoignait une affectueuse amitié, et, de son côté, elle éprouvait une vive sympathie pour cette petite princesse souvent malade, un peu mélancolique. Mais son devoir lui commandait avant toute chose de fuir le danger.

Le doux parfum des fleurs lui faisait évoquer

de nouveau l'après-midi d'hier, dans le salon clair qui en était abondamment orné.

Maun-Sing lui avait demandé si elle avait conservé le saphir, son présent d'autrefois. Comme elle répondait qu'on le lui avait volé, il avait eu un énigmatique sourire, en disant :

— Il en est d'autres de par le monde.

Manon se redressa d'un mouvement vif. M<sup>me</sup> Broquerel avait raison : elle rêvait... Elle n'était plus la même.

Quoi qu'elle en eût, le charme de cet homme agissait sur elle. Mais elle ne s'y laisserait pas prendre. Elle serait forte, avec l'aide de Dieu. Tout d'abord, lundi prochain, elle donnerait sa dernière leçon à la princesse Ahélya. Et après cela, elle lui écrirait pour lui dire qu'elle ne pouvait plus continuer – en donnant un prétexte quelconque.

Machinalement, la jeune fille se leva. Il était temps de préparer son frugal repas.

Elle alluma la lampe sur la commode. La lumière éclaira les fleurs, placées à côté.

L'orchidée se dressait orgueilleusement, semblant écraser roses et œillets de son étrange beauté.

Manon étendit la main, saisit la fleur superbe, et, enlevant la plaque de son petit poêle, la jeta dans le foyer incandescent.

Il y eut un long grésillement. La jeune fille l'écouta, immobile, avec une physionomie résolue. Par ce geste, elle entendait se signifier à elle-même que tout souvenir volontaire vers le beau prince oriental devait disparaître de son esprit.

Il lui restait un autre sujet d'ennui : cette demande en mariage d'Achille.

M<sup>me</sup> Broquerel était visiblement furieuse de son refus. Quant à Achille, Manon prévoyait bien qu'il reviendrait à la charge, en s'adressant directement à elle. Ce fut en effet ce qui arriva, le dimanche suivant. Dans l'après-midi, on frappa à sa porte, et, quand elle ouvrit, la jeune fille se trouva en face de l'aîné des Broquerel.

— Je voudrais bien vous dire un mot,

mademoiselle.

Elle répondit vivement :

— Je me doute pourquoi vous venez. Mais croyez-moi, il est préférable de vous en tenir là. D'ailleurs, j'aime mieux ne pas vous recevoir, laissez-moi vous le dire bien franchement, monsieur Achille. Il y a dans le monde des langues mauvaises, qui s'empressent de mettre le mal partout. Or, je tiens tout d'abord à ma réputation.

Achille dit d'un ton de prière :

— Eh bien ! écoutez-moi ici !... Il faut que je vous parle... que je vous supplie...

Il semblait très ému. Dans son visage aux traits fins, les yeux bleus, qui changeaient d'expression, depuis quelque temps imploraient.

Manon dit avec douceur :

— Non, ne parlons pas de cela, Achille ! Je l'ai dit à M<sup>me</sup> Broquerel : je suis trop jeune pour songer au mariage.

— Trop jeune !... Non, non ! Nous aurons ainsi plus le temps pour être heureux ensemble !

Elle secoua négativement la tête.

– Je ne le puis !... Soyez raisonnable, Achille !  
Oubliez-moi...

Il dit avec feu :

– Vous oublier !... Ah ! vous ne comprenez donc pas comme...

Elle l'interrompit avec vivacité :

– Chut ! chut !... On va nous entendre...  
– Qu'est-ce que cela fait ? J'irais bien le raconter à toute la maison, que je vous aime, que je vous ai demandé de m'épouser... et que vous refusez...

Il attachait sur elle un regard où elle lut l'amour sincère, et la souffrance de ce cœur dans lequel son influence avait réveillé de bons sentiments refoulés par la mauvaise éducation maternelle.

Manon sentait une émotion se glisser en elle. Mais elle ne voulait s'engager à rien, et elle le déclara franchement au jeune homme.

– Alors, plus tard ?... quand j'aurai une

meilleure position ?

— Plus tard, nous verrons. Mais il serait mieux de ne pas garder cet espoir et de chercher ailleurs...

— Ailleurs !... quand on vous a connue, quand...

Elle dit de nouveau :

— Chut !... Quelqu'un monte... Au revoir, Achille.

Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées, lorsqu'on frappa. Et Manon, en ouvrant, eut un mouvement de surprise à la vue de M<sup>me</sup> de Courbarols.

— Vous, madame !

— Oui, ma chère enfant, je viens vous faire la petite visite promise.

Manon l'introduisit, lui avança l'unique fauteuil. Le regard de la comtesse fit aussitôt le tour de la pièce, si modeste, mais si bien tenue, et à laquelle la jeune fille avait su, par de petits arrangements pleins de goût, enlever un peu de son caractère de « garni » pauvre.

M<sup>me</sup> de Courbarols parla d'abord de Lucie, qu'elle allait voir tout à l'heure. Une gêne paralysait les deux femmes, entravait le libre élan de leur entretien.

Cependant, une vive sympathie les portait l'une vers l'autre. Mais elles sentaient entre elles, sans qu'elles s'en rendissent exactement compte, une influence, qui essayait de les séparer.

Puis la comtesse avait visiblement quelque chose à dire et ne savait comment le dire. En se levant pour partir, elle se décida.

— Il paraît, mon enfant, que vous donnez des leçons de broderie à la sœur du maharajah de Bangore ?

— En effet, madame.

— Ma belle-fille me l'a appris. Elle le tenait du maharajah lui-même... Et à ce sujet, ma chère petite...

Elle hésita un moment, puis continua, en prenant la main de Manon :

— Vous allez peut-être penser que je me mêle de ce qui ne me regarde pas... Mais vous m'êtes

si sympathique... je vous crois une si belle âme, droite et pure... Défiez-vous de ce jeune prince. Il est très charmeur... et vous, vous pouvez lui plaire...

Une vive teinte de pourpre monta au visage de Manon.

– J'avais déjà compris le danger, madame, et précisément tout à l'heure, j'ai résolu de donner lundi ma dernière leçon à la princesse Ahélya.

– Ah ! voilà qui est très bien, ma chère enfant !

Et la comtesse serra fortement les mains que Manon abandonnait entre les siennes.

En baissant un peu ses paupières sur ses yeux pleins de tristesse, la jeune fille murmura :

– Ah ! qu'il est dur d'être seule !... d'avoir sans cesse à se tenir en garde, à se défendre !

D'un mouvement spontané, M<sup>me</sup> de Courbarols entoura de ses bras les épaules de Manon et mit un baiser sur son front.

– Ma pauvre petite !... Oui, cette vie doit être pénible, surtout avec une nature telle que je

devine la vôtre.

« Voulez-vous que je sois cette protectrice qui vous manque ? Si vous avez quelque ennui, vous me le confierez comme si j'étais votre mère. Voulez-vous, ma chère petite ?

Manon dit tout bas, en appuyant son front contre l'épaule de la comtesse :

– Oh ! oui, oui !... Merci, madame !... Merci !

Et pendant quelques minutes, elle se sentit presque heureuse, serrée entre les bras de cette femme qui offrait son affection, son appui, avec tant de sincère bienveillance.

La comtesse murmura, en baisant les admirables cheveux qui frôlaient ses lèvres :

– Mes petites filles auraient votre âge... Elles seraient jolies aussi, probablement... Elles avaient de si beaux yeux, d'un bleu foncé, comme ceux de Cyrille – comme les vôtres aussi, Manon. Oui, vos yeux ressemblent à ceux de Cyrille. Je l'avais déjà remarqué, mais jamais autant qu'en ce moment.

Manon demanda avec un intérêt ému :

— À quel âge sont-elles mortes, vos pauvres petites, madame ?

— Elles allaient atteindre six ans. À ce moment, j'étais très malade, à la suite du chagrin causé par la mort de mon mari. Sur le conseil des médecins, mon beau-frère m'avait emmenée pendant l'hiver en Sicile. C'est là que mes petites chéries furent atteintes de fièvre et succombèrent en quelques jours. J'étais alors en un tel état de faiblesse, qu'on me laissa dans l'ignorance de mon malheur jusqu'au moment où, enfin, il fallut bien répondre à mes questions angoissées. Comment ai-je pu résister à cette terrible épreuve ?... Je crois que, pendant quelque temps, je fus à moitié folle. En tout cas, je n'ai pas gardé souvenir de ces jours épouvantables, qui suivirent la mort de mes enfants.

Manon murmura, les larmes aux yeux :

— Pauvre madame !

De nouveau, les lèvres pâles de la comtesse s'appuyèrent sur son front.

— Je me figure que c'est une de mes petites

que j'embrasse... Isabelle, ou Madeleine... Elles se ressemblaient absolument. Moi seule pouvais les distinguer l'une de l'autre... Et encore était-ce grâce à un signe que, par un peu de jalousie maternelle, je gardais secret. Ah ! que mon existence eût été différente, si l'une d'elles, au moins, avait vécu !

Elle soupira, et se leva en ajoutant :

– Il faut maintenant que je vous quitte, chère Manon... Mais je reviendrai vous voir. Nous causerons bien simplement, bien intimement. Et vous aussi, venez chez moi. Je donnerai l'ordre qu'on vous reçoive toujours, quand je serai là.

– C'est que, madame, je ne voudrais pas gêner, en quoi que ce soit...

– Gêner ?... Quelle idée ?

Et tout à coup, elle dit vivement :

– Ah ! je comprends !... Vous avez cru que... Écoutez-moi, mon enfant... Je veux vous parler bien franchement. Mon mari, quand je lui ai dit que vous deviez venir voir Cyrille, m'a objecté que je ne vous connaissais pas assez pour vous

recevoir ainsi. J'ai protesté, car rien qu'à votre regard je savais déjà ce que vous valiez... Mais pour ne pas le contrarier, j'ai cédé au sujet de mon fils. Maintenant que je vois bien quelle noble créature vous êtes, je saurai dissiper toutes les défiances de mon mari, en lui assurant que Cyrille ne peut que trouver près de vous les meilleurs exemples. Donc, c'est entendu, n'est-ce pas, vous viendrez ?

Mais Manon se raidit un peu, en répondant :

– C'est impossible, madame. Je ne puis avoir l'air de m'imposer chez vous, contre l'avis de M. de Courbarols.

– Mais je vous répète qu'il en changera, dès que je lui aurai fait comprendre combien ses craintes étaient injustifiées.

Manon secoua la tête. Elle n'osait dire à la comtesse qu'elle soupçonnait son mari de n'avoir pour elle que de la malveillance.

M<sup>me</sup> de Courbarols insista :

– Vous viendrez, Manon ?

La jeune fille répondit évasivement :

— Je ne sais trop, madame... Je réfléchirai...

La comtesse la quitta en l'embrassant affectueusement et monta chez Lucie. Après une demi-heure d'entretien avec la jeune ouvrière, qui se trouvait mieux maintenant, elle revint à son logis, lentement, en pensant à Manon, à ce charme qui émanait de la belle jeune fille, à la profonde lumière de son regard.

« Quelle distinction ! songeait-elle. Il y a chez elle tous les signes de la race aristocratique... Et cependant, ses parents...

« Au fait, qu'étaient-ils ? Elle ne m'a jamais parlé d'eux, mais seulement de sa tante. Sans doute sont-ils morts très jeunes. Je le lui demanderai, quand je la reverrai. »

Comme elle traversait le vestibule de sa demeure, M<sup>me</sup> de Courbarols croisa Sangram, qui la salua. Elle répondit avec quelque hauteur... Cet homme lui avait toujours déplu. Cependant, elle le supportait chez elle à cause de son mari, qui l'avait en vive amitié. Tous deux s'étaient mutuellement sauvé la vie, autrefois, et ni l'un ni l'autre ne semblait disposé à oublier cette dette de

reconnaissance.

L'Hindou, de cette allure silencieuse qui lui était particulière, se glissa jusqu'au cabinet de travail où M. de Courbarols écrivait.

Le comte leva la tête, en demandant :

- Qu'y a-t-il, Sangram ?
- Elle vient de chez la jeune fille.

Thibaut murmura, les sourcils froncés :

– Malédiction ! Ah ! quelle idée j'ai eue, il y a quatre ans, de lui céder, pour ce séjour à Courbarols ! Sans cela, elles ne se seraient pas connues et, aujourd'hui, je ne me trouverais pas avec cette menace suspendue sur la tête.

Sangram s'était assis, en face du comte. Sur le bureau, il appuyait son coude et soutenait de la main son maigre visage où les yeux étincelaient d'un éclat diabolique. M. de Courbarols dit en baissant la voix :

– Tu dois trouver quelque chose, toi, voyons ?  
Cette fois encore, sauve-moi !

L'Hindou hocha la tête.

— C'est difficile... C'est plus dangereux encore, maintenant. Ah ! si je pouvais recommencer. Mais c'est impossible. Il y a ce maudit Maun-Sing et son âme damnée, Dhaulà, qui se doutent certainement de quelque chose et, en cas de récidive, seraient trop heureux de me jouer un mauvais tour. Surtout que, d'après ce que m'en a dit ta fille, Maun-Sing connaît la jeune personne et, fort probablement, s'intéresse beaucoup à elle. Nouvelle complication ! Car si nous tentons quelque chose contre elle, il pensera aussitôt que le coup vient de moi... Et même, je me demande s'il n'a pas fait exprès d'apprendre à M<sup>lle</sup> Marcelle qu'il voit cette Manon, afin que, la chose nous étant rapportée, nous soyons avertis qu'il veille et nous trouvions de ce fait arrêtés dans nos desseins.

À mesure que Sangram parlait, l'anxiété se faisait plus vive dans le regard du comte.

— Vraiment, si ce que tu penses là était réel, nous nous trouverions en plus mauvaise posture encore que je ne le croyais ! Car, de déduction en déduction, le maharajah peut avoir le soupçon de

toute la vérité... de toute Sangram !

– C'est possible... D'autant que lui et Dhaura ne sont pas des intelligences ordinaires.

– Eh bien ! alors ?... Ils pourront nous perdre quand ils le voudront ?

– Oui... si nous n'avons pas d'armes à leur opposer.

– Quelles armes veux-tu ?...

– Ne sais-tu pas que je cherche en ce moment les preuves d'un complot qui se trame contre la puissance anglaise aux Indes ?

– Oui, tu me l'as dit... Ces preuves, les as-tu ?

– Pas encore... Mais j'ai déjà acquis la certitude que Maun-Sing se sert de lady Uswyll, qui est follement amoureuse de lui, pour obtenir tous les renseignements dont il a besoin.

– Lady Uswyll !... Ah ! par exemple ! Elle trahirait son pays pour les beaux yeux du maharajah ?

L'Hindou leva les épaules.

– Elle n'est plus qu'un instrument entre les

mains d'un homme supérieurement intelligent, habile, séduisant. Elle n'a plus d'autre volonté que celle de Maun-Sing. Mais si j'ai la certitude morale de cette trahison, il me manque les preuves formelles.

Le comte répéta :

– Supérieurement intelligent, habile, séduisant... Oui, oui... Et je suis inquiet pour ma fille, Sangram. Elle s'est complètement toquée de lui... S'il avait l'air de ne pas s'en apercevoir, ce serait demi-mal. Mais il s'avise de s'occuper d'elle davantage, maintenant, au cours des réunions mondaines où Marcelle s'arrange pour le rencontrer le plus souvent possible. Ce n'est pas pour calmer cette tête folle, qui ne veut pas voir qu'elle marche vers la plus pénible désillusion.

Sangram avait écouté son ami avec attention. Au bout d'un instant de silence songeur, il murmura :

– Peut-être cherche-t-il à se renseigner aussi, de ce côté.

M. de Courbarols le regarda d'un air de surprise interrogative.

- Se renseigner ?... Pourquoi ?
- Mais à ton sujet... sur tes rapports avec moi, par exemple... sur ton passé...

Le comte tressaillit.

- Vraiment, crois-tu ?...
- Cela pourrait être. En tout cas, défie-toi de ta fille. Les femmes ont la langue trop longue... Et puis, par amour, elles font les pires sottises.

Le comte fit observer :

- Marcelle ne sait rien, ne se doute de rien, heureusement.
- Oui, heureusement !... Car sans cela !... Mais, pour plaire à Maun-Sing, elle peut chercher à savoir, t'interroger, sans avoir l'air de rien. Maintenant, tu te méfieras et tu répondras... à côté.

M. de Courbarols inclina affirmativement la tête.

Pendant quelques minutes, les deux hommes

restèrent silencieux, se regardant avec une lueur tragique au fond des prunelles.

Puis le comte dit d'une voix sourde :

– Et alors... que ferons-nous pour éviter... l'autre danger ?

– Je ne sais encore... j'y réfléchis chaque jour... il faudrait un moyen... sûr... un accident...

– Eh bien ! ce doit être facile... dans les rues de Paris ?... Un de plus... On n'y accordera pas d'attention.

– Encore faut-il l'amener de façon plausible.

M. de Courbarols se leva et se mit à marcher nerveusement, de long en large, dans la pièce assombrie par la chute du jour. Ses traits se tendaient et, entre ses dents, il murmura :

– Quel engrenage !... Quel terrible engrenage ! Il faut aller jusqu'au bout, maintenant ! Et cette insatiable Hilarine, ce vampire, qui m'accule à la catastrophe... Ces vingt mille francs qu'elle a exigés, je les ai empruntés à gros intérêts. On sait que la fortune appartient à ma femme, et les prêteurs deviennent méfiants. Cependant, nous ne

pouvions nous passer d'elle. La misérable se savait, se sait toujours maîtresse de la situation, et elle en a profité !... Et je n'ai pas fini ! Cependant, comment ferai-je, à l'avenir, pour satisfaire ses exigences ? Déjà, je tremble chaque jour que Paule ne découvre la brèche faite à sa fortune.

Il s'était arrêté devant Sangram et le regardait avec un air de dire : « Voyons, que faut-il faire ?... Comment se tirer de là ? »

Quelques mots glissèrent entre les lèvres sèches de l'Hindou :

– Quand tu voudras, ce sera facile.

Un léger frisson courut sur la face de M. de Courbarols.

Très bas, il répliqua :

– Pas si facile... très dangereux, en tout cas... Il y a son fils, qui est un garçon rusé et qui pourrait avoir des soupçons.

– Nous verrons, le moment venu... Il existe des moyens qui ne laissent pas de traces. Mais pour l'instant, nous avons une autre besogne à

accomplir. Consacrons-y toute notre intelligence et toutes nos forces.

Il se leva à son tour et tendit la main à M. de Courbarols.

— Je te dis bonsoir, car je vais chez Daksha et j'y dînerai.

— C'est toujours lui qui espionne la demeure du maharajah ?

— Oui, mais sans grand résultat. Les domestiques sont muets comme la tombe. En vain, Daksha a-t-il essayé de se faire enrôler parmi eux. Évidemment, on ne prend que la fleur des fidèles pour entourer Sa Hautesse. Donc, il faut se contenter de surveiller du dehors. Et jusqu'ici, nous n'avons obtenu aucun résultat décisif. C'est que nous avons affaire à forte partie ! Mais, patience, notre tour viendra. Bonsoir, ami, et ne te tourmente pas.

Il sortit silencieusement, comme il était entré.

En dépit de la recommandation de l'Hindou, M. de Courbarols demeura longtemps accoudé à son bureau, en ruminant de pénibles pensées.

Le bruit de la porte d'entrée qui se refermait l'enleva de ses réflexions.

C'était sans doute Marcelle qui rentrait de la vente de charité où elle s'était rendue avec la marquise de Brials.

Il ouvrit la porte de son cabinet et vit en effet la jeune fille, toute pimpante dans son élégante toilette, une touffe de roses pourpres à l'ouverture de sa jaquette.

– Te voilà, Marcelle ?

– Oui, cher père... M<sup>me</sup> de Brials m'a ramenée, mais elle a refusé d'entrer. Vous savez comme elle est toujours occupée. Mais c'est une agréable compagne, aimable et discrète.

Le comte demanda :

– C'était bien, cette vente ?

– Oui, pas mal... La comtesse Avreskine avait un très joli comptoir : rien que des broderies de chez Houllier, dont elle demandait un prix fou. Le maharajah en a acheté la plus grande partie, pour les offrir à sa sœur, a-t-il dit.

Les sourcils de M. de Courbarols se

rapprochèrent légèrement.

– Ah ! il était là ?

– Mais oui.

Le comte pensa :

« J'aurais dû le deviner aussitôt, rien qu'à ces yeux brillants, à cet air radieux. »

Il demanda, en essayant de parler avec calme :

– Toujours aimable ?

– Oui ! toujours !... C'est lui qui m'a offert ces roses, qu'il venait d'acheter au comptoir de miss Hebson.

Les doigts gantés de clair caressèrent les pétales pourpres, tandis qu'un sourire joyeux entrouvrait les lèvres de la jeune fille.

Comme elle faisait un mouvement pour s'éloigner, son père la saisit par le bras.

– Écoute, Marcelle, sois plus raisonnable ! On doit déjà commencer à jaser à ton sujet. Passe pour lady Uswyll, qui est veuve, qui a plus de trente ans. Mais toi... Et cela pourrait nuire à ton établissement.

Marcelle leva les épaules.

– Mon établissement !... J'ai bien le temps d'y penser !

– Tu t'imagines peut-être que Maun-Sing va te demander en mariage ?

Elle riposta orgueilleusement :

– Et pourquoi pas ?

– Folle, folle !... Ah ! il a bien d'autres idées en tête ! Tu t'en apercevas un jour... peut-être plus tôt que tu ne le penses.

– Que voulez-vous dire ?

Il comprit son imprudence et tâcha de se rattraper.

– J'ai dans l'idée qu'il épousera une femme de sa race.

Marcelle eut de nouveau un impatient mouvement d'épaules.

– Il n'a aucune raison pour cela, car il est tellement européanisé !

– Oui, sur certains points. Mais, d'autre part, il a conservé bien des coutumes de son pays.

Marcelle dit entre ses dents :

– Eh bien ! nous verrons !

Elle s'éloigna, suivie du regard par son père.

M. de Courbarols rentra dans son cabinet et s'assit machinalement, en songeant : « Cet homme a déjà pris une énorme influence sur elle. Tout ce que je pourrai dire restera lettre morte. Et maintenant que Sangram m'a ouvert les yeux à ce sujet, je me souviens qu'elle m'a posé des questions, dernièrement, sur mon frère, Paule, les petites filles... J'ai répondu, sans y prendre garde... Oui, cet homme doit se servir d'elle pour se renseigner. Mais maintenant, je me défierai !

« Et il faut que Sangram trouve le moyen de lui nuire. Il faut que nous ayons aussi des armes contre lui, sans cela, il nous perdra, il nous précipitera vers l'abîme – sans parler du désespoir de Marcelle, quand elle s'apercevra qu'elle a été jouée. »

## VII

En s'acheminant, le lundi suivant, vers la demeure du maharajah, Manon ne pouvait s'empêcher de songer avec quelque regret que cette leçon serait la dernière.

Cette charmante princesse Ahélya lui inspirait une compatissante affection. Elle la devinait très mélancolique, tant à cause de sa santé que de l'existence demi-cloîtrée qui était la sienne, parmi ses femmes, avec, pour compagne, Sâti, qu'elle n'aimait pas.

Ce dernier sentiment, elle l'avait confié à Manon, le jeudi précédent. La belle Hindoue, souffrante, ne se trouvait pas là. Ahélya avait dit, avec une naïve sincérité :

— Elle ne me manque guère ! Son caractère ne m'inspire pas confiance, et je la crois fausse et vindicative.

Cette opinion était aussi celle de Manon, qui avait plusieurs fois surpris au passage le coup d'œil haineux que lui lançait Sâti.

Ahélya ajouta :

– Mon frère me l'a donnée comme suivante. C'est la nièce du brahme Dhaula, son conseiller intime. De ce fait, je dois naturellement la conserver, tant qu'il lui plaira.

Manon objecta :

– Cependant, si vous disiez à Sa Hautesse votre antipathie, il ne refuserait pas, sans doute, de vous laisser choisir une autre compagne ?

Elle vit une expression craintive dans le regard d'Ahélya, tandis que celle-ci répondait :

– Oh ! je ne puis pas !... Il l'a voulu, cela suffit pour moi. Ses volontés ne se discutent jamais.

Manon avait toujours été frappée de l'humble déférence que la jeune princesse témoignait à son frère et de sa hautaine condescendance de celui-ci à son égard.

Trouvait-elle, près de lui, l'affection dont elle avait besoin ? Manon en doutait beaucoup.

Maun-Sing, idolâtré de toutes parts, devait avoir le cœur sec des égoïstes et des orgueilleux. Très probablement aussi, son opinion sur la façon de traiter les femmes se ressentait fortement de son origine orientale.

Enfin, elle allait pour la dernière fois franchir le seuil de sa demeure. Aujourd’hui, elle ne risquait pas de le rencontrer. Il avait dit, jeudi, qu’il partait le lendemain pour l’Angleterre, où il passerait une huitaine de jours.

Comme Manon, dans le vestibule aux colonnes de marbre rose, allait se diriger ainsi que de coutume vers la droite, où se trouvait l’appartement de la princesse, l’Hindou qui l’introduisait lui dit :

– Non, par ici, mademoiselle, je vous prie.

Il lui montrait le magnifique escalier, dont les degrés de marbre s’enfonçaient dans une pénombre mystérieuse.

Manon dit avec surprise :

– La princesse est en haut ?

Sans répondre, l’Hindou la précédait déjà.

Elle monta derrière lui, non sans jeter des regards émerveillés sur les fresques qui décoraient les murs. Le serviteur ouvrit l'un des battants d'une porte et s'effaça en invitant du geste la jeune fille à entrer.

Elle se trouva dans un salon dont elle n'eut pas le loisir d'admirer la splendeur. Car, aussitôt, une porte s'ouvrit en face d'elle, et Maun-Sing apparut.

Elle eut un instinctif mouvement de recul, tandis que le sang montait à son visage.

Le maharajah vint à elle et s'inclina avec une grâce hautaine.

— Je souhaitais avoir un entretien avec vous, mademoiselle. Il s'agit du mystère qui entoure les premières années de votre vie...

Elle répéta avec stupéfaction :

— Du mystère ?

— Oui. J'ai de sérieuses présomptions à ce sujet... Mais asseyez-vous, je vous prie.

Manon hésita, avant d'obéir à l'invitation. Elle pensait : « N'aurait-il pu me parler de cela chez

sa sœur ? »

Maun-Sing avança près d'elle un fauteuil, où il prit place, et dit, tout en enveloppant la jeune fille d'un regard de caressante admiration :

— Lorsque je vous réveillai, à Antibes, je savais, presque sûrement, qui vous avait endormie.

Elle s'exclama, les yeux grands ouverts par la surprise :

— Vraiment ?... Mais alors ?...

— Pourquoi n'ai-je rien dit ?... C'est qu'à cette époque-là vous ne m'intéressiez guère, et il ne me plaisait pas de m'occuper de cette affaire. Sur la demande de l'homme qui vous avait recueillie, j'acceptai de vous réveiller, en un moment de caprice, et pour essayer l'effet de mon pouvoir. Après cela, je ne me souciai plus de vous, jusqu'à la visite que vous me fîtes, à la villa Bargi...

Il souriait, et Manon se sentait toute frissonnante sous l'éblouissante séduction de ce sourire, du regard qui ne la quittait pas.

— Ensuite, je vous oubliai de nouveau. Mais le

premier jour où je vous revis, chez ma sœur, tout me revint à l'esprit. Et je me souvins alors de ce que nous avions soupçonné, moi et Dhaulà, mon conseiller. L'homme qui a dû vous endormir est un ancien prêtre hindou, traître à ses frères. Il se nomme Sangram, et c'est d'ami intime du comte de Courbarols, chez lequel il se trouve en ce moment.

Manon ne put retenir un sursaut de stupéfaction.

– Le comte de Courbarols !

– Oui... Cela, de toute évidence, n'est qu'un commencement de piste. Sangram, fort probablement, n'a pas agi là pour son compte personnel... Serait-ce donc pour celui de M. de Courbarols ?

« La chose me paraît assez vraisemblable, étant donné ce que vous m'avez dit de l'attitude du comte à votre égard. Il cherche à vous écarter de chez lui... Et même... cet accident, à Courbarols... Voyons, serait-ce trop d'imagination de ma part si j'y voyais... une tentative criminelle ? »

Manon eut un mouvement de protestation.

– Oh ! non, non !... C'est aller trop loin, prince !

Maun-Sing secoua la tête.

– Cependant, j'ai eu cette idée aussitôt que vous m'en avez parlé – et elle se fortifie plutôt en moi. Enfin, de cela, nous n'avons pas de preuves. Il nous reste ce fait certain que M. de Courbarols ne tient pas du tout à vous voir en rapport avec sa femme et son fils. Très vraisemblablement, c'est lui qui a supprimé les lettres écrites par votre tante et vous, à la suite de votre accident.

Manon avoua :

– Je le crois aussi.

– Voilà donc encore un acte assez louche, qu'il pourrait expliquer difficilement. Mais là aussi, il est trop tard pour avoir des preuves.

Manon murmura, avec un peu d'angoisse :

– Qu'y a-t-il donc là-dessous ?... Qu'y a-t-il ?

– Nous allons le chercher, mademoiselle. Depuis quelque temps, je fais surveiller de près

ce Sangram, qui est un de mes ennemis personnels. En même temps, je m'informe au sujet de M. de Courbarols. J'ai déjà appris qu'il avait été, dans sa jeunesse, un assez triste personnage, joueur et viveur effréné, toujours en quête d'expédients, mais s'arrangeant avec une sournoise habileté pour que son frère et sa belle-sœur ne soupçonnassent qu'une très petite partie de la vérité. Cela explique ce remariage de la comtesse. Désemparée, à demi folle, après la mort de ses enfants, elle se laissa influencer par le sérieux dissimulé, le dévouement, les protestations de son beau-frère.

« Sans doute, aussi, se servit-il de sa fille pour attendrir le cœur de la pauvre femme. Bref, étant donné les observations que j'ai pu faire sur le caractère de cet homme, il me paraît qu'une très habile comédie dut être jouée, à cette époque.

— Mais Votre Hautesse a-t-elle idée du but qu'il poursuivait, en agissant ainsi ?

— Tout d'abord, il voulait s'assurer la jouissance de la très belle fortune dont disposait la veuve de son frère. Lui, avait dissipé à la fois

son bien et la dot de sa première femme. Il ne voulait pas laisser échapper pareille aubaine. Quant à d'autres motifs, il est possible qu'il en existe, mais je n'ai pu encore les découvrir.

Manon songea tout haut :

– Comme c'est étrange, tout cela !

– Oui, l'énigme paraît difficile à résoudre. Mais nous y arriverons peut-être, mademoiselle ! Je m'y emploierai de tout mon pouvoir, soyez-en certaine.

La chaleur de l'accent et du regard rappela Manon à la réalité, un instant oubliée.

Non, non, elle ne pouvait accepter cette aide, dût-elle pour cela renoncer à jamais connaître la vérité !

En se redressant un peu, en maîtrisant son émotion, elle dit avec dignité :

– Je remercie Votre Hautesse, mais je crois préférable d'en demeurer là, du moment où il n'existe aucune preuve...

En même temps, elle se levait. Maun-Sing eut un léger sourire d'ironie, en répliquant :

— Les preuves, on les cherche... et il arrive souvent qu'on les trouve. Vous semblez fort pressée, mademoiselle ?... Cependant, j'ai encore à vous dire quelque chose...

Il se leva à son tour et se dirigea vers une table de porphyre, sur laquelle se trouvaient deux idoles d'or, aux yeux d'émeraude, et une de jade, aux yeux de rubis.

Manon se souvint tout à coup de les avoir vues déjà, sur cette même table, dans le salon de la villa Bargi.

Le maharajah prit un objet et revint à la jeune fille.

— Vous m'avez dit qu'on vous avait volé votre saphir. Je veux le remplacer...

Il ouvrait un minuscule coffret en or, merveille de ciselure. Sur un fond de velours blanc apparut une bague ornée du plus admirable saphir qui ait jamais existé au monde.

Maun-Sing la prit, fit un instant étinceler la pierre dans un rayon de soleil et dit d'un ton à la fois caressant et impératif :

— Donnez-moi votre main, que je voie si elle vous va.

Mais Manon fit un pas en arrière. Sur ses joues, la rougeur devenait brûlante. Avec le même air de dignité, elle dit fièrement :

— Votre Hautesse oublie, en ce moment, que je ne suis plus une enfant, et qu'il m'est impossible d'accepter quoi que ce soit de sa part.

Une vive lueur de contrariété passa dans le regard du maharajah.

Puis, presque aussitôt, le sourire charmeur, nuancé de caressante raillerie, vint entrouvrir ses lèvres.

— Vous voulez vous faire prier, Manon ? Vous voulez que l'on vous dise... tout ce qu'on pense de vous et quels sentiments vous avez su inspirer ?

Il se rapprochait et penchait vers elle son visage éclairé par la flamme superbe des yeux noirs.

Elle recula vivement, en étendant la main.

— Pas un mot de plus, prince !... Pas un mot !

Je ne suis pas de celles qui écoutent les déclarations de ce genre. Je regrette que vous ne l'ayez pas compris, car je ne crois pas avoir jamais rien fait pour m'attirer cette insulte !

La tête droite, elle attachait sur Maun-Sing ses yeux étincelants d'une fierté indignée.

Il eut un rire amusé, en ripostant :

– Une insulte ?... Où prenez-vous cela ? Je vous trouve délicieuse, je vous aime et je vous le dis.

– Voilà précisément ce que vous n'avez pas le droit de me dire, et ce que je n'ai pas le droit d'entendre !

Maîtrisant son violent émoi, elle allait vers la porte, d'un pas résolu... Mais Maun-Sing la rejoignit et posa sur son bras une main autoritaire.

– Si, vous m'écouterez, Manon ! Il ne s'agit pas ici d'une fantaisie, mais d'un sentiment très ardent, très sincère – et tout nouveau chez moi. Jusqu'alors, je jugeais avoir autre chose à faire que de m'occuper de l'amour. Tous mes actes –

ceux même en apparence les plus frivoles – concouraient à un but précis, et je n'avais ni le temps, ni la pensée de mettre dans mon existence l'entrave que représente l'attachement passionné à une femme.

« Mais je vous ai vue... et, très vite, j'ai compris que l'amour entrait dans ma vie. Je ne l'ai pas repoussé. Vous êtes idéalement belle, Manon, vous êtes douée d'une rare intelligence, vous avez tous les dons, toutes les séductions. Aucune femme au monde ne serait capable de me plaire comme vous. Et je vous ferai heureuse, la plus heureuse de toutes les créatures.

Tandis qu'il parlait, Manon avait plusieurs fois essayé de dégager son bras, que serraient sans rudesse, mais fermement, les doigts souples et nerveux. Le sang se retirait de son visage et elle sentait battre son cœur à grands coups qui l'étouffaient.

Ces yeux superbes, éclairés par une si brûlante flamme d'amour, l'éblouissaient. Cette voix ardente la faisait frissonner jusqu'au fond de l'être.

Vers le ciel, elle jeta intérieurement un cri de détresse... Et, dominant son émoi, regardant bien en face Maun-Sing, elle dit nettement :

— Je ne saurais être heureuse hors de la voie du devoir. Et cette voie-là, je ne l'abandonnerai jamais, quoi qu'il puisse m'en coûter.

Elle mit la main sur le bouton de la porte. Mais Maun-Sing, sans lâcher son bras, laissa échapper un léger rire de sarcasme.

— Et moi, — écoutez bien ceci, Manon — je ne renoncerai jamais à vous. Dans trois semaines, je pars pour l'Inde, avec ma sœur et toute ma suite. À ce moment-là, de gré ou de force, je vous emmènerai.

Sa main quitta le bras de la jeune fille... Et, jetant un coup d'œil sur la bague qu'il tenait encore, il ajouta avec un sourire d'ironie :

— Je vous la donnerai plus tard.

Sans ajouter un mot, sans saluer, Manon ouvrit la porte, descendit rapidement l'escalier de marbre et traversa le vestibule. Elle ne vit pas, derrière les colonnes, une femme qui se glissait

en silence et lui jetait un lourd regard de haine... Hâtivement, elle sortit de cette demeure où elle venait d'échapper à la plus terrible tentation et s'en alla au hasard, sur l'avenue.

Ses tempes battaient fébrilement, un nuage passait devant ses yeux.

L'indignation, un trouble très vif et une souffrance dont elle n'aurait su définir la nature se partageaient son cœur. Puis, par moments, la fierté blessée, ou le souvenir des paroles du maharajah, de son regard passionné, faisaient monter une pourpre vive à ses joues, à son front.

Ainsi, elle n'avait pu éviter ce qu'elle redoutait tant !

Cet homme lui avait tendu un piège, et elle y était tombée, comme un pauvre oiseau inexpérimenté. Habitué à voir tout céder devant lui, il ne s'attendait pas sans doute à cette résistance. Mais il se promettait bien de la vaincre très vite – Manon l'avait compris. Il était si sûr de lui – si sûr de sa puissance !

Mais c'était bien fini, maintenant ! Jamais plus

elle ne passerait le seuil de cette demeure. Dès ce soir, elle écrirait un mot à la princesse, en disant qu'elle se trouvait malade. Puisque celle-ci partait avec son frère, dans trois semaines, tout serait ainsi dénoué le mieux possible.

Quant aux dernières paroles du maharajah, qui semblaient contenir une menace, elle pensait qu'il ne fallait voir là qu'une sorte de défi d'homme irrité. Comment, en effet, pourrait-il l'emmener de force ? Elle n'était plus une enfant et ne se laisserait pas faire.

Tandis qu'elle s'engageait sur le pont Alexandre, elle croisa un homme vêtu de la blouse du garçon livreur. Au passage, il la regarda et souleva sa casquette, après une seconde d'hésitation.

Elle pensa :

« Je connais cette figure ! Qui est-ce donc ? »

Et, tout à coup, elle se souvint... Cet homme était Mathieu Clomart, le fils de Pamphile et de Valérie.

« Quel dommage de ne pas l'avoir reconnu

plus tôt ! songea Manon. Je lui aurais parlé, j'aurais essayé de le décider à retourner là-bas. Il est vrai que je suis bien peu en disposition de le faire, en ce moment ! Quand je verrai Achille, je lui demanderai de se procurer son adresse et je lui écrirai de venir me parler. Car vraiment, je voudrais bien que cette pauvre Valérie ait la joie de voir cette brebis égarée rentrer à Cordibûche !

La rencontre de Mathieu avait un instant distrait la pensée de Manon. Mais tout aussitôt, elle revint à ce trouble, à cette souffrance qu'elle emportait de la féerique demeure du maharajah.

Pauvre petite princesse Ahélya, de quelle épreuve elle était la cause involontaire ! Sans elle, très vraisemblablement, Manon n'aurait jamais rencontré Maun-Sing et n'aurait pas eu à soutenir cette lutte terrible...

Car deux puissances s'agitaient en son cœur : la voix du devoir, et l'autre, qui essayait de couvrir la première en criant :

– Tu l'aimes ! Réponds donc à son amour et tu seras heureuse, comme il le dit – la plus heureuse des femmes.

Mais très vite, Manon la faisait taire. Elle savait bien, par les enseignements qu'elle avait reçus, et par ce qu'elle avait déjà pu voir autour d'elle, que les voies fleuries où tant d'êtres cherchent leur bonheur, en dehors du devoir, aboutissent à de lamentables désillusions et aux regrets désespérés. Elle savait surtout qu'il en serait ainsi pour elle, si jamais elle avait le malheur de faiblir.

Le plus épouvantable remords, toute sa vie... et cela, pour quelques joies dont elle dirait plus tard, comme bien d'autres l'avaient dit ou pensé avant elle, à la fin de leur existence :

– Elles ont passé tellement vite ! Elles ont été altérées par les craintes, les jalousies, les suspicions, par l'incertitude des lendemains, par les mille inquiétudes et souffrances qui viennent assaillir l'homme, durant sa vie. En vérité, la satisfaction du devoir accompli nous serait plus douce, quand vient pour nous le déclin !

Ainsi, Manon repoussait les voix enchanteresses et essayait de calmer son troublant émoi. Mais elle résolut de confier cette nouvelle

épreuve à M<sup>me</sup> de Courbarols, comme celle-ci le lui avait demandé, et de s'assurer ainsi une protection, au cas où Maun-Sing ne renoncerait pas à la conquérir.

Aussitôt rentrée, elle écrivit à la comtesse, pour lui demander de venir la voir dans l'après-midi du jeudi. Car moins que jamais, maintenant, elle voulait se rendre à l'hôtel Courbarols, après ce que le maharajah lui avait dit de Sangram et des soupçons qu'il entretenait au sujet de l'accident dont elle avait été victime autrefois.

À moins que tout cela ne fût qu'invention de sa part, pour attirer Manon ?

Oui, peut-être... En tout cas, la jeune fille estimait qu'elle devait se défier de ce côté-là aussi, où elle avait l'intuition d'une hostilité.

\*

Ce même soir, vers minuit, Sangram revenait de chez Daksha, un Hindou, son âme damnée, qu'il employait en ce moment à l'espionnage de

## Maun-Sing et de Dhaula.

À la suite de plusieurs vilaines affaires, Daksha avait dû quitter son pays et s'était installé à Paris. Il avait de quoi vivre, traînait tout le jour et s'enfermait le soir chez lui pour s'enivrer. Sangram n'avait à son égard que le plus profond mépris. Mais il s'en servait, le sachant rusé, très dépourvu de scrupules, prêt à toutes les besognes.

Depuis quelque temps, Daksha passait ses journées aux environs de la demeure du maharajah. Et, ce soir, il avait appris à Sangram que Manon Grellier était entrée, vers trois heures, et en était ressortie peu de temps après.

En quittant la rue Bolivar, où habitait l'Hindou, l'ancien brahme réfléchissait, un pli soucieux au front.

Le danger grandissait. Si Maun-Sing aimait cette jeune fille, il pouvait avoir la fantaisie de faire le jour sur le mystère qui entourait sa vie, jusqu'à l'instant où elle avait été trouvée endormie par Nestor Broquerel.

Or, si quelqu'un était susceptible d'y arriver,

c'était lui. Il avait en main tous les atouts. Seul, un fil conducteur lui manquait. Mais il pouvait l'apercevoir tout à coup... Il suffisait d'une idée lui traversant l'esprit...

Et alors, il comprendrait...

Sangram frappa du pied le sol couvert d'une boue gluante, car depuis une heure une pluie fine tombait sans interruption.

« Il faut absolument que je trouve un moyen ! songea-t-il. Mais lequel ? Après un tel échec et tout ce qui s'en est ensuivi, le jeu devient périlleux. Daksha serait parfait pour la besogne. Mais s'il était découvert, sa race mettrait aussitôt Maun-Sing en plein sur la piste. Autant vaudrait aller lui dire tout de suite :

« – Eh bien ! vous savez, c'est moi qui ai fait la chose ! Un accident ?... Oui, très bon. Mais encore faut-il en trouver le moyen. Et puis elle est capable d'en réchapper une fois de plus. Cependant, il faut... il faut... Ou bien nous aurons la catastrophe, un de ces jours. Je ne le dis pas trop à Courbarols, parce que je le sens terriblement nerveux, impressionnable, depuis

quelque temps. Mais il est bien certain que nous sommes dans une très mauvaise passe. »

Sangram fut interrompu à ce point de ses réflexions par une voix étouffée qui appelait :

– Au secours !

L’Hindou se trouvait en ce moment à la hauteur d’une venelle noire, qui s’allongeait entre deux murs lépreux, d’aspect sinistre.

Il allait passer outre, en pensant :

« Des apaches qui se battent, probablement... Qu’ils s’arrangent ! »

Puis il se ravisa et s’engagea résolument dans la ruelle, qu’éclairait faiblement le réverbère placé presque à l’angle de la rue qu’elle rejoignait.

En un retrait que formait le mur de droite, deux hommes luttaient, avec de sourds blasphèmes.

L’un d’eux tenait l’autre presque sous lui, et Sangram vit briller la lame du couteau qui allait s’enfoncer dans la poitrine haletante.

D'un bond, l'Hindou fut sur le vainqueur et lui piqua la nuque avec la pointe d'un poignard qu'il avait rapidement sorti de sa manche.

L'homme se redressa, se jeta de côté, avec un épouvantable juron.

– Qu'est-ce que c'est ? Attends, je vais te faire ton affaire, à toi aussi, sale bourgeois !

Il voulut s'élancer sur Sangram.

Mais il chancela comme un homme ivre.

– Quoi donc ?... J'ai pourtant pas bu plus que d'habitude...

Un violent frisson le secouait. Dans sa face brutale, tout à coup tendue, les yeux se dilataient, puis semblaient vouloir sortir des orbites.

Il bégaya :

– Qu'est-ce que j'ai ?

Son corps oscilla... Les bras s'étendirent, comme pour chercher un appui, et retombèrent, lourds et inertes. L'homme dit encore, d'une voix pâteuse :

– Aide-moi donc, toi...

Puis le grand corps dégingandé s'écroula à terre. Pendant quelques secondes, des soubresauts le secouèrent. Et enfin, il ne bougea pas.

L'autre individu, affalé sur le sol, ricana :

– Il a son compte ! À la bonne heure ! Ça lui apprendra à vouloir me supprimer !

Sangram demanda :

– Vous a-t-il blessé ?

– Mais oui, il m'a troué le bras, la canaille !

Avec l'aide de l'Hindou, l'homme se mit debout. Il semblait très jeune – dix-huit à vingt ans. Le visage blême et flétri portait la marque de tous les pires instincts auxquels s'était abandonné cet adolescent. Le regard faux et mauvais examinait en dessous l'inconnu.

Sangram dit de sa voix brève :

– Ôtez votre veste, que je voie cette blessure.

Le jeune homme obéit. L'arme avait presque traversé le bras et le sang coulait avec abondance. Fort habilement, Sangram fit un pansement, à l'aide de deux mouchoirs qu'il avait dans ses

poches. Puis il aida le jeune homme à remettre son vêtement et demanda :

– Où demeurez-vous ?

L'autre hésita...

– Allons, répondez !... Je veux vous reconduire.

– Mais je puis rentrer seul !

– Non... Une fantaisie que j'ai là... Vous pouvez bien me la passer, après le service que je viens de vous rendre ?

– C'est sûr !... 10 bis, rue de Belleville.

– Votre nom ?

Cette fois encore, le jeune homme hésita.

Sangram lui mit la main sur l'épaule.

– Allons, mon garçon, tu dois avoir des petits secrets ennuyeux sur la conscience, n'est-ce pas ? Sans quoi, tu ne chercherais pas tant à faire le mystérieux. Mais moi, je ne m'occupe pas de ça. Tu es libre d'agir à ton gré. Ce que je veux, c'est que tu me répondes franchement. Si tu le fais, tu n'auras pas à te plaindre de moi, car il se peut

qu'en retour d'un petit service que tu serais susceptible de me rendre, je te donne une grosse somme, qui te permettrait de faire une noce formidable, pendant quelque temps.

Les yeux du jeune homme s'allumèrent d'avide désir.

— Voilà qui me va !... Je suis justement complètement fauché pour l'instant.

« En ce cas, bourgeois, on va y aller carrément avec vous. Mon nom, le vrai, c'est Octave Broquerel.

L'Hindou ne put retenir un léger mouvement de surprise.

— Broquerel ?

Octave demanda avec un peu d'inquiétude :

— Vous connaissez ?

— Non... C'est une similitude de noms... Allons, en route, mon garçon !

Octave demanda, en désignant le corps allongé, maintenant rigide :

— Y a pas à craindre qu'il en réchappe ?

Un sourire mauvais glissa entre les lèvres sèches de l'Hindou.

— Non, non, ne crains rien !... Des blessures que je fais, on ne revient jamais.

Octave eut un léger frisson et baissa les yeux sous le regard d'ironie cruelle qui s'attachait à lui.

Docilement, il se mit à marcher près de l'étranger, sous la pluie fine qui tombait toujours.

Au rez-de-chaussée d'un bâtiment sordide, sis au fond d'une cour à l'aspect de coupe-gorge, Octave occupait une chambre garnie, misérable logis du vice et de la paresse.

En y introduisant son compagnon, il crut bon de s'excuser du désordre et de la saleté repoussante qui s'y étaient installés en maîtres, et que laissait entrevoir la lueur jaune d'une lampe, à la mèche charbonneuse, que le jeune homme avait allumée en entrant.

— Vous savez, on n'y est pas souvent... Et puis, un homme, ça ne s'entend guère au ménage...

Sangram l'interrompit :

— Bon ! Bon ! Tout cela m'est indifférent. Il me suffit de voir où vous logez, pour que je puisse vous trouver facilement, au cas où j'aurais besoin de vous.

— Eh bien ! vous voyez... Et puis, si je n'étais pas là, vous n'auriez qu'à écrire un mot et à le mettre sous la porte. En rentrant, je le trouverais.

— Convenu ! Maintenant, bonsoir, mon garçon. Faites attention à votre blessure, tenez-la en bon état de propreté. Je reviendrai vous voir demain soir, vers dix heures, et vous ferai un autre pansement.

Octave bégaya un remerciement.

Debout au seuil de la porte, il regarda l'étranger disparaître dans la cour sombre.

Et il songeait :

« Qui donc ça peut être ? Il a des yeux pas ordinaires, cet homme-là ! Mais, après tout, qu'il soit ce qu'il voudra ! Il m'a sauvé des pattes de Cailloux et me fera peut-être gagner du pognon. Ça suffit pour que je le voie d'un bon œil et que je sois prêt à lui rendre service, pourvu qu'il ne

me demande pas de turbiner, parce que, sur ce point-là, j'ai des principes, et j'y tiens ferme ! »

Sur ce, le fils de Nestor et d'Antonine s'étendit sur son lit où il ne tarda pas à s'endormir, non du sommeil du juste, hélas !

## VIII

Quand Hilarine, le lendemain, remit à M<sup>me</sup> de Courbarols le petit mot de Manon qu'elle venait, disait-elle, de trouver dans la boîte aux lettres, la comtesse était assise près du lit de son fils, sérieusement malade.

Elle lut les quelques lignes d'appel de la jeune fille et pensa :

« Pauvre petite, je ne puis me rendre aujourd'hui près d'elle ! Il m'est impossible de quitter Cyrille, dans l'état où il est. Je vais lui écrire, en lui demandant de venir me voir, si le cas est pressant. »

Elle le fit aussitôt et sonna un domestique pour qu'il remît la carte à l'adresse indiquée sur la suscription.

Comme cet homme sortait de l'appartement de la comtesse, il croisa Hilarine, qui portait sur son

bras des pièces de linge pliées.

La femme de charge demanda :

– Vous allez mettre une lettre à la poste, Eugène ?

– Non, pas à la poste. C'est boulevard Raspail, qu'il faut la porter, tout de suite, a dit Madame.

– J'ai justement une course à faire de ce côté, dans un instant. Donnez-la-moi, je la remettrai à destination.

– Merci bien, madame Hilarine. Mais vous comprenez, ça me procure une occasion de sortir...

Une sorte de sourire entrouvrit les lèvres pâles d'Hilarine.

– Et de faire une station au cabaret, surtout, n'est-ce pas ? Eh bien ! allez-y tout droit, mon garçon. Moi, je me charge de la commission, ça ne me dérangera pas du tout. Si Madame vous demande : « Avez-vous bien remis ma lettre ? » Vous répondrez oui, comme de juste. Car que ce soit vous ou moi, cela n'a pas d'importance.

– Oh ! bien sûr, madame Hilarine ! Et je vous

remercie beaucoup. C'est plaisir de se trouver avec une personne qui comprend si bien qu'on a besoin de se distraire, comme ça, de temps à autre.

En s'éloignant, la femme de charge murmura, avec un haussement d'épaules :

« Je me moque bien de tes distractions, grand idiot ! »

Quand elle se fut débarrassée de son linge, elle se dirigea vers le cabinet de son maître et frappa doucement.

La voix de M. de Courbarols répondit :

– Entrez !

Le comte se trouvait en compagnie de Sangram. Très visiblement, Hilarine les interrompait au milieu d'une conversation intéressante, ainsi qu'en témoignaient la mine agitée de M. de Courbarols et les yeux brillants de l'Hindou.

Le premier demanda :

– Qu'y a-t-il, Hilarine ?

La femme de charge s'approcha et posa sur le bureau la lettre de la comtesse.

— Madame l'a écrite en réponse à l'autre — à celle que Monsieur le comte a lue tout à l'heure.

— Ah ! très bien ! Nous allons voir... Veux-tu, Sangram ?

L'Hindou se leva, prit sur le bureau une petite fiole qu'il déboucha. Soigneusement il humecta d'un liquide blanchâtre les parties collées de l'enveloppe, et celle-ci s'ouvrit aussitôt sans difficulté.

Sangram en sortit une carte et lut à mi-voix :

« Impossible de répondre à votre appel, chère enfant. Mon pauvre petit Cyrille est très malade et je ne puis le quitter, même pour une demi-heure. Mais venez, venez donc ! Je vous assure que mon mari n'y verra aucun inconvénient. Et moi, je serai si heureuse de vous être utile, de vous donner le conseil auquel vous faites allusion !

« Je vous attends donc, ma petite Manon, à

n'importe quel moment.

« Votre toute dévouée.

« BRANDALS-COURBAROLS. »

Le comte murmura d'un ton de colère, en laissant retomber son poing sur le bureau :

– Décidément, elles sont encore plus intimes que je le pensais !

L'Hindou hocha la tête.

– Oui, oui, il y a attraction mutuelle. C'est assez compréhensible. Mais il devient de plus en plus urgent de mettre ordre à cette situation. En attendant, Hilarine, il faut porter ceci à destination. Nous n'avons plus la possibilité d'user de la soustraction des lettres, car nous ferions naître des soupçons.

M. de Courbarols suggéra :

– Si tu écrivais une autre carte, imitant l'écriture de Paule et propre à désabuser cette jeune fille au sujet de l'amitié que lui porte ma femme ?

Sangram leva les épaules.

– Moyen très dangereux, et particulièrement en la circonstance. En admettant que Manon, déçue et froissée, reste chez elle, M<sup>me</sup> de Courbarols, n'en entendant plus parler, ira l'y trouver. On s'expliquera et... on se défiera...

– C'est vrai ! Alors, portez-la, Hilarine.

L'Hindou glissa la carte dans l'enveloppe et cacheta de nouveau celle-ci, en employant un petit bâton de gomme blanche posé près de la fiole.

Quand ce fut fait, il ne restait aucune trace de l'opération effectuée précédemment.

Hilarine prit la carte et s'éloigna silencieusement.

M. de Courbarols, la mine sombre, se mit à frapper nerveusement du bout des doigts sur le bois de son bureau.

L'Hindou, les bras croisés, songeait en regardant machinalement les arabesques du tapis.

Il dit tout à coup, comme se parlant à lui-même :

— Il est bien dommage que nous ayons eu besoin de cette femme, autrefois ! Pour de l'argent, elle nous trahira, quand on voudra.

— Eh ! parbleu, oui ! Lorsque je ne pourrai plus lui donner ce qu'elle demande, elle ira à Paule et lui dira... tout ce qu'elle sait, contre une grosse somme, qu'on lui accordera avec enthousiasme. Elle sait bien n'avoir pas grand-chose à craindre ! Évidemment, nous l'accuserions de complicité. Mais nous n'avons pas de preuves. Tandis qu'elle peut en fournir... une, surtout.

Sangram réfléchissait, les lèvres serrées.

Il dit au bout d'un long moment de silence :

— Il faudrait que nous ayons les trésors du maharajah de Bangore.

Le comte sursauta, en le regardant avec stupéfaction.

— Oh ! oh ! tu deviens ambitieux, Sangram !

— Pas plus qu'il ne faut. Tu pourrais alors gaver d'or cette sangsue d'Hilarine et dédaigner la fortune de ta femme. Toutes les jouissances seraient à nous, toutes les ambitions nous seraient

permises.

« Ta fille aurait une dot royale...

Le comte, dont le regard étincelait de désir, l'interrompit d'une voix rauque :

– Assez, assez, Sangram ! Tu me montres d'éblouissantes perspectives... que nous n'atteindrons jamais, hélas !

« Tu m'as dit que nul ne connaissait le lieu où se cachent ces fabuleuses richesses ?

– Aucun profane, non. Mais en dehors du maharajah, il doit y avoir tout au moins un être qui n'ignore pas le secret.

– Qui donc ?

– Dhaula... C'est lui qui a remplacé près de Maun-Sing son père, après la mort de celui-ci. Maun-Sing ne doit avoir rien de caché pour lui.

– Eh bien ! prétends-tu qu'il t'apprendra ce que tu souhaites connaître ?

Sangram eut un rire sarcastique.

– Lui, non !... Oh ! non, jamais ! Il faudrait tenter d'agir par ruse, quand Maun-Sing et lui

seront là-bas. Car, décidément, Sa Hautesse part pour l'Inde dans une quinzaine de jours. Voici cinq ans qu'elle n'avait été voir son palais de Madapoura. En apparence, ce n'est qu'un simple voyage de plaisance, que le beau maharajah va faire sur son yacht, avec sa sœur et toute sa suite. Il a déclaré à lady Uswyll, désespérée de ce départ, qu'il ne prolongerait pas son absence plus de deux mois...

M. de Courbarols l'interrompit :

- Il l'a dit aussi à Marcelle.
- Tissu de mensonges, à mon avis ! Ce départ corrobore mes soupçons.

« Maun-Sing va là-bas pour fomenter un soulèvement, préparé de longue main par ses fidèles.

Le comte secoua la tête.

– Je crois que tu te forges des imaginations ! Ce jeune homme, aux trois quarts francisé, mondain à outrance, n'a pu certainement concevoir un tel projet, un projet fou, d'ailleurs, car, avec un peuple divisé comme celui-là,

l'échec paraît certain.

Sangram hocha la tête.

– Nous verrons ! Je surveille, en tout cas. Et dans quinze jours, moi aussi, je pars pour l'Inde.

– Toi !... tu veux me laisser, en ce moment où se joue pour nous une partie qui...

L'Hindou eut de nouveau son rire de sarcasme, tandis qu'une lueur cruelle traversait son regard. En se penchant à l'oreille de Thibaut, il murmura :

– La partie sera gagnée, à cette époque-là, il faut l'espérer, mon cher. Vois-tu, j'ai trouvé ce bon garçon, qui fera ce que je voudrai, moyennant finances. Le maniement du couteau doit lui être familier... C'est de la fameuse graine de bandit, ou je ne m'y connais pas !

Sous la main que Sangram appuyait sur son épaule, M. de Courbarols frissonna un peu. L'Hindou poursuivait :

– Figure-toi qu'il s'appelle Broquerel, comme l'homme qui a recueilli la petite, autrefois.

« Je saurai demain s'il est de la même famille.

Le comte objecta :

– Es-tu bien certain que cet individu, s'il est pris, ne pourra pas parler de ses rapports avec toi ?

– Sois sans crainte. La liqueur du silence aura raison de sa mémoire. Quelques gouttes, dans l'absinthe que je lui servirai avant... l'événement, et l'amnésie viendra, peu à peu. Va, cela sert à quelque chose de connaître les secrets que se transmettent, depuis des siècles, les Initiés. Mais Dhaulà et Dhava en savent d'autres encore – les plus terribles. C'est en vain que j'ai cherché à les pénétrer... Dhaulà, surtout, s'est toujours défié de moi. Aussi je le hais, celui-là... je le hais de toutes les forces de mon âme !

Une lueur mauvaise s'alluma dans le regard de l'Hindou, à ces derniers mots.

Après quelques instants de silence, Sangram ricana :

– Ce sera donc tout plaisir pour moi de me jeter en travers des desseins que je le soupçonne de méditer, d'accord avec Maun-Sing. Caché à

Madapoura, je les surveillerai, je tâcherai de me faire des intelligences dans le palais... Et dès que j'aurai une certitude, je préviendrai la police anglaise.

« À la faveur des arrestations qui auront lieu alors, du trouble qui s'ensuivra, je tâcherai de découvrir le trésor des maharajahs. En tout cas, j'espère que le gouvernement anglais reconnaîtra généreusement le service que je lui rendrai.

Thibaut regardait son ami avec une stupéfaction admirative.

– Tout ton plan est fait déjà ! Tu es étonnant, Sangram ! Je souhaite ardemment que tu réussisses, d'abord parce que nous serions débarrassés, de cette manière, d'adversaires fort dangereux... Puis si tu peux, du même coup, garnir notre escarcelle... À propos, il va falloir débourser encore la grosse somme, pour ton jeune apache ?

Sangram eut un rire silencieux.

– Non pas. Le coup fait, il ne se souviendra aucunement de m'avoir jamais vu, ni d'aucune

promesse faite par moi. Rien à craindre, presque rien à perdre. L'affaire se présente bien.

– Mais s'il s'avisait de parler... avant ?

– Quel intérêt y aurait-il ? D'ailleurs, je ne lui dévoilerai ce que j'attends de lui qu'à la dernière limite, après l'avoir fait copieusement boire. Jusque-là, rien de bien compromettant. Et puis, que veux-tu, mon cher, il y a des risques partout !... Et nous sommes acculés, en ce moment. Il faut sortir de là, coûte que coûte. En cas de catastrophe, nous verrions à nous en tirer le mieux possible. Mais, je te le répète, tout se présente fort bien.

Quelques instants plus tard, le comte entrait dans la chambre de son fils.

L'enfant venait de s'endormir d'un lourd sommeil de fièvre.

M. de Courbarols contempla pendant un moment le mince petit visage empourpré. Son cœur ne tressaillait pas d'émotion inquiète, comme celui de la mère. Ce frêle enfant, condamné par les médecins, lui était demeuré

indifférent. Jamais il n'avait eu d'affection que pour Marcelle, dont la fraîcheur et la belle santé flattaient son amour-propre paternel.

Mais devant sa femme, il affectait volontiers des sentiments contraires, sachant par là lui être agréable.

En assourdissant son pas, il la suivit dans une pièce voisine.

– Le docteur est-il revenu ?

– Non, pas encore.

– Cyrille paraît mieux.

– Peut-être un peu. L'oppression ne semble pas augmenter. Mais cette fièvre m'inquiète...

Marcelle entra à ce moment, venant aussi aux nouvelles.

Ce matin, elle avait offert à sa belle-mère de l'aider à soigner le petit malade, sachant très bien que M<sup>me</sup> de Courbarols refuserait, car elle ne se fiait à personne pour tout ce qui avait trait à la santé de l'enfant chéri. Mais la comtesse avait su gré à la jeune fille de cette demande, qui effaçait un peu en son esprit l'impression fâcheuse

produite par les goûts frivoles de Marcelle, et les bruits qui commençaient à courir sur la façon dont elle se laissait compromettre par le maharajah de Bangore.

La rusée créature, digne fille de son père, avait bien escompté ce résultat. En outre, elle cajola sa belle-mère, se laissa faire une douce morale sur sa coiffure excentrique, convint gentiment qu'elle avait mené une vie bien futile, tout cet hiver... Après quoi, elle embrassa la comtesse, en déclarant qu'elle voulait devenir très sérieuse, « tout à fait comme vous, chère maman ».

Une fois hors de l'appartement de M<sup>me</sup> de Courbarols, elle mit sa main sous le bras de son père, en laissant échapper un soupir de soulagement.

– Ouf ! voilà ma petite corvée finie ! J'ai fait la personne raisonnable. Maintenant, amusons-nous ! Vous me conduirez ce soir à l'Opéra, n'est-ce pas ? Le maharajah nous a offert des places dans sa loge.

– Je n'en vois guère la possibilité, ma chère enfant. Tout d'abord, ta mère trouverait singulier

que nous allions ainsi nous distraire, tandis que ton frère est sérieusement malade.

Marcelle leva les épaules.

– Elle n'en saura rien !... Ce soir, elle ne quittera pas la chambre de Cyrille. Nous pourrons nous esquiver sans bruit et rentrer de même, en catimini.

Le comte secoua la tête.

– Elle peut le savoir, malgré tout.

– Eh bien ! tant pis ! Mais je veux aller ce soir à l'Opéra !

– Il serait cependant beaucoup plus raisonnable de décliner cette invitation du maharajah. On jase fort à ton sujet, ma petite Marcelle. Et voilà que, ce soir encore, tu veux te montrer dans sa loge...

– Puisque vous êtes là, qu'a-t-on à dire ? Et puis, je me moque de tout le monde ! Il va bientôt partir, je ne veux pas perdre une occasion de le voir. Le reste m'est indifférent.

Sur cette déclaration, Marcelle, quittant le bras de son père, se dirigea vers sa chambre.

M. de Courbarols eut un geste de découragement, en murmurant :

« Ah ! l'entêtée ! Heureusement, il s'en va, ce Maun-Sing ! Mais elle mettra quelque temps avant de l'oublier ! »

En regardant ce soir-là le jeune prince qui causait avec un esprit éblouissant, et dont les allures, le moindre détail de la tenue dénotaient l'homme du monde le plus raffiné, M. de Courbarols pensa :

« Sangram se trompe. Jamais ce beau Maun-Sing n'a eu l'idée de complot qu'il lui prête. J'en jurerais ! Il est bien trop occupé à se laisser idolâtrer, et à mener la vie joyeuse ! Mais pour nous, c'est plutôt regrettable. Nous l'aurions tenu et réduit à l'impuissance par ce moyen. Car quoi qu'en dise Sangram, je crains qu'il se doute de la vérité, après coup, quelque précaution que nous prenions pour détourner les soupçons. »

Un frisson agita Thibaut, à l'évocation du drame que préparait dans l'ombre l'ancien brahme. En son âme endurcie, déjà criminelle, un effroi passa, mêlé à un peu d'horreur de lui-

même.

Ce fut un éclair. Tout aussitôt, il songea :

« Tant pis ! Pourquoi s'est-elle mise sur ma route ? Maintenant, j'irai jusqu'au bout... jusqu'où il faudra. »

Un peu après, pendant l'entracte, Maun-Sing qui s'entretenait avec Marcelle d'une croisière faite par lui deux ans auparavant, le long des côtes italiennes, demanda à M. de Courbarols :

– Vous connaissez la Sicile, paraît-il, monsieur ?

Un léger tressaillement courut sur le visage de Thibaut.

– Quelque peu, oui, prince.

– J'y ai passé l'année dernière un mois délicieux... Votre séjour date de beaucoup plus longtemps que le mien, d'après ce que m'en a dit M<sup>lle</sup> votre fille ?

– En effet... une dizaine d'années...

Marcelle déclara :

– Oh ! c'est bien facile à compter ! Mes petites

cousines sont mortes là-bas. Elles avaient six ans. Aujourd’hui, elles en auraient dix-huit... Donc, mon père, nous étions en Sicile il y a exactement douze ans.

– Oui, ce doit être cela...

Le maharajah demanda :

– Ces petites cousines étaient les filles de M<sup>me</sup> de Courbarols, nées de son premier mariage ?

– Oui, deux jumelles, dont la perte rendit leur mère à demi folle.

– Ce dut être terrible, en effet. De quoi moururent-elles ?

La question, cette fois, s’adressait à M. de Courbarols.

Les paupières clignèrent sur les yeux qui se détournaient du regard profond de Maun-Sing.

– D’une fièvre maligne, prince. Rien ne put les sauver.

Maun-Sing répéta.

– Ce dut être terrible !

D’un geste nonchalant, il jouait avec son gant,

sans cesser d'envelopper du regard la physionomie tendue de Thibaut.

Puis il demanda :

– Vous avez quitté la Sicile, après cela ?

– Pas aussitôt. J'ai attendu que la raison de ma pauvre belle-sœur fût un peu remise. Alors, nous allâmes nous installer à Florence, où peu à peu elle se reprît à la vie.

Maun-Sing fit observer :

– Ce dut être bien dur pour elle, de laisser là-bas les restes de ses enfants ?

Un frémissement courut sur le visage de M. de Courbarols, et les paupières battirent un instant sur les yeux verdâtres.

Comme son père ne relevait pas cette remarque, ce fut Marcelle qui répondit :

– Oh ! ils ne sont pas en Sicile ! Aussitôt que ce fut fini pour les pauvres petites, mon père les fit transporter dans la sépulture des Courbarols, à Clamanches.

« C'est précisément pour aller prier sur leur

tombe qu'il y a quatre ans ma mère voulut absolument faire un séjour à notre vieux château. Jusqu'alors, mon père l'en avait détournée, craignant pour elle une trop forte émotion, dans son triste état de santé.

– C'était prudent, en effet.

Thibaut glissa vers le jeune prince un furtif coup d'œil d'inquiétude. Il avait cru saisir dans son accent une note de sarcasme.

Mais la physionomie de Maun-Sing resta indéchiffrable. Avec sa nonchalante aisance accoutumée, le maharajah changea le sujet de l'entretien en donnant son avis sur la voix d'une des principales chanteuses, et M. de Courbarols put croire que ses questions précédentes n'avaient aucun but précis, qu'elles avaient été amenées seulement par les circonstances.

Cependant, une sourde inquiétude demeurait en lui, et, dès qu'il fut rentré, il se glissa jusqu'à la chambre de Sangram.

L'Hindou, confortablement installé dans un fauteuil, fumait un cigare.

Il tourna lentement la tête vers son ami en demandant :

– As-tu du nouveau ?

Thibaut lui rapporta mot pour mot les questions de Maun-Sing.

Sangram fronçait les sourcils, tout en tirant de courtes bouffées.

– Il avait une raison pour te demander cela, j'en jurerais ! Ah ! il est temps, grand temps, vois-tu, Courbarols ! Quels idiots nous avons été, autrefois, de ne pasachever notre œuvre, après le premier échec. Enfin, ce qui est fait ne peut se défaire ! Il ne reste qu'à parer à ce danger, le mieux possible.

M. de Courbarols demanda :

– Tu as vu l'homme ?

– Oui, j'arrive de chez lui. Un charmant chenapan. Il m'a dévidé toute son histoire, après que je lui ai eu cuisiné une bonne absinthe. Il est bien en effet le fils de l'homme qui recueillit l'enfant. Et sais-tu ce que j'ai appris ?... Sa mère demeure dans la même maison que Manon.

Thibaut laissa échapper un geste de contrariété.

– Ah ! mais, c'est fort ennuyeux, cela ! Dans la même maison !... Quelle coïncidence ! Et il doit la connaître, naturellement ?

– C'est à peu près certain... Mais cette circonstance, au contraire, me paraît favorable.

– Comment cela ?

– Si le garçon est pris, on cherchera aussitôt le mobile du crime. Étant donné les antécédents du personnage, on trouvera très plausible qu'il ait tenté de s'emparer des économies que pouvait avoir cette jeune fille, connue de sa famille. Aussitôt, la cause du drame se trouvera expliquée – même pour nos adversaires – et on ne cherchera pas ailleurs.

– Très bien. En ce cas, il faudrait, si ces économies existent, qu'elles disparaissent ?

– Elles disparaîtront. Le garçon fouillera les tiroirs, besogne qui lui est familière, si j'en crois ses édifiantes confidences.

– Mais crois-tu, s'il la connaît, qu'il

acceptera ?...

Sangram leva les épaules.

– En l'état où je le mettrai avant l'affaire, il tuerait père et mère. Après, je te le répète une fois de plus, il ne se souviendra de rien. Donc, très peu de risques, mon cher. D'ailleurs, j'avance avec précaution. Mais il ne faut plus tarder maintenant. D'un côté, nous avons ce maharajah maudit... de l'autre, ta femme... Sans parler d'Hilarine, dont la bouche ne peut être tenue close qu'à l'aide de beaucoup d'or.

Le comte dit d'un air sombre :

– Je crois que nous sommes au bord d'un abîme, et que nous allons y choir, en dépit de tout.

Sangram jeta son cigare dans un cendrier, et, se soulevant, mit sa main sur le bras de M. de Courbarols.

– Moi, je te dis : nous réussirons. Aie confiance. Tout s'annonce bien. Maun-Sing part pour exécuter son dessein, ce qui me donnera barre sur lui, si mes soupçons se réalisent. Ta

femme, tout occupée par la maladie de Cyrille, laissera un peu de côté sa protégée. Et quand... l'événement se sera produit, elle versera sur elle quelques larmes, puis n'y pensera plus. Quant à Hilarine, nous verrons le meilleur parti à prendre.

Thibaut murmura :

– Ah ! je veux te croire, Sangram !... Mais j'ai des moments de dépression... Sans toi, je ne pourrais me sortir de là, mon ami !

\*

À ce même moment, le maharajah s'entretenait avec Dhaulà, au retour de l'Opéra.

Il disait :

– J'ai su ce que je voulais par M<sup>lle</sup> de Courbarols et par le comte lui-même. Quel que fût son effort pour rester impassible, j'ai discerné son émoi, à certaines questions, à certaines évocations.

Dhaulà répliqua :

– Et moi, j'ai appris aujourd'hui une chose intéressante, seigneur.

– Laquelle donc ?

– Anang, ainsi que je le lui ai ordonné, surveille l'hôtel de Courbarols et cherche à nouer des rapports avec les domestiques. Jusqu'ici, il n'y avait pas réussi. Mais cet après-midi, ayant suivi l'un d'eux qui sortait, il le vit entrer dans un petit café. Aussitôt, il y pénétra à son tour et s'assit à une table voisine de celle où s'était installé cet homme. Habilement, il réussit à engager la conversation, se fit bien voir en payant un verre et, se donnant pour un valet de chambre à la recherche d'une place, en profita pour poser des questions auxquelles l'autre répondit sans difficulté. Bref, pour ne pas entrer dans d'inutiles détails, il apprit ceci : il y a, chez les Courbarols, une femme de charge du nom d'Hilarine Mortier, qui se trouve à leur service depuis dix-neuf ans. Elle était donc là, vraisemblablement, au moment de la mort des enfants.

– En effet !... Et il est très possible qu'elle connaisse bien des choses.

– En poussant ses investigations, Anang apprit encore qu'elle était d'humeur très peu communicative, qu'elle avait toute la confiance de ses maîtres, en particulier celle du comte, et que les autres domestiques l'accusaient d'hypocrisie.

Maun-Sing dit d'un ton d'impérieuse décision :

– Il faudra acheter la confiance de cette femme, Dhaula. Par elle, peut-être arriverons-nous à savoir la vérité sur cette affaire demeurée mystérieuse. Et nous nous en servirons alors pour tenir Sangram, pour paralyser les desseins qu'il pourrait avoir contre nous.

– Il nous reste bien peu de temps pour cela, seigneur !

– Il est vrai !... Et après tout !...

Maun-Sing songea un moment, le coude posé sur son bureau.

Devant lui, Dhaula, incliné, enveloppait d'un regard idolâtre le beau visage éclairé par la discrète lueur d'une lampe électrique voilé de

jaune.

Puis le maharajah leva légèrement les épaules, en ajoutant :

— Laissons cela, pour le moment du moins, Dhaura. Sangram, surveillé de près, ne peut nous nuire sérieusement. Admettons qu'il soupçonne quelque chose, où trouvera-t-il des preuves ?... Il n'y en a pas. Tout est silence et mystère. S'il nous suit là-bas, tant mieux ! Il tombera ainsi plus facilement entre nos mains, et alors, Vichnou saura punir le traître, comme il le mérite !

Une flamme menaçante passa dans les yeux sombres de Maun-Sing et parut se refléter dans ceux de Dhaura.

D'une voix lente, le brahme laissa tomber ces mots :

— Tous les coupables seront punis. Déjà, l'homme qui détenait la statue de jade, dix fois sainte, enlevée au temple sacré de Houlia, a subi la vengeance de Vichnou. Sangram, lui, périra dans les tourments réservés aux traîtres.

Maun-Sing, d'un geste distrait, enleva de sa

boutonnière la fleur rare qui l'ornait et se mit à en enlever les pétales, un à un.

Il dit au bout d'un instant de silence :

– Oui, laissons là nos recherches au sujet de l'origine de cette jeune fille, Dhaulâ. Tout au moins, continuons-les sans hâte... Car je ne tiens aucunement à ce qu'elle retrouve sa famille. Le dessein que je poursuis, et dont je t'ai fait part, serait contrecarré de ce fait.

Une ombre s'étendit sur la physionomie du brahme.

– Tu es toujours résolu, maître puissant ? Permet à ton serviteur de te dire : « Prends garde ! » Jusqu'ici, tu as su te préserver de l'amour. Mais voici que tu vas faire une folie, pour la conquête de cette femme. Car si nous sommes découverts, notre œuvre risque de se trouver compromise.

Le maharajah laissa glisser sur le tapis ce qui restait de la fleur superbe : le pédoncule et le pistil.

Son regard hautain et volontaire s'attachait sur

le brahme, humblement courbe.

— Ne t'inquiète pas de cela, Dhaula. Toutes les précautions sont prises pour qu'aucun inconvénient sérieux ne se présente. Par ailleurs, je me souviendrai de tes recommandations, ne crains rien. L'amour ne m'asservira pas, ne nuira en rien à ma mission. Je resterai le maître, toujours, même près de cette charmante Manon, qui paraît t'inspirer tant d'inquiétude.

Dhaula murmura :

— Je l'ai aperçue, un jour... Elle est belle, merveilleusement belle. Ses yeux, sous leur douceur charmeuse, laissent voir une âme ardente, une âme toute de force et de feu. Cette femme ne sera pas esclave. Elle voudra dominer. Auras-tu la force de lui résister, seigneur ?

Les sourcils bruns se rapprochèrent, donnant une expression d'altière dureté à la phisyonomie du prince.

— Je t'ai déjà répondu à ce sujet. Maintenant, va, Dhaula. Continue de préparer notre départ, qui se fera au jour fixé.

Le brahme baissa la main longue et fine, qu'ornait toujours le rubis magnifique, et se recula pour s'éloigner.

Mais Maun-Sing l'arrêta du geste.

– Et ces mystérieuses courses que fait chaque soir Sangram à Belleville ? As-tu quelque éclaircissement à leur sujet ?

– Oui, seigneur, Anang a pu savoir enfin le nom de l'individu qu'il va voir ainsi. C'est un jeune voyou, du nom d'Octave Broquerel...

Maun-Sing répéta :

– Octave Broquerel ? Serait-il de la famille de cet homme ?...

– Je l'ignore... Anang n'en a pas su davantage.

– Qu'est-ce que Sangram peut avoir affaire avec un personnage de cette sorte ? Ce serait intéressant à connaître, Dhaula.

– Nous ferons notre possible, maître souverain. Maun-Sing songea tout haut :

– Peut-être médite-t-il quelque crime nouveau contre cette jeune fille ? Son existence doit gêner

beaucoup M. de Courbarols, puisqu'il tenta de la supprimer, naguère, avec l'aide de ce traître, par le moyen du breuvage sacré. Il faut surveiller cela de très près, Dhaulà.

– Ta Hautesse sera obéie.

## IX

En recevant la réponse de M<sup>me</sup> de Courbarols, Manon éprouva une pénible déception.

Ainsi, cette aide lui manquait au moment où elle en avait besoin. Car elle ne voulait pas se rendre à l'hôtel de Courbarols. Une répugnance étrange la retenait, à l'idée de rencontrer le comte, ou cette Hilarine au regard impénétrable, qui lui inspirait une instinctive défiance.

Eh bien ! elle attendrait que Cyrille allât mieux. La comtesse, certainement, viendrait alors aussitôt qu'elle le pourrait. Combien il lui eût été bon, cependant, de dégonfler dès maintenant son cœur, si chargé de trouble et de soucis !

Quoi qu'elle fit, elle ne pouvait empêcher sa pensée de revenir sans cesse vers Maun-Sing. Était-ce donc de l'amour, ce sentiment qui la pénétrait d'une sorte d'angoisse et faisait battre plus vite son cœur ?

Non, pas encore ! Mais déjà, l'ensorcelant jeune prince avait jeté en elle un émoi dont elle ne pouvait aussitôt se délivrer.

Un autre ennui lui arriva par surcroît, le surlendemain de la déclaration du maharajah.

Georgette, dont on n'entendait plus parler, apparut chez sa mère. Malade, sans argent, elle trouvait cet abri préférable à l'hôpital.

Achille, qui se trouvait là précisément à son arrivée, lui déclara :

— Tu ne vas tout de même pas avoir le toupet de vivre aux crochets de Manon, qui est restée honnête, elle, et qui travaille courageusement ? Déjà c'est trop qu'elle soutienne notre mère ! Mais je vais pouvoir lui enlever bientôt cette charge. Quant à toi, tu as voulu te délivrer de tous les devoirs ; eh bien ! tu n'as rien à réclamer ici !

Georgette, furieuse, riposta grossièrement. Son frère releva ses paroles. Et un peu plus tard, Manon, venant faire chauffer le lait de M<sup>me</sup> Broquerel, trouva Georgette à demi râlante, à la suite d'un crachement de sang provoqué par la

colère, Antonine presque pâmée d'effroi, et Achille ne sachant que faire entre ces deux malades.

Tout aussitôt, la jeune fille leur donna les soins nécessaires. Aidée d'Achille, elle porta Georgette sur un lit, et, tandis qu'il allait chercher un médecin, elle s'occupa de la déshabiller.

M<sup>me</sup> Broquerel s'était traînée près de sa fille et contemplait avec des yeux terrifiés ce visage émacié sur lequel se voyaient les empreintes de la maladie, en dépit du fard et des peintures dont elle s'agrémentait.

Le médecin ramené par Achille ne cacha pas au jeune homme, en sortant, que l'état de sa sœur était grave.

— Non désespéré, cependant, ajouta-t-il. Avec des soins, de l'hygiène, une bonne nourriture, vous pourrez la sortir de là. Mais il lui faudrait aussi de l'air pur, du soleil. S'il lui était possible de passer quelque temps à la campagne...

Achille secoua la tête.

— Je ne vois pas cette possibilité-là, docteur.

Le médecin eut un geste qui signifiait :  
« Alors, je ne réponds de rien ! »

Un peu après, Achille répéta ce diagnostic à Manon, à mi-voix, tandis qu'elle préparait dans la première pièce le médicament indiqué pour prévenir un nouveau crachement de sang.

La jeune fille, après avoir réfléchi un moment, puis hésité, proposa enfin :

– Elle pourrait aller à Clamanches, dans la maison que j'ai là, si elle te voulait. L'air est excellent, là-bas, et elle aurait une nourriture saine, tout à fait naturelle : bon lait, œufs frais, volaille, tout ce qu'il faut, enfin.

Achille la regarda avec une admiration émue qu'il ne chercha pas à dissimuler.

– C'est magnifique, ce que vous faites là, Manon ! Vous savez pourtant que cette malheureuse Georgette ne vaut pas grand-chose... et puis... enfin... que ma mère et elle ne vous ont poussée à venir habiter ici que pour vous exploiter plus facilement...

Manon l'interrompit du geste.

– De tout cela, je ne veux pas me souvenir. Je leur pardonne et je suis toute prête à les aider de nouveau. Donc, quand Georgette sera un peu remise, si elle accepte ma proposition...

– Elle ne l'acceptera pas. Aller vivre dans ce petit village perdu ? Jamais elle ne le voudra. Et d'ailleurs, ce serait impossible. Avec quoi payerait-elle le voyage, et sa nourriture, là-bas ? Moi, avec la meilleure volonté du monde, je ne peux rien faire sous ce rapport.

Manon proposa :

– Je suis arrivée, ces derniers temps, à mettre une petite somme de côté. Je pourrais vous l'avancer, et plus tard, vous me rendriez...

– Non, non, je n'accepterai pas cela ! Déjà, nous avons trop de dettes envers vous !

– Et moi, j'en ai une bien grande à l'égard de votre bon père ! Mais nous reviendrons sur ce sujet. Il ne faut pas risquer maintenant d'attirer l'attention de M<sup>me</sup> Broquerel, à qui nous voulons cacher la gravité de l'état de Georgette.

Quelle que fût sa bonne volonté, la jeune fille

ne pouvait assumer seule la tâche de soigner cette nouvelle malade, aussi peu facile que l'autre. Fort heureusement, Jeanne Brûlier et Lucie lui offrirent spontanément leur aide, en ajoutant :

– Mais c'est bien pour vous, mademoiselle, car cette fille-là, n'est guère intéressante !

– Eh bien ! vous y aurez plus de mérite, mes bonnes amies ! riposta Manon. Et merci, merci pour l'offre que vous me faites, et que j'accepte, bien simplement.

Manon se réjouit d'autant plus de cette aide, quelques jours plus tard, quand empira l'état de M<sup>me</sup> Broquerel.

Qu'aurait-elle fait, seule, entre ces deux malades, et obligée de travailler pour subvenir à la fois à ses besoins et aux leurs ?

Achille, pris toute la journée, ne pouvait venir que le soir.

Lucie, qui ne rentrait pas encore à l'atelier où elle était employée avant sa maladie, disposait de plus de temps. Mais étant donné son état de santé, Manon ne voulait pas qu'elle s'occupât de

Georgette, si gravement atteinte de la poitrine. Elle faisait donc une partie du ménage et de la cuisine, tandis que Jeanne aidait Manon à soigner la mère et la fille.

M<sup>me</sup> Brûlier et la jeune ouvrière vantaient, dans la maison et dans tout le quartier, le dévouement et la patience de la belle brodeuse.

Elles déclaraient avec enthousiasme :

– C'est un ange !... Et pourtant, elles ne sont guère agréables, je vous en réponds, ces deux femmes-là !

Courageusement, Manon menait cette vie d'intense labeur et de complet oubli d'elle-même. Avec la satisfaction d'accomplir son devoir, elle y trouvait en même temps l'avantage de chasser plus facilement un troublant et trop séduisant souvenir.

Mais elle songeait, parfois :

« Je voudrais qu'il fût parti ! J'ai peur de le rencontrer, de... je ne sais quoi. Il y a tant de volonté orgueilleuse dans cette physionomie, que je crains qu'il n'ait pas renoncé à son idée et

cherche à me persuader encore.

Cependant, rien ne venait corroborer ses craintes.

À la lettre écrite à la princesse pour lui annoncer qu'elle ne pouvait continuer les leçons, étant donné une très forte commande à laquelle il lui fallait résERVER tout son temps, Ahélya avait répondu par un petit mot aimable, en exprimant ses regrets, et en y joignant un gros billet de mille francs, rémunération princiers qui était venue fort à point pour remplir la maigre bourse de Manon. Celle-ci, qui avait craint une demande d'explications, des instances, se trouva soulagée devant cette solution si facile – soulagée et un peu peinée, toutefois au fond d'elle-même, car la jeune princesse commençait à lui témoigner de l'affection, et elle lui avait dit un jour :

– J'aurai un grand chagrin de ne plus vous voir quand je partirai pour l'Inde. Aussi je ne veux pas manquer une seule de ces dernières leçons.

Mais Manon, tout aussitôt, avec sa raison habituelle, réagit sur ce petit froissement et résolut d'éloigner de sa pensée, autant qu'elle le

pourrait, cet épisode de sa vie. Un après-midi de dimanche, Achille lui amena Mathieu Clomart. Manon se souvenait du garçon trapu, vigoureux, qu'elle avait connu à Cordibûche. Elle eut peine à dissimuler son impression pénible devant ce corps maigri, ce visage creusé, d'une pâleur cendreuse, ces yeux ternes enfondés dans l'orbite.

Achille lui avait dit :

– Il boit, depuis son arrivée ici. On l'a entraîné, et il n'a pas su résister. Avec ça, l'air de Paris, la nourriture l'ont trop changé de sa campagne. S'il ne part pas au plus tôt, il n'en a pas pour longtemps non plus, celui-là.

Manon s'était préparée à lui faire une douce morale. Tout d'abord, il regimba, déclara que pour retourner à la campagne, ce lui serait impossible maintenant, et que d'ailleurs il se trouvait très satisfait ici... Mais quand elle parla de sa mère, une émotion embua les yeux dont les tristes habitudes d'intempérance avaient changé l'expression.

– Ah ! oui, la pauvre maman !... Ça me fait bien de la peine quand j'y pense... Mais que

voulez-vous, il faut bien que chacun fasse sa vie !

— Croyez-vous que la vôtre soit faite de la bonne manière, Mathieu ? Là-bas, vos frères, vos sœurs sont heureux, s'aimant et se soutenant tous. Ils ont une existence saine et large, sur cette terre que d'autres Clomart ont travaillée avant eux. Partout, dans la contrée, ils sont connus et estimés. Vos frères continueront la belle race forte et probe dont vous êtes issu, et qui est la réserve de la vitalité française. Mais vous ?... Qu'êtes-vous ici ? Un étranger, perdu dans la foule. L'air pur, les grands espaces de vos campagnes vous manquent, non moins que la saine nourriture du pays, et que les durs mais fortifiants travaux des champs, auxquels était accoutumé votre corps. Ici, physiquement et moralement, vous perdez vos forces...

Mathieu voulut l'interrompre :

— Mais je ne suis pas malade, mademoiselle !

— Ne me dites pas cela ! Cette maladie, qui choisit de préférence les organismes autrefois robustes, débilités dans l'atmosphère de la grande ville, je la vois sur votre visage. Dans quelque

temps, il sera peut-être trop tard. Mais maintenant, vous pouvez être guéri, très vite, et redevenir tel qu'à votre départ de Cordibûche. Retournez là-bas, Mathieu ! On vous attend toujours. Il ne vous sera pas fait de reproches, et vous reprendrez la place un instant quittée, vous vous marierez, comme vos frères, vous serez heureux... Tandis que maintenant... En toute franchise, dites-le-moi : êtes-vous heureux ?

Elle le regardait bien en face, plongeant son beau regard doux et ferme dans celui de l'homme, qui essayait de se baisser.

Mathieu murmura, en pétrissant le feutre qu'il tenait à la main :

– Heureux, il n'y a pas beaucoup de gens qui le soient, demoiselle. Il ne faut pas demander tant...

– Allons, je vous pose la question autrement, puisque vous ne voulez pas comprendre... Avez-vous la conscience tranquille, satisfaite ? Avez-vous l'impression d'accomplir tout ce que vous devez, et votre existence actuelle ne vous donne-t-elle pas de remords ?

Cette fois, Mathieu ne répondit pas et se mit à pétrir de plus belle son chapeau, en essayant d'éviter le regard de Manon.

— Ah ! vous voyez bien !... Mon pauvre ami ! Je donnerais beaucoup, je vous assure, pour que vous écoutiez cette voix qui vous crie souvent de revenir au vieux logis, vers les parents qui pleurent, en vous attendant, et qui vous ont gardé votre place.

Une larme glissa au coin de l'œil du jeune Comtois. Manon insista doucement :

— N'est-ce pas que vous l'entendez, cette voix-là ?

Il avoua :

— Oh ! oui, demoiselle !... Il y a des moments... Moins, maintenant... parce que... parce que...

Un peu de rougeur monta à son teint pâle.

— Oui, parce que vous avez pris de mauvaises habitudes, qui vous enlèvent peu à peu l'intelligence, la sensibilité, la volonté, en même temps qu'elles vous ruinent la santé. Mais je vous le répète, il est temps encore.

La rougeur s'accentuait sur le visage de Mathieu. La jeune fille, s'approchant de lui, mit sa main sur la manche du vieux veston râpé.

– Retournez à Cordibûche, monsieur Mathieu. Et, dès ce soir, écrivez à votre pauvre mère, qui vit dans l'inquiétude.

– Ça, oui, mademoiselle, je le ferai. Quant au reste, il faudra réfléchir... Je ne dis pas non... mais je ne dis pas oui non plus.

Il fallait bien que Manon se contentât de cette vague réponse. Mais elle avait quelque espoir que la réflexion déciderait le jeune homme à rentrer dans la bonne voie.

Achille fut de son avis, le lendemain, quand elle lui en parla.

– Vous l'avez remué, mademoiselle. Il était tout songeur ce matin, et à un moment il m'a dit : « C'est vrai qu'on serait mieux là-bas, au pays, et chez soi... Mais voilà, ça ferait un changement... On a des habitudes... Enfin, on va voir ! »

Manon recommanda :

– Tâchez de lui parler raison à ce sujet,

discrètement, monsieur Achille.

— Oui, je le ferai certainement, mademoiselle. Et je le crois bien disposé, au fond, voyez-vous.

L'état de M<sup>me</sup> Broquerel demeurait stationnaire. Un peu d'amélioration se dessinait dans celui de Georgette. Profitant de la présence d'Achille, Manon parla à M<sup>lle</sup> Broquerel de sa petite maison de Clamanches, où elle lui offrait l'hospitalité.

Georgette se récria :

— Moi, aller vivre là-bas pendant plusieurs mois ? Autant vaudrait m'enterrer tout de suite !

— Cependant, pour votre santé...

— Ma santé se remettra bien ici ! Mais jamais je n'irai m'enfuir dans ce trou perdu... jamais, jamais !

Manon n'insista pas, car Georgette, en s'excitant, provoquait un retour de fièvre. Et Achille eut un geste qui signifiait : « Oh ! vous n'aurez pas raison de son entêtement, allez ! »

De son lit, M<sup>me</sup> Broquerel grommela :

— En voilà une idée de garder cette bicoque ! En la vendant, elle vous rapporterait peut-être un peu d'argent qui vous serait plus utile qu'elle.

Manon riposta :

— Je la garde en souvenir de ma bienfaitrice, madame, et il faudrait que je sois réduite à la dernière extrémité de la misère pour faire ce que vous dites.

La voix sèche marmotta :

— Du sentiment ! toujours ! Ça conduit loin ! Nestor était tout pareil. Aussi n'ai-je pu l'empêcher de faire bien des sottises.

— Comme de me recueillir, par exemple ?

Les mots avaient passé les lèvres de Manon, avant qu'elle eût pu les retenir. Antonine ne protesta pas. Mais Achille, rouge d'indignation, s'écria :

— Vous devriez bénir ce jour-là, et l'acte charitable de mon pauvre père, maman ! Car je me demande ce que Georgette et vous deviendriez aujourd'hui, si Manon n'était pas là.

M<sup>me</sup> Broquerel marmotta de nouveau :

– Il n'y a pas qu'elle dans le monde !

Manon arrêta du geste les paroles de colère qui allaient s'échapper de la bouche d'Achille.

– Chut ! dit-elle tout bas. Elle est votre mère, gardez le respect envers elle.

En allant un peu plus tard reconduire la jeune fille jusqu'à la porte du petit logement, Achille prit la main qu'elle lui tendait, en murmurant :

– Pardon pour l'ingratitude qu'on vous témoigne ! Au moins, que je vous remercie, moi... que j'essaye de vous dire combien je suis reconnaissant...

Il attachait sur elle ses yeux bleus, dont elle aimait l'expression franche et douce, et qui laissaient voir toujours quelque chose de l'amoureuse admiration existant, dans le cœur du jeune homme, à son égard.

Manon dit avec émotion :

– Vous, monsieur Achille, vous avez hérité de la bonté de votre excellent père. Mais ne vous tourmentez pas à mon sujet, je vous en prie ! Je connais le malheureux caractère de votre pauvre

mère et de Georgette, et je ne veux pas me froisser des paroles qui leur échappent.

Elle dégagea doucement sa main qu'Achille serrait un peu plus fort, sans s'en apercevoir, et s'éloigna en disant :

— À tout à l'heure. Je reviendrai voir si mes malades n'ont besoin de rien, avant de me coucher.

Quand elle fut dans sa chambre, elle s'assit un moment, cédant à une lassitude physique causée par le surcroît de labeur que lui donnait la maladie de ses voisines.

Mais il y avait autre chose encore : un peu de dépression morale, chez la vaillante Manon, une tristesse profonde de sa solitude, du manque d'affection familiale, une amertume causée par l'animosité invincible de ces deux femmes, à qui elle prodiguait les bienfaits.

Les âmes les plus parfaites, à certaines heures, ont de ces lourds découragements, s'arrêtent un instant, appesanties, hésitantes, devant la route ardue de la vie.

Et Manon était jeune, elle avait un cœur ardent, qui demandait l'affection, elle rêvait d'un foyer, d'une famille, d'enfants semblables à cette petite Manette Brûlier, qui s'amusait parfois à l'appeler « maman ».

Si elle voulait, cependant ?... Il y avait ce brave garçon Achille, qui l'adorait. Elle ferait de lui ce qu'il lui plairait. Déjà, pour la mériter, il avait changé d'existence, et elle pouvait constater chaque jour qu'il avait bon cœur, sous cette écorce d'égoïsme due à la triste éducation reçue.

Pourquoi ne répondrait-elle pas affirmativement à la demande qu'il lui avait adressée, naguère ?

Elle s'était froissée de ce que M<sup>me</sup> Broquerel avait insinué, un jour, qu'une enfant trouvée devait être bien heureuse d'être choisie par un Broquerel. Mais après tout, cette femme avait raison. Qui savait si ce mystère se cachait pas quelque drame déshonorant ? Bien des familles, de ce fait, auraient refusé d'accueillir Manon pour l'unir à l'un des leurs.

Le buste appuyé au dossier d'un vieux fauteuil

de paille, elle songeait, dans la pénombre de la chambre où tremblotait la flamme d'une petite lampe à essence posée sur un coin de la commode.

Achille... Évidemment, elle n'avait pour lui qu'une bonne sympathie, et elle savait à l'avance qu'elle n'éprouverait jamais pour lui d'autre sentiment.

Mais, en vérité, l'amour est-il si nécessaire ? Dans la vie, il n'est qu'un épisode, que l'on peut supprimer, raisonnablement, sans être malheureuse pour cela.

Achille serait un mari docile et tendre, qu'elle mènerait à sa guise, dont elle changerait les idées, à son gré. Ils gagneraient leur vie, tous deux, auraient un foyer modeste, élèveraient leurs enfants le mieux possible... et seraient peut-être fort heureux, après tout.

Certes, un tel mariage ne réaliserait pas les aspirations secrètes de son cœur et de son esprit. Achille était d'une intelligence moyenne, d'instruction fort négligée, et son manque d'éducation première, les fréquentations qui

avaient été les siennes, pendant longtemps, laissaient en son langage, en ses manières, en sa tenue – bien qu'il s'observât beaucoup devant Manon – leur cachet indélébile.

Il n'existant, de ce chef, aucune affinité entre lui et elle, intellectuellement si bien douée, pourvue de goûts délicats et d'une rare distinction morale et physique. Sans le vouloir, Achille la froisserait sans cesse, et souvent, il ne la comprendrait pas.

Puis encore, il serait le faible roseau, sur lequel jamais elle ne pourrait s'appuyer. L'époux, elle ne le comprenait que fort, que protecteur, supérieur à elle en intelligence, en savoir.

Elle se leva d'un brusque mouvement. Quel découragement s'était donc insinué en son âme, pour qu'elle envisageât ce soir la perspective de ce mariage ?

« Non, non ! songea-t-elle. Ce pauvre Achille, il est excellent... mais nous ne sommes pas faite l'un pour l'autre. Mieux vaut que je mène ma vie solitaire, plutôt que de contracter une union de ce genre. »

Elle s'approcha du fourneau à gaz et chercha les allumettes. Son front penché s'alourdissait. Voici qu'en son esprit elle évoquait un beau visage au teint mat, aux lèvres énigmatiques, aux superbes yeux noirs ardents et pleins de caresses...

D'un geste instinctif, elle passa la main devant son regard, comme pour en éloigner la troublante vision. Et elle murmura :

– Encore ! Encore ! Mon Dieu, délivrez-moi de ce souvenir ! Je veux l'oublier !... Oh ! je le veux de tout mon cœur !

# X

Le lendemain soir, vers neuf heures, deux hommes étaient assis dans le sordide logis d'Octave Broquerel, devant une table boiteuse sur laquelle se voyaient deux verres mal lavés.

L'un était Octave lui-même, l'autre Sangram.

L'ex-brahme disait :

– J'ai à te parler sérieusement, mon garçon.  
Prête-moi toute ton attention.

Octave s'accouda à la table, en déclarant :

– Ça y est, bourgeois. Défilez votre affaire.  
Mais je vous préviens que s'il s'agit d'un travail quelconque...

– Inutile de revenir là-dessus. Je connais tes goûts. À preuve que...

Il sortit d'une poche de son pardessus une bouteille remplie d'un liquide vert et l'éleva entre ses doigts.

Octave fit claquer sa langue en se penchant pour lire l'étiquette.

— Ça va bien !.... Bonne marque, ça ! Oui, j'avoue ma faiblesse pour la verte, et c'est gentil à vous d'y avoir pensé.

Sangram déboucha la bouteille et remplit d'absinthe chacun des verres.

Octave étendait la main pour saisir l'un d'eux. Mais l'Hindou l'arrêta du geste.

— Attends. Je veux que tu aies ton esprit entièrement libre pour m'écouter et me comprendre.

Octave protesta :

— Oh ! ce n'est pas pour quelques gorgées !... Ma tête est plus solide que ça !

Sans paraître l'entendre, Sangram demanda à brûle-pourpoint, en attachant son regard brillant sur les yeux troubles du jeune homme :

— Veux-tu gagner un joli petit capital ?

Octave sursauta.

— Un capital ?... Ah ! je vous crois ! Qu'est-ce

qu'il faut faire ?

– D'abord, réponds franchement à mes questions. Qu'as-tu à te reprocher, en fait d'infractions à la propriété ou à la vie d'autrui ?

Octave ne put retenir une grimace.

– Eh ! ça, c'est de l'indiscrétion ! Qu'est-ce que ça vous fait, d'abord ?

– Je t'ai dit d'être franc. Tu n'as rien à craindre de moi, je te le répète une fois de plus... Mais j'ai besoin de savoir de quoi tu es capable, et si je puis compter sur toi pour la besogne dont je souhaite te charger.

Octave, visiblement hésitant, se gratta la tête.

– Euh ! euh !... je ne sais pas qui vous êtes, après tout !

– Quelqu'un qui a besoin de toi... Je suis franc, moi. Je n'y vais pas par quatre chemins.

« Allons, dis-moi sincèrement : as-tu volé ?... tué ?

– Oh ! tué, non !... Seulement rossé un bonhomme, un peu trop fort, avec des copains, un

soir où l'on avait fait la fête. Je crois bien qu'il en a trépassé ! Mais ça ne me regardait plus, vous comprenez ?

- La police ne t'a pas inquiété ?
- Non, elle n'a rien découvert.
- Il n'y a pas autre chose ?
- Euh !... Un petit coup de couteau dans le dos d'un vilain type, qui me persécutait.
- Tu l'as tué ?

Avec un sourire orgueilleux, Octave répondit en se redressant :

- Eh ! oui ! J'ai la main adroite et je suis fort, sans en avoir l'air.
  - Je vois que tu es un joli bandit, mon garçon !
- Octave se rengorgea, comme si on lui adressait le plus flatteur des compliments.
- Ta famille ignore tes exploits, naturellement ?
  - Oh ! là là, oui ! Ils ne sont pas à la hauteur. D'abord, je ne les vois plus. La mère n'a pas le sou, comme je vous l'ai dit. Ma sœur fait la vie je

ne sais où. Mon frère Achille s'est rangé, lui ; mais il gagne très peu, pour l'instant. N'empêche que j'irai essayer de le taper, quelque jour. Ceux qui travaillent, c'est fait pour nourrir les autres qui ont un poil dans la main, qu'en dites-vous ?

Satisfait de sa plaisanterie, Octave fit entendre un rire aigrelet.

Sangram répondit par un vague geste d'approbation.

Il y eut un court silence, dans la petite pièce sans air où se répandait l'odeur de l'absinthe.

Octave jetait vers le verre plein de tendres coups d'œil.

Sangram demanda :

– Cette jeune voisine, qui aide ta mère, tu la connais, m'as-tu dit ?

– Manon ? Bien sûr ! Je vous ai raconté son histoire...

– Oui, je me souviens. Tu ne l'as pas revue, depuis que tu es à Paris ?

– Non, jamais. Je sais seulement, par la mère,

qu'elle travaille dans la broderie, et que c'est une très jolie fille, mais fiérotte, pimbêche, faisant de grands airs, quoi !

Sangram se pencha sur la table pour rapprocher sa tête de celle d'Octave, et dit en baissant la voix jusqu'au murmure :

– Il y a dans le monde des gens que cette jeune fille gêne beaucoup. Veux-tu te charger de la supprimer ?

Octave eut un brusque mouvement de stupéfaction.

Puis ses yeux s'écarquillèrent, tandis qu'il balbutiait :

– Vous voulez que... que...

L'Hindou dit d'une voix basse et nette :

– Tu auras ce que je t'ai promis, en retour. Cela te sera versé aussitôt après... l'affaire.

Octave, la bouche ouverte, restait médusé.

D'un geste paisible, Sangram prit son verre et le porta à ses lèvres.

Le jeune homme dit enfin d'une voix un peu

rauque :

– Ça me ferait courir un gros risque !

« Si j'étais pris, l'argent ne me servirait pas à grand-chose. Et puis, tout de même... c'est un peu autre chose, ce que vous me demandez là !

Imitant le geste de Sangram, il étendit la main, prit le verre et, y ayant trempé ses lèvres sèches, avala plusieurs gorgées.

Cette fois, l'Hindou ne l'arrêta pas.

Les coudes à la table, il considérait avec un sourire sardonique le jeune visage marqué des stigmates du vice.

– Quoi donc, as-tu encore des scrupules ? Qu'est-ce que ça te fait, elle ou quelqu'un d'autre ? Quant aux risques, je te crois assez adroit pour les réduire au minimum. N'y en avait-il pas, d'ailleurs, le jour où tu as planté ton couteau dans le dos de cet individu ?... et quand tu as assommé l'autre ?

Octave se gratta le front.

– Sûr, qu'il y en avait ! Mais je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir... Et puis, il n'y avait pas de

préméditation... La justice regarde à ça...

Il prit le verre et le vida d'un trait.

— Justement, je suis dans la déche noire, en ce moment, ça m'arrangerait. Et après tout, comme vous dites, on peut s'arranger pour n'être pas pris, une fois le coup fait. C'est pas difficile, quand on est leste et rusé comme Bibi.

Ses yeux brillants, sa parole précipitée trahissaient une excitation soudaine.

Sangram, prenant la bouteille posée à côté de lui, remplit de nouveau le verre du jeune homme.

Puis il expliqua :

— Voici ce qu'il faudra faire... Tout à l'heure, tu passeras les vêtements que j'ai apportés là... (Il montrait un paquet déposé par lui, en entrant, dans un coin de la chambre.) Je te grimerai, de façon à te rendre méconnaissable, et tu tâcheras de prendre l'air d'un brave ouvrier, qui rentre chez lui après avoir fait une partie de cartes avec les amis. Puis tu t'en iras bien tranquillement dans la direction du boulevard Raspail.

« L'autre jour, je suis entré dans le corps de

logis où habite cette jeune fille pour me rendre compte de la disposition des lieux. J'ai constaté qu'il y avait là de très nombreux logements, et que, étant donné le va-et-vient, la surveillance des concierges devait être difficile.

– Bien sûr ! Ils ne font guère attention à qui entre ou sort. Ce n'est pas ça qui me gêne, mais...

– Écoute ! Nous disons donc que tu entres, tout paisiblement, que tu montes l'escalier... Au troisième, la porte de Manon est la plus proche du logement de ta mère...

– C'est ça. Entre les deux, il y a une petite soupende...

– Qui va nous être bien utile. Car tout d'abord, aussitôt arrivé sur le palier du premier étage, et après avoir constaté que le moment est propice, tu ouvriras la porte de ce réduit avec cet instrument... Tu sais t'en servir ?

– Oh ! je crois bien ! On a fait un peu de cambriole, par-ci par-là. En un clin d'œil, le patelin sera ouvert.

– Bien... Après cela, tu frapperas à la porte de

la jeune personne. À cette heure, elle demandera probablement : « Qui est là ? » Tu répondras : « Je viens de la part de M<sup>me</sup> la comtesse. C'est pour le petit monsieur, qui est très malade. Madame m'a donné un mot pour Mademoiselle. » Alors, elle t'ouvrira... et... tu sais ce que tu devras faire.

Octave but une lampée. L'excitation tombait, mais une flamme mauvaise luisait dans son regard.

Il ricana :

– Oui, un joli coup. Il ne faut pas que je la manque... Là... comme ça...

Et il fit le geste d'enfoncer un couteau dans la poitrine de Sangram.

L'Hindou ne put réprimer un mouvement en arrière.

Octave eut un rire pâteux.

– Ça vous fait peur ? Eh ! la petite passera un mauvais quart d'heure !... Mais moi, ça m'est égal, pourvu que j'aie l'argent. Eh ! dites donc, si vous m'en donnez un peu avant ?

– Pour que tu renâcles ensuite ?... Merci beaucoup, mon garçon ! C'est à prendre ou à laisser... Tu penses bien qu'il ne manque pas d'autres individus de ton espèce qui me rendront ce service.

Octave grogna :

– C'est à voir ! Et si vous ne me donnez rien, une fois le coup fait ?

L'Hindou leva les épaules.

– Est-ce que j'y ai intérêt ? Tu pourrais me faire des ennuis, ensuite...

Sans réfléchir qu'il ne connaissait rien de son mystérieux visiteur, Octave convint :

– Ça, c'est vrai !

L'ivresse, d'ailleurs, s'emparait de lui – une ivresse particulière, qui lui était jusqu'alors inconnue, et le mettait en une sorte d'état somnambulique.

Sangram poursuivit, de sa voix calme et impérieuse :

– Quand ce sera fait, si elle a jeté un cri qui

puisse donner l'alarme immédiate, tu te précipiteras dans la soupente dont tu auras laissé la porte entrouverte, et tu pousseras celle-ci de façon qu'on la croie fermée, comme de coutume.

« Les gens viendront, il y aura bientôt foule dans la chambre et sur le palier. Alors ce sera le moment de te glisser hors de ta cachette et de te mêler habilement à la foule. L'immeuble se composant de plusieurs corps de logis, les locataires ne peuvent se connaître tous. Tu passeras pour l'un d'eux. Tu échangeras des réflexions avec les curieux, tu feras l'indigné... enfin, tu joueras la comédie de ton mieux, pendant un bon moment. Après quoi, tu t'en iras bien tranquillement, comme tu es venu, en brave garçon dont la conscience est absolument tranquille.

« Si, au contraire, tout se passe dans le silence, tu fouilles les tiroirs, armoire, etc., tu prends l'argent que tu y trouves, pour faire croire au vol comme mobile du crime, puis tu t'esquives, sans hâte, d'ailleurs... Et en cours de route, tu auras soin de retirer le grimage que je vais te faire, pour

plus de sûreté. Est-ce compris ?

— Oui, c'est compris, patron. On va marcher.

Le malheureux garçon but à grandes lampées, les yeux au plafond. Sangram en profita pour jeter à terre une partie du liquide dont était rempli son propre verre, auquel il ne touchait pas. Octave dit d'un air extasié :

— Ah ! c'est bon, la verte ! Ça vous met du feu dans le ventre !

Sangram murmura :

— Je le tiens !... Il marchera, comme il dit !

\*

À cette même heure, M<sup>me</sup> Broquerel agonisait.

Son état s'était aggravé subitement dans l'après-midi. Et le médecin avait dit :

— C'est fini, les poumons sont complètement engorgés.

Près d'elle se trouvaient Manon, Achille et

Lucie. Pour épargner à Georgette, malade, la vue de cette agonie, on l'avait transportée dans la chambre de Manon.

Vers dix heures, cette dernière dit à la jeune ouvrière :

— Remontez, maintenant, Lucie. Il ne faut pas que vous veilliez plus longtemps. Prévenez M<sup>me</sup> Brûlier comme c'est convenu. Vous prendrez chez vous ses enfants, puisqu'elle veut passer la nuit ici. Vous, monsieur Achille, vous vous étendrez sur le lit pliant, dans la cuisine. Il est inutile que nous nous fatiguions tous à la fois. Vers une heure ou deux, je vous réveillerai et j'irai à mon tour me reposer.

Lucie protesta :

— Je puis très bien rester encore. Je vous assure que je suis plus forte maintenant.

— Eh bien ! il ne faut justement pas nuire à cette amélioration. Montez, ma petite Lucie, et tâchez de bien dormir pour nous aider encore demain, s'il est nécessaire.

Les deux jeunes filles se serrèrent longuement

la main.

Puis, après un coup d'œil de pitié jeté sur le visage si changé de la mourante, Lucie se dirigea vers la porte. Achille lui dit :

– Attendez une seconde, mademoiselle, que je vous éclaire un peu dans l'escalier.

Il alluma une petite lampe et ouvrit la porte du logement.

À ce même moment, une plainte déchirante, un véritable cri d'agonie se fit entendre.

Lucie balbutia, en saisissant le bras d'Achille :

– Qu'est-ce que c'est ?...

Le jeune homme dit d'une voix étranglée :

– Voyez !

Il désignait la porte de Manon, entrouverte, laissant passer une faible clarté.

Et avant qu'il eût pu faire un mouvement, cette porte s'ouvrait brusquement et un homme apparaissait sur le seuil.

À la vue des deux jeunes gens, il eut un blasphème et fit un bond pour gagner l'escalier.

Mais Achille, laissant tomber sa lampe, se jeta sur lui, tandis que Lucie criait de toutes ses forces :

– Au secours !... À l'assassin !

Manon accourut, et, dans l'obscurité, se heurta à la jeune ouvrière.

– Qu'y a-t-il ?... Qu'y a-t-il ?

– Il va le tuer !... Vite, de la lumière !

Manon se précipita dans la chambre de M<sup>me</sup> Broquerel, s'empara de la lampe et revint, tremblante d'angoisse.

Les deux hommes luttaient, l'un essayant d'échapper à l'autre.

Aux divers étages, des portes s'ouvraient, des voix apeurées demandaient :

– Qu'est-ce qu'il y a ?... Où est-ce ?

Et Lucie clamait toujours :

– Au secours !... Au secours !

La lueur de la lampe éclaira les deux combattants. De la tête du malfaiteur, une perruque brune se détachait, et, de son visage,

une barbe de même nuance. On entendit alors une exclamación terrible, jetée par la voix haletante d'Achille :

– Toi !... c'est toi !

À ce même instant, l'autre, ayant réussi à saisir un revolver dissimulé sous son vêtement, le levait sur le jeune homme.

Lucie s'élança avec un cri d'horreur, saisit le bras de l'inconnu, à deux mains, de toutes ses forces.

Le coup partit, mais la balle alla frapper le mur.

Un voisin du second étage, un colosse, ajusteur dans une usine de cycles de la banlieue, surgit à ce moment, demi-vêtu, suivi d'un autre locataire qui veillait pour terminer des écritures.

Tous deux se jetèrent sur le misérable. Celui-ci déchargea encore son revolver, sans atteindre personne. L'un des hommes réussit à le désarmer, et en quelques instants, il se trouva réduit à l'impuissance.

Alors Achille et Manon s'élancèrent dans la

chambre de cette dernière. Une lampe baissée, posée près de la table de nuit, répandait une faible lueur. Dans le lit était couchée Georgette. Elle râlait, un couteau enfoncé en pleine poitrine.

Achille eut un cri d'horreur :

– Il a tué sa sœur !... Ah ! c'est épouvantable !

Il porta la main à son front et s'affaissa sur le lit où Georgette finissait de vivre.

## XI

Ce qui suivit ce drame affreux fit à Manon l'effet d'un cauchemar.

Heureusement, elle trouva beaucoup d'aide autour d'elle. On courut chercher un médecin qui arriva pour constater la mort de la victime. On prévint la police, qui, après les constatations d'usage, emmena Octave, dont elle ne pouvait rien tirer, sinon ces mots, prononcés de façon presque mécanique :

— Eh bien ! oui, j'ai tué !... Et après ?... Qu'est-ce que ça fait ?

Au matin, on emporta à l'hôpital le malheureux Achille, menacé de fièvre cérébrale.

À ce moment-là, M<sup>me</sup> Broquerel venait de rendre le dernier soupir, sans avoir connu la fin atroce de sa fille, ni le degré d'infamie auquel était descendu son plus jeune fils, son préféré.

Vers cette même heure, un homme âgé, à la barbe et aux cheveux blancs, passa devant la maison du crime.

Il y avait rassemblement aux alentours. On racontait, on s'interrogeait, on faisait mille suppositions, tout en guettant les allées et venues de la justice, des reporters, des gens qui venaient aux informations.

Le vieillard s'arrêta près d'un groupe composé de trois femmes et de deux ouvriers, dont l'un habitait précisément au-dessus de la chambre de Manon.

- Qu'y a-t-il donc ?... Un accident ?
- Non pas, monsieur !... un crime !
- Un crime ?
- Oui, monsieur !... Et quelque chose d'affreux !... Un frère qui a tué sa sœur !

Le vieillard eut un tressaillement.

- Sa sœur ?... Vraiment ?... C'est épouvantable, en effet !
- Ah ! oui, on peut le dire ! Quand je suis

entré là et que j'ai vu cette malheureuse qui agonisait !...

L'étranger dit d'une voix légèrement altérée :

– Connaît-on le mobile du crime ?

– Eh bien ! non, pas encore, monsieur. Mais ce qu'on croit, c'est qu'il y a eu méprise, de la part de l'assassin.

– Méprise ?... Comment cela ?

– Oui, on pense que ce n'était pas sa sœur qu'il a voulu tuer, mais une autre jeune fille, une brodeuse, la belle M<sup>lle</sup> Grellier. Voilà comment cela s'est fait. La mère de l'individu était hier à l'agonie. Comme sa fille, Georgette Broquerel, – une pas grand-chose, il faut le dire – se trouvait aussi malade, cette demoiselle Grellier, leur voisine, qui est la bonté même, l'installa dans sa propre chambre pour qu'elle fût plus tranquille. Le frère ignorait ça, c'est très probable. Il a cru frapper l'autre. Justement, la pauvre s'était couchée sans fermer sa porte à clef, parce que son autre frère, ou la brodeuse, qui restaient près de sa mère, devaient venir la voir au cours de la nuit,

en cas où elle aurait eu besoin de quelque chose. L'assassin est entré là comme chez lui, s'est précipité avant qu'elle ait pu jeter un cri d'appel, et... voilà !

Le vieillard répéta :

– Atroce !... Atroce ! Il s'agit sans doute d'une vengeance ?... quelque amoureux éconduit ?

– Oh ! d'amoureux, la belle brodeuse n'en avait pas !... Elle était très honnête, très fière, et personne ne peut dire un mot sur elle.

– Mais le connaissait-elle, cet individu ?

– Elle l'avait connu autrefois, comme le reste de sa famille. Mais depuis des années, elle ne le voyait plus. D'ailleurs, sa mère elle-même ne savait pas ce qu'il devenait. Il a la tête du pire voyou, monsieur ! Je l'ai bien vu, quand on l'a emmené. Et pas moyen de rien lui tirer à ce qu'il paraît. Enfin, c'est une chose terrible de tuer sa sœur, même sans le vouloir !

Les femmes appuyèrent :

– Ah ! oui, c'est bien terrible !

Le vieillard hocha la tête.

— Il est très possible que le vol soit le seul mobile du crime. Cette demoiselle Grellier avait peut-être de petites économies... L'individu l'a su et s'est dit : « Une femme seule, je n'aurai pas de peine à en venir à bout. »

L'ouvrier convint :

— Il se pourrait bien que ce soit comme vous dites. On ne voit guère que ça, pour expliquer la chose.

Le vieillard demanda, d'un air d'intérêt :

— Et alors, la pauvre jeune fille... l'autre, qui a échappé par miracle ?...

— Il paraît qu'elle est bien secouée, comme vous pensez ! Avec ça que le frère aîné de l'assassinée est quasi fou, après avoir vu cela. On l'a transporté tout à l'heure à l'hôpital. M<sup>lle</sup> Grellier est chez une voisine, à qui elle a fait bien souvent la charité. On lui rend ça, aujourd'hui, et avec plaisir, parce que pour être une personne aimable et serviable, on peut dire qu'il n'y a pas au-dessus.

— Allons, tant mieux qu'elle ait échappé au

sort qui l'attendait !

Sur cette conclusion, le vieillard souleva son chapeau et s'éloigna d'un pas pesant.

Mais peu à peu, son allure devint moins lourde, se fit presque hâtive. Dans la rue de Lille, il s'arrêta devant l'hôtel de Courbarols. À une fenêtre du rez-de-chaussée, le comte, accoudé à la barre d'appui, fumait un cigare. Il se pencha en disant :

— Ah ! bonjour, mon bon ami !... Entrez donc, j'ai un conseil à vous demander. Tenez, je vais vous ouvrir moi-même, pour ne pas vous faire attendre.

Quelques instants plus tard, le vieillard, après être passé devant le valet de chambre occupé à balayer le vestibule, entrait avec le comte dans le cabinet de celui-ci.

Alors, la porte fermée et verrouillée, il saisit barbe et cheveux blancs, les jeta sur une table. Et le visage glabre de Sangram apparut, convulsé par la colère.

— Ah ! tu avais raison, Courbarols !... Il y a

une mauvaise chance sur nous... tandis qu'elle !...

Thibaut, blême et tremblant, répéta d'un ton d'effroi :

– Elle ?...

– Eh bien ! elle est vivante !... aussi vivante que toi et moi !

M. de Courbarols dit d'une voix étranglée :

– Il n'a pas réussi ?

– L'idiot !... Il a tué sa sœur, au lieu de Manon ! Comprends-tu, elle se trouvait dans le lit de l'autre, par hasard !... Il a frappé, comme une brute...

M. de Courbarols s'effondra sur un fauteuil, en murmurant :

– Nous sommes maudits ! Et si cet homme parle, quoi que tu en dises...

– Il ne parlera pas. J'ai employé plus d'une fois la liqueur du silence, je connais son pouvoir. Ne t'inquiète pas. Personne ne peut nous soupçonner – sauf peut-être, par déduction, le maharajah et Dhaula. Mais au moment de partir

pour accomplir leurs desseins, ils ne vont pas s'embarrasser de cette affaire. Mais vois-tu, mon cher, si j'avais fait ce que je voulais, autrefois, nous serions bien tranquilles aujourd'hui, de ce côté-là.

Thibaut passa sur son front une main frissonnante.

— Oui, j'ai eu tort... Cela me semblait effrayant. J'en aurais eu le cerveau hanté, pendant des mois. Cependant, je reconnais que j'ai cédé là à une faiblesse... Mais tu m'avais dit que personne ne pourrait la réveiller et qu'elle s'éteindrait bientôt, en plein sommeil...

— Je ne songeais guère à Maun-Sing et à Dhaulà, que je croyais aux Indes pour tout l'hiver. Par la plus inouïe des malchances, ils arrivent là au moment où... eux seuls pouvaient rendre la vie à l'enfant.

— Et ils ont réussi à la lui rendre. Mieux vaut que nous nous inclinions devant le Destin. Manon est tabou...

— Il faut pourtant que nous réussissions...

– À quoi bon s'acharner ? Nous allons d'échec en échec... Que Manon suive sa route. Abandonnons les espoirs que nous avions fondés sur sa disparition. Je préfère à ces perpétuelles alertes une vie plus calme, sans ambition. La mort de Manon eût pu nous faire riches, elle vit malgré nos attentats. Laissons-la.

– Si tu le souhaites, je suis prêt à m'incliner, à abandonner tout l'espoir de supprimer Manon, sauf si... plus tard... une occasion favorable... inespérée se présentait... Alors, à ce moment, je ne la laisserais pas passer.

– Agis à ta guise, mais ne compte plus sur moi... Je renonce... Tout est contre nous.

– Je m'incline... puisque, aussi bien, je repars dans mon pays... Mais, qui sait... peut-être, un jour, reprendrons-nous notre tâche ?

– Je ne le désire pas, je n'aspire plus qu'à la tranquillité.

– Tu oublies Hilarine...

– J'arriverai bien, en faisant, une fois, un gros sacrifice, à m'assurer de son silence définitif.

Pour moi, cette histoire est terminée.

— Je veux l'espérer pour toi... Nos routes vont diverger bientôt, mais il est possible qu'elles se croisent à nouveau...

Ce même jour, vers neuf heures, Maun-Sing, qui parcourait les journaux du soir avant de se rendre au théâtre, eut un léger sursaut et une exclamation :

« Ah ! par exemple ! »

Et, s'adressant à son favori qui, un peu plus loin, tirait de son violon de douces et langoureuses phrases mélodiques, il ordonna :

— Va me chercher Dhaula.

Jeimal s'éloigna et revint peu après, accompagné du brahme.

D'un geste brusque, le maharajah tendit à Dhaula le journal qu'il tenait.

— Tiens, lis cela ! Je te félicite sur l'adresse de ton espion !

Rien ne bougea sur la physionomie du brahme, tandis qu'il parcourait l'entrefilet

relatant l'assassinat de Georgette Broquerel.

Ayant terminé, il dit posément :

– Anang a en effet manqué de perspicacité... Fort heureusement, la jeune fille a échappé au criminel.

– Oui, grâce à un hasard inouï ! Il y a encore ici la main de Sangram, Daula !

– Cela me paraît certain, seigneur. L'homme qu'il allait voir, le soir, depuis quelque temps, s'appelait Octave Broquerel. Or, c'est également le nom de l'assassin.

– Pas de doute, il a voulu encore la faire disparaître. Décidément, elle est bien gênante, cette belle Manon ! Il est dommage que nous ne puissions faire en ce moment la pleine lumière à ce sujet. Mais l'instant serait mal choisi, de toute façon. Enfin, elle se trouvera bientôt en sûreté. Quant à ce maladroit imbécile, qui n'a rien su prévoir, il convient qu'il soit puni.

– Ce que Ta Hautesse ordonnera sera accompli, seigneur souverain.

– Embarque-le sur la *Trimourti*. Puisqu'il est

paresseux comme un lézard, d'après ce que tu m'en as dit, tu lui feras donner du travail, plus qu'il n'en voudra.

« Et si jamais Sangram et ce Courbarols que je suppose être son complice commettent quelque nouvelle infamie, c'est à moi que, désormais, ils auront affaire.

Puis, en se levant d'un souple et nonchalant mouvement, le maharajah ajouta :

– C'est moi qui la défendrai maintenant, cette mystérieuse Manon. Elle n'aura plus rien à craindre de ses ennemis, là où elle sera bientôt.

## XII

Le troisième jour après le crime eurent lieu les obsèques de M<sup>me</sup> Broquerel et de sa fille.

Manon, entre Jeanne Brûlier et Lucie, suivit les deux cercueils. Elle n'était pas encore remise de la terrible secousse, mais elle tenait néanmoins à accompagner les restes mortels des deux malheureuses femmes, dont l'une avait péri de la fin tragique qui, selon toutes probabilités, était destinée à elle, Manon Grellier.

Du criminel, on ne pouvait toujours rien tirer. Très calme, lucide en apparence, il répétait :

— Eh bien ! oui, j'ai tué !... Ma sœur ?... Vous dites que j'ai tué ma sœur ?... Je ne sais pas. J'ai tué, voilà tout.

Si on lui parlait de sa mère, de son frère, il répondait :

— Je n'ai pas de mère, pas de frère. Je ne

connais personne.

Et, interrogé sur son nom, il déclara également qu'il n'en avait pas. Mis en présence du cadavre de sa sœur, il dit tranquillement, sans qu'aucun signe d'émotion parût sur sa physionomie :

— Je ne sais pas qui c'est. J'ai tué, voilà.

Simulait-il l'amnésie complète ?... Ou celle-ci était-elle réelle ? La justice attendait l'examen médical pour se prononcer.

La perquisition faite chez lui n'avait donné aucun résultat.

Une voisine déclara avoir vu un individu assez bien mis qui frappait un soir à la porte d'Octave ; mais elle ne put en donner qu'un signalement très vague. Elle savait seulement que le jeune Broquerel, peu de temps auparavant, avait été blessé au bras, dans une rixe — ce qu'il lui avait été impossible de cacher, car il portait ce bras en écharpe.

La femme qui tenait le garni n'avait rien remarqué. Du moins, elle l'assura, comme elle le faisait toujours quand quelqu'un de ses

intéressants locataires avait maille à partir avec la justice.

L'un des habituels compagnons d'Octave, jeune vaurien que la police venait de cueillir dans une rafle, dit ce qu'il savait, dans l'espoir de bénéficier, en retour, de quelque indulgence.

— Octave, un jour, m'a raconté qu'un bourgeois lui avait sauvé la vie, et qu'il venait lui panser tous les soirs la blessure qu'il avait au bras. Il disait que c'était un bon zigue, qui lui apportait de la verte de premier choix. Mais il ne savait pas son nom. Un soir, il essaya de le suivre, pour connaître où il logeait. Ah ! ouiche ! Le type a fait tant de tours, de détours, que l'Octave ne savait plus où il était ! Et puis, tout d'un coup, il ne vit plus rien ! Le bonhomme avait disparu dans une petite ruelle, et Octave perdait sa piste.

« Le lendemain, l'étranger lui dit :

— Tu as essayé de me filer, hier soir ? Je t'avertis que c'est inutile, et qu'au cas où tu recommencerais, tu ne me verrais plus jamais.

« Octave ne comprenait pas du tout comment il avait pu s'en apercevoir et il me déclara :

« – Si je croyais aux sorciers, je dirais que cet homme-là en est un. Il a des yeux qui ne sont pas ceux de tout le monde, d'ailleurs.

« Puis, comme je l'interrogeais, il me dit que l'individu était plutôt petit, maigre, avec un teint brun, une barbe brune et d'abondants cheveux de la même nuance. Il avait un accent étranger et semblait cossu. Octave me parla de cela deux jours avant le crime et il ajouta :

« – Je crois qu'il a du pognon. Faudra qu'il en sorte pour moi, un de ces jours. Mais jamais il ne m'a dit un mot de cette demoiselle Grellier.

D'après ce récit, on conclut qu'Octave avait un complice et que, peut-être, il n'avait été qu'un instrument... Mais le vague signalement donné par le jeune vaurien, d'après les dires de l'accusé, ne permettait pas d'identifier ce complice.

À l'hôpital, Achille demeurait dans un état inquiétant. Le lendemain des obsèques, Manon alla le voir, en compagnie de Jeanne Brûlier. Bien

que la lucidité lui échappât souvent, il la reconnut et essaya de prononcer quelques mots, en serrant la petite main qui se posait sur la sienne.

— Manon... vous m'avez sauvé... Il allait me tuer... Elle s'empressa de rectifier :

— Non, ce n'est pas moi, mon ami, c'est Lucie.

Il répéta, l'air étonné :

— Lucie ?

— Oui, Lucie Caril, ma gentille voisine. Elle a été bien courageuse. Et maintenant, elle s'inquiète beaucoup de votre santé.

Il dit :

— Ah !

Puis il retomba dans l'état de demi-inconscience qui était presque constamment le sien, depuis qu'on l'avait amené ici.

Manon et Jeanne, en rentrant, trouvèrent Lucie qui les guettait, pour savoir des nouvelles. La jeune ouvrière témoignait d'un vif intérêt à l'égard d'Achille, avec qui elle s'était rencontrée plusieurs fois, en ces derniers temps, alors qu'elle

aidait Manon à soigner M<sup>me</sup> Broquerel. Sans penser au danger, elle avait détourné le coup qui menaçait l'aîné des Broquerel, tandis qu'il luttait contre son frère. Et maintenant, elle s'inquiétait visiblement de son état, paraissait triste, soucieuse, et disait :

– C'est étonnant comme je deviens nerveuse !

Manon s'en apercevait, et en voyant Lucie apparaître cet après-midi-là, anxieuse, pâlie, au seuil de sa porte, elle en comprit tout à coup le motif.

Alors, elle pensa : « Comme cela ferait un gentil ménage ! Lucie est charmante, honnête, travailleuse ; sous sa douceur, elle a l'énergie qui manque à Achille. Elle le maintiendra dans la bonne voie, tout en lui faisant l'existence agréable. Pour cela, il faudrait qu'il m'oubliât. Mais comment faire ?... Je ne pourrai cependant lui interdire de me voir, de me parler, pauvre garçon ?... Surtout avec les terribles moments qu'il aura à passer, quand il reprendra conscience ! »

Manon, quant à elle, restait encore sous

l'influence du dramatique événement qui avait eu son logis pour théâtre. Quand elle entrait dans sa chambre, elle ne pouvait s'empêcher de frissonner à la vue du lit où la malheureuse Georgette avait été frappée par la main de son frère. Elle revoyait le blême visage convulsé, les yeux vitreux, la poitrine sanglante... Et il lui était encore impossible de coucher ici. Chaque soir, elle allait partager la chambre de Lucie, tout en disant :

– Je ne suis pas raisonnable !... Il faudra bien cependant que je reprenne mes habitudes.

Mais Lucie répliquait :

– Avant tout, il faut vous remettre de ces émotions. Quand vous vous sentirez bien forte, alors, nous vous laisserons redescendre.

\*

La comtesse, à qui son mari n'avait pas parlé de l'attentat manqué et qui, depuis la maladie de son fils, ne lisait pas les journaux, ignorait tout du

tragique incident, quand, un après-midi, voyant Cyrille beaucoup mieux, elle sortit dans l'intention d'aller voir Manon.

« Que cette enfant est fière ! songeait-elle. Jamais elle ne viendra chez moi, maintenant. Et elle ne le ferait que si Thibaut en personne le lui demandait... Mais, évidemment, il n'a aucune raison pour le faire. Et je trouve, après tout, la susceptibilité de cette jeune fille exagérée. »

Tout absorbée dans ses pensées, elle atteignit la maison où logeait Manon et monta les trois étages. Mais ce fut en vain qu'elle frappa à la porte de la jeune brodeuse. Celle-ci devait être absente... Voyant cela, M<sup>me</sup> de Courbarols monta chez Lucie.

Là encore, personne.

La comtesse redescendit lentement, ennuyée de sa course inutile, car il se pouvait qu'il lui fût impossible de la renouveler de quelques jours.

En passant devant la loge, elle s'informa :

– Savez-vous si M<sup>le</sup> Grellier est sortie depuis longtemps ?

La concierge s'avança, en s'exclamant :

– Ah ! M<sup>lle</sup> Grellier !... Pauvre demoiselle ! Sait-on où elle est, au jour d'aujourd'hui !

– Comment ?... Quoi ?... Que lui est-il arrivé ?

– On n'en sait rien, madame, et c'est bien le pire ! Avant-hier, vers quatre heures, elle est partie pour aller rendre de l'ouvrage chez Houllier... et elle n'est pas revenue.

– Pas revenue !

– Non, madame, personne ne l'a plus vue, depuis qu'elle est sortie de chez Houllier ! On a prévenu la police, naturellement, on cherche, on demande partout. Mais on ne sait rien encore.

– Oh ! c'est terrible, terrible !

– Je crois bien !... Tenez, voilà son amie, mam'zelle Lucie. La pauvre court à travers Paris, dans l'idée qu'elle va la rencontrer !

Lucie rentrait, rouge, exténuée, les yeux pleins de larmes, qui jaillirent à la vue de M<sup>me</sup> de Courbarols.

– Oh ! madame, madame, quelle chose

épouvantable ! La pauvre Manon ! Mon Dieu, mon Dieu, c'est affreux ! Elle avait échappé à l'assassinat, et voilà que...

La comtesse dit avec stupéfaction :

- L'assassinat ?
- Comment, vous ne savez pas ?... Vous n'avez pas lu les journaux ?
- Je ne les lis pas depuis que mon fils est malade. Montons chez vous, ma petite Lucie, vous allez me mettre au courant.

Elles gagnèrent la chambre de la jeune ouvrière, et celle-ci narra l'événement tragique dont, sans une circonstance providentielle, Manon eût été la victime.

Puis Lucie raconta comment, l'avant-veille, son amie était sortie, emportant les broderies terminées et disant :

– Je ne serai pas longtemps. J'avais l'intention de faire quelques courses ; mais ayant aujourd'hui un très grand mal de tête, je les remettrai à une autre occasion.

Mais elle n'était pas rentrée ce soir-là, ni hier,

ni aujourd’hui.

— À la police, ils ont dit : « Peut-être est-elle partie volontairement. Ce ne serait pas la première fugue de ce genre... » Mais, moi, je sais bien que Manon est incapable de cela !

La comtesse déclara spontanément :

— Moi aussi !... Elle a un regard qui ne trompe pas. Cette enfant aimerait mieux mourir que de manquer à son devoir.

Cette parole, elle la répéta devant son mari, Marcelle et Sangram, à qui, au début du dîner, elle racontait la disparition de Manon.

Dans sa préoccupation, le saisissement de l’Hindou et de Thibaut, à cette nouvelle, lui avait échappé, de même que le regard échangé entre eux et le ton bizarre dont le comte s’était exclamé :

— Disparue ?... Comment, disparue ?

Tout aussitôt, il avait repris sa présence d’esprit et, avec un ricanement ironique, appuyait d’un « Parbleu ! » cette phrase de Marcelle :

— La belle brodeuse a sa petite aventure, tout

simplement !

Puis, sur la protestation de sa femme, il ajouta :

— Votre excellent cœur vous rend sujette à beaucoup d'illusion sur la valeur des gens, ma chère amie. Cette jeune fille, très probablement, vous a jouée par des apparences de sérieux.

D'un mouvement de tête, Sangram approuva. Mais la comtesse dit avec force :

— Cela, non, je ne le crois pas !... Je ne le croirai jamais !

M. de Courbarols n'insista pas ; mais sa physionomie laissait voir que, s'il ne voulait pas heurter de front la conviction de sa femme, il ne la partageait pas du tout.

La comtesse reprit :

— Il paraît que cette pauvre enfant a été récemment victime d'une tentative d'assassinat ? Vous avez dû le voir dans vos journaux, Thibaut ?

— Certainement. Mais je me suis bien gardé de vous le dire, et j'avais défendu à tous ici de vous

en parler, afin de vous épargner une émotion inutile, à ce moment-là où vous étiez si inquiète pour Cyrille, et si fatiguée, si nerveuse.

— J'aurais cependant aimé à le savoir pour lui écrire un mot de sympathie, pauvre petite. Ce fut un drame horrible !... Ce frère qui a tué sa sœur !

Le comte dit d'une voix légèrement frémissante, en détournant son regard des yeux brillants de Sangram :

— Horrible, en effet !

L'Hindou fit observer tranquillement :

— Il y a là quelque chose d'un peu obscur. Quels rapports avait eus cet individu avec la jeune personne ?

— Aucun, paraît-il. Ceux qui ont connu l'un ou l'autre s'accordent à le dire. Le vol des petites économies de cette pauvre Manon était probablement le seul mobile de ce crime.

L'Hindou hocha la tête.

— Hum !... Il pourrait bien y avoir une vengeance là-dessous... quelque jalousie...

M<sup>me</sup> de Courbarols dit vivement :

— Si vous connaissiez comme moi cette jeune fille, vous ne penseriez pas ainsi ! Tout, en Manon, est distinction, raffinement moral, délicatesse d'âme. Et ce misérable, lui, est la proie de la déchéance, du vice, de tous les pires instincts.

Marcelle interrompit avec un petit rire bref :

— N'attaquez pas cette incomparable Manon, monsieur, car il n'y faut pas toucher devant ma mère ! Elle a toutes les vertus, toutes les perfections.

La comtesse riposta avec quelque sécheresse :

— Elle en a beaucoup, certainement, et de celles que j'aimerais à te voir, Marcelle.

La jeune fille se mordit les lèvres en abaissant un peu ses paupières pour cacher la lueur de colère qui jaillissait de son regard.

Thibaut glissa vers elle un coup d'œil mécontent.

Depuis quelque temps, il y avait conflit latent entre les deux femmes. M<sup>me</sup> de Septchamps,

cousine de la comtesse, avait instruit celle-ci des inconséquences de Marcelle, des bruits fâcheux qui couraient sur elle. M<sup>me</sup> de Courbarols en ayant parlé à son mari, celui-ci déclara qu'on exagérait beaucoup, qu'il fallait voir là seulement une manœuvre de femmes, jalouses de ce que le maharajah accordait un peu plus d'attention à Marcelle qu'à elles-mêmes... Mais il devinait qu'il ne l'avait pas convaincue, qu'elle surveillait sa belle-fille afin de se faire elle-même une opinion ferme à son sujet.

Et Marcelle, admonestée par lui, couvait en son âme une rancune profonde contre la comtesse, qu'elle se trouvait obligée de ménager et qui prétendait contrôler ses actes, « comme si elle était encore une enfant ! » disait-elle rageusement.

Parfois, ce ressentiment avait raison de la prudence et lui inspirait, à l'égard de sa belle-mère, des mots piquants, des réflexions dans le genre de celle qu'elle venait de faire et qu'avait relevée assez vertement M<sup>me</sup> de Courbarols.

Après cela, elle se tut, vexée de la leçon, et

retomba dans l'humeur morose qui était la sienne, depuis que Maun-Sing avait quitté Paris.

Ce matin, elle avait pu lire dans un journal : « Hier, à midi, la *Trimourtî*, le magnifique steam-yacht du maharajah de Bangore, a levé l'ancre à destination de l'Inde, où Sa Hautesse compte séjourner quelque temps. »

Et Marcelle se demandait avec angoisse :

« Quand reviendra-t-il ?... Quand le reverrai-je ? »

\*

Les jours passaient et Manon restait introuvable.

Toutes les enquêtes aboutissaient à cette constatation : vers cinq heures, — en plein jour, par conséquent, à cette époque de l'année, — la jeune fille avait quitté la maison Houllier. Comme, avec son allure et sa beauté, elle ne pouvait passer inaperçue, plusieurs hommes, d'après le signalement donné, déclarèrent l'avoir

vue dans les rues qu'elle prenait d'ordinaire pour revenir chez elle.

Rue des Saints-Pères seulement, on perdait tout indice.

Quand Achille, au bout de trois semaines, sortit de l'hôpital à peu près guéri, mais très faible encore, et qu'il connut ce nouveau malheur, il manqua retomber malade.

— Ce n'est pas possible !... Ce n'est pas possible ! répétait-il avec désespoir, tandis qu'avec Jeanne Brûlier et Lucie il parlait sans cesse de la disparue.

Le pauvre garçon, déjà si durement frappé en sa famille, restait sans courage pour se remettre au travail. Et cependant, il le fallait bien, car il était sans ressources. Il retourna donc chez son ancien patron. Comme son remplaçant ne donnait pas satisfaction, il fut aussitôt repris. Là, il retrouva Mathieu Clomart et, avec lui encore, put parler de Manon.

— Ah ! ce qu'elle était bonne et gentille ! disait le Comtois. Rien que pour avoir le plaisir de la

regarder, d'abord, on aurait écouté ses petits sermons tant qu'elle aurait voulu... Et puis, au fond, on sentait bien qu'elle avait raison, quand même ! À preuve que je vais peut-être me décider à retourner au pays.

Achille lui déclara :

– Tu feras bien ! Ah ! si j'avais aussi un pays, moi, et une famille !... Je t'assure que je ne ferais ni une ni deux !

Mathieu proposa :

– Viens avec moi ?... On te trouvera de l'ouvrage là-bas.

– Quelle sorte d'ouvrage ? Je ne suis pas accoutumé au travail de la terre, mon pauvre vieux. D'ailleurs, je ne suis pas bon à grand-chose. On m'a laissé flâner comme un lézard, quand j'étais enfant... et voilà à quoi ça me mène. Ah ! je te jure bien que si j'avais des enfants, il faudrait qu'ils travaillent et qu'ils apprennent à se tirer d'affaire dans la vie !

Puis, mélancoliquement, il ajouta :

– Mais je n'en aurai pas. Le mariage, je n'y

pense plus.

Cette parole, il la dit aussi à Jeanne Brûlier, un jour qu'elle lui déclarait, en le voyant plus particulièrement sombre et découragé :

— Il vous faudrait une gentille ménagère, monsieur Achille.

Lucie, qui était présente, rougit beaucoup. Mais Achille ne s'en aperçut pas. Les doux regards de la jeune ouvrière, l'intérêt discret qu'elle lui témoignait, sa tristesse plus profonde à mesure qu'elle le voyait si indifférent à son égard et occupé uniquement du souvenir de Manon, tout lui échappait, comme s'il eût été aveugle.

Et Jeanne, qui avait deviné le secret de Lucie, pensait parfois :

« La pauvre a besoin de beaucoup de patience, car s'il aime M<sup>lle</sup> Manon, comme je le crois, il ne l'oubliera pas de sitôt ! »

Et comme la veuve était une femme de bon sens, elle concluait :

« Pourtant, elle serait bien mieux ce qu'il lui faut !

M<sup>me</sup> de Courbarols, de son côté, s'informait, faisait agir des influences, pour connaître le sort de la jeune fille qui lui inspirait un très affectueux intérêt. Mais le mystère ne s'éclairait pas... Et, de même, l'éénigme continuait d'envelopper le crime du boulevard Raspail.

Octave Broquerel ne cessait d'opposer aux interrogatoires le manque de mémoire le plus absolu. Il ne se souvenait même plus de son nom... Quant à son complice supposé, il demeurait introuvable.

Les médecins, après examen, concluaient à la réalité de cette amnésie totale, chez l'accusé, et déclaraient que son actuel état mental permettait de supposer qu'il avait agi sous une impulsion étrangère.

Achille ne parlait jamais de son frère... Il avait été appelé chez le juge d'instruction, mais, ignorant à peu près tout de l'existence d'Octave, en cette dernière année, il ne pouvait apporter aucun éclaircissement au mystère qui entourait ce drame.

Octave, acquitté comme irresponsable, devait

d'ailleurs mourir peu de temps après d'un transport au cerveau.

Un soir, comme Achille revenait chez lui, sa journée terminée, il vit, devant la porte de la maison où il occupait une chambre, Jeanne et Lucie qui semblaient l'attendre.

Aussitôt, un espoir fou l'envahit.

Il s'écria, en venant vers elles :

– Manon est retrouvée ?

Lucie lui tendit une feuille de papier.

– Elle a écrit !

Il saisit la feuille et lut :

« Ne vous tourmentez pas pour moi, mes chers amis. Je suis très heureuse. Un jour, je l'espère, nous nous reverrons.

« Votre toute dévouée,

« MANON. »

Achille restait abasourdi, le papier à la main.

– C'est singulier, n'est-ce pas ? dit Lucie.

– Rudement singulier, en effet ! Pas d'explications !... Rien, rien ! D'où ça vient-il, d'abord ?

Il essaya de déchiffrer le nom inscrit sur le cachet de la poste, mais ne put parvenir à lire que celui du département : Ardèche.

Jeanne fit observer :

– Il faudrait d'abord être sûrs que c'est bien elle qui a écrit cela.

– Évidemment, c'est la première chose à faire.

Tout en parlant, Achille examinait la feuille, satinée, d'un blanc d'ivoire, et qui fleurait un suave et délicat parfum.

Il murmura, les sourcils froncés :

– Ça sort d'une chic maison ! Oh ! qu'y a-t-il là-dessous ?... Comment savoir ?

Ce billet ne satisfaisait personne. Les deux femmes, comme Achille, doutaient qu'il fût réellement de la main de Manon... Ou bien, par la menace, on avait forcé la jeune fille à l'écrire.

Ce fut l'avis de M<sup>me</sup> de Courbarols, quand, le lendemain, Lucie alla lui faire part de ce nouvel incident.

Elle déclara :

– Cette enfant doit être prisonnière !... Il y a là quelque drame terrible, certainement. Pour faire cesser les recherches, on l'a obligée d'écrire ceci, qui laisserait penser qu'elle est partie volontairement. Mais nous qui la connaissons, nous ne pouvons le croire.

Elle non plus ne réussit pas à lire le nom de la localité d'où était partie la lettre... Mais son mari, à qui elle montra le billet de Manon, y parvint en usant d'un procédé que lui avait enseigné Sangram.

Ce nom était : Bourg-Saint-Andéol.

Les recherches opérées dans cette petite ville par la police, et celles que, discrètement, fit faire à son compte M. de Courbarols, n'obtinrent aucun résultat. Il apparaissait de toute évidence que la lettre avait été mise là pour dépister, simplement.

Quant à l'écriture, elle semblait bien celle de Manon, d'après les constatations faites, et les plus habiles experts n'y purent découvrir l'œuvre d'un faussaire.

Ainsi, le mystère demeurait impénétrable, et rien n'était venu dissiper ces ténèbres, quand, au début d'août, les Courbarols partirent pour leur propriété de Normandie, comme chaque année.

Le comte avait pratiquement renoncé à sa vengeance et la comtesse se consacrait entièrement à son fils, toujours souffrant. Quant à Marcelle, elle suivit de mauvais gré sa famille, espérant fermement que le maharajah reviendrait un jour de son lointain pays et que son rêve se réaliseraient. Peut-être cette famille allait-elle connaître le calme après tant d'années agitées ? Le dernier échec de Sangram, la disparition de Manon, peut-être définitive, avaient décidé le comte à ne plus s'occuper de cette fille. Après tout, il suffisait qu'elle ne reparût pas... Alors, pourquoi ne pas vivre tranquillement, en profitant de la fortune de la comtesse et en s'appliquant à retrouver sa confiance ?

## XIII

Des meubles d'un bois clair veiné de rose, des tentures jaune pâle à grandes fleurs d'argent, une délicieuse lampe électrique, en forme de serpent, qui descendait du plafond...

Voilà ce que vit d'abord Manon, en ouvrant les yeux.

Elle pensa :

« C'est un rêve que je continue. »

Par trois fenêtres larges et basses, voilées d'un tulle impalpable brodé de lotus roses, le jour entrait, un jour radieux, qui apportait le reflet du soleil.

Un parfum suave et léger flottait à travers la pièce, pas très grande, dont peu à peu le regard stupéfait de Manon distinguait le décor d'un luxe raffiné.

Voyons, rêvait-elle vraiment ?

Qu'était-ce donc que ce mouvement, qui lui donnait l'impression d'être balancée, doucement ?

Une brume se dissipait en son cerveau engourdi par le sommeil... Avec un peu d'effort, car ses membres semblaient participer de cet engourdissement, elle se souleva...

Alors, elle se rendit compte qu'elle était couchée dans un lit moelleux, parmi les broderies et les dentelles.

Quelque chose bougea, dans un coin de la chambre... Une forme féminine, enveloppée de voiles blancs, se leva et vint lentement à la jeune fille.

Manon vit un vieux visage bronzé, aux petits yeux doux et craintifs qui s'attachaient à elle avec admiration. Alors, elle se souvint... Cette femme, c'était Adrani, l'ayah préférée de la princesse Ahélya. Que signifiait ?...

Manon s'écria :

– Où suis-je, ici ?

Mais l'ayah secoua la tête, en témoignant du

geste qu'elle ne comprenait pas.

Manon, qui reprenait toute sa lucidité, se souvint alors que la princesse lui avait dit :

— Jamais Adrani n'a pu apprendre un mot de français.

Une terreur serra la jeune fille au cœur. La vérité lui apparaissait tout à coup... À la faveur d'un sommeil provoqué, — elle ne pouvait se souvenir quand ni où — le maharajah l'avait fait enlever, transporter en quelqu'une de ses résidences... Une autre parole d'Ahélya lui revint à l'esprit :

— Nous quitterons bientôt la France, et la *Trimourti*, le yacht de Maun-Sing, nous emportera vers l'Inde.

Tout s'éclairait pour Manon... Elle se trouvait sur le yacht du maharajah... en route pour l'Inde. Elle murmura, en joignant les mains :

« Mon Dieu, est-ce possible ?... Est-ce possible ? »

Pendant quelques instants, elle resta accablée, frissonnante, ne pouvant croire encore que ce fût

la réalité, qu'elle n'allait pas s'éveiller...

Il l'avait dit : « De gré ou de force, je vous emmènerai. »

Maintenant, elle était sa prisonnière. À cette pensée, l'âme fière de Manon eut un sursaut d'indignation. Se croyait-il donc revenu au temps où ses ancêtres courbaient sous leurs caprices tout un peuple d'esclaves ?... Aujourd'hui, il n'en était plus ainsi. Elle saurait réclamer justice, s'il refusait de lui rendre sa liberté. Elle lui montrerait ce que peut une volonté de femme contre les fantaisies d'un potentat ! Toute l'énergie de Manon surgissait à cette minute, repoussant au loin la première impression de terreur.

La jeune fille jeta un coup d'œil autour d'elle et ne vit aucune apparence de vêtements... Alors, par signes, elle fit comprendre à Adrani qu'elle voulait s'habiller.

L'ayah inclina la tête et disparut.

Presque aussitôt, elle revint, apportant tous les éléments d'une toilette hindoue, telle que l'était

celle d'Ahélya.

Manon, oubliant qu'elle ne pouvait comprendre, s'écria :

– Qu'est-ce que cela ?... Où sont les vêtements que je portais, quand on m'a amenée ici ? Ce sont ceux-là que je veux !

L'ayah la regardait avec des yeux ronds, en secouant la tête... Par signes, Manon essaya de lui expliquer ce qu'elle voulait. Au bout d'un moment, elle y réussit... Mais ce fut à son tour de ne rien comprendre à la réponse que lui fit Adrani.

À quoi se décider ?... Il fallait cependant qu'elle s'habillât...

D'autre part, il lui était fort désagréable de revêtir ce costume imposé par l'homme dont l'audacieuse manière d'agir la révoltait si profondément. Elle s'y résolut pourtant, après une longue hésitation... Mais elle repoussa vivement les splendides anneaux de bras et de chevilles, les colliers, les épingle pour le voile, bijoux merveilleux, dont voulait la parer Adrani.

L'ayah, par une mimique éloquente, la supplia de se laisser faire, et Manon crut comprendre qu'elle lui donnait à craindre la colère du maharajah.

Mais cette colère importait peu à la jeune fille... Dès qu'elle pourrait voir Maun-Sing, elle lui dirait toute sa façon de penser, sans ambages. Qu'il se fâchât, tant pis ! Elle n'était pas une de ses sujettes, obligée de se plier devant un froncement de sourcils, comme semblaient le faire toutes ces pauvres femmes – y compris sa sœur.

Tout en roulant en son esprit ces pensées combatives, Manon jetait machinalement un coup d'œil sur une glace, qui la reflétait des pieds à la tête.

D'abord, elle ne se reconnut pas, dans l'enveloppement de ces voiles blancs, avec ce sari de soie rose brodée d'argent qu'Adrani avait gracieusement enroulé autour d'elle... Puis un peu de joie orgueilleuse s'insinua en son cœur, à la vue de cette beauté que l'élégant costume oriental mettait singulièrement en valeur.

Ce ne fut qu'un éclair... Tout aussitôt, Manon se reprit à l'humilité et songea avec effroi à la lutte qu'il lui faudrait vraisemblablement soutenir contre un puissant adversaire.

Elle restait là, immobile, ressaisie par toute son angoisse... Derrière elle, Adrani la contemplait avec une silencieuse admiration.

On gratta à la porte et une jeune ayah entra... Avec d'humbles formes de respect, elle informa Manon que Sa Hautesse l'attendait.

La jeune fille tressaillit... Le moment était venu, où il fallait faire preuve d'indomptable volonté, tenir tête à l'autocrate, réclamer impérieusement sa liberté.

Tandis que ses lèvres murmuraient une fervente prière, Manon, dont le cœur battait à coups précipités, suivit l'ayah le long d'un corridor aux cloisons faites de bois précieux... Ses pas enfonçaient dans un tapis moelleux, aux doux coloris. De délicates senteurs parfumaient l'atmosphère. Manon se souvint de les avoir respirées déjà, à l'hôtel de l'avenue des Champs-Élysées.

Sur un salon circulaire, décoré de magnifiques tapis orientaux, donnaient plusieurs portes en bois de teck. Près de l'une d'elles se tenait debout un Hindou... À la vue de Manon, il ouvrit silencieusement un des battants, en invitant du geste la jeune fille à entrer.

Elle se vit au seuil d'une pièce tendue de soieries brochées d'or et d'argent, merveilles de tissage qui n'avaient pas leurs pareilles au monde. Assis près d'une table, Maun-Sing jouait distraitemment avec un volume qu'il tenait à la main. À la vue de Manon, il le jeta au hasard et s'avança vivement.

— Eh bien ! vous voici, Manon !... Pas trop fâchée, je l'espère ?

Lui aussi portait un costume hindou, très simple en apparence, mais fait de l'étoffe la plus fine, et d'une éclatante blancheur qui faisait mieux ressortir la chaude matité de son teint et le noir velouté de ses yeux. Un sourire d'ironie caressante entrouvrait ses lèvres, tandis qu'il attachait sur la jeune fille un regard d'ardente admiration.

Cette ironie fit jaillir, de l'âme de Manon, l'indignation qui s'y trouvait déjà toute bouillonnante.

– Pour qui donc me prenez-vous, prince ? Pensez-vous que je vais accepter bénévolement l'acte inqualifiable dont vous vous êtes rendu coupable à mon égard ? En ce cas, vous vous êtes bien trompé, car je vous somme de me remettre en liberté dès la première escale !

La tête redressée, les yeux étincelants de fière résolution, elle regardait en face le maharajah. Ainsi, elle était plus belle que jamais, et Maun-Sing, sans paraître prêter attention à ses paroles, s'écria d'un ton d'admiration passionnée :

– Quelle merveilleuse créature vous êtes !... Manon, ici, vous serez reine ! Tous vos souhaits se trouveront accomplis, dès l'instant où vous les formulerez. Mon amour ne vous refusera rien...

Elle l'interrompit d'une voix frémissante :

– Je n'en écouterai pas davantage ! Ainsi que je vous l'ai déjà dit, rien ne me détournera de mon devoir... Et ce n'est pas cet odieux guet-

apens qui m'y inciterait ! Ce que je veux, c'est ma liberté !

Une flamme de colère traversa les yeux noirs. Maun-Sing dit d'un ton de mordante raillerie :

– C'est précisément la seule chose que je ne puisse vous accorder. De bonne grâce ou de force, vous resterez ma prisonnière... Il faut en prendre votre parti, charmante Manon. Mais je veux bien me montrer patient, en considération de la... surprise que vous éprouvez, en vous trouvant ici malgré vous. Voilà pourquoi je vous pardonne les paroles que vous venez de prononcer, et que je n'aurais tolérées de la part de quiconque au monde. Voilà pourquoi, aussi, je veux bien vous laisser le temps de réfléchir, de voir où se trouve pour vous le bonheur. Vous tiendrez compagnie à ma sœur, pendant le voyage. Elle sera enchantée, cette petite Ahélya, de retrouver son aimable professeur de broderie.

En son regard, l'ironie se mêlait à un sourd mécontentement et à la passion contenue. Manon s'écria d'un ton vibrant :

– Vous oseriez me retenir ici malgré moi ? Je

le répète, ce serait odieux !... Et je ne veux pas croire que vous le feriez !

Il eut un léger rire sarcastique.

– C'est que vous ne me connaissez pas ! Vous resterez ici, parce que tel est mon bon plaisir, et je compte que dans peu de temps vous comprendrez l'inutilité d'une plus longue résistance à ma volonté.

Elle dit, la gorge serrée :

– C'est abominable !... Mais ne comptez pas me vaincre !... J'ai une volonté, moi aussi, et je vous le montrerai !

Elle le défiait, hautaine et résolue, dominant de son mieux l'angoisse qui la saisissait devant cet homme au regard impérieux, accoutumé à voir tout céder devant lui, et qui ne devait admettre aucun obstacle pour quoi que ce fût – à plus forte raison quand il s'agissait de satisfaire un de ses caprices.

Il riposta, toujours ironique :

– J'accepte le défi, belle Manon ! Il me plaît de vous conquérir de haute lutte, moi qui n'ai

toujours trouvé autour de ma personne que la soumission la plus complète. Je ne vous en aimerai que davantage, lorsque je vous aurai vaincue.

Les grands cils bruns tremblèrent un instant, sur les yeux superbes brillants de fierté indignée... Par son regard, par son attitude, la jeune fille disait plus clairement que par des paroles : « Quel misérable êtes-vous donc, pour agir ainsi ? »

Maun-Sing le comprit, car ses yeux devinrent très sombres et des veines gonflèrent à son front – signe de la plus violente irritation. Cependant, sa voix n'en décelait rien, quand il dit :

– Votre appartement vous plaira, je l'espère. Deux ayahs sont à votre disposition et vous pouvez leur demander tout ce qui vous sera utile ou agréable.

Manon riposta :

– Je demande qu'on me rende les vêtements qui m'appartiennent !

– Cela, non. Ici, personne ne porte de

vêtements à l'européenne... Mais vous n'avez pas à le regretter. Bien que n'ayant pas le type des femmes d'Orient, vous êtes idéale ainsi, Manon !

Sous la brûlante admiration de ce regard, Manon détourna les yeux... En se raidissant pour conserver son attitude de hauteur, elle dit froidement :

– Je n'ai aucune raison pour porter le costume des femmes de votre pays, et je vous prie de vouloir bien me faire remettre ce qui m'appartient.

– Plus tard !... Quand vous aurez un peu oublié la France, vos idées, vos habitudes, pour m'appartenir entièrement... Mais peut-être, alors, ne vous en soucierez-vous plus guère ?

De nouveau, le sarcasme se mêlait à la caresse, dans son regard.

En un nouveau sursaut d'indignation, Manon s'écria :

– Ah ! vous croyez donc que je suis une femme comme beaucoup d'autres que vous connaissez probablement ? Vous croyez que si je

venais à m'engager dans une voie fausse, il me serait possible d'oublier mon passé, les enseignements que j'ai reçus, de vivre sans remords, d'être heureuse ? C'est à mon tour de vous dire : « Vous ne me connaissez pas ! »

Elle se détourna brusquement, ouvrit la porte et sortit... L'Hindou qui l'avait introduite s'avança et, silencieusement, la précéda jusqu'à son appartement où l'attendaient Adrani et la jeune ayah, qui, celle-là, parlait correctement le français.

Elle dit brièvement :

– Je désire être seule.

Les deux femmes s'éloignèrent, et Manon se laissa tomber au hasard sur un siège, dans le délicieux petit salon qui précédait sa chambre.

Elle se sentait brisée de corps et d'âme. Ses nerfs, trop tendus, cédaient enfin, et des larmes remplissaient ses yeux, glissaient sur ses joues dont le sang se retirait.

En quelle terrible situation elle se trouvait !... Comment échapperait-elle à ce Maun-Sing, dont,

une fois de plus, l'inflexible, l'orgueilleuse volonté venait de lui apparaître, en ce duel de paroles ? Un tel homme n'aurait égard ni aux menaces, ni aux prières.

Tremblante d'angoisse, Manon appuyait contre sa main son front brûlant. Elle songeait : « Est-ce possible, vraiment, qu'il ait osé cela ? » Son front s'inclina plus bas et elle frissonna un peu.

Il lui faudrait revoir Maun-Sing... et, très certainement, celui-ci comptait la vaincre bien vite par le seul pouvoir de son charme ensorcelant.

Quelle lutte il lui faudrait soutenir, contre cette séduction dont elle avait déjà subi les effets, précédemment ! Elle restait là, immobile, accablée sous le coup qui la frappait, ne voyant rien autour d'elle : ni les meubles élégants, ni les tentures soyeuses, ni les fleurs rares épanouies en des vases précieux.

On frappa à la porte... C'était Oudana, la jeune ayah. Elle venait informer Manon que la princesse Ahélya lui demandait de venir prendre

le thé avec elle.

Manon se redressa, en répondant résolument :

– Vous direz à la princesse que je ne puis me rendre à son invitation.

Oudana ouvrit des yeux stupéfaits, puis s'éloigna, sans faire aucune réflexion.

Manon, de nouveau, revint à ses anxieuses pensées... Elle était décidée à s'enfermer ici, à n'accepter que la nourriture strictement nécessaire. Aucune autre ligne de conduite ne lui apparaissait possible, en l'occurrence.

Tandis qu'elle songeait ainsi, sa porte s'ouvrit doucement, et elle vit paraître Ahélya.

La jeune princesse vint à elle, les mains tendues, le visage souriant.

– Êtes-vous très fatiguée, chère Manon ? Je n'ai pu attendre plus longtemps pour vous voir !... C'est une telle joie pour moi de vous avoir ici !

Était-elle inconsciente ou habile complice de son frère ?

Manon, se levant vivement, s'écria, sans prendre les mains qui s'offraient à elle :

– Ignorez-vous donc, princesse, que je ne suis pas ici volontairement ?

– Oh ! si, je le sais ! Maun-Sing m'avait dit, à Paris, que vous lui plaisiez beaucoup, et que, pour prévenir toute résistance de votre part, il vous ferait endormir afin de vous emmener avec nous sur la *Trimourti*.

La tranquille assurance de cette réponse laissa un moment Manon sans parole. Puis elle s'écria, sans pouvoir contenir son indignation :

– Et vous admettez cela ?... Vous trouvez que c'est bien ?

Une vive surprise apparut dans les beaux yeux bruns d'Ahélya.

– Mais oui, du moment où c'est Maun-Sing qui le fait ! Il est le maître, il a tous les droits, toute la puissance...

– Le maître ?... Pas le mien, en tout cas ! Et en fait de droits, de pouvoir, je ne lui en reconnaiss aucun sur moi. Aussi n'aurai-je de cesse avant

qu'il m'ait remis en liberté, comme il doit le faire s'il existe encore chez lui quelque honnêteté, quelque esprit de justice !

Ahélya joignit les mains.

– Oh ! Manon !

Elle jetait autour d'elle un regard d'effroi et murmura d'un ton de terreur :

– Comment osez-vous parler ainsi ? Lui, Maun-Sing !... Lui ! Ah ! vous ne comprenez pas !... Vous ne pouvez pas comprendre ! Vous ne savez pas ce qu'il est et combien de créatures au monde vous envieront pour avoir arrêté son regard ! Non, vous ne savez pas, Manon ! C'est votre excuse... Mais il faut lui obéir !... Il faut lui obéir à genoux, comme nous faisons tous, parce qu'il est le maître souverain !

Elle parlait avec ardeur ; toute sa frêle personne semblait galvanisée, et, dans ses yeux, Manon voyait une lueur d'exaltation qu'elle avait déjà remarquée, chez la jeune princesse, quand elle regardait et écoutait son frère.

Cet homme, par le prestige de son intelligence

et des dons séduisants dont il était pourvu, devait exercer autour de lui une influence étrange, qui en faisait une sorte d'idole, pour sa sœur et pour tous.

Mais Manon riposta :

— Je n'ai aucune raison de me plier à cette obéissance, et le maharajah de Bangore n'est à mes yeux qu'un homme comme un autre... Ou plutôt, il vaut moins que d'autres, car il est injuste, autocrate...

Ahélya, dans un geste d'effroi, lui mit la main sur la bouche.

— Manon, taisez-vous ! Ah ! s'il vous entendait !... Quelle punition serait la vôtre !

Manon pensa : « Je lui ai cependant laissé voir mon opinion à son sujet, tout à l'heure, et il ne m'en a pas punie. »

La princesse reprit :

— Vous allez venir avec moi, n'est-ce pas ? Nous prendrons le thé...

— Non, princesse. Je ne quitterai pas mon appartement tant que le maharajah ne m'aura pas

dit : « Je vous rends votre liberté et je vous débarquerai à la prochaine escale. »

– Vous voulez rester ici ?... Vous voulez ?... Mais c'est fou !... Et jamais Maun-Sing ne le permettra !

– Peu m'importe qu'il le permette ou non. Je suis ici contre mon gré et je ne puis malheureusement espérer m'enfuir. Mais je resterai dans cet appartement et j'espère qu'on ne m'en fera pas sortir de force.

La pauvre Ahélya semblait consternée. Elle leva les bras au plafond en murmurant :

– Que va-t-il dire ?... Que va-t-il arriver ? Ah ! c'est terrible !

Elle sortit précipitamment et revint peu après, la mine calmée, en annonçant qu'on allait leur servir le thé ici. Manon craignait de voir apparaître Maun-Sing... Mais il n'en fut rien. Et Ahélya ne parla plus de son frère, ce jour-là.

## XIV

Ni, d'ailleurs, les jours qui suivirent. Elle venait chaque après-midi passer une heure près de Manon, en buvant du thé et en mangeant de délicieuses pâtisseries. Elle parlait de l'Inde, de ses coutumes, décrivait les merveilles du palais de Madapoure, de ses jardins.

Puis elle s'éloignait, et Manon retombait dans la solitude, dans le désœuvrement. Car elle n'avait rien, pas un livre, pas un ouvrage, pour occuper les longues heures de la journée.

En dehors de la quotidienne visite d'Ahélya et des moments où les ayahs se trouvaient près d'elle, pour son service, elle était seule et inactive.

Assise dans le salon fleuri et parfumé, elle voyait s'écouler lentement les heures, et, quand le soir venait, elle se sentait plus brisée de fatigue qu'elle ne l'eût été après un dur travail.

Elle comprenait que Maun-Sing escomptait la lassitude morale et physique, le mortel ennui qui devait la saisir très vite, pour l'amener à la soumission.

Mais Manon songeait : « Avec ma nature active, je ne pourrai supporter longtemps une telle vie. Je manque de grand air, de mouvement – tout cela joint aux soucis qui m'obsèdent. Bientôt, je m'affaiblirai et la mort viendra peu à peu. Alors, je serai délivrée, en dépit de tout le pouvoir de cet homme. »

Déjà, elle sentait cette faiblesse qui s'insinuait en elle, au bout de huit jours. Elle avait perdu complètement l'appétit et les délicates couleurs de son teint s'effaçaient... Les premiers signes du déperissement apparaissaient sur ce beau visage pâli, et des cernes bleuâtres commençaient de se montrer sous les yeux fiers et tristes.

Mais elle n'avait pas un mot de plainte devant Ahélya... Cette enfant, elle le savait, n'était que l'instrument des volontés de son frère. Douce et affectueuse, elle s'essayait de son mieux à distraire la prisonnière, pendant l'heure qu'elle

passait près d'elle. Mais, évidemment, elle n'avait pas un instant l'idée de contrevenir à la défense qui devait lui avoir été faite, en donnant à Manon la possibilité de s'occuper un peu, au cours de ces interminables journées.

Cette inaction, pour une nature telle que celle-là, constituait la plus pénible épreuve.

C'était elle qui, en quelques jours, avait miné plus sûrement que tout les forces physiques de Manon, sans abattre pourtant cette énergie intérieure dont l'âme de la jeune fille était si bien pourvue.

La nuit, une insomnie tenace la tenait éveillée. Vainement, elle cherchait un peu de repos pour son pauvre cerveau las de retourner l'insoluble problème, et auquel, sans cesse, se représentaient l'ensorcelante vision de Maun-Sing, l'ardent éclat de ce superbe regard.

Un matin, – il y avait douze jours qu'elle se trouvait sur la *Trimourti*, – elle ne put se lever. Un affreux mal de tête lui tenaillait les tempes et elle se sentait d'une extrême faiblesse.

Ahélya, prévenue par Adrani, vint dans la matinée et demeura saisie devant le visage altéré de la jeune fille.

– Oh ! oui, vous êtes vraiment malade, pauvre Manon ! Je vais le dire à Maun-Sing et sans doute vous enverra-t-il le médecin.

Manon dit vivement :

– Non, non, je ne veux pas !... Je n'ai besoin de personne !

Mais Ahélya sortit sans l'écouter... Peu après se présenta un Hindou âgé, de mine sympathique, qui déclara être le médecin particulier de Sa Hautesse.

– Je suis envoyé pour vous donner mes soins, mademoiselle, ajouta-t-il. Voulez-vous me dire ce que vous éprouvez ?

Mais Manon secoua négativement la tête.

– C'est inutile... Votre maître sait ce qui me rend malade, et il peut, en un instant, me rappeler à la santé.

– Ne demandez pas l'impossible à Sa Hautesse, mon enfant !

– Eh bien ! si c'est impossible, je n'ai que faire de vos soins, puisque je suis résolue à ne pas sortir d'ici et à y mourir !

Néanmoins, le médecin tâta le pouls, toucha la tête brûlante et donna en hindoustani ses instructions à l'ayah... Après quoi, il se retira et gagna l'appartement du maharajah.

Maun-Sing, qui écrivait, s'interrompit à son entrée et demanda :

– Eh bien ! Honesch ?

– Je viens de la voir, seigneur... Elle est très affaiblie et, en ce moment, elle a la fièvre. Cette nature, vigoureuse sous une fine apparence, supporte moins facilement que d'autres plus fragiles une claustration de ce genre.

Les sourcils de Maun-Sing se rapprochèrent.

– Sa vie te semble-t-elle menacée ?

– Si elle s'obstine à continuer cette existence, oui, seigneur.

– Et elle t'a paru très décidée à la continuer ?

– Oh ! certes oui, maître puissant ! Il y a chez

elle une force morale qui domine toutes les faiblesses physiques... On la voit dans son regard, on la sent dans sa voix.

Maun-Sing dit entre ses dents :

– Il faudra pourtant que je la réduise, cette force !... Que j'en devienne le maître !

D'un geste, il congédia l'Hindou prosterné... Puis, s'accoudant à son bureau, il songea un long moment, les paupières mi-closes.

Il murmura tout à coup :

« Cela me la fait aimer davantage, cette résistance ! À la bonne heure, voilà une femme à qui l'on pourrait se fier, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune ! »

Ses sentiments devenaient très complexes, depuis quelques jours.

Tout d'abord, il avait éprouvé une orgueilleuse colère à l'égard de cette fière jeune fille qui osait le braver, qui opposait, pour la première fois, un obstacle à sa volonté. Quand sa sœur lui avait annoncé que Manon semblait très décidée à ne pas quitter son appartement, tant qu'il ne lui

assurerait pas sa liberté, il avait dit avec un cruel sourire :

— Soit ! Elle se condamne elle-même au régime qui a raison des plus fortes volontés. Bientôt, elle crierá grâce, cette belle obstinée !

Mais les jours passaient, et Manon continuait de supporter courageusement cette terrible peine de l'oisiveté forcée...

Ahélya disait à son frère :

— Elle a bien mauvaise mine, elle ne mange presque plus ; mais on la sent toujours résolue.

Et quelle que fût son irritation, Maun-Sing ne pouvait s'empêcher d'admirer. Car chez lui subsistait un fond de noblesse d'âme, de générosité, malheureusement bien étouffé par l'éducation reçue, qui l'avait transformé en idole au cœur orgueilleux, à la volonté dure, implacable, tendue vers un but auquel il subordonnait tout.

Cette femme — il le comprenait mieux chaque jour — n'avait fait sur lui une impression si vive que parce qu'elle était absolument différente de

toutes celles qu'il avait connues.

Sa beauté physique, seule, n'aurait pas suffi. Mais il se dégageait de ce regard, de toute cette admirable physionomie un charme mystérieux et profond qui avait pris le cœur de Maun-Sing et, maintenant, en était si bien maître que le jeune homme ne pouvait songer un seul instant à rendre à Manon cette liberté qu'elle réclamait. Cependant, n'allait-elle pas lui échapper quand même, par le dépérissement, par la mort ?

Les beaux traits se tendirent tout à coup, une lueur de colère violente apparut dans les yeux sombres. Eh ! quoi, il était ici un souverain ayant droit de vie et de mort, obéi, redouté, adoré comme la plus puissante des divinités !... Sur un signe de lui, ceux qui l'entouraient accompliraient les actes les plus héroïques, comme les plus horribles forfaits...

Demain, il aurait à ses pieds des millions d'hommes, qui trembleraient à un froncement de ses sourcils. Et il supporterait que cette jeune fille, vers laquelle il daignait abaisser son regard, osât le braver plus longtemps ? Non, en vérité,

cela ne se passerait pas ainsi ! Il se leva, fit quelques pas à travers la pièce, puis sonna pour donner l'ordre qu'on lui envoyât le médecin.

Quand celui-ci parut, le maharajah demanda brièvement :

– Serait-il défavorable à la malade qu'elle passât aujourd'hui quelques heures sur le pont, Honesch ?

– Tout au contraire, seigneur ! Le grand air, la distraction, voilà ce qu'il lui faut... À moins de fièvre plus violente, naturellement ! Mais je ne crois pas qu'il y ait lieu de le craindre. La jeune personne est surtout affaiblie par la claustration, l'ennui, et le manque complet d'appétit qui en dérive.

– En ce cas, tu la feras transporter cet après-midi sur le pont, où tu l'installeras le mieux possible. Et je t'avertis de n'avoir pas égard à ses protestations, car je veux être obéi.

– Tu le seras, seigneur puissant.

En conséquence, vers deux heures, Manon, malgré sa résistance, dut se laisser habiller par les

ayahs et porter à l'avant du magnifique navire, où se trouvaient disposés des sièges élégants, sous une tente de soie bleue et or.

On l'installa sur une chaise longue, Adrani étendit sur elle une couverture soyeuse aux reflets multicolores, et tandis que le médecin, qui avait présidé au transport, rapprochait d'elle une table garnie de livres.

Après quoi, tous disparurent, silencieusement, instruments serviles d'une volonté souveraine contre l'impassible obéissance desquels s'étaient heurtées toutes les protestations de Manon.

Elle demeura seule, étourdie d'abord par la soudaineté du changement, par la vive lumière et le grand air du large. Ses yeux éblouis se fermaient, se rouvraient à demi, sur l'azur clair du ciel et l'étincelant indigo de la mer. Sa poitrine aspirait largement la brise tiède aux senteurs de sel. Il lui semblait que, déjà, elle se trouvait plus forte.

Elle se souleva légèrement sur les coussins brochés d'or qu'Oudana avait arrangés derrière elle et appuya d'un geste machinal sa main sur

son cœur que l'angoisse faisait battre à grands coups.

Car elle se doutait que, tout à l'heure, elle allait voir Maun-Sing.

Depuis le début de sa claustration, elle s'était attendue à ce dernier assaut. Il lui apparaissait bien évident qu'un homme comme celui-là ne s'avouerait pas vaincu. Mais il attendait son moment, escomptant le découragement, l'ennui, la faiblesse physique, qui devaient avoir raison de toute cette jeune énergie. Et ce moment, sans doute, lui paraissait venu.

Manon joignit ses jolies mains amaigries, en levant au ciel un regard fervent.

— Mon Dieu, faites que je reste forte ! pria-t-elle.

Puis elle pensa : « Je veux le recevoir debout, pour qu'il ne me croie pas abattue par la faiblesse. » Elle se leva, fit quelques pas, lentement. Ses jambes fléchissaient. Alors elle s'assit, les yeux fixés sur la mer qui s'étendait, calme et bleue, jusqu'à l'infini. Dans cette

contemplation, sa pensée, un instant, s'évadait vers le passé. Elle se revoyait petite fille, sur le port d'Antibes, écoutant avidement les récits merveilleux de Numa Rouguès.

Le vieux marin lui parlait de la mer, son amie, des ports lointains où il avait fait escale, des villes exotiques et des peuples aux coutumes étranges.

Devant les yeux de l'enfant, il évoquait des visions fantastiques : cortèges chinois aux costumes bariolés, aux lanternes peintes de chimères et de dragons, fières silhouettes d'Arabes drapés dans leur blanc burnous, musulmanes mystérieuses au visage voilé, princes hindous éblouissants de pierreries, assis sur le dos d'éléphants dans des « houdas » d'or et d'ivoire décorées de rideaux magnifiquement brochés.

L'Inde !... Elle avait tant souhaité la connaître !

Et voici que son vœu allait se trouver réalisé – malgré elle, hélas !

Elle murmura :

– Voyons, n'est-ce pas un rêve ?... Ne vais-je pas me réveiller, me retrouver à Paris, dans ma petite chambre ?

Quelle étrange destinée était la sienne !... Cette énigme couvrant son origine... l'attentat dont elle avait failli être récemment la victime... La passion inspirée par elle à ce prince oriental... et maintenant cet enlèvement, ce voyage vers l'inconnu...

Une tristesse profonde l'étreignait, et des larmes remplirent ses yeux, glissèrent sur ses joues pâlies. À ce moment, elle eut conscience qu'elle n'était plus seule sous la tente mollement soulevée par la brise. Elle tourna la tête et vit à quelques pas derrière elle le maharajah qui la regardait.

Le sang monta à son visage, tandis qu'elle se levait en se retenant au dossier du fauteuil.

Maun-Sing s'avança. Son regard s'attachait sur la jeune fille, en s'adoucissant d'une lueur d'émotion – sans doute à la vue du changement

physique qui s'était déjà produit chez sa prisonnière.

— Restez assise, mademoiselle... Vous n'auriez même pas dû quitter votre chaise longue.

Manon, en se raidissant pour ne pas flétrir sur ses jambes affaiblies, dit brièvement :

— Je puis entendre debout ce que vous avez à me dire, prince.

Mais Maun-Sing, d'un geste à la fois impérieux et souple, lui saisit le bras et la fit asseoir. Après quoi, il approcha un fauteuil où il prit place à son tour.

Le sang se retirait du visage de Manon, où demeurait la trace des larmes versées tout à l'heure. Par un prodigieux effort de volonté, la jeune fille parvenait cependant à demeurer calme en apparence, à soutenir fermement l'éblouissant regard, tandis que son cœur battait à l'étouffer, sous l'étreinte d'une émotion violente.

— Quelle folle vous êtes, Manon, de vous être ainsi rendue malade par votre déraisonnable obstination à ne pas quitter cet appartement !

Elle riposta fièrement :

– Votre Hautesse n'ignore pas qu'un mot d'elle pouvait m'épargner cette épreuve.

– Ce mot, je ne le dirai jamais. Il serait absolument insensé de votre part d'y compter, soyez-en persuadée ! Vous rendre la liberté ?... Ah ! vraiment oui, j'y songe bien !

Un sourire d'ironie entrouvrait ses lèvres. Il se pencha et prit la main de Manon avant que celle-ci eût pu faire un mouvement pour la retirer.

– Demandez-moi tout, absolument tout... sauf cela, qui est impossible. D'ailleurs, la liberté, ce serait pour vous le danger, peut-être la mort. Vous avez des ennemis acharnés, Manon... Je vais vous en donner une preuve. Cet Octave Broquerel, qui tua par méprise sa sœur, en croyant vous frapper, était soudoyé par Sangram, l'ami du comte de Courbarols.

Manon eut un brusque mouvement de stupéfaction.

– Le comte de Courbarols ? Mais pourquoi ?... Qu'est-ce que cet homme peut avoir contre moi ?

— Je le soupçonne, sans posséder de certitude complète. Il est possible que, plus tard, je cherche à faire la lumière là-dessus. En ce moment, je n'en ai pas le temps... ni le désir, mais je veux cependant vous protéger.

Les yeux noirs, ardents et pleins de caresses, enveloppaient le beau visage frémissant.

Manon, d'un mouvement imprévu, se leva, en retirant sa main d'entre les doigts souples et doux.

Très pâle, la tête redressée, elle dit avec une ferme dignité :

— Les dangers que je puis courir, une fois libre, ne regardent que moi, prince. Je ne demande ni n'accepte votre protection... Et une fois de plus, je vous avertis que menaces et promesses n'auront aucun effet sur moi.

Elle était merveilleusement belle, avec cet ardent reflet de son âme pure et forte dans le bleu velouté de ses yeux. Des pieds à la tête, elle frémisait de l'émotion qui galvanisait un instant son être affaibli... À cette minute, elle apparut à

Maun-Sing comme la créature d'exception, une femme idéale, vraiment seule digne de son amour. En même temps, il comprit la beauté de cette âme, et les paroles d'orgueilleuse volonté, de passion impérieuse qu'il avait sur les lèvres ne furent pas prononcées.

Presque aussitôt, la jeune fille vacilla un peu en devenant plus pâle. Elle essaya de se retenir à un siège. Mais le bras de Maun-Sing la soutint, l'aida à s'asseoir.

Elle murmura :

– Je prie Votre Hautesse de permettre que je retourne à mon appartement, car je me sens très faible...

– Je voudrais que vous m'écoutiez encore un moment, Manon.

Elle fit un geste de dénégation.

– C'est inutile...

Sans paraître l'entendre, il se dirigea vers le fond de la tente et frappa sur un gong. Au serviteur qui se présenta, il donna un ordre. Puis il alla s'accouder au bastingage et parut

s'absorber dans la contemplation de la mer.

Peu après apparut Adrani. Elle apportait, un cordial, qu'elle posa sur une table près de Manon. Puis elle disparut.

Alors Maun-Sing revint à la jeune fille et lui tendit le verre plein d'un liquide aux tons de topaze.

– Buvez ceci pour vous remettre un peu.

– Non, je vous remercie... Je n'ai besoin de rien...

Il eut un sourire, à la fois doux et moqueur.

– De quoi avez-vous peur ?... Que je vous endorme encore ? La première fois, je n'y étais pour rien. La seconde... j'avoue qu'il en fut autrement. Mais ceci est simplement un réconfortant, dont vous avez bien besoin. Buvez, Manon, sans aucune crainte. Après cela, nous causerons un peu, de façon à dissiper toute ombre entre nous.

Elle prit le verre et le porta à ses lèvres.

Le ton, le regard lui semblaient sincères. Et tandis qu'elle buvait lentement, elle se rappela

l'impression de confiance qu'elle avait ressentie, un jour, tandis que le maharajah l'interrogeait au sujet du comte de Courbarols, dans le salon d'Ahélya.

Cependant, s'il était quelqu'un dont elle dût se défier, n'était-ce pas lui ?

Assis près d'elle, il la regardait, et elle se sentait enveloppée de l'ardente flamme de ses prunelles. Qu'avait-il voulu dire, en parlant de dissiper toute ombre entre eux ? Préparait-il quelque piège à son inexpérience ?

Elle posa le verre sur la table et croisa machinalement sur sa jupe ses mains qui tremblaient.

Alors Maun-Sing dit, en se penchant un peu vers elle :

— Je ne vous rendrai jamais votre liberté, Manon, parce que je vous aime... Mais il est une chose que je puis vous offrir : c'est de vous prendre pour femme, devant un prêtre de votre religion, dès notre arrivée aux Indes.

Manon s'attendait si peu à cette proposition

qu'elle demeura un moment abasourdie, se demandant si elle comprenait bien.

Elle balbutia enfin :

– Votre Hautesse songerait ?...

– Pour vous, oui, je le ferai. Il sera bien entendu, par exemple, que ce mariage restera – du moins pendant un temps que je ne puis encore déterminer – un secret entre nous et les deux témoins indispensables, que je choisirai très sûrs... Car, pour des raisons graves, qui me sont personnelles, nul, là où je me rends et parmi les personnes de ma suite, ne devra soupçonner que j'ai épousé une étrangère, et reçu, pour cette union, la bénédiction d'un de vos prêtres. Par ce que je vous dis là, Manon, vous pouvez juger du désir que j'ai de tout concilier, pour votre plus grande satisfaction, et de vous prouver que mon amour pour vous n'a rien de commun avec un caprice quelconque. Certes, j'ai été fort irrité de votre résistance. Mais je l'ai admirée – et maintenant, je ne vous en estime que davantage.

Il se tut, les yeux attachés au délicieux visage où montait une vive rougeur.

Manon, les paupières baissées, songeait :

« Voyons, c'est le rêve qui continue ?... ou bien le piège que je redoute ? Je ne sais plus que penser... Et que vais-je lui répondre ? Sa femme !... moi, l'humble brodeuse... moi, l'enfant trouvée ! Mais non, il ne peut avoir cette idée ! Et moi, est-ce que je voudrais ?..., C'est un être mystérieux, à l'âme inconnue... Race, religion, coutumes, nous n'avons rien de commun. Une pareille union serait folle ! »

Mais en son cœur luttaient violemment deux sentiments contraires, l'effroi que lui inspirait l'éénigme de cette âme d'homme, et l'attrait que Maun-Sing exerçait sur elle.

Les minutes passaient... Le maharajah restait silencieux, laissant la jeune fille à ses réflexions. Au bout d'un long moment, il se pencha vers elle et prit les petits doigts effilés, en demandant :

– Eh bien ! que dites-vous de mon idée ?

Elle souleva ses paupières, montrant un regard anxieux et très ému.

– Je dis... je dis, prince, que cela me paraît

bien difficile...

– Je ne suis pas de votre avis... Voyons, expliquez-vous ?

– Tout d'abord, je suis d'un rang très inférieur à celui de Votre Hautesse... Je n'ai pas de famille, j'ignore quelle est mon origine...

– Peu importe. Vous n'aurez pas près de moi de situation officielle, vous resterez dans l'ombre – une ombre que je ferai pour vous aussi douce que possible. D'ailleurs, j'ai lieu de penser que vous êtes d'origine, sinon égale à la mienne, tout au moins très noble. Mais je le répète, peu importe. Avez-vous encore autre chose à m'objecter ?

Elle dit, en le regardant en face, sincèrement :

– Nous sommes très différents... en tout... Et je ne vous connais pas, au fond... Ou plutôt, je vous connais sous un jour... peu favorable...

Il sourit, avec quelque ironie.

– J'aime votre franchise, Manon. En un mot, vous avez peur de mes défauts, de mon caractère, et de tout ce qui vous paraît énigmatique, en

moi ? Vous me tenez pour un vulgaire jouisseur, incapable d'un sentiment sérieux, et surtout de la persévérance dans ce sentiment ? Eh bien ! je vous affirme qu'en cela vous vous trompez complètement ! Un jour, je l'espère, je pourrai vous expliquer les motifs qui m'ont guidés, et vous verrez expliquer les motifs qui m'ont guidé et vous verrez que je suis tout autre chose que ce que l'on pense généralement. Je vous promets de vous rendre heureuse, Manon, de respecter vos idées, vos convictions, d'avoir égard à vos habitudes européennes. C'est en toute loyauté, je vous l'affirme, que je vous demande de devenir ma femme, aussitôt que nous serons installés à Madapoura.

Elle l'écoutait, immobile, les paupières de nouveau abaissées. Tout son cœur disait oui. Mais sa raison continuait d'objecter, bien que plus faiblement.

Elle croyait discerner des notes très sincères, dans la voix passionnée de Maun-Sing. Ce qu'il lui offrait, elle pouvait l'accepter sans faute, après tout ! — d'autant mieux qu'il ne lui

présentait pas d'autre alternative. Car il venait de dire encore : « Je ne vous rendrai jamais votre liberté. »

À quoi donc eût servi de se débattre davantage, puisqu'elle l'aimait, et qu'un lien légitime les unirait ? Peut-être aurait-elle à souffrir... Mais peut-être, aussi, pourrait-elle changer quelque peu les idées, les habitudes de ce beau Maun-Sing, trop adulé, et qui pourtant devait avoir conservé quelque chose de bon, au fond du cœur, si l'on en croyait son actuelle manière d'agir ?

La voix chaude et prenante du maharajah reprit :

— Quoi que vous en disiez, Manon, vous avez besoin d'être protégée, car, je vous le répète, vous êtes surveillée par des ennemis acharnés. Acceptez de devenir ma femme très aimée et ce cauchemar sera à jamais écarté de vous.

Elle murmura, avec un reproche dans ses beaux yeux émus et graves :

— J'aurais voulu le faire en toute liberté.

Les doigts du jeune homme serrèrent plus fortement la petite main tremblante.

— Chère Manon, pardonnez-moi ! Je vous aime follement ! Pour vous conquérir, j'aurais passé sur tous les obstacles ! Songez que je suis un homme à qui rien n'a jamais été refusé, et qui exerce autour de lui la domination la plus absolue. Mais vous m'inspirez un sentiment si nouveau, Manon, que je ne veux pas vous devoir à la force. Écoutez-moi...

Il se penchait davantage, en l'enveloppant d'un ardent regard d'amour. Un rayon de soleil faisait jaillir d'étincelantes lueurs du diamant énorme qui ornait son turban de légère soie blanche, près duquel paraissait plus chaudement mat son beau visage.

— Je vous laisse libre d'accepter ou de refuser ce que je vous offre. Si vous dites non... eh bien ! je n'insisterai plus, et je vous ferai débarquer à la prochaine escale en vous donnant tous les moyens nécessaires pour regagner la France.

L'étonnement, l'émotion la plus intense apparurent sur la physionomie de Manon.

Quel être était-il donc, celui qui lui réservait aujourd’hui de telles surprises ?

Il sourit, en murmurant :

– Ah ! Manon, je ne me reconnaiss plus moi-même ! Voyez ce que vous obtenez de moi !... et jugez d’après cela si mon amour est peu de chose !

Avec un frisson de bonheur, elle dit en abaissant un peu ses longs cils bruns sur ses prunelles rayonnantes :

– Eh bien ! libre de choisir... j’accepte de devenir votre femme.

– Enfin !... Manon, vous m’aimez ?

Elle murmura, en rougissant davantage :

– Je ne puis dire le contraire.

– Et vous me repoussiez, cependant ?

– Il le fallait. C’était le devoir.

Elle dit ces mots avec une fière simplicité, qui amena un plus vif reflet d’admiration dans le regard de Maun-Sing.

Sur la main délicate, les lèvres du maharajah

s'appuyèrent longuement.

— Manon bien-aimée, vous m'êtes infiniment plus chère pour m'avoir résisté ! Je veux maintenant vous faire oublier ces mauvais jours. J'espère y réussir...

Elle dit spontanément :

— Et moi, j'en suis sûre !

Une joie délicieuse l'envahissait, éclairait son visage amaigri, ses yeux éblouis que ne quittait pas le regard amoureux de Maun-Sing.

Le maharajah sortit de sa poche un écrin, y prit la bague de saphir et la glissa au doigt de la jeune fille.

Il dit avec un caressant sourire :

— Cette fois, vous l'accepterez ?

Elle inclina affirmativement la tête, en souriant aussi.

Puis ils restèrent là, un long moment, sans parler, dans la chaude clarté du soleil, devant la mer étincelante.

Manon, comme dans un songe, vit défiler

devant elle toutes les années de misère qu'elle venait de vivre et tous ceux qui, de loin ou de près, avaient participé à sa vie modeste.

Elle eut une pensée émue pour la comtesse de Courbarols si bonne et si dévouée, mais si éprouvée dans ses affections ; par contre, elle ressentait une sorte d'apaisement en s'éloignant du comte qui lui avait toujours été peu sympathique. Lucie et Achille feraient un jour, elle en était sûre, un couple charmant entouré de bambins rieurs, heureux de vivre. Quant à sa fidèle Jeanne, l'avenir lui serait certainement plus favorable, du moins le souhaitait-elle de tout cœur. Elle évoqua aussi sa petite maison du Jura et tous ses bons amis de là-bas.

D'ailleurs, cette séparation n'était certainement pas définitive. Maun-Sing aimait trop la France pour ne pas y revenir un jour avec elle...

Le maharajah interrompit cette rêverie :

– Vous êtes bien loin de moi, Manon...

Avec un délicieux sourire, elle lui répondit :

— Je pensais à tous ceux que je laisse derrière moi... Quand les reverrai-je ?

— Ne regardez plus en arrière, Manon, mais devant vous...

— M'autoriserez-vous à écrire à mes amis, pour les rassurer sur mon sort ?

Il répondit, après une seconde de réflexion :

— Oui, pourvu que vous ne donnez aucune indication susceptible de faire retrouver votre trace... Le passé doit être aboli, à jamais. Je ferai parvenir cette lettre à Marseille, afin qu'un homme sûr la fasse partir d'une petite ville quelconque de votre pays pour égarer les recherches possibles.

C'était ce billet que Lucie avait reçu.

Maintenant Manon était toute à sa joie. Ses amis allaient être rassurés... Elle était aimée comme elle l'avait souhaité — aimée par un homme supérieur en intelligence, en énergie, en volonté, et qui cependant s'inclinait devant elle, vaincu, prêt à toutes les concessions. Elle avait conscience d'avoir remporté une grande victoire,

et son bonheur se mêlait d'un peu d'orgueil, en voyant Maun-Sing, le puissant, le dominateur, à ses pieds, l'admirant passionnément – lui, qui, jusqu'alors, avait tout asservi autour de lui.

L'avenir s'annonçait radieux...

*Les lecteurs retrouveront les personnages de ce roman dans celui qui en est la suite sous le titre : « Sous l'œil des brahmes ».*



Cet ouvrage est le 360<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.